La Religion des Primitifs

MÊME LIBRAIRIE

Du même auteur :

Credo. — Court exposé de la Foi Catholique — *Dogme* ; *Morale* ; *Culte* ; en 40 Lectures. 1 vol. in-32 colombier (VIII-343 pp.)

cartonné	6 francs
Franco	6 fr. 60
Le même, relié toile	7 fr. 50
Franco	8 fr. 25

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

SENEGAMBIE
SOUDAN
Niger
Tchad
NIGERIA
DARFOUR
ABYSSINIE
CAMEROUN
CONGO FRANÇAIS
CONGO BELGE
Congo
L. Tanganyka
ZANGUEBAR
Zanzibar
ANGOLA
Zambèze
MADAGASCAR
AFRIQUE
Habitat des Races bantoues
Bantous
Campements de Negrilles

299.63
L562

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DES RELIGIONS
I

La Religion des Primitifs

PAR

Mgr A. LE ROY

Archevêque de Carie
Supérieur général des Pères du Saint-Esprit

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

CINQUIÈME ÉDITION

ALMA COLLEGE
299.63
LIBRARY
L562
Alma, California

GABRIEL BEAUCHESNE, ÉDITEUR
A PARIS, RUE DE RENNES, 117

MCMXXV

2416

IMPRIMATUR

† Leo-Adolphus,
Archiep. Parisiens.

Parisiis, die 16ª Decembris 1910

Ma carrière de missionnaire d'Afrique, interrompue par un court séjour en Europe et un autre dans l'Inde, a commencé en 1877, sur la Côte orientale. J'y apportai toutes les idées alors courantes sur les populations noires : populations fétichistes, sans religion, sans morale, sans famille, adorant stupidement des animaux, des arbres, des pierres...

C'était l'époque où, par cette porte de la Côte zanzibarienne, s'ouvrait le « Continent mystérieux », avec Livingstone, Samuel Baker, Speke et Grant, Cameron, Stanley, Emin-Pacha, Victor Giraud, les premiers explorateurs de « l'Association internationale africaine », les héroïques pionniers des Missions catholiques et protestantes. Tout ce monde partait de Bagamoyo ou y passait. Là aussi arrivaient du lointain intérieur les caravanes qui, chaque jour, après la saison des pluies, avec 500, 1.000, 2.000 hommes, apportaient à la côte l'ivoire, le copal, les peaux, les esclaves, — surtout les

esclaves —, et montraient à l'observateur attentif les types les plus variés de ce monde étrange ; de sorte que, sur cette plage alors si peu connue de l'homme blanc, on pouvait voir défiler, au cours d'une année, des représentants de toutes les tribus bantoues, depuis les Ba-ganda du Victoria-Nyanza jusqu'aux Wa-yao du Nyassa, aux Ma-nywéma du Haut Congo et aux lointains habitants du Katanga. Bagamoyo fut alors un champ d'observation incomparable.

En outre, jusqu'en 1893, les fonctions qui me furent confiées m'obligèrent à de nombreux voyages et à des séjours plus ou moins prolongés, du pays Somali au Mozambique, du cours du Tana au massif superbe du Kilima-Ndjaro, des îles de Zanzibar, de Pemba et de Mombassa aux plaines massaïes et aux montagnes si intéressantes du Taïta, du Paré, du Ngourou, de l'Ou-sambara et de l'Ou-rougourou.

En 1893, il fallut passer sur la Côte opposée, au Gabon. Là, sous le couvert de la grande forêt équatoriale, sur le bord des rivières et des lacs, ou sur le pourtour des plaines ensoleillées, se mêlent d'autres populations noires et à certains égards identiques, mais si différentes cependant d'aspect, d'habitudes, de langage, et si curieuses à étudier !

Tout, dans ce monde qui se révélait et que, à tant de caractères, on peut considérer comme

primitif, tout m'était un objet d'observation et d'étude, et je puis dire que, pendant les vingt ans que j'y ai vécu, pas un jour ne s'est écoulé, peut-être, sans m'apporter quelque élément nouveau d'instruction, rectifiant une idée, éclaircissant un doute, modifiant une hypothèse, fournissant une explication, vérifiant un fait, révélant une piste, emportant une erreur, amenant une découverte.

Que de fois ces constatations, faites et contrôlées sur place, se sont trouvées en désaccord avec les généralisations des auteurs connus, qui sont cités comme des oracles, qu'on n'ose contredire, et qui, ayant des théories à soutenir, ont trop souvent sollicité en leur faveur, peut-être inconsciemment, des témoignages prématurés! Que de fois j'ai regretté n'avoir aucun livre pour me guider moi-même! Et que de fois aussi, plus tard, j'aurais désiré pouvoir, puisqu'elle n'existe pas, mettre sur pied cette étude sur la Religion des Primitifs, pour, au moins, essayer d'aider en cela nos missionnaires, les éclairer dans leur apostolat, leur éviter de fâcheuses méprises et coopérer d'autant à leur tâche admirable!

S'il est un principe élémentaire, en effet, pour tout homme qui se propose d'amener ses semblables à sa propre foi, c'est de savoir d'abord ce qu'ils croient eux-mêmes; peut-être y aura-t-il des points de contact par où l'on se rencontrera, et au

lieu de discuter en des controverses sans fin, toujours un peu irritantes, il suffira de s'expliquer pour s'entendre.

Mais il y a mieux. L'étude des croyances de ces populations primitives est par elle-même extrêmement intéressante, non seulement parce qu'elle peut alimenter indéfiniment la curiosité de ceux qui aiment les choses exotiques, non seulement parce qu'elle est un des éléments nécessaires de l'ethnographie, de l'histoire, de la philosophie, non seulement parce qu'elle est une nouvelle et très attachante exploration du fond de l'âme humaine, mais encore et surtout parce qu'elle révèle d'étonnants points de comparaison avec les religions les plus hautes, en sorte que, peut-on dire, le théologien qui l'ignore ignore une partie de la théologie

Quelles sont ces ressemblances, comment les expliquer, et que prouvent-elles ?

Pendant que nos savants chrétiens paraissaient se désintéresser de ces questions, d'autres savants s'y attachaient, trouvaient bientôt le moyen d'en tirer parti, et les voici qui, dans leur premier enthousiasme, nous annoncent que, plus heureux, plus compétents, plus habiles — ils pourraient ajouter qu'ils sont aussi mieux soutenus — que Voltaire et les Encyclopédistes du XVIII^e^ siècle, ils ont enfin trouvé la clé du « Phénomène religieux » et de tout ce qui s'y rapporte. L'évan-

gile de cette Révélation nouvelle est depuis longtemps enseigné dans les chaires des Universités de nos capitales. On a demandé de multiplier cet enseignement. Et enfin le moment paraît venu de le mettre en catéchisme, de le faire figurer au programme des écoles primaires, de l'imposer aux esprits des enfants, et ainsi de remplacer obligatoirement les religions, toutes les religions positives, par l'a-religion ou la Religion, c'est-à-dire par l'aspiration vers l'Idéal et l'indéfini perfectionnement de l'Homme, en dehors de toute base et de toute sanction surnaturelles.

Seulement le IIIe Congrès international de l'histoire des Religions, qui s'achève à Oxford en même temps que se termine l'impression de cet ouvrage (septembre 1908), nous révèle que l'accord est loin d'être fait ; au point que des publicistes irrespectueux, rendant compte de ses assises, l'ont appelé une nouvelle Tour de Babel.

N'importe. La nécessité s'impose de contrôler toutes ces assertions et de vérifier la solidité de ces grandes espérances.

L'éminent recteur de l'Institut catholique de Paris, Mgr Baudrillart, encouragé par Pie X et aidé par des initiatives aussi intelligentes que généreuses, a pensé que la Science catholique a son mot à dire en ces matières, et, pour répondre à de nouveaux besoins, il a fondé

une nouvelle chaire : la chaire de l'Histoire des Religions.

L'étude qui suit a inauguré cet enseignement, du 21 décembre 1907 au 22 février 1908.

Appelé tout à coup à réaliser une idée ancienne sans avoir eu le temps et les moyens d'y apporter la préparation immédiate convenable, je sens combien j'ai besoin d'indulgence.

Déjà, mes auditeurs ont bien voulu m'en donner des preuves qui m'ont profondément touché ; mes lecteurs feront de même.

Je livre donc ces pages, d'abord, aux nombreux missionnaires chrétiens répandus parmi les populations primitives encore subsistantes par le monde. Si elles peuvent leur être utiles, je remercierai Dieu de me permettre de m'associer ainsi à leur apostolat ; mais j'ai la confiance qu'ils en profiteront surtout pour les compléter, peut-être les rectifier, travailler à leur tour et contribuer à déblayer le terrain qui semble recouvrir et cacher les assises mêmes de cette Religion au service de laquelle, choisissant la meilleure part, ils ont voué leur vie.

Les théologiens, les ethnologues, les chrétiens soucieux d'éclairer leur foi pourront-ils trouver ici quelques données nouvelles, des explications, des solutions ? J'ose l'espérer.

Enfin, parmi les esprits qui doutent et qui

cherchent, non avec la préoccupation arrêtée de surprendre le Christianisme en défaut, — ceux-là sont d'ordinaire rebelles à toute démonstration —, mais avec le sincère et humble souci de trouver la vérité et de la suivre, en est-il à qui ces études apporteront la lumière ? Je le souhaite, et j'avoue que ce serait là ma meilleure récompense.

Paris, 29 septembre 1908.

A. L. R.

Août 1910.

La rapidité avec laquelle s'est écoulée cette première édition, la nécessité d'en donner immédiatement une seconde, et la multiplicité de mes occupations habituelles ne m'ont pas permis de présenter de nouveau cet ouvrage au public dans la forme définitive que j'aurais désirée.

Construit rapidement avec les conférences données à l'Institut catholique de Paris, ce livre n'a pu éviter certaines longueurs, certaines répétitions, certaines imprécisions, qui retardent la marche de l'ensemble et en affaiblissent la portée.

Une place moins importante, aussi, devrait être faite aux théories, et de nouveaux développements seraient à ajouter pour montrer les

croyances et les pratiques des Primitifs *non bantous et non africains.*

Quelques critiques — qui n'étaient pas tous des adversaires — m'ont reproché d'être dominé par des préoccupations confessionnelles et apologétiques...

Il est certain que, dans une Histoire des Religions, *il est difficile de n'avoir pas de préoccupation religieuse. L'art serait peut-être de ne pas le montrer. Mais cet art ne serait qu'une fiction. La sincérité, tout compte fait, ne vaut-elle pas mieux?*

Au reste, entendons-nous. La vraie préoccupation qui m'a constamment dominé, a été d'exposer, en mon âme et conscience d'observateur loyal, ce que je considère comme l'expression de la réalité.

Or, chemin faisant, en relevant des faits vus et vécus — qui, depuis, n'ont pas du reste été contestés —, j'ai rencontré presque à chaque pas tant d'assertions erronées, d'omissions essentielles, de préjugés, de confusions, de méprises, et surtout — ce qui est au moins singulier de la part de ceux qui nous reprochent nos dogmes — tant de manifestations d'un dogmatisme intransigeant qui commande toutes les observations et toutes les conclusions, que j'ai cru pouvoir les signaler, sans jamais cependant, il me semble, avoir donné place à l'injustice.

à l'irritation ou au simple manque de courtoisie.

Et en fin de compte, il s'est trouvé que les faits loyalement observés, loin de contredire les données fondamentales de la Religion chrétienne, comme nous l'avaient annoncé prématurément quelques faux prophètes — quoique la plupart soient de la tribu d'Israël —, se concilient au contraire parfaitement avec elles et n'aboutissent qu'à les fortifier.

Nouveau et curieux exemple d'une machine de guerre ouvertement construite dans le but de saper par la base la Religion éternelle, et qui se retourne contre ses auteurs...

A. L. R.

La Religion des Primitifs

CHAPITRE PREMIER

LA SCIENCE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS APPLIQUÉE AUX PRIMITIFS

I. — La science de l'histoire des religions. Son but : vérifier et expliquer le « phénomène religieux ». Ses précurseurs et ses fondateurs. Les découvertes du XIXe siècle. En Angleterre, en Allemagne, en France. Contre et pour le Christianisme.

II. — Ses tendances actuelles. 1° Parti-pris en matière de religion. Avant tout, pas de surnaturel! Appel à l'évolution. La nouvelle manière. 2° Les incompétences : sauvages de convention, théories et illusions.

III. — Notre méthode. Pas d'*a priori*. Sur le terrain des adversaires. Les « Primitifs » : Négrilles et Bantous. La valeur de leur témoignage. Nos sources d'information.

IV. — Religion et magie. 1° Définition de la Religion. Ses éléments : la croyance, la morale, le culte. 2° Superstition, mythologie et magie.

V.— Plan et esprit de cette étude.

La question religieuse n'est rien, ou elle est la première de toutes celles que l'homme doit se poser en ce monde.

La question religieuse n'est rien, si elle ne répond à aucun objet. Mais alors pourquoi, actuellement,

et toujours, et partout, ce déploiement de manifestations étranges qui ne paraissent nécessaires ni au développement de notre vie physique, ni à celui de notre vie intellectuelle, ni même, assure-t-on, à celui de notre vie morale? Pourquoi ces temples, ici modestes, comme la minuscule « case-fétiche » des forêts africaines, et là splendides, comme dans les antiques civilisations des vallées de l'Euphrate et du Nil, au pays Kmèr, dans l'Inde, en Chine, au Japon, en Amérique, en Europe? Pourquoi ces cérémonies, ces prières, ces sacrifices, ces sacerdoces? Pourquoi cette extraordinaire production de travaux littéraires, d'inscriptions, de rituels, d'hymnes, de poésies, et, à l'heure actuelle où l'on nous dit que toute religion s'en va, pourquoi tant de livres, de revues, de mémoires, d'articles, de conférences et de discussions? Pourquoi cette foi, souvent consacrée par le martyre, et assez forte pour résister à toutes les persécutions, à toutes les tracasseries, à toutes les jalousies, à toutes les haines, à toutes les législations, à toutes les injustices?

Pourquoi la Religion partout, chez tous les peuples, et dans tous les temps?

Chose étrange! Voilà une conception qui ne répond à rien, et qui est universelle, et qui survit à tout. On s'efforce de l'écarter : mais plus on travaille à s'en défaire, plus elle se déclare vivante, et, comme une indestructible obsession, la voilà qui s'impose à l'attention de l'humanité avec une force qu'on ne dompte pas plus que la voix de la conscience...

Qui nous éclaircira ce mystère?

I. — La science de l'Histoire des Religions. Ses précurseurs ; ses fondateurs.

Peut-être, s'est-on dit, si l'on étudiait une à une les diverses formes religieuses auxquelles, actuellement et dans le passé, se sont rattachés les hommes, si l'on en cherchait les rapports, si l'on en découvrait la raison d'être, si surtout l'on pouvait remonter à leurs origines, peut-être arriverait-on, par l'étude et la critique méthodique des croyances, mieux que par des théories philosophiques, à éclairer d'un nouveau jour le grand problème religieux qui domine le monde...

Cette exploration, dont l'importance n'échappe plus à personne, ami ou ennemi, fait l'objet de l'*Histoire des Religions :* science nouvelle, qui se détache de plus en plus nettement de l'Ethnographie, et dont le but spécial est de vérifier et d'expliquer un fait universel, ancien comme l'homme, spécifique à sa nature, et, malgré les prédictions de quelques vagues prophètes, ne devant vraisemblablement disparaître qu'avec elle.

***

Ce n'est pas que, dans les âges antérieurs, l'importance des questions religieuses, l'intérêt qu'elles inspirent, la diversité des croyances et des cultes, l'origine même des religions n'aient provoqué de nombreuses et souvent remarquables études. Mais ces travaux n'embrassaient pas, à proprement parler, l'histoire des religions de l'humanité, avec

les enseignements et les conclusions qu'on en peut et qu'on en veut tirer aujourd'hui.

C'est ainsi que, dès le XIII^e siècle, Roger Bacon, dans son *Opus majus* (1266), au XV^e siècle, Nicolas Cusan, puis, au XVII^e et au XVIII^e, Daniel Huet[1], évêque d'Avranches, le D^r John Spencer, de Cambridge, les pasteurs protestants Samuel Bochart[2] et Pierre Jurieu[3], essayèrent de donner une synthèse des connaissances religieuses de leur temps; plus tard, en de magnifiques gravures ornant un ouvrage en sept volumes, rédigé par J.-F. Bernard et Bruzen de la Martinière, avec le concours d'Antoine Banier, Bernard Picart présenta, à titre de curiosité, les *Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les peuples du monde*[4]; plus tard encore, l'esprit de l'époque inspira sur la matière divers ouvrages « philosophiques », aujourd'hui bien surannés, de Fontenelle[5], de Bayle[6], de Vico[7], de Voltaire[8], de J.-J. Rousseau[9], du Président de Brosses[10], de Court de Gébelin[11], de Dupuis[12], de Lessing[13], de Kant[14], de

1. Daniel Huet, *Demonstratio evangelica* (1679).
2. S. Bochart, *Géographie sacrée* (1646).
3. P. Jurieu, *Histoire critique des dogmes*, etc. (1704).
4. L'ouvrage parut à Amsterdam de 1723 à 1727.
5. B. de Fontenelle, *Histoire des Oracles* (1687).
6. Pierre Bayle, *Dict. historique et critique*, 2 vol. (1695-1697).
7. G. B. Vico, *Scienza nueva* (1725).
8. Voltaire, *Dict. philos.* (art. *Religions*); *Essai sur les mœurs et l'aspect des nations* (1756).
9. Rousseau, *Emile* (1762).
10. Ch. de Brosses, *Dissertation sur le culte des dieux fétiches* (1760).
11. Court de Gébelin, *Le Monde primitif*, 9 vol. (1775-1784).
12. Dupuis, *Origine des Cultes* (1795).
13. Lessing, *Erziehung des Menschengeschlechts* (1780).
14. Kant, *Fragments relatifs à la Philosophie de l'histoire* (1784).

Herder[1], de Creuzer[2], de Benjamin Constant[3], de Hegel[4], d'Auguste Comte enfin qui, dans ses *Cours de Philosophie positive* (1830-1842), établit la base sur laquelle on travaille encore de nos jours. D'après lui, en effet, la Civilisation — et avec elle la Religion — est sortie partout des commencements les plus bas, ses différents degrés se retrouvent actuellement chez les différents peuples de la terre, et si l'on veut en réunir toutes les gradations, il suffit d'étudier ces peuples l'un après l'autre.

Mais bientôt, les découvertes et les progrès de la Linguistique, de la Philologie, de l'Ethnographie; la remise au jour des civilisations antiques, non seulement en Egypte, en Assyrie, en Chaldée, mais en Palestine, en Phénicie et en Syrie, en Grèce, à Carthage, dans l'Inde, au Cambodge, en Chine, en Amérique, partout; les reconstitutions de la préhistoire, basées sur des trouvailles faites dans un monde qui paraissait devoir nous être à jamais caché; et, en même temps, l'exploration progressive de la terre entière et des divers peuples qui l'habitent, tout cela, joint aux moyens nouveaux qui nous ont été donnés de rechercher des documents innombrables — et parmi ces moyens il convient de citer en première ligne la photographie—, devait permettre aux investigations des chercheurs de faire un relevé de

1. Herder, *Idées sur la Philosophie de l'Humanité* (trad. fr. 1827).

2. Creuzer, *Symbolisme ou mythologie des peuples*, etc. (trad 1825).

3. B. Constant, De la Religion (1824); *Du Polythéisme*, etc. (1833).

4. Hegel, *Leçons sur la Philosophie de la Religion.*

données religieuses qu'on n'aurait jamais pu tenter autrefois, et de les systématiser dans des travaux d'ensemble.

***

C'est à F.-Max Müller, de l'Université d'Oxford, que P. D. Chantepie de la Saussaye rapporte « l'honneur d'avoir fondé l'édifice de l'Histoire des Religions[1]... Il fut le premier, écrit-il, à faire connaître l'importance de notre science et sut réunir les meilleurs orientalistes d'Europe dans une entreprise qui rendit accessibles au public savant, par des traductions, les *Sacred Books of the East*. Son exemple fut suivi ailleurs, et surtout aux Pays-Bas. C'est le Professeur Tiele, de Leyde (1830-1902), qui a publié le premier manuel de l'Histoire des Religions[2]. Aux Pays-Bas également, une place importante fut faite à ces études dans les programmes universitaires (1876). Des chaires d'Histoire des Religions ont été créées ensuite à Paris, à Bruxelles, à Rome[3] ».

1. Cet honneur lui a été contesté par d'autres (Cf. L. H. Jordan, *Comparative Religion*, 1905). La nouvelle science a grandi, en effet, de 1800 à 1850 sous l'impulsion de plusieurs fondateurs : nous avons cité les principaux. — Outre les *Livres sacrés de l'Orient*, F. Max Müller (1823-1900) a écrit beaucoup d'autres ouvrages relatifs à la Religion : *Comparative Mythology ; Hibbert Lectures on the origin and growth of Religion ; Introduction to the Science of Religion* ; *Selected Essays ; Natural Religion ; Physical Religion ; Chips from a german workshop*, etc. Plusieurs de ces ouvrages sont traduits en français.

2. C. P. Tiele, *Geschiedenis van den godsdienst tot aan de heerschappy der werelgodsdiensten* (1876, trad. franç. de M. Vernes, 1880).

3. P. D. Chantepie de la Saussaye, *Manuel d'Histoire des Religions* (trad. franç. H. Hubert et I. Lévy, A. Colin, 1904). L'au-

En Angleterre et en Allemagne, surtout en Angleterre, la science des Religions a suscité, depuis F.-Max Müller, de nombreux et remarquables travaux, sans parler des recueils spéciaux comme l'*American and Oriental Litterary Record*, de Trübner, le *Journal of the R. Asiatic Society*, l'*Encyclopedia Britannica* (*Anthropology*), les *Hibbert Lectures*, les *Gifford Lectures*, le *Man*, le *Journal of the African Society*, etc. [1].

teur donne du sujet une abondante bibliographie. Il étudie les Religions, à l'exclusion du Christianisme.

1. A citer surtout les ouvrages de Sir John Lubbock (*The origin of Civilisation*, etc., 1870) ; d'E. B. Tylor (*Primitive Culture*, 2 vol. London, 1872, 3e éd. 1891. Trad. en franç.) ; de H. Spencer (*The principles of Sociology*, 2 vol., London, 1876-1882; Trad. en franç. d'Andrew Lang (*Customs and Myth*, London, 1884, 1re édit.,1904 ; *Modern Mythology*, 1897 ; *Myth, Ritual and Religion*, 2 vol. 1887. Trad. en franç. par L. Marillier, *Mythes, Cultes et Religions*, Paris, 1896, 1re édit. 1901.) ; de A. H. Keane (*Ethnology*, Cambridge, 1896), de J. G. Frazer (*Golden Bough*, London, 1890) ; de F. B. Jevons (*Introduction of the History of Religion*); London, 1896, 1904); de J. et Ed. Caird, de Morris ; de W. Robertson Smith (1846-1894) ; de A. M. Fairbairn, etc.

En Allemagne, mentionnons R. Lepsius (*Uber den ersten Aegyptischen Götterkreis*, etc., 1851) ; W. Schwarz (*Der Ursprung der Mythologie*, 1860) ; A. Kuhn (*Die Herabkunft des Feuers und des Göttertrankes*, 1859) ; E. H. Meyer (*Indogermanische Mythen*, 2 vol., 1883-1887) ; Bastian (*Beiträge zur vergleichenden Psychologie*. Berlin, 1865) ; Gerland et Waitz (*Anthropologische Beiträge*, Halle, 1875, et *Anthropologie der Naturvölker*, Leipsig, 1877) ; F. Schultz (*Der Fetischismus*, 1871, *Psychologie der Naturvölker*, 1900). O. Peschel (*Völkerkunde*, 1re édit., 1897); Fr. Ratzel (*Völkerkunde*, 1894); Frobenius (*Die Weltanschauung der Naturvölker*, Weimar, 1898) ; O. Gruppe (*Die griechischen Kulte und Mythen*, etc., Leipsig, 1887) ; Wundt (*Völkerpsychologie*), etc.

En Allemagne aussi, nous trouvons les revues suivantes : *Zeitschrift der deutschen morgenländichen Gesellschaft; Zeitschrift für Völkerpsychologie*, etc. ; *Archiv für Anthropologie; Globus ; Zeitschrift für Ethnologie; Archiv für Religionswissenschaft*, de Th. Achelis, etc.

La France a beaucoup fait pour l'Anthropologie générale, « histoire naturelle de l'homme », pour l'Ethnographie, « étude des manifestations matérielles de l'activité humaine[1] », et pour l'Ethnologie « qui, selon le Dr Verneau, traite de la formation et des caractères physiques des différentes races humaines ». Ces sciences récentes, dont le domaine s'est progressivement élargi, et qui comprennent la Physiologie, la Sociologie, la Linguistique, s'étendent aussi à la psychologie et, par là, à la Religion et à la Morale. C'est pourquoi le « phénomène religieux » a été touché, quelquefois avec bonheur, et plus souvent avec une déplorable ignorance de la question, par des ethnographes comme A. de Quatrefages[2], Broca, Topi-

En Autriche, *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien.*

En Italie, *Giornale della Societa Asiatica italiana*, Firenze. A. de Gubernatis fit écho, en Italie, aux orientalistes anglais.

En Belgique, le comte Goblet d'Alviella (*L'idée de Dieu d'après l'anthropologie et l'histoire*, Paris, 1892), et, en Hollande, G. A. Wilkens (*Het Animisme*, etc., Leiden, 1885), mais surtout C. P. Tiele, Abraham Kuenen, et P. D. Chantepie de la Saussaye représentent, avec Mgr de Harlez, la science de l'Histoire des Religions. A signaler, en Belgique, *Le Muséon*, *Etudes Philosophiques*, *historiques et religieuses* (Louvain).

Aux Etats-Unis, *American Anthropologist*, *Anthropological Papers*, etc., New-York; *The American Antiquarian and Oriental Journal*, Chicago, etc., A citer aussi : J. W. Powell (*Mythologic Philosophy*, Salem, 1880); J. H. King (*The Supernatural*, etc., London, Edinburg, New-York, 1892); et surtout D. G. Brinton (*Religions of primitive Man*, New-York, London, 1897).

En Suisse, signalons Conrad von Orelli, de Genève.

1. Définition du Dr Hamy.

2. Né à Berthezène (Gard) en 1810, mort en 1892. *Unité de l'Espèce humaine* (1861); *Les Polynésiens* (1866); *Histoire de l'Homme* (1867); *L'Espèce humaine* (1877); *Hommes fossiles et hommes sau-*

nard[1], Letourneau, Deniker, des linguistes comme E.-L. Burnouf[2], M. Bréal, Hovelacque, des philosophes et des sociologues comme A. Comte, déjà cité, Guyau[3], R. de la Grasserie[4], Durkheim, H. Hubert et M. Mauss, des historiens comme A. Maury[5], G. Boissier[6], Fustel de Coulanges[7], des orientalistes comme J. Darmesteter[8], G. Maspero[9], des érudits comme M. Salomon Reinach[10], ou de simples sectaires comme A. Lefèvre[11]. Malheureusement, la profession ouverte d'athéisme et de matérialisme de quelques-uns de ces écrivains, qui se donnent volontiers comme les représentants de « l'école française », a fâcheusement discrédité celle-ci à l'étranger : le savant américain D.-G. Brinton le constate[12], et le P. W. Schmidt, dans un récent article de l'*Anthropos*, signale le contraste que l'on remarque entre cette manière frivole et grossière de traiter le sujet, et la tenue respectueuse et digne qu'observent en Angleterre les adversaires même de la Religion[13]. Cette remarque

vages (1884) ; *Les Pygmées* (1887) ; *Introd. à l'Histoire générale des races humaines* (1889).

1. *L'Homme dans la nature.*
2. Né à Valognes en 1821. *La Science des Religions* (1872).
3. *L'irréligion de l'avenir* (1886).
4. *Les religions comparées au point de vue sociologique* (1899).
5. *Histoire des religions de la Grèce antique* (1857-1859) ; *Croyances et légendes de l'antiquité* (1863), etc.
6. *La Religion romaine* (1874).
7. *La Cité antique* (1804).
8. *Etudes iraniennes* (1883), etc.
9. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, etc.
10. *Cultes, Mythes et Religions* (1906).
11. *Religions et Mythologies comparées; la Religion*, etc.
12. D. G. Brinton, *Religions of primitive Man*, p. 45.
13. *Anthropos*, 1908, I, p. 148.

est fondée, mais, pour être complètement juste, il y a lieu de l'étendre à d'autres matérialistes qu'à ceux de France : il n'en est pas en effet, parmi eux, qui aient dépassé l'ignorance et la grossièreté de l'auteur des *Enigmes de l'Univers*, Ernest Hæckel.

Cependant, la « science des religions comparées » — l'expression serait de Renan, d'après le P. Weiss[1], — tendait de plus en plus à se constituer un domaine propre. En 1880, M. Albert Réville[2], pasteur protestant, repoussé des chaires de théologie de Montauban, de Paris et de Genève à cause de la « hardiesse » de ses idées, parut avoir les qualités nécessaires pour inaugurer au Collège de France la chaire d'Histoire des Religions ; son fils, M. Jean Réville, lui a, depuis, succédé[3]. Plus tard, à l'Ecole pratique des Hautes Etudes de la Sorbonne, avec M. Léon Marillier (mort en 1901), on créait une section des sciences religieuses où enseignent aujourd'hui MM. Alphandéry, Amélineau, H. Derenbourg, L. de Rosny, H. Hubert, J. Lévi, M. Mauss, M. Vernes, etc.

Cet enseignement officiel des Religions doit s'étendre aux Facultés de province. Déjà il existe à Lyon (1908), d'où M. Virolleaud vient de révéler au monde que la vie de Jésus-Christ n'est pas autre chose que l'allégorie de Mithra, Dieu Soleil, mise en forme d'histoire par les soi-disants « Evangélistes » (1908).

1. R. P. Weiss, O. P. *Le Péril religieux* (trad. franç.) En 1872, E. Burnouf faisait paraître un ouvrage sous ce titre : *La Science des Religions*.

2. Né à Dieppe en 1826.

3. M. Jean Réville vient de mourir (1908).

Avant même que A. Réville eût donné ses premières conférences, sous le titre de *Prolégomènes de l'Histoire des Religions*, M. A. Lichtenberger[1] avait commencé à faire paraître une *Encyclopédie des sciences religieuses* (1876-1882), où, parmi beaucoup de travaux intéressants, figurent de remarquables méprises[2]. Le musée Guimet, d'abord ouvert à Lyon (1878), se transportait bientôt à Paris (1888) et faisait paraître ses *Annales* et sa *Bibliothèque d'Etudes* où s'accumulent, depuis, de nombreux matériaux. La *Revue de l'Histoire des Religions* a paru depuis 1880, d'abord sous la direction de M. Maurice Vernes, auquel a succédé M. Jean Réville. L'*Année sociologique* de M. Durkheim (fondée en 1897) consacre annuellement une étude à la question religieuse. Enfin, d'autres revues, comme les *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, *l'Anthropologie*, le *Journal asiatique*, la *Revue des Etudes ethnographiques et sociologiques* de M. A. van Gennep, sans oublier le *Tour du Monde*, les *Missions catholiques*, *La Nature*, *Le Cosmos*, etc., donnent des articles de plus en plus nombreux sur les choses religieuses du monde entier : la science nouvelle devient une science à la mode.

*
* *

Oui. Mais la plupart des noms et des ouvrages que nous venons de citer imposent tout de suite

1. Né à Strasbourg en 1832, mort en 1899. Fondateur et doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris.

2. A l'article *Adoration*, de J. Monod : « La Vierge (dans l'Eglise catholique) est l'objet d'une adoration spéciale, appelée *Adoration perpétuelle* (!). »

une remarque : c'est que cette « science » paraît avoir été conduite jusqu'ici dans un esprit délibérément antichrétien.

Aussi les théories émises à cette occasion ne pouvaient manquer de susciter des réponses.

Du côté protestant, l'école libérale a une manière originale et simple de fermer la bouche à ses adversaires : c'est d'admettre leurs conclusions. Tels nous apparaissent, avec des nuances diverses, O. Pfleiderer[1], H. Preiss[2], W. Bousset[3], en Allemagne, E. Caird[4], F. J. Gould[5], F. K. Ingram[6], en Angleterre, et en France, A. et J. Réville, A. Sabatier, etc. — Les conservateurs, au contraire, défendent nettement les positions traditionnelles dans des ouvrages qui, souvent, ont une haute valeur. Le P. W. Schmidt, auquel nous sommes heureux d'emprunter presque toute cette intéressante documentation[7], cite notamment J. A. H. Ebrard[8], E. G. Steude[9], P. Gloatz[10], C. von Orelli[11], H. W. von Walthofen[12], M. Söderblom[13], puis S. H. Kellog[14], W. W. Pey-

1. O. Pfleiderer, *Die Geschichte der Religion*, 1869 ; *Religionsphilosophie*, etc., 1878 ; *Religion und Religionen*, 1906. M. en 1908.
2. H. Preiss, *Religions philosophie*, 1888.
3. W. Bousset, *Das Wesen der Religion*, etc., 1903.
4. E. Caird, *The evolution of Religion*, 1893.
5. F. S. Gould, *Concise History of Religion* (1893-1897).
6. P. K. Ingram, *Outline of the history of Religion*, 1900.
7. W. Schmidt, *L'origine de l'idée de Dieu*, dans *L'Anthropos*, fasc. 2, 1908.
8. *Apologetik*, 1875.
9. *Ein Problem*, etc. 1881.
10. *Spekulative Theologie*, 1883.
11. *Allgemeine Religionsgeschichte*, 1899.
12. *Die Gottesidee*, etc., 1903.
13. *Die Religionen der Erde*, 1906.
14. *The Genesis and Growth of Religion*, 1892.

ton[1], L. Jordan[2], et surtout A. Lang[3], dont il fait une étude particulière.

A ces noms il faudrait ajouter ceux de nombreux exégètes, qui discutent ces questions à un point de vue spécial, le point de vue biblique.

Les catholiques ne se sont pas désintéressés de ces études. En Allemagne, par exemple, le Dr W. Schneider, actuellement évêque de Paderborn, publiait en 1885 et en 1891 deux ouvrages remarquables dont le titre seul indique bien la portée[4]. Du P. Christian Pesch, S. J., on connaît l'ouvrage sur « Dieu et les dieux[5] ». A. Borchert[6] a fait une étude particulière de l'animisme et des théories qui s'y rapportent, et H. Schell a également traité la question dans son ouvrage *Apologie des Christentums* (Paderborn, 1901)[7]. Enfin n'oublions pas de signaler la récente et très intéressante initiative du P. W. Schmidt, S. V. D., qui vient de fonder à Vienne l'*Anthropos*, revue internationale d'ethnologie et de linguistique, où l'on trouve de nombreuses études relatives aux religions des peuples non chrétiens, en allemand, en français, en anglais, en italien et en espagnol[8].

1. *Anthropology and the Evolution of Religion.*
2. *Comparative Religion : its Genesis and Growth*, 1905.
3. *The Making of Religion*, 2e éd., 1902.
4. Dr W. Schneider, *Die Naturvölker, Missverständnisse, Missdeutungen, Misshandlungen*. Paderborn, 1885 ; *Die Religion der afrikanischen Naturvölker*, Münster, 1891.
5. C. Pesch, S. J., *Gott und Götter*, Freiburg i. Br., 189 ; Du même, *Der Gottesbegriff in den heidnischen Religionen des Altertums* (1886-1888).
6. A. Borchert, *Der Animismus*, etc., Freiburg i. Br., 1900.
7. A Fribourg (Suisse), le R. P. Zapletal a fait une étude particulière du Totémisme : *Der Totemismus*
8. *L'Anthropos*, Saint-Gabriel, Mödling bei Wien (Autriche) à Paris, chez A. Picard, 82, rue Bonaparte.

En France, sans rappeler les noms anciens de Daniel Huet[1], de Bossuet[2], du « sage » Rollin[3], de l'abbé Bergier, ceux venus plus tard de Chateaubriand[4], de Lamennais[5], de Bonald[6], de Bautain, de Bonnetty, plus récemment de Rohrbacher, dont l'*Histoire de l'Eglise* contient à cet égard des aperçus remarquables, et de Mgr Gaume, qui a repris dans son traité du Saint-Esprit la thèse de saint Augustin *(De Civitate Dei)*, on est heureux de citer des orientalistes comme MM. Ch. et Fr. Lenormant[7], Félix Robiou, Révillout, de Rougé, le P. Scheil, Mgr de Harlez[8], des exégètes comme M. Vigouroux, le P. Lagrange[9], etc.

Un véritable initiateur en cette matière fut parmi nous l'abbé P. de Broglie, de l'Institut catholique de Paris. Son œuvre intellectuelle, si tristement interrompue, reste des plus fécondes, et l'un de ses collègues et amis a pu dire de lui, en toute justice, « qu'il est peu d'hommes, en notre siècle de chercheurs, qui aient émis dans l'ordre des sciences religieuses et morales un si grand nombre d'idées à la fois neuves et saines[10] ».

1. *Demonstratio evangelica.*
2. *Discours sur l'Histoire universelle.*
3. *Histoire ancienne.*
4. *Génie du Christianisme.*
5. *Essai sur l'Indifférence en matière de Religion.*
6. *Législation primitive, etc.*
7. *Histoire ancienne de l'Orient; Histoire des peuples orientaux et de l'Inde; Les Premières Civilisations; Les Sciences occultes en Asie; Les Origines de l'Histoire*, etc.
8. *Védisme, Brahmanisme et Christianisme.*
9. *Etudes sur les religions sémitiques.*
10. C. Piat, dans la Préface de *Religion et Critique* par l'abbé P. de Broglie... Outre cet ouvrage et ses *Problèmes et Conclu-*

Dès 1879, à l'Institut catholique de Paris, il donnait sur ce sujet nouveau des conférences qu'il fit paraître plus tard sous le titre de *Problèmes et Conclusions de l'Histoire des Religions*. Après y avoir exposé les divers systèmes alors admis sur l'origine de la Religion, puis examiné le Polythéisme traditionnel, le Bouddhisme, le Judaïsme, l'Islam, il conclut à la transcendance du Christianisme, que ses caractères spéciaux mettent hors de pair et que, seule, une action surhumaine peut expliquer.

Se plaçant à un autre point de vue, M. Fernand Nicolay rassemblait plus tard l'*Histoire des croyances, superstitions, mœurs, usages, coutumes* des peuples, en les groupant autour du Décalogue, « loi des lois[1] ». Et, après une vaste et consciencieuse enquête, il arrivait à cette conclusion : « Le respect de la Science dans le domaine de ses affirmations prudentes, et dès lors légitimes, c'est-à-dire la *foi en la raison* humaine sagement interrogée, fortifie, illumine et confirme en définitive, d'une façon aussi décisive que victorieuse, *les raisons de la Foi*[2]. »

sions de l'Histoire des Religions, l'abbé de Broglie a publié toute une série d'articles ou de brochures qui se rapportent à notre sujet : *Religion de Zoroastre et religion védique ; Le Bouddhisme ; Les Religions néo-brahmaniques de l'Inde ; L'Islamisme ; La Vraie Définition de la Religion ; La Vraie Religion ; La Transcendance du Christianisme ; Vue d'ensemble de la Religion d'Israël ; L'Histoire religieuse d'Israël ;* etc... L'abbé de Broglie était né à Paris en 1834. Elève de l'Ecole polytechnique et officier de marine, il entra dans les ordres à 32 ans. Il fut assassiné en 1895.

1. Fr. Le Play.

2. Fernand Nicolay, *Hist. des croyances*, etc., 3 vol., III, p. 451.

Enfin, tout récemment, l'abbé A. Bros, professeur au Grand Séminaire de Meaux, justement préoccupé des efforts actuellement tentés pour tirer de ces matières peu connues des arguments antichrétiens, a cru avec raison qu'il est grand temps de s'initier à ces problèmes. Malheureusement, avec une docilité surprenante, il commence par regarder comme « désormais établie » l'authenticité des faits coordonnés par Tylor, Réville, Lang, Marillier. Il admet avec la même obligeance la plupart de leurs théories sur le rôle donné à l'animisme des « peuples non civilisés », sur leur ignorance de Dieu, sur leur absence de morale, etc.; il pense que toutes les religions des sauvages, avec leurs manifestations diverses, doivent trouver leur explication et leur origine dans la seule nature de l'homme, et il conclut que ces études ne peuvent servir l'apologétique qu'en montrant la nécessité des besoins religieux et la manière merveilleuse dont le Christianisme y a répondu.

Heureux de rendre hommage à ce labeur et à ces intentions, et tout aussi désireux que personne de nous placer exclusivement sur le terrain de l'observation scientifique où l'on nous appelle, nous ne pourrons cependant accepter avec la même disposition d'esprit et, pour ainsi dire, sans examen, les assertions et les conclusions qui nous sont opposées. Mais en donnant à ses adversaires cette marque de confiance, l'abbé A. Bros aura du moins prouvé que le savant catholique n'est pas obligatoirement lié en tout, comme on le lui reproche souvent, à une seule méthode et à un seul système.

En tout cas, pour les uns comme pour les autres, amis ou ennemis, la science de l'Histoire des Religions est née : il faut se résoudre à regarder en face les problèmes qu'elle soulève.

Et « cependant, écrit P. D. Chantepie de la Saussaye, on se heurte encore, d'une part, à l'opposition d'érudits et de philologues qui craignent de voir une science aussi généralisatrice mener au dilettantisme, et, de l'autre, à celle des Eglises, qui la suspectent de conduire à l'indifférence et au scepticisme[1]. »

II. — Tendances actuelles : partis-pris et incompétences.

Les Eglises, les philologues et les érudits pourraient peut-être répondre à l'honnête professeur de l'Université de Leyde qu'ils ne sont pas les seuls autorisés à se plaindre, non certes des recherches et des découvertes amenées par l'Histoire des Religions, mais, comme nous l'avons déjà remarqué, de l'esprit qui a généralement inspiré cette enquête, ainsi que de la méthode qui l'a dirigée : la Science elle-même a le droit d'apporter ici ses réserves et ses protestations.

Elle a ce droit pour deux motifs principaux :

1° L'étude de l'Histoire des Religions n'a pas été faite jusqu'ici, en général, avec toute l'impartialité nécessaire;

2° Elle n'a pas toujours été conduite, non plus,

1. P. D. Chantepie de la Saussaye, *Manuel d'Histoire des Religions*, A. Colin, Paris, p. 3.

— osons le dire — avec la compétence désirable, en ce qui concerne au moins les populations primitives ou non civilisées qui font l'objet de cette étude.

Est-il nécessaire d'ajouter que, en faisant cette double constatation, nous n'entendons nullement mettre en doute la bonne foi de nos adversaires? Aucune de nos convictions philosophiques, politiques, sociales ou religieuses, n'est purement *intellectuelle*. Les raisons apparentes qu'on a de ne pas croire — comme celles qu'on a de croire — sont presque toujours mêlées, dans des proportions variables, à d'autres raisons plus ou moins obscures et inconscientes. L'ignorance du sujet, d'abord, — *ignoratio elenchi*, dit l'Ecole! — quelque étude qu'on en ait faite et quelque satisfaction que l'on ait de son savoir, puis les dispositions personnelles, intellectuelles ou morales, le milieu où l'on vit, l'éducation, les fréquentations, les intérêts, les passions, etc., tout cela agit sur l'esprit de l'homme avec un ensemble et une force dont il est bien difficile de se déprendre : c'est un bain dans lequel l'âme tout entière est plongée. On accepte volontiers des preuves qu'on recherche; dès qu'on les trouve bonnes pour soi, on les croit facilement recevables pour tous, et, pour peu qu'on ait l'esprit de prosélytisme, on se donne alors, avec quelque satisfaction, la noble mission d'éclairer l'humanité.

Chose curieuse, cependant! Cette disposition n'est pas également répartie. Dans les religions non chrétiennes, l'incrédulité n'est pas agressive. Le fétichiste, le bouddhiste ou le musulman qui a perdu la foi n'a pas le moindre souci de la faire perdre aux

autres : il va son chemin, simplement, en laissant ses voisins dans le leur... En face du Christianisme et surtout du Christianisme catholique, l'attitude est toute différente. Pourquoi? Au fond, selon la solution que l'on adopte dans la question chrétienne, la direction de la vie doit changer du tout au tout. Et il semble que l'*infidèle* — qu'il me soit permis d'employer ce mot dans le sens strict de sa double racine (*in-fidelis*) — ne pouvant pas se faire une conviction absolue, certaine, incontestable, cherche inconsciemment, en l'étendant à d'autres qu'à lui, à se donner un appui, à rassurer son esprit et à calmer les vagues appréhensions de sa conscience. Pour une raison inverse, le *fidèle*, sûr de posséder la vérité, ne peut ni ne veut la garder pour lui seul, ayant le double désir de lui assurer le triomphe auquel elle a droit et, en éclairant ses « frères » en danger, de les mettre sur la voie du salut éternel où il les retrouvera. De là le choc... Il était prédit : « *Non veni pacem mittere in terram*[1]. »

Mais revenons à nos historiens des Religions.

***

En général, répétons-le, l'impartialité leur a manqué.

Le but visé, et d'ailleurs avoué, par nombre de ces chercheurs est, en effet, en accumulant ensemble croyances, pratiques, mythes, traditions, superstitions, cultes, magie de tous les peuples et de tous les temps, de montrer que toutes les reli-

1. Matth. x, 34.

gions se ressemblent, que toutes se valent, que toutes s'expliquent, et qu'aucune ne peut avoir la prétention de s'imposer comme expression surnaturelle de la vérité. Ainsi réunies et confondues dans une sorte de musée, chacune avec son étiquette, elles peuvent servir de sujet d'étude à qui s'intéresse aux choses de la psychologie; mais pratiquement, les religions doivent être peu à peu remplacées par la Religion, qui restera, si l'on veut, comme une auguste aspiration vers l'idéal... Ce sera même beaucoup mieux : car un idéal, sans dogme, sans morale, sans obligation ni sanction, ne peut vraiment gêner personne... Et, guidés par cette espérance, nous voyons nos explorateurs, la lampe en mains, se suivre en de longs et pénibles circuits, cherchant dans la nuit du passé la bonne théorie qui les délivre d'une religion positive, obligatoire et souveraine.

D'après les uns, tout pourrait s'expliquer par l'ignorance primitive, la terreur de l'inconnu, les troubles de la conscience, la grandeur des phénomènes atmosphériques, les inventions intéressées des prêtres :

> **Primus in orbe deos fecit timor, ardua cœlo**
> Fulmina dum caderent [1]...

— C'est étrangement rabaisser et méconnaître la Religion et l'Humanité, répond une autre école : il

1. « Les dieux dans le monde sont d'abord nés de la crainte, quand, terrible, du ciel, la foudre tombait... » Le vers est de Stace (*Thebaïs*, III, 660), qui l'a emprunté à Pétrone. La même pensée est longuement développée dans Lucrèce (*De Natura Rerum*).

y a là autre chose qu'émotion et impression. Le phénomène religieux est un fait social. Il s'explique et se justifie par la nécessité de la vie en commun, variant suivant les milieux, les pays, les populations, les degrés de civilisation, mais s'imposant à tous les groupements humains. C'est la solution des sociologues.

— Hypothèse inadmissible, leur dit-on d'autre part : car le phénomène religieux *précède* le pacte social, et ne le *suit* pas. « Il faut chercher l'origine des religions dans la psychologie[1]. » La psychologie nous expliquera tout : l'homme a tiré de son propre fond ses croyances, ses pratiques, sa morale, son organisation religieuse, en commençant par les éléments les plus simples pour évoluer sans cesse, et comme la nature humaine est partout identique, partout aussi la religion se répète, « en se reproduisant à l'infini comme les images que se renvoient deux miroirs opposés[2]. »

Beaucoup d'autres théories ont été mises en avant : aucune, jusqu'à présent, ne s'est imposée.

C'est ce que M. A. Réville appelait, il y a déjà plus de vingt ans, les *a priori* de l'Histoire des Religions. Et après avoir condamné ceux de ces *a priori* qu'il estimait condamnables, il nous demandait d'admettre les siens : les siens consistent, avant tout, à écarter de cette étude aussi bien « l'hypothèse d'une révélation primitive de la vérité religieuse à

1. Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, 2 vol., Paris, 1906.

2. H. Hubert, Introduction au *Manuel des Religions* de P. D. Chantepie de la Saussaye. Edit. franç.

l'humanité » que celle d'une tradition ou « transmission régulière et continue de souvenirs, remontant aux origines de l'espèce et devant nous servir de critère pour interpréter des traditions parallèles et divergentes ».

Au fond, ce dogmatisme philosophique qui, tout en reprochant sévèrement son parti-pris au dogmatisme d'en face — je veux dire le théologique —, impose une intransigeance toute pareille, ce dogmatisme est commandé par ceci : la peur du surnaturel... Pas de surnaturel en histoire, et pas de surnaturel en religion : pas de miracle, et pas de mystère. Telle est la loi qui, d'après toute l'école matérialiste et rationaliste, doit dominer la science de l'Histoire des Religions, comme toutes les autres sciences.

Il est évident que si tout est matière dans le monde, nous aurions tort d'y chercher le surnaturel. Mais tout est-il matière, et de quel droit mettre cette hypothèse philosophique à la base d'une science qui doit, loyalement, comme toute autre science, rechercher des faits, les grouper, et essayer, en les expliquant, d'en tirer les conclusions qu'ils comportent?

Et quant à l'école rationaliste, dès lors qu'elle admet la possibilité du surnaturel, ne voit-elle pas qu'elle est obligée d'admettre la possibilité de ses manifestations, et, par conséquent, la possibilité de leur contrôle? En fait, comme l'a très bien remarqué Brunetière, « la négation du surnaturel est, selon toute apparence, la négation de la loi de l'histoire; et la négation du surnaturel dans la nature,

est, sans ombre d'hésitation ni de doute, la négation de la liberté de Dieu. L'histoire, du reste, n'a qu'à enregistrer les faits dûment constatés par le témoignage. Y mêler un principe gratuit de métaphysique kantienne et naturaliste,... on ne le peut faire sans contredire la raison elle-même et, précisément, « la loi de l'histoire[1] ».

Le surnaturel écarté — c'est l'opération nécessaire et préliminaire —, par quoi le remplacer? Il y a l'évolution. « L'évolution, écrit M. Salomon Reinach comme conclusion axiomatique d'une de ses conférences, l'évolution est la loi des études sur l'humanité, parce qu'elle est la loi de l'humanité elle-même[2]. » De fait, l'idée de l'évolution, introduite par Lamarck et Darwin dans les sciences naturelles, a peu à peu pénétré les autres domaines, la physique, la biologie, la philosophie, l'histoire, et même la théologie[3].

Ne nous étonnons donc pas de la trouver ici, et de la trouver dans son application la plus doctrinaire et la plus brutale. Il faut d'abord admettre que l'homme est sorti de l'animal, lequel, évoluant

1. Brunetière, *Discours de combat : les difficultés de croire*, p. 212-214.

2. Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, II, p. 11.

3. Il s'en faut, d'ailleurs, que tous les savants soient d'accord sur la portée de cette loi. Le Dr Quinton a écrit : « L'évolution résulte-t-elle, comme le veut Darwin et surtout Lamarck, d'une tendance vers un progrès indéfini?

« Je réponds positivement : Non.

« L'évolution a pour but le maintien de l'intensité vitale des origines et n'en a pas d'autres. »

C'est, comme on le voit, un point de vue tout autre et d'une tout autre portée que celui qui nous est proposé d'ordinaire.

lentement, a pris peu à peu conscience de lui-même, s'est intellectuellement perfectionné, et, à une époque qu'il est impossible d'établir, même approximativement, a commencé à manifester des préoccupations religieuses. Cette religion initiale dut être, dans ces conditions ; extrêmement vague et grossière, et comme le type de l'humanité primitive se retrouve, autant qu'on peut le retrouver, dans nos sauvages actuels, la religion de nos sauvages doit avoir, de toute nécessité, ce double caractère. Et c'est précisément ce que l'on nous montre en réunissant des faits sans nombre, en les groupant, en les expliquant...

Ce travail, nous essaierons aussi de le faire. Mais dès maintenant, nous sera-t-il permis d'émettre cette simple réflexion — car nous y reviendrons bientôt — que, en faisant de cette hypothèse, ainsi comprise, et *à priori*, la loi qui doit régir tout le reste, on commence, il semble, par où l'on devrait finir? Le principe de l'évolution en religion, si séduisant et si commode, ne saurait être un principe directeur : on ne peut l'admettre qu'à titre de conclusion, s'il est démontré par les faits.

Dira-t-on que ces faits, précisément, ont été collectionnés soigneusement et en immense quantité par des hommes comme Tylor, et Spencer, et Frazer, et Bastian, et Réville, et tant d'autres? Alors, nous demanderons à ces auteurs si la science consacre vraiment ce procédé étrange qui consiste à mettre en relief ceux des faits capables d'étayer une théorie, et à taire soigneusement ceux qui lui sont contraires... Or, ce reproche, dont la gravité

ne saurait échapper à personne, est malheureusement celui qu'on peut faire à tous les historiens des religions que nous venons de citer. C'est ce que, avec une trop rare indépendance d'esprit, constate un savant dont l'autorité ne peut être contestée, Andrew Lang : « Pendant, écrit-il, que l'anthropologie fixait obstinément ses regards sur des totems, des momies vénérées, des esprits adorés et des fétiches soigneusement conservés, elle n'a nulle part, que l'on sache, fait des recherches sur les idées religieuses plus élevées et plus pures des sauvages. On a passé par-dessus, avec un mot qui les attribuait à la crédulité des missionnaires ou à des influences chrétiennes[1]. »

Dans cet art de grouper les faits, H. Spencer s'est particulièrement distingué : quoiqu'il ait trouvé, dans les relations des voyageurs, parfois à la même page, des témoignages aussi authentiques et aussi probants en faveur de formes religieuses plus élevées relativement à d'autres plus basses, il tait les premières, et ne s'attache qu'à « la canaille des dieux et des fétiches ».

Ainsi, à peu près, fait Tylor, et ainsi Frazer.

C'est à ce dernier que A. Lang, encore, adresse ces questions embarrassantes. « Pourquoi M. Frazer ne cite-t-il et ne réfute-t-il pas les rapports de témoins si funestes à sa théorie, pendant qu'il les utilise pour d'autres endroits ? Pourquoi affecte-t-il de les ignorer en ces points ? Je ne puis pas comprendre cette méthode. Quand un historien a une

1. A. Lang, *The Making of Religion*, p. 256 (dans l'*Anthropos*, *fasc.* 2, 1908, p. 364).

théorie, il lui cherche aussi des faits qui pourraient lui être contraires ; le chimiste et le biologue, de même, ne manquent pas de mentionner les cas défavorables à leur système[1] ».

Et l'honnête Andrew Lang conclut : « Avant tout, notre science doit être scientifique. Elle ne saurait fermer les yeux devant les faits, uniquement parce que les faits ne cadrent pas avec ses hypothèses sur la nature des choses ou de la religion : elle doit faire valoir aussi bien les faits qui vont à l'appui de ses théories, que ceux qui les contredisent. Et non seulement il ne lui est pas permis de fermer les yeux devant cette évidence, mais elle doit la rechercher avec soin, elle doit aller en quête de ce que Bacon appelle les *instanciæ contradictoriæ :* car, s'il y en a, la théorie qui n'en tient pas compte est vaine. »

Ces caractéristiques et justes reproches paraissent avoir été entendus de l'autre côté de la Manche. Ils ne l'ont guère été sur le continent, où le Christianisme, religion positive, obligatoire et absolue, reste pour plusieurs le point de mire que doit viser la science nouvelle.

***

Seulement, il faut aujourd'hui savoir y mettre la manière et y employer d'autres moyens qu'autrefois. C'est ce que veut bien nous expliquer l'un de ces messieurs, l'un des plus experts, des plus ardents et des mieux armés.

1. A. Lang, *Magie and Religion*, 56-57 (dans l'*Anthropos*, 1908, p. 365).

« La lutte d'injures et de railleries entreprise par le XVIIIe siècle contre un passé oppresseur a été vaine; mais si la paléontologie sociale veut la reprendre et la poursuivre, avec le calme et la dignité qui conviennent à la science, elle prouvera qu'elle est la plus utile des études historiques, et, subsidiairement, qu'elle a plus d'esprit que Voltaire[1]. »

Et emporté par son zèle, M. Salomon Reinach écrit ailleurs : « Le rationalisme du XVIIIe siècle est une doctrine chétive, faite d'impertinences et de négations brutales » — retenons toujours cela! — « qui prétendit supprimer la religion sans en connaître l'essence, sans avoir aucune idée nette de sa genèse et de son développement. Grâce à la philologie, à l'anthropologie, à l'ethnographie, nous sommes aujourd'hui à même de soulever le voile qui cache encore à la plupart des hommes l'origine et la signification intime de leurs croyances, sans recourir à des hypothèses aussi saugrenues que celle d'un Dupuis, aussi plates et inadéquates que celle d'un Voltaire. *Si nous pouvons cela, nous le devons*[2]. Profondément pénétré de cette vérité, je m'adresse aux juifs comme aux chrétiens, aux athées ignorants comme aux croyants doctes, pour leur annoncer la bonne nouvelle des religions dévoilées[3]... »

***

A ces préoccupations dogmatiques et propagan-

1. Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, I, p 85.
2. C'est M. Reinach qui souligne.
3. Salomon Reinach, *Ibid.*, II, Introd. XVIII.

distes, qui ont trop souvent inspiré et dirigé les études religieuses, s'est trop souvent aussi ajouté — encore une fois qu'on me pardonne la liberté de pareille déclaration —, en ce qui concerne spécialement les peuples primitifs qui feront ici l'objet de nos recherches, le manque de compétence...

Certes, je suis le premier à rendre hommage, sincèrement et loyalement, à tant de chercheurs et de savants qui, en Angleterre surtout, mais aussi en France, en Allemagne, en Hollande, aux Etats-Unis et ailleurs, ont rassemblé d'énormes matériaux pour l'histoire des religions, qui se sont livrés aux investigations les plus méritoires, qui ont eu les initiatives premières, qui ont essayé de porter la lumière, enfin, dans de multiples questions obscures et trop négligées avec une patience, une sagacité et souvent un tact admirables.

Mais les choses religieuses sont d'une délicatesse extrême. Et, précisément, ce sont à peu près les seules — avec la politique — que tout le monde pense pouvoir traiter sans préparation. Aussi, que de méprises, que d'interprétations hasardées, que d'analogies tendancieuses, que de systèmes enfin n'ayant d'autre avantage que celui de se détruire l'un l'autre et de faciliter ainsi le travail de celui qui, le dernier, vient en faire la critique!

Faut-il s'étonner de ces résultats? — Voici, par exemple, la religion chrétienne ou, pour mieux spécifier encore, la religion catholique. Son étude, il semble, est facile : elle a ses représentants, ses traités officiels, ses rituels approuvés, ses manifestations extérieures, ses sources d'informations, en un mot,

ouvertes à tout venant. Et cela, non pas à l'équateur ou aux pôles, non pas aux époques préhistoriques, non pas sur un terrain accessible aux seuls initiés, mais ici, en Europe, à Rome, à Paris. Plus même on l'interroge, plus elle est satisfaite, et, comme au temps de Tertullien, elle ne demande qu'une chose : c'est de n'être pas condamnée sans être entendue — *ne ignorata damnetur*... Eh! bien, lisez tels et tels écrits réputés savants : vous y trouverez, sur la religion catholique, quantité d'assertions qui, en fait, ne sont pas autre chose que de grossières et absurdes méprises[1]...

Or, si toutes ces *misconceptions*, comme disent les Anglais, sont possibles à l'égard d'une croyance si aisée à connaître, à combien d'erreurs n'est-on pas exposé lorsqu'il s'agit de religions aussi imprécises, aussi étranges, aussi incohérentes, aussi obscures

1. Simple exemple. Dans un article consacré à « l'évolution en théologie », M. Salomon Reinach écrit tranquillement : « L'apologétique catholique, pendant des siècles, a vécu sur un sophisme transparent : l'autorité de l'Eglise fondée sur celle des Ecritures, et celle des Ecritures fondée sur l'autorité de l'Eglise. » (*Cultes, Mythes et Religions*, I, p. 410.) Puisque M. S. Reinach, érudit célèbre, membre de l'Institut, veut faire de la théologie catholique, comment se fait-il que, sans examen et sans hésitation, il lui attribue un cercle aussi vicieux? Comment se fait-il que, parlant théologie, il ignore les tout premiers principes de la théologie et ses traités les plus élémentaires (*De vera Religione*, *de locis theologicis*, etc.), où, précisément, ce « sophisme transparent » est réfuté? Et comment M. S. Reinach, en émettant comme des axiomes, des erreurs aussi grosses en une matière si importante, ne voit-il pas qu'il compromet singulièrement sa réputation de savant impartial et sûr? — L'autorité de l'Eglise est fondée, d'abord, sur la divinité de son origine, et la divinité de son origine est basée sur des faits historiques et des preuves de raison. (V. Ad. Tanquerey, *De vera Religione*.)

que celles des Primitifs, et lorsqu'on en doit traiter sur des rapports incomplets ou inexacts, sans avoir jamais vécu soi-même au milieu de ces populations, sans avoir pu les interroger dans leurs langues, sans s'être mis sur place, pour ainsi dire, à la température de leur milieu social, intellectuel, moral et religieux, sans avoir connu ce monde, dit sauvage, autrement que par des spécimens photographiques ou par des exhibitions de musées et de champs de foire ?

Cette étude personnelle, faite sur place, manque visiblement à la plupart des historiens officiels des religions primitives. Aussi chacun d'eux s'évertue, avec une grande conviction d'ailleurs, à se composer un type de sauvage religieux ou de religieux sauvage dont la première qualité est de bien répondre à ses propres conceptions.

L'un, qui est franchement matérialiste et athée, fait de l'homme non civilisé une brute épaisse, à peine sortie de l'animalité et rappelant d'assez près l'homme que certains manuels classiques nous représentent comme notre premier ancêtre, « monstre à faire peur, avec de longues dents, une face de bête, des membres couverts de poils [1] » : ce qui, pour le dire en passant, tendrait à prouver à ces évolutionnistes ardents que si l'homme évolue, il évolue très lentement...

L'autre, qui apprécie le caractère élevé du « phénomène religieux », et tient à donner raison de tout, se substitue inconsciemment à son primitif et lui attribue des sentiments, des idées et des

1. Vilain, *La Lecture du jour* (p. 6), Paris.

conceptions en rapport avec les systèmes philosophiques les plus modernes. Et c'est ainsi qu'un Hottentot se trouve initié, sans le savoir, aux ardus mystères du kantisme... et du modernisme!

Illusion et naïveté!

Mais, en attendant, savants, publicistes et sociologues divers produisent les théories, groupent les faits, interprètent les institutions, signalent les origines, se transforment eux-mêmes en « voyants », lisent couramment dans le passé le plus reculé, nous disent la mentalité de populations que personne ne connaît, dévoilent tous les mystères, et nous révèlent comment l'homme, à mesure qu'il se dégageait de la bête, a *dû* commencer par « adorer » les pierres, les plantes, les animaux, les astres, puis comment le naturisme a produit l'animisme, comment de l'animisme le fétichisme est né, comment le polythéisme, comment le théisme, comment les religions, et comment la Religion. C'est la théorie naturiste, à laquelle paraît se rattacher A. Réville.

Il combat très vivement, en tout cas, le système qui met le fétichisme à la base de l'évolution religieuse, et qui paraît du reste aujourd'hui définitivement abandonné : ce fut celui d'Auguste Comte, de Lubbock, de Schultze et de Girard de Rialle.

Herbert Spencer, lui, prend pour point de départ la vénération des esprits des morts : c'est de là, pour lui et pour son disciple Grant Allen, que serait sortie la Religion. Mais cette thèse, en vue de laquelle le célèbre philosophe avait fait rassembler de nombreux matériaux par des mains étrangères, n'a plus cours.

Max Müller, indianiste distingué, pensait que si l'homme primitif avait cru à des divinités supérieures, c'était par suite d'une erreur issue d'une « corruption du langage » ; les anciennes langues indo-germaniques ayant une désinence pour exprimer le genre des noms, les mots *ciel*, *terre*, *mer*, *pluie*, etc. passèrent bientôt pour être animés et furent classés dans l'un ou l'autre sexe...

Cette théorie extraordinaire n'a plus de partisans non plus. Il y a tant de langues, dans le monde, auxquelles elle ne s'applique pas !

Pour J. G. Frazer, l'homme primitif a été sous l'empire de deux impressions fondamentales, l'une qui a trouvé son expression dans la Magie, l'autre dans la Religion. Cette idée a été reprise en France, avec quelques modifications, par MM. Hubert et Mauss, puis par M. A. van Gennep. C'est une constatation ; ce n'est pas une explication.

Avec W. Robertson Smith, F. B. Jevons et Salomon Reinach, le totémisme devient toute une religion : par le sacrifice de l'animal totem, et la participation à la chair de la victime, nous avons même, enfin, l'explication de la messe et de la communion chrétiennes !

Pour Usener et beaucoup d'ethnologues allemands, les notions religieuses tireraient leur origine des profondeurs de la conscience par la production de l'image mythique, d'où serait sortie la représentation concrète et figurée des dieux.

La mythologie astrale, surtout, qui du bassin de l'Euphrate aurait partout rayonné, pourrait être,

d'après A. Jeremias et H. Winckler, la première révélation de la puissance de la Divinité.

Mais toutes ou presque toutes ces théories supposent la théorie de l'animisme primitif, mise en avant par Tylor[1] et plus ou moins adoptée par Tiele. Nous trouverons fréquemment les principales données de ce système sur notre chemin : aussi convient-il de le résumer ici dans son ensemble. Nous ne saurions le mieux faire qu'en nous inspirant de l'étude qu'en a donnée tout récemment le P. W. Schmidt[2].

1° En considérant d'une part le sommeil et la veille, l'extase, la maladie, la mort, et d'autre part les rêves et les visions, l'homme se serait de bonne heure formé l'idée qu'il existe en lui quelque chose de distinct du corps : c'est l'âme. Dans la première catégorie de ces phénomènes, il vit le corps plus ou moins abandonné par son principe vivifiant, et, dans la deuxième — les visions et les rêves —, ce principe immatériel semblait se manifester isolé. A cette première idée se rattache la croyance à la survivance de l'âme, à la métempsychose, et au culte des morts. La théorie d'une récompense dans l'autre monde serait d'une date postérieure.

2° Cependant l'homme primitif s'imaginant que les divers êtres qui l'entourent sont de même type que lui, il les dota tous d'un corps et d'une âme, et ainsi entre l'homme, l'animal, la plante et tout le reste, il se forma comme une vaste parenté.

3° Le culte des ancêtres engendra l'idée des esprits purs. Ces esprits pouvant à leur tour prendre

1. *Primitive Culture*, 2 vol. (trad. franç. Paris, 1876-1878).
2. *L'origine de l'idée de Dieu* (dans l'*Anthropos*, 1908, p. 139).

possession de tels et tels corps, à leur fantaisie, on eut la conception de la maladie et de la mort produites par des interventions invisibles et hostiles, de la possession démoniaque, de la vénération des objets de la nature, du fétichisme, et, enfin, de l'idolâtrie proprement dite.

4° Bientôt toutes les parties de la nature apparaissent animées et l'on a le culte des phénomènes célestes, de l'eau, des fleuves, de la mer, des arbres, des bocages, des montagnes, des animaux, des totems. Le point culminant de cette évolution est la divinité-espèce, qui n'est plus un objet concret déifié, mais une espèce tout entière.

5° Alors naît le polythéisme supérieur des peuples demi-civilisés ou civilisés, avec les dieux du ciel, de la pluie, du tonnerre, des vents, de la terre, de l'eau, du feu, du soleil, de la lune, puis les dieux qui président aux diverses phases et fonctions de la vie humaine, à la naissance, à la mort, à l'agriculture, à la guerre, etc. et enfin, au-dessus de tous, le père des dieux.

6° Même dans les degrés inférieurs de cette religion on trouve des traces d'un système dualiste ; mais les termes de *bon* et de *mauvais* équivalent plutôt au sens d'*utile* et de *nuisible*. A cette conception s'ajoute ordinairement celle de puissance bonne et mauvaise, souvent représentée, comme dans le Zend Avesta, par la lumière et les ténèbres.

7° Bien au-dessus des âmes ou des mânes, des divinités locales, des génies préposés aux éléments, on peut distinguer dans la théologie sauvage, tantôt défigurées, tantôt majestueuses, certaines ombres

d'une notion d'Etre suprême, qu'il est facile de poursuivre à travers l'histoire de la Religion avec une vigueur et un éclat croissants.

8° Le monothéisme a pu être produit de diverses manières : par l'élévation d'une divinité polythéiste au rang suprême, et c'est alors le premier père des dieux ou la divinité la plus puissante de la nature ; par la constitution d'une espèce de « panthéon », dont le roi est la divinité suprême ; ou par l'élaboration d'une doctrine qui considère l'univers entier comme animé par une divinité toute-puissante, l'*Anima mundi*.

Il s'en faut que cette théorie, pourtant si cohérente et si bien construite, n'ait trouvé que des approbateurs. L'ethnologue américain D. G. Brinton, par exemple, montre comment on peut admettre les mêmes faits que Tylor et arriver à un système d'une tendance tout opposée. « Ce postulat universel, dit-il, l'origine psychique de toute pensée religieuse est l'acceptation, ou, si on le préfère, la supposition de ce principe qu'une *volonté consciente* est la dernière source de toute force. C'est la croyance que derrière le monde des phénomènes sensibles, distincte de lui, lui donnant la forme, l'existence et l'activité, il existe en dernier lieu une force invisible et incommensurable, la force invisible et incommensurable d'un esprit, d'une volonté consciente, d'une intelligence en un certain sens analogue à la nôtre, et — notez bien ce point essentiel — que l'homme est en relation avec elle. »

***

Ainsi, chaque système est combattu et détruit par

le système qui lui succède; et dans cette multitude incohérente de théories qui se donnent toutes comme l'expression de la vérité, on ne trouve finalement plus rien qui subsiste, sinon que le « phénomène religieux » se retrouve partout, et reste inexpliqué...

III. — Notre méthode : pas d'a priori; sur le terrain des adversaires.

Espérons-nous faire mieux?

Nous voudrions, du moins, faire autrement. D'abord, si beaucoup de ceux qui nous ont précédés dans l'Histoire des Religions ont été influencés par des préoccupations antichrétiennes, et si, partant de là, ils ont commencé par rayer le surnaturel de leur programme, ce n'est pas une raison pour nous d'opposer en ce moment, comme un principe, notre dogme à leur dogme.

Certes, nous n'entendons ni déguiser, ni dissimuler, ni amoindrir, ni dénaturer aucune parcelle de notre foi. Mais nous estimons que si cette foi peut souvent nous servir de flambeau sur la route obscure où nous nous engageons, il ne nous convient pas, étant donnée la méthode que nous désirons suivre, de la prendre comme point de départ.

Dans la préface d'un ouvrage qui fut, l'un des premiers, consacré à ces études, Sir John Lubbock écrivait : « Pleinement assuré que la Religion et la Science ne peuvent, en réalité, rester en désaccord, je me suis efforcé dans la présente publication de suivre la règle tracée par l'évêque de Londres, dans son excellent rapport de l'an dernier (1864), à Edim-

bourg. L'homme de science, disait le Dr Tait, devrait aller de l'avant, « honnêtement, patiemment, défiant de lui-même, observant, cataloguant ses observations, et conduisant ses raisonnements sans hésiter vers leurs légitimes conclusions, convaincu que ce serait trahir à la fois la majesté de la Science et de la Religion s'il pensait aider l'une ou l'autre en déviant tant soit peu du droit chemin de la vérité[1]. »

Cette règle, nous pouvons la prendre pour nous-mêmes.

***

Et nous irons plus loin. Avec la simplicité d'esprit qu'on nous accorde être une de nos vertus, à nous qui nous réclamons de l'Evangile, nous nous laisserons attirer sur le terrain qu'ont choisi nos adversaires et où déjà ils ont eu la précaution aimable de creuser notre tombeau.

« L'homme, écrit l'un d'eux que nous aimons à citer à cause de l'autorité dont, en France, il jouit en cette matière, l'homme, partout et à quelque époque qu'on l'observe, est un animal religieux; la *religiosité*, comme disent les positivistes, est le plus essentiel de ses attributs, et personne ne croit plus, avec Gabriel de Mortillet et Hovelacque, que l'homme quaternaire ait ignoré la religion. A moins d'admettre l'hypothèse gratuite et puérile d'une révélation primitive, il faut donc chercher l'origine des religions dans la psychologie de l'homme, non

1. Sir John Lubbock, *Prehistoric Times, as illustrated by anciens remains, and the manners and customs of modern savages*, London, 1865, Préf. p. VIII.

pas de l'homme civilisé, mais de celui qui s'en éloigne le plus.

« De cet homme antérieur à toute histoire, nous ne possédons de connaissance directe que par les produits industriels et artistiques des temps quaternaires, qui nous apprennent bien quelque chose... mais beaucoup moins que nous voudrions savoir. Il faut, pour s'éclairer davantage à ce sujet, recourir à trois autres sources d'information : la psychologie des sauvages actuels, celle des enfants, et celle des animaux supérieurs [1]. »

Laissons à M. Salomon Reinach la tâche, trop délicate pour nos faibles moyens d'information, d'interroger les gorilles sur leurs convictions religieuses; réservons les enfants; et contentons-nous des sauvages.

De fait, « le sauvage d'aujourd'hui, ressemble à un banc de calcaires qui affleurerait dans un pays d'alluvions ; en creusant à une profondeur suffisante sous les sables, vous retrouverez ce même calcaire; de même, en fouillant dans les profondeurs de l'histoire des peuples civilisés, vous retrouverez, trois, quatre, cinq mille ans avant Jésus-Christ, la manière de penser de notre sauvage.

« Ainsi, un sauvage de nos jours sert à nous faire entrevoir, je dirai même à nous faire connaître les opinions de nos ancêtres les plus lointains, appartenant à des nations qui ont mûri et qui se sont civilisées plus vite, mais qui ont passé par la phase

1. Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, Paris, 1905, *Introd.*

où le sauvage que nous étudions se trouve encore [1]. »

***

Des sauvages et des primitifs ! S'il est des représentants de l'humanité qui méritent bien ce nom, de l'aveu de tous ce sont à coup sûr ces Négrilles et ces Négritos dont les Anciens nous avaient parlé et que les explorateurs modernes ont dernièrement retrouvés, au grand étonnement du monde savant, dans les mêmes pays et dans le même état qu'autrefois. Ils n'ont rien, ils ne font rien, ils ne connaissent aucune industrie, aucun élevage, aucune culture ; ils ne vivent que de cueillette, de chasse et de mendicité ; ils n'habitent que des campements provisoires : ce sont, véritablement, autant qu'on peut l'être, les enfants de la nature [2]...

Ah ! s'il était possible de retrouver l'ensemble des idées religieuses de ces primitifs, n'est-il pas vrai que nous répondrions bien au *desideratum* exprimé non seulement par le savant dont nous avons cité les paroles, mais par tous ceux qui cherchent consciencieusement à éclairer les origines de l'humanité ?

Eh ! bien, c'est là l'essai que nous tenterons...

1. Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, I, p. 100-101.

2. On peut consulter :

A. de Quatrefages, *Les Pygmées*, Paris, 1887.

Mgr A. Le Roy, *Les Pygmées, Négrilles d'Afrique et Négritos de l'Inde*, Tours (Mame, édit.).

Le mot *Négrito* a été appliqué par M. de Quatrefages aux « Pygmées » de l'Asie, de la Malaisie et de la Mélanésie ; celui de *Négrille* a été donné par M. Hamy aux « Pygmées » africains.

Au cours des vingt années que j'ai passées en Afrique (1877-1896), j'ai eu la bonne fortune, sur l'une et l'autre Côte, aux bords désertiques du Tana et dans la grande forêt équatoriale du Gabon, de visiter plusieurs campements de ces Pygmées, j'ai été leur hôte, j'ai conversé avec eux, j'ai relevé tout ce que j'ai pu en tirer, j'ai, depuis, ajouté à ces données de nombreux renseignements venus d'ailleurs, et si cette enquête n'a pas été complète, du moins je puis affirmer qu'elle a été sincère.

Toutefois, comme nos petits hommes restent peu accessibles, que l'étude de leur « théodicée » a été forcément restreinte, et que je ne saurais me flatter d'avoir vu clair au fond de leurs âmes si obstinément fermées, nous compléterons notre enquête, nous en préciserons les détails et nous en faciliterons le contrôle en l'étendant en même temps à la population au milieu de laquelle ils vivent, population mieux connue, déjà bien étudiée dans les principales tribus qui la représentent, et fort nombreuse : les Bantous. Ce mot, qui leur est appliqué depuis Bleek (du préfixe personnel *Ba* — et du radical — *Ntu*, *les hommes*[1]), désigne le groupe linguistique qui occupe, on peut le dire, la plus grande partie de l'Afrique habitée, puisqu'il s'étend d'un océan à l'autre, et depuis le bassin supérieur du Nil et celui du Tchad jusque vers l'Orange. Au point de vue physique, les Bantous présentent une grande variété de types provenant de mélanges anciens, au nord avec les Négrilles, les Nigritiens et les Hamites, au sud avec

1. Dr Bleek, *Comparative Grammar of South African languages*, London, 1867.

les Boschimans et Hottentots, mais on peut néanmoins dégager parmi eux un caractère spécial, qui se distingue du Nigritien[1].

***

En comparant avec les nôtres, les conditions matérielles, sociales, politiques, intellectuelles, morales et religieuses dans lesquelles vivent ces peuples et ceux qui leur ressemblent, nous constatons des différences nombreuses et importantes, en notre faveur, et du même coup, nous partageons l'humanité en deux groupes : d'un côté les *civilisés*, — c'est nous et ceux qui se rapprochent de nous —, et de l'autre, les *non civilisés*, les *barbares*, les *sauvages*, les *primitifs*.

Si, de préférence, nous adoptons ce dernier mot, ce n'est pas cependant — disons-le tout de suite — que nous lui reconnaissions une parfaite justesse. En réalité, l'histoire ne nous fournit aucune indication précise sur l'état *primitif* de l'humanité, et nous n'entendons en aucune façon suppléer aux données de l'histoire par des hypothèses quelconques. Comme l'écrit le Dr Fairbairn, « les races sauvages sont aussi anciennes que les races civilisées — retenons cette réflexion : elle nous sera utile pour nos conclusions — et méritent aussi peu le nom de primitives[2] ». Plusieurs de ces populations, nous le savons, ont dégénéré ; et, d'autre part, plusieurs ont connu des jours

1. J. Deniker, *Races et peuples de la terre*, Paris, 1900.
2. *Academy* (cité par A. Lang, *Mythes, Cultes et Religions*, trad. anc., p. 628.)

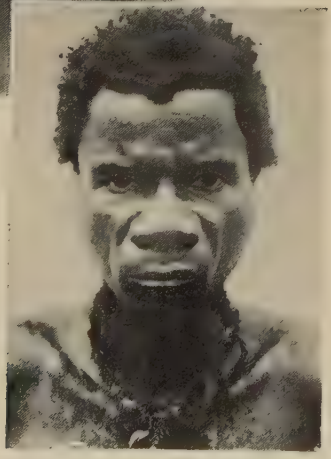
où, matériellement du moins, elles étaient moins bien outillées qu'aujourd'hui.

Aussi, sommes-nous loin de prétendre que, dans leur condition actuelle, les Bantous et même les Négrilles représentent l'état primitif de l'espèce. Seulement, ne peut-on pas concevoir l'humanité en marche, depuis son enfance, vers un idéal que nous appellerons la civilisation intégrale et qui, hélas! nous apparaît un peu comme cet arc-en-ciel vers lequel les enfants tendent les mains sans jamais l'atteindre ?... Mais, dans cette longue procession de tous les hommes à travers tous les temps, les familles, les clans, les tribus, les peuples et les races ne se présentent pas de front; il en est qui précèdent et il en est qui suivent, il en est qui s'arrêtent, il en est qui reculent, il en est qui semblent s'être à peine mis en mouvement.

Eh! bien, ce sont ces retardataires que nous appelons « Primitifs ». En marche aussi vers l'idéal, ils ont quitté depuis longtemps — aussi longtemps que les autres — leur point de départ; mais, sur la route, des occasions, des obstacles, des malheurs les ont retardés, ils ont perdu le nord, et peut-être ne nous rejoindront-ils jamais... Ils ne nous représentent sans doute pas exactement l'humanité telle qu'elle fut à son origine ; mais de tous les peuples qui la composent, ce sont eux, néanmoins, qui paraissent en donner la plus fidèle image[1].

1 Un peuple peut avoir vécu deux mille ans avant un autre et cependant représenter pour nous un état de civilisation plus avancée. Prenez un sauvage de l'Australie, vivant aujourd'hui, et comparez-le à un de ces Grecs qui, il y a 2600 ans, ont construit

Type fan



Type Négrille

Dans la forêt gabonaise.

Conclusion : c'est en nous adressant à ces « retardataires » que nous avons vraisemblablement le plus de chances, sinon de retrouver en leur religion la religion originelle, du moins d'en dégager certains éléments qui nous aideront à la découvrir... En tout cas, nous serons, là, sur le terrain même où nos adversaires nous appellent : allons-y.

*
* *

Où sont nos sources d'information ?

Nous ne pouvons compter sur les monuments écrits des Primitifs : les Primitifs n'écrivent pas.

Ils ne bâtissent point non plus pour la postérité : nul temple ancien, nul tombeau, nulle muraille, nulle ruine, qui atteste leur action et transmette leur pensée. Comme les bandes d'antilopes derrière lesquelles se referment les touffes des hautes herbes dans les plaines qu'elles parcourent, leurs générations se succèdent et se poussent sans que rien subsiste de leur passage. Et dès que l'homme abandonne la place étroite qu'il avait nettoyée pour y dresser son abri, sa hutte ou son village, la nature africaine y revient aussitôt : une saison lui suffit pour la recouvrir de sa végétation victorieuse et invariablement jeune.

Quant aux documents relatifs aux civilisations de l'Egypte, de la Babylonie, de la Phénicie, de l'Inde,

les beaux monuments d'Athènes. Des deux, qui est l'homme primitif? C'est le sauvage. Des deux, qui peut, qui doit avoir les idées les plus rudimentaires, les plus primitives en matière de religion? C'est le sauvage. Il faut donc interroger le sauvage. (Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, I, p. 100.)

de la Chine, nous devons convenir que les plus anciens d'entre eux sont postérieurs de plusieurs siècles à la formation et à la dispersion des peuples. A l'époque reculée où, sur les bords du Nil et de l'Euphrate, on traçait sur la pierre, la brique, les peaux ou le papyrus, les premiers caractères de l'écriture, depuis longtemps déjà les Négrilles et les Noirs vaguaient dans les forêts africaines, dans un état sensiblement pareil à celui d'aujourd'hui, avec la même conception de la vie et sans doute la même religion. On ne peut donc tirer de ces inscriptions antiques que des renseignements épars et quelques éléments de comparaison.

Il nous reste par ailleurs :

1° Le témoignage oral des Primitifs eux-mêmes, recueilli directement de leur bouche, pendant un séjour de vingt ans, en divers endroits, témoignage contrôlé et complété par des enquêtes similaires de résidents autorisés et dignes de foi ;

2° Les langues indigènes qui, dans leurs expressions, reflètent d'une manière plus ou moins adéquate les idées religieuses, anciennes ou nouvelles, de ceux qui les parlent ;

3° Les pratiques diverses — sans parler des monuments possibles, des objets et des institutions — se rapportant à la Religion, commandées ou inspirées par elle —, pratiques dont le sens premier et véritable échappe parfois aux indigènes eux-mêmes, mais qui, par comparaison et induction, sont de nature à jeter souvent de vives clartés sur l'obscur objet de nos études ;

4° Enfin, signalons les textes plus ou moins bien

conservés dans les mémoires, qui se les transmettent d'âge en âge, des formules rituelles, des chants sacrés, des légendes et des mythologies.

Qu'est-ce que le mythe? Le mythe n'est pas la légende, mais, comme dit A. Réville, l'un et l'autre se touchent de près[1]. Par légende on désigne surtout ici « une histoire traditionnelle, populaire, merveilleuse, mais plus ou moins imaginaire et n'ayant pas de titre sérieux à l'acceptation des hommes éclairés[2] ». Le mythe ou le récit mythologique est plutôt censé donner l'explication, merveilleuse aussi, mais réelle, des origines du monde, de l'homme, de la divinité, des phénomènes célestes, etc. Au surplus, mythes et légendes se confondent souvent et se retrouvent partout, parfois avec des analogies étonnantes : c'est, en partie, ce qui constitue la science, nouvelle aussi, du *folk-lore*. Naturellement ils portent l'empreinte du génie particulier à chaque peuple : très simples et très pauvres chez les Négrilles, plus ou moins incohérents chez les Noirs, ils présentent en Polynésie des développements qui ne manquent pas de grâce, de grandeur et de poésie.

On y trouve assurément des indications intéres-

1. A Réville, *Prolégomènes de l'Histoire des Religions*, p. 145, 162.

2. *Ibid.*, 162. — Ce nom de *légendes* (*legendæ*) a d'abord été donné aux vies de saints qui devaient être lues dans les monastères. Le mot s'est ensuite étendu, avec le sens, aux récits populaires sans authenticité sérieuse.

Le mot *mythe* vient du grec μῦθος, dont le sens primitif et général est *mot, parole*, le sens dérivé *fiction, poésie, fable*. La mythologie (μυθος, λογος) est l'ensemble des mythes religieux d'un peuple.

santes, des allusions précieuses, des traces de croyances et de pratiques anciennes, dont il est possible de tirer profit. Mais, au fond, c'est là un élément d'information bien incertain. Qui fera la part, dans ces récits souvent remaniés, de la religion, de la magie, de l'histoire, de la science, de la poésie, du conte, de la fable, de la fantaisie? Car tout cela s'y trouve ou peut s'y trouver. Par ailleurs ce serait vraiment prendre les Primitifs pour des esprits trop naïfs que de les supposer attachés à ces mirifiques histoires comme à des articles de leur foi. Le soir, autour de leurs feux, ils aiment à les entendre, comme les enfants aiment à entendre les contes ; ils s'en amusent, ils y retrouvent leur mentalité, ils y satisfont leur goût du merveilleux, ils en jouissent comme on jouit des récits du passé et ils en enchantent leur imagination :

Si Peau d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême...

Mais ce n'est pas là l'expression d'un *credo :* leur religion véritable est à la fois beaucoup moins que cela, et beaucoup plus. Elle est autre, et elle est ailleurs.

IV. — Religion et Magie.

C'est donc surtout dans les premières sources ci-dessus indiquées que nous devons puiser les éléments constitutifs de la religion des Négrilles et des Noirs.

Mais qu'est-ce que la Religion? — Le langage

courant la définit en deux mots : « Le service de Dieu. » Et c'est sans doute en se référant inconsciemment à cette notion, très simple d'ailleurs, très grande et très belle, que des voyageurs et des missionnaires, ne voyant pas les Noirs « servir Dieu », ont écrit que les Noirs étaient sans religion. Il nous faut donc une définition plus compréhensive qui corresponde à l'ordre de pensées, d'aspirations et de pratiques de nos sauvages.

D'autre part, les récents philosophes et historiens des religions, Kant, Fichte, Schleiermacher, Hegel, Auguste Comte, Feuerbach, Max Müller, Tiele, Réville, etc., ont donné des définitions dont l'une doit, dans leurs pensées, remplacer l'autre et dont aucune, selon la remarque de l'abbé P. de Broglie, n'arrive à « définir son propre objet[1] ». C'est que ces savants, excluant *a priori* le surnaturel du monde, concevant une religion idéale qui puisse s'en passer, et obligés néanmoins de se mettre en face des religions existantes dont aucune ne s'en désintéresse, le problème qu'ils ont à résoudre est inextricable. « De là ces définitions qui éclatent pour ainsi dire, ne pouvant contenir la masse d'objets disparates que l'on veut renfermer en elles[2] » : philosophie, magie, religion et contre-religion.

Nous, nous n'éprouverons point de ces embarras.

En effet, s'il est un fait acquis — jadis contesté, sans doute, mais aujourd'hui universellement reconnu et sur lequel il n'y a pas lieu de s'arrêter —,

1. Abbé de Broglie, *Religion et Critique* (œuvre éditée par l'abbé C. Piat), Paris, Lecoffre, p. 12.
2. *Ibid.*, p. 29.

c'est que, au regard de ces populations primitives, distinct de ce monde sensible, tangible et expérimental que nous voyons, que nous touchons, que nous entendons, dont nous usons de toutes manières, il est un autre monde : un monde surnaturel. « Il y a plus de choses au-dessus de nous, me disait un jour mystérieusement un vieux chef africain, que tous les livres des Blancs n'en contiennent... » Etrange et fidèle écho, répercuté du fond du continent noir, de la grande parole de Shakespeare :

> There are more things in Heaven and Earth, Horatio,
> Than are dreamt of in your philosophy[1].

Un monde invisible et surnaturel[2] est donc là, se mêlant à notre monde visible et naturel, le pénétrant de ses influences, le dominant, le régissant. Est-il possible, utile, nécessaire à l'homme d'entrer en relation avec lui ?

Sans rien préjuger du fond de la question, nous

1. Shakespeare, *Hamlet*, act. I, sc. 15 :« Il y a plus de choses au Ciel et sur Terre, Horatio, qu'il n'en a été rêvé dans votre philosophie. »

2. Par « surnaturel » la théologie catholique entend, à proprement parler, le monde de la révélation et de la grâce, existant en dehors et au-dessus des exigences et des possibilités de notre nature. — Dans les études historiques sur les religions l'expression « monde surnaturel » doit prendre un sens plus large ; avec l'acception propre et théologique indiquée ci-dessus, elle implique un monde invisible, suprasensible, distinct de notre monde, où se trouvent des êtres réels, vivants, personnels et libres avec lesquels toutes les religions historiques mettent l'homme en rapport. On peut regretter, pour la précision du langage, cette extension de signification d'un mot ; on ne peut la négliger dans une étude historique, d'autant que notre langue n'a pas d'exact équivalent.

Cf. Abbé de Broglie, *Religion et Critique*.

pouvons bien affirmer dès maintenant que l'homme l'a toujours cru et toujours fait : pour le constater, il n'y a qu'à jeter un regard circulaire sur la terre habitée.

Eh! bien, c'est de cette double conception qu'est née la Religion, et sa contrefaçon la Magie.

***

Nous pouvons donc définir la Religion, envisagée subjectivement, *l'ensemble des croyances, des obligations et des pratiques par lesquelles l'homme reconnaît le monde surnaturel, s'acquitte envers lui de ses devoirs et lui demande son assistance*[1].

En même temps qu'elle nous indique la nature de la Religion, cette définition nous montre les éléments essentiels dont elle se compose.

Tout le monde, cependant, ne l'entend pas ainsi.

D'abord, nous dira-t-on, cette définition ne saurait convenir au panthéisme, qui n'a pas de culte, non plus qu'aux pratiques magiques, au totémisme, à l'envoûtement, etc. où l'homme ne reconnaît pas le monde surnaturel ou invisible pour lui rendre ses devoirs, mais pour s'en servir. Et nous répondons : Sans doute. Mais, précisément, le panthéisme et les théories philosophiques diverses qu'on peut lui assimiler ne sont pas de la religion, mais de la philosophie. Et, de même, les croyances et les pratiques superstitieuses, les charmes, les maléfices, etc., ne sont pas de la religion, mais de la magie.

1. Religion, du vieux mot latin *religio* ou *rellegio*, dont l'étymologie incertaine se rattache à *re-ligare*, relier, ou à *re-legere*, élire, ou à *re-eligere*, réélire. Cf. I. L. Gondal, *Religion*, p. 1.

Si d'aucuns veulent étendre la Religion à ce qui ne l'est pas, d'autres lui enlèvent ce qui, précisément, la constitue.

« La Religion, a écrit M. Léon Marillier, ce n'est point un ensemble d'affirmations dogmatiques ni de préceptes moraux; c'est un ensemble d'états émotionnels, de sentiments et de désirs,... qu'on peut valablement rapprocher des émotions esthétiques[1]. »

Sans discuter à fond cette théorie singulière, disons simplement qu'elle ne répond aucunement à la réalité constatée. « L'émotion religieuse », en effet, n'est pas et ne peut pas être un sentiment primaire : pour qu'un sujet soit émotionné, il lui faut une cause émotionnante, et si, dans son ensemble, l'humanité, toujours et partout, a éprouvé l'émotion religieuse, c'est que, vraiment, elle s'est sentie dominée par un monde surnaturel qui lui inspirait cette émotion. La croyance a donc précédé le sentiment : c'est ce que nous appellerons la *Dogmatique*[2].

Autre constatation. Ces croyances religieuses ne restent pas, comme l'algèbre ou la géométrie, purement spéculatives : elles imposent à la vie humaine une certaine direction, elles prescrivent, elles défendent, elles conseillent. Par elles, nous savons qu'il

1. A. Lang, *Mythes, Cultes et Religions* (Trad. franç. de Léon Marillier, Préface, p. XXVII), Paris, 1896.

2. Cette expression, généralement appliquée au Christianisme, doit être ici entendue dans le sens le plus général pour désigner l'ensemble des croyances religieuses. Le mot *dogme* (δόγμα) vient du verbe δοκεῖν et du partic. δεδογμένον : ce qui est arrêté et décrété comme l'expression de la vérité.

y a des choses défendues et qu'il y a des choses permises. C'est la *Morale*[1].

Enfin, le même monde surnaturel veut que l'homme exprime extérieurement, par des prières, des rites et des cérémonies, sa déférence envers lui : c'est le *Culte*[2], pour l'exercice public duquel il faut certains objets, certains lieux, certains ministres, — d'où le *Sacerdoce*[3].

Dogmatique, Morale, Culte et organisation sacerdotale, tels sont donc les éléments constitutifs des grandes religions chez les peuples civilisés : si nous les relevons chez les peuples primitifs, nous serons bien obligés de leur reconnaître une religion.

***

Mais nous nous exposerions à des méprises irréparables si, d'avance, nous ne séparions nettement la Religion de ce que nous avons déjà indiqué comme sa contrefaçon : la *Superstition*, la *Mythologie* et la *Magie*.

La SUPERSTITION[4], sous une certaine apparence religieuse, ne suppose que des croyances sans objet et de vaines pratiques. Elle ne peut donc avoir, en fait, aucun résultat.

La MYTHOLOGIE[5] est d'ordre spéculatif : elle a pour but de satisfaire à la curiosité des peuples en

1. La Morale est la règle des mœurs, *mores*, et la science de la vie.
2. De *colere*, honorer.
3. De *sacer*. Le Sacerdoce est le ministère sacré.
4. De *super-sto*.
5. De μῦθος (cf. phénicien *muth*, mort), et λόγος.

leur donnant, mêlées parfois à des traditions plus ou moins déformées, des explications merveilleuses sur les choses inconnues : les théogonies, l'origine de l'homme, les commencements de la tribu, la terre, le ciel, les phénomènes cosmiques, les animaux, les inventions, etc. Il y a de tout en effet dans la Mythologie : de la théologie, de l'histoire, du conte, de la légende, de la poésie. Et c'est pourquoi il est si difficile d'en tirer un sérieux parti.

La MAGIE[1], elle, a un caractère essentiellement pratique. C'est un art, l'art de réduire à son service, par certaines observances occultes et d'aspect religieux, les forces de la nature, ou de capter les influences du monde invisible : d'où il suit que la Magie est à la fois la perversion de la Science et de la Religion.

Entre tous ces éléments et la Religion proprement dite, il y a des distinctions fondamentales que la suite de nos études rendra plus apparentes, et c'est pour ne les avoir pas distinguées que nombre de philosophes, d'historiens et de savants, comme de voyageurs et même de missionnaires, ont fait tant de confusions sur ces matières. Il faut d'ailleurs convenir que, dans le monde sauvage, ces choses sont d'ordinaire tellement mêlées qu'il est vraiment difficile de les séparer nettement. Y réussirons-nous ici nous-même ? Pas toujours, peut-être, et ce sentiment ne peut que nous rendre indulgent pour les autres...

1. De Μαγεία, science des mages.

V. — Plan et esprit de cette étude.

Quel sera notre programme ?

Ce qui caractérise l'esprit de l'école naturaliste dans le domaine de l'Histoire des Religions, c'est, on l'a dit, d'une part, et dans des proportions diverses, l'appel à la théorie évolutionniste pour expliquer les formes variées du « phénomène religieux », et, par ailleurs, la prétention constante de n'avoir recours qu'à la méthode historique, expérimentale et comparative, marchant à la seule lumière des faits [1].

Faisant nos réserves sur la théorie, dont l'appréciation relève de la philosophie — et sur laquelle d'ailleurs nous aurons occasion de revenir —, nous acceptons franchement la méthode qui nous est proposée.

Nous étudierons donc sincèrement et loyalement, non en écartant le contrôle de nos adversaires mais en le réclamant, non en faisant un choix savant et habile des faits qui nous conviennent, mais en exposant l'ensemble des croyances, de la morale et du culte, non en groupant en théories des données fragmentaires prises çà et là dans des rapports étrangers, mais en nous livrant à une enquête personnelle, directe, et portant sur ceux des Primitifs que nous avons connus et fréquentés : les Négrilles et les Bantous.

Puis, ayant recueilli parmi ces Primitifs des

1. Abbé C. Piat, dans *Religion et Critique*, de l'abbé de Broglie, Préface, p. VIII.

notions suffisantes pour nous éclairer sur leur religion, s'il est vrai qu'ils en ont une, nous les comparerons avec celles que nous fourniront les autres populations similaires du monde, soit dans les temps actuels, soit dans les âges lointains.

Et si, dans les proportions très modestes qui nous ont données et avec la réserve qui convient à notre savoir, trop manifestement inférieur à la tâche ainsi tracée, nous réussissons à conduire à bien cette vaste enquête, il semble que nous devrons nous trouver à même de dégager, à notre tour, comme on nous l'a dit, les éléments de la Religion primitive de l'Humanité.

***

Ces conclusions — car c'est toujours là qu'il en faut revenir — seront-elles contraires au Christianisme ou lui seront-elles favorables? Nous le verrons bien : pour le moment, nous nous engageons dans cette étude sans rien prédire et sans rien craindre...

Autre question encore. Au cours de cette marche, longue comme la durée des siècles, étendue comme le monde, souvent incertaine, obscure et difficile, rencontrerons-nous quelque part les frontières de ce monde surnaturel, sur lequel s'appuient les religions les plus humbles? Cela non plus, nous ne saurions l'annoncer à l'avance.

S'il ne se montre jamais à nous, et si tout le « phénomène religieux » des peuples primitifs peut s'expliquer sans lui, nous le constaterons sim-

plement, sans en être troublés pour nos propres croyances, assez solides pour se maintenir avec les appuis qui leur viennent d'ailleurs, et demeurant profondément convaincus, au reste, qu'il n'y a pas de vérités contre la Vérité.

Mais si, tout de même, le monde surnaturel nous apparaît, en ce sens que, dans son ensemble ou dans l'une ou l'autre de ses parties, cette même Religion ne saurait pleinement se concevoir s'il n'était pas, nous le dirons aussi : et c'est par quoi cette étude se distinguerait alors de certaines autres... Car si la Science a ses héroïsmes, elle a aussi ses défaillances; et quand, au bout du pénible et obscur chemin qu'elle parcourt, il lui arrive, tout à coup, d'entrevoir la présence de Dieu, pourquoi paraîtrait-elle embarrassée et honteuse de se trouver devant Lui?

CHAPITRE II

LE PRIMITIF EN FACE DE LA NATURE

I. — Une remarque préliminaire : pas de vérité obligatoire, pas de libre-pensée agressive, pas d'instruction religieuse.
II. — Evolution et religion : quelques objections.
III. Naturisme et animisme. Une construction théorique. La Bible hors de cause.
IV. — La psychologie du primitif. L'Homme-Enfant. Nature et Surnature.
V. — Nature et surnature. Les vertus des choses. Les êtres animés et inanimés. Ce que dit la langue. Les fausses interprétations.
VI. Ce que voit le primitif. Les âmes des choses. Le monde des invisibles. Le Maître mystérieux et souverain.
VII. Le fond primitif : Science, Religion, Magie. En face de la Nature vierge.

I. — Une remarque préliminaire.

Quand un missionnaire va s'établir en un pays inexploré du Continent noir, chez une tribu qu'il ne connaissait pas, l'un de ses premiers soins est d'en apprendre la langue. Il a généralement près de lui quelque interprète indigène; mais, malgré ce secours appréciable, tout, dans ces premiers temps, lui paraît confus, inextricable, et, dans les bruits

étranges qui frappent ses oreilles, il ne distingue ni phrases, ni syllabes, ni mots. C'est de cela, pourtant, qu'il faut faire une grammaire!

Les jours passent, et les semaines, et les mois... Puis vient une heure, enfin, où la grammaire est faite... Et cette langue, qui n'avait paru qu'une succession de bruits inarticulés, elle a ses parties du discours, ses accords, ses règles, sa philosophie, sa beauté. Seulement les Indigènes, qui la parlent avec une correction surprenante, sont incapables d'indiquer comment elle est construite. C'est le missionnaire qui, maintenant, le leur apprendra...

Il en est un peu de même de leur religion.

Le chrétien ou, plus exactement, le catholique possède un *Credo* dont les frontières sont nettement circonscrites, et il a cet inappréciable avantage de savoir, à chaque étape de son voyage vers l'Eternité, s'il est dans la bonne direction ou s'il s'égare. Mais, chose curieuse à noter, plus on s'éloigne du Catholicisme, plus les limites de la croyance paraissent effacées; elles le sont tout à fait chez les Primitifs.

Là, pas de système religieux proprement dit, pas de dogmes qui s'imposent, pas d'autorité qui définit, en un mot pas de « vérité » obligatoire, donnée et reconnue comme telle : dès lors aussi, pas de discussions, et pas d'hérésies. La Religion, chez nos sauvages d'Afrique, si elle est mêlée à tout, se confond avec tout : avec les lois et les habitudes reçues, les fêtes, les joies, les deuils, les travaux, les affaires, les incidents et les accidents de la vie. Il est même difficile, souvent, de la distinguer pratiquement

d'avec la Médecine, la Science, la Superstition et la Magie. C'est pourquoi, on n'a pas de mot pour la désigner dans son ensemble : elle figure sous l'expression générale de *Coutumes*, ce que l'on tient des Ancêtres, ce que l'on a toujours cru et toujours fait, ce qui doit se pratiquer pour maintenir la famille, le village, la tribu, ce dont l'abandon amènerait des malheurs certains — comme on l'a vu souvent...

***

On comprend aussi, dès lors, que ce flottement des croyances affecte d'une manière fort inégale certains individus ou certains groupes : il y a des tribus très religieuses et où les traditions antiques sont relativement bien conservées, d'autres sont peu zélées, d'autres ne le sont pas du tout. En fait, chacun en prend ce qu'il en veut prendre, et dans nul pays au monde la « Libre-Pensée » n'apparaît plus sincère qu'au pays « sauvage ».

Seulement, en certaines occasions, il est telles pratiques qui s'imposent, telles initiations, telles danses, telles cérémonies, tels sacrifices. Qu'il y ait ou non des idées correspondant à ces rites extérieurs, peu importe : il faut s'y soumettre, et la tentation vient rarement de s'y soustraire.

***

L'instruction religieuse se transmet ainsi, par l'habitude et par l'exemple, surtout parce que la Religion fait corps avec la vie familiale et sociale

avec les lois, avec les nécessités de l'existence : ce n'est pas une série de leçons qu'on se transmet doctoralement, c'est une institution dont on vit. Et c'est là, précisément, ce qui explique sa permanence ; car les leçons s'oublient, mais les institutions demeurent.

Tout au plus, à l'époque des initiations de l'adolescence, y a-t-il un certain rappel des traditions de la famille et de la tribu : et nul doute que, à cette occasion, l'instruction religieuse ait sa part, avec tout le reste. Il faut en dire autant des enseignements, cérémonies et épreuves des candidats aux sociétés secrètes, des aspirants aux fonctions sacerdotales — entendues ici dans le sens le plus large —, des « écoles de féticheurs », etc. Mais, en dehors de ces périodes d'initiation et de ces cas particuliers, il n'y a pas, au pays noir, d'instruction religieuse proprement dite, et pas de système religieux arrêté.

Si donc, en cette étude, nous distinguons la Dogmatique ou la croyance, la Morale, le Culte, etc. à vrai dire c'est par besoin de logique et de clarté, c'est pour présenter la Religion dans son ensemble : nos Primitifs, moins exigeants, ne connaissent pas ces différences et sont souvent incapables d'en rendre compte. On l'a fort bien dit, « ce qui manque le plus à ces peuplades, au moins aux plus infimes, c'est quelque chose d'arrêté et de ferme dans l'imagination même, « une certaine solidité de l'esprit[1] », sur laquelle on puisse voir se reposer une doctrine.

1. Renouvier, *Philosophie analytique de l'Histoire*, Paris, 1897, p. 3.

II. — Evolution et Religion.

Est-il exact, comme on nous l'affirme souvent, que l'homme soit le produit d'un ou de plusieurs couples de singes ; que le primate sorti de cette rencontre, et sans doute après avoir évolué lui-même vers de nouveaux progrès, ait été intellectuellement et moralement susceptible d'idées religieuses ; que ces idées religieuses aient été très grossières ; et que, enfin, comme argument pouvant confirmer ces théories, on retrouve encore les éléments de cette Religion primitive dans la Religion de nos sauvages actuels ?

Tout cela est-il exact, et faut-il nécessairement l'admettre, comme postulat définitivement acquis, avant de commencer l'étude des Primitifs et de leur Religion ?

***

A cette question, nous avons déjà sommairement répondu.

1° D'abord, si des savants comprennent ainsi l'évolution, d'autres la comprennent autrement. D'autres ne l'admettent que pour les espèces inférieures ; d'autres lui donnent comme but unique, non le développement progressif indéfini, mais « le maintien de l'intensité vitale des origines » ; et d'autres la nient. Personne, en tout cas, ne la prouve : l'évolution reste une hypothèse. Et comme, en pareille matière, notre opinion manque d'autorité, qu'il suffise de l'abriter derrière celle d'un savant qu'on

ne saurait suspecter, Virchow. Présidant à Vienne, en 1890, le congrès des sociétés anthropologiques allemandes, il fit cette déclaration :

« Lorsque, il y a vingt ans, nous nous sommes réunis à Innsbruck,... nous étions dans l'attente générale que la descendance humaine du singe ou de quelque autre animal serait bientôt démontrée... Cet espoir, jusqu'à présent, le Darwinisme ne l'a pas réalisé. En vain les animaux qui devaient relier l'homme au singe ont-ils été signalés : aucun n'a été rapporté. Le prétendu « ancêtre », le *Pro-anthropos*, qui représenterait cet anneau, n'a jamais encore été trouvé. Aucun vrai savant ne professe qu'il l'a vu... Peut-être quelqu'un peut l'avoir aperçu dans un rêve, mais à son réveil, il ne sera jamais capable de dire qu'il l'a rencontré. L'espoir même de sa future découverte est bien tombé : on en parle maintenant à peine. Car nous ne vivons pas dans un monde d'imagination ou de rêves, mais dans un monde actuel et réel, qui s'est montré extrêmement exigeant... A présent, nous savons seulement que, parmi les types archaïques de l'homme, aucun n'a été trouvé qui fût plus rapproché du singe que les types actuels... Et il est clair aujourd'hui que, dans toutes les tribus non civilisées, il n'y a pas un seul individu qui soit plus voisin du singe que de nous-mêmes[1]. »

Ce témoignage, qui n'est du reste pas isolé, nous dispense d'insister. Baser toute une théorie religieuse sur une hypothèse prise comme postulat

1. Traduit de la *Correspondenz Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie*, 1890 (cité par S. H. Kellog, *The Genesis and Growth of Religion*, p. 30).

indiscutable, quoique indémontré, et donner cette méthode comme seule scientifique et comme seule bonne, nous paraît demander au lecteur bénévole une part de confiance singulièrement exagérée.

2° Mais enfin, l'origine animale du corps de l'homme fût-elle scientifiquement établie, cette découverte laisserait intacte la question de l'origine de ses facultés supérieures et de ses conceptions religieuses et morales. Il y a là, en effet, deux choses fort distinctes.

3° Et il est une troisième difficulté : c'est que cette descendance, si elle était prouvée, n'a pas et ne saurait avoir pour résultat de débarrasser le monde, par le fait même, d'une intervention surnaturelle. Un autre savant, évolutionniste convaincu, Alfred Russell Wallace, reconnaît cette nécessité : « Toute la thèse de Darwin, écrit-il, tend à cette conclusion que la nature entière de l'homme et toutes ses facultés, morales, intellectuelles, ou spirituelles, sont sorties, dans leurs rudiments, des animaux inférieurs, de la même manière et par l'action des mêmes lois générales que sa nature physique. Cette conclusion ne me paraît pas reposer sur une évidence suffisante ; elle est au contraire directement opposée à beaucoup de faits bien vérifiés... De ce que la structure *physique* de l'homme est sortie des formes animales par le développement d'une sélection naturelle, il ne doit pas nécessairement suivre que sa nature *mentale*, lors même qu'elle se serait développée *pari passu*, se serait développée par les mêmes causes exclusivement[1] ».

1. A. R. Wallace, *Darwinism*, p. 461. Cité par S. H. Kellog. *Op. cit.*, p. 36.

Et après avoir parlé des facultés élevées de l'homme, il ajoute : « Ces facultés se rapportent clairement à l'invisible, — à un monde de l'esprit auquel le monde de la matière est entièrement subordonné. » Et il conclut que, pour l'introduction dans le monde, à des époques successives, de la vie inconsciente, puis consciente, et, finalement, intellectuelle et morale, comme nous la voyons dans l'homme, « nous ne pouvons trouver une cause adéquate que dans le monde invisible de l'esprit[1] ».

4° Continuons sur cette base. En transportant la loi de l'évolution d'un domaine dans un autre, du domaine des choses physiques et matérielles dans le domaine des choses morales, a-t-on remarqué que ces deux mondes sont essentiellement distincts, et que les principes qui dirigent l'un ne dirigent pas nécessairement l'autre? Il est de toute évidence, en effet, que les êtres les plus forts, les mieux faits, les mieux armés pour la vie ne sont pas toujours les plus intelligents et les meilleurs. Et semblablement, parce que l'homme, à ses origines, n'a connu aucune de nos découvertes, n'a bâti aucun palais, n'a porté que des habits rudimentaires, n'a eu rien ou presque rien de ce qui constitue notre civilisation matérielle, on ne saurait conclure qu'il a, de même, manqué de toute intelligence, de toute religion, de toute morale, ou qu'il n'a eu de tout cela que des éléments fort imparfaits.

5° Supposons toujours néanmoins que l'évolution a dirigé et dirige, par un effort nécessaire, continu

1. *Darwinism*, p. 478.

et inconscient, le développement religieux de l'espèce humaine : il reste certain qu'on fait du principe une application fausse, en confondant ce qui est le plus *grossier* avec ce qui est le plus *simple*. Entre ces deux termes, il existe une différence absolue. On comprend, par exemple, qu'un chêne soit sorti d'un gland; on ne comprend pas qu'il soit sorti d'un caillou. De même, que les premiers hommes aient eu ou dû avoir des notions religieuses très peu compliquées, nous n'y contredisons pas; mais que ces notions aient été ou dû être nulles ou même très grossières, c'est ce qu'il faudrait établir. Et quand on nous impose cette croyance *à priori*, par respect pour l'hypothèse indémontrée de l'évolution—du moins en cette matière —, nous répondons : « Tant pis pour l'évolution, et que l'évolution, ainsi comprise, commence par se démontrer elle-même! »

III. — Naturisme et Animisme.

La portée de ces réflexions, si courtes qu'elles soient, est évidente. Cependant, si le sauvage actuel « ne distingue pas même la différence qu'il y a entre l'être animé et la chose inanimée[1] »; si « tout ce qui se meut lui semble doué de vie, et, par conséquent, de vouloir[2] »; si, « dans toutes les forces de la nature, il voit une personnalité, une volonté, une conscience, semblables à sa propre personnalité, à

1. Gustave Le Bon, *Les Premières Civilisations*, Paris, 1889, p. 76.
2. *Ibid.*

sa propre volonté d'être actif et conscient[1] », il nous faudra bien admettre ou que le sauvage actuel est un dégénéré, tombé dans l'abrutissement intellectuel et moral en même temps que dans la misère physique et n'ayant pu s'en relever de lui-même, ou qu'il nous représente à peu près, dans son évolution arrêtée, la brute épaisse que fut notre malheureux ancêtre.

Et alors, dans cette dernière hypothèse, l'homme primitif, selon que nous le dit Pfleiderer, « pourrait n'avoir été conscient ni de sa supériorité sur les autres animaux, ni de sa personnalité, ni de sa nature spirituelle »; sa religion pourrait n'avoir été qu'une « sorte de Naturisme indistinct et chaotique[2] »; et les premiers phénomènes religieux auraient fait leur apparition devant « tout objet naturel capable de commander en lui un sentiment révérentiel[3] ». C'est la définition même de ce qu'on est convenu d'appeler le *Naturisme*.

Le Naturisme, première religion de l'homme, se verrait encore par endroits, en Afrique, par exemple. A. Réville l'affirme, avec Allan Menzies et beaucoup d'autres. On le divise même en *petit* et *grand*, suivant que le culte s'adresse aux pierres, aux montagnes, aux cavernes, aux eaux, aux plantes, aux animaux, ou qu'il remonte aux astres, au ciel, au soleil, à la lune, aux phénomènes atmosphériques. Et, avec la manie de cataloguer qui nous

1. *Ibid.*
2. In *Encyclopædia Britannica*, art. *Religions*.
3. Louis H. Jordan, *Comparative Religion*, 1905.

distingue, on appelle ces divers cultes la litholâtrie, l'hydrolâtrie, la dendrolâtrie, l'astrolâtrie, etc.

De là, l'homme, animant tous les corps comme il se sent animé lui-même, aurait mis un esprit vivant en chacun d'eux : c'est la phase de l'*Animisme*[1], théorie dont Tylor en Angleterre, et Tiele en Hollande se sont montrés les plus brillants représentants, et que nous avons déjà résumée.

Puis, désireux de se représenter à lui-même son dieu, de s'en rapprocher et, pour ainsi dire, de se l'approprier, l'homme serait devenu *Fétichiste*[2], en se faisant des statuettes ou des images pour y loger les esprits ou les divinités qu'il honore.

Un pas de plus l'aurait conduit à l'*Idolâtrie*[3], qui consiste dans l'adoration de l'image *représentant* les divinités diverses de son Panthéon : d'où aussi le *Polythéisme*[4].

Enfin, son intelligence s'éclairant peu à peu et sa conscience s'épurant, il aurait grandi ses dieux jusqu'à les fondre dans un Panthéisme[5] universel, ou à les faire évanouir devant la nécessité d'un Dieu personnel, unique et souverain.

L'homme s'arrêtera-t-il là? Non. Et par une régression prodigieuse, la Science, « la vraie Science »

1. De *Animare* ou *Animus*.

2. Du portugais *feitiço*, objet naturel divinisé, nom donné par les premiers navigateurs de la Côte d'Afrique et introduit dans la Science par le président de Brosses, auteur du *Culte des dieux fétiches* (1760). Le mot portugais se rattache lui-même au latin *facticius, facere*.

3. Adoration des images taillées (εἴδωλον, λατρία).

4. Système qui admet la pluralité des dieux (πολυς, θεός).

5. Dieu constitué par l'universalisé des êtres (παν, θεός).

— celle qui reste étrangère à tout surnaturel —, le ramène d'un bond à la conception matérielle de l'Univers, à la seule adoration de la Nature, de l'Humanité et de lui-même : de sorte que, ainsi que le fait remarquer le P. Weiss[1], l'Histoire des Religions, ainsi comprise, pourrait être assez bien figurée par l'emblème connu du « serpent qui se mord la queue ».

***

Assurément, tout cet exposé n'est pas à rejeter en bloc; mais, présenté comme il l'est, sous forme de processus nécessaire, uniforme et constant, c'est avant tout une construction idéale et théorique, sortie de l'esprit européen. Et sans entrer dans le détail des réponses qui pourraient être faites aux théories naturistes et animistes, nous pouvons déclarer dès maintenant que ni l'une ni l'autre n'est acceptable, en nous basant sur ce que dit M. Durckheim lui-même de leur caractère commun. Toutes deux veulent tirer la notion du sacré de choses fournies par l'expérience immédiate, et qui se présentent d'abord comme purement profanes. Or, comme du profane on ne saurait faire sortir le sacré, le laborieux mécanisme par lequel on prétend dériver celui-ci de celui-là ne peut reposer que sur une illusion, née d'une intempérance de l'imagination, selon Tylor, d'une maladie du langage (c'est-à-dire, en somme, de la pensée), selon Max Müller. Dans un cas comme dans l'autre, la Religion ne

1. P. Weiss, *Le Péril religieux* (trad. franç. Lethielleux, Paris).

serait plus alors qu'un système d'idées hallucinatoires et fausses, un rêve vécu, dont on ne saurait concevoir qu'il ait si longtemps duré qu'en voyant dans sa permanence l'effet voulu d'une habile politique sacerdotale. Une telle conception, familière au XVIII^e siècle, ne saurait plus être admise aujourd'hui. Il est tout à fait inadmissible que les croyances religieuses n'aient aucune valeur objective et que les êtres sacrés ne soient que des conceptions imaginaires, de nature et de forces irréelles[1].

Nous ne pouvons donc adopter ces théories. Non, comme on pourrait peut-être le penser, que dans l'ensemble, elles nous embarrassent par leur opposition avec la tradition biblique : la Bible est ici hors de cause. En effet, si la Genèse nous apprend que le premier couple humain a été créé dans un état d'innocence surnaturelle — ce qui suppose la connaissance de ses devoirs envers Dieu —, elle nous dit aussi qu'il est « tombé ». Il a donc perdu, par sa faute, cette originelle perfection. Puis, ses descendants s'étant répandus par le monde, nous sommes pleinement autorisés à penser que certains, du moins, de ces premiers groupements humains ont pu traverser une profonde misère physique, intellectuelle et morale, avant d'arriver aux civilisations antiques dont nous retrouvons aujourd'hui les vestiges.

Si donc nous ne reconnaissons pas comme authentiques les portraits en question, c'est que les « sauvages » actuels, si misérables soient-ils, ne

1. E. Durckheim, dans la *Revue de Philosophie*, 1^er mai 1907

sont pas ceux qu'on nous dépeint. Il en est, il est vrai — et j'en ai rencontré moi-même —, qui sont embarrassés pour compter jusqu'à 3, 4 et 5 : embarras que n'éprouvent pas certains chiens « savants ». Oui : mais cet embarras provient de ce que l'intelligence de ces pauvres gens ne s'est jamais exercée, si peu que ce soit, dans la voie du calcul. Pour d'autres matières, elle se retrouve, et pour celle-ci même elle n'a besoin que d'exercice.

IV. — La psychologie du Primitif.

Cette réflexion nous amène à tenter, en un court examen, la psychologie du Primitif, tel que nous l'avons vu.

Le Primitif, dans sa vie végétative intense, ses instincts animaux, son intellectualisme épais, est cependant, d'abord et avant tout, un homme, avec toutes les passions, toutes les aspirations, toutes les énergies, toutes les faiblesses, toutes les préoccupations de l'homme, et, somme toute, rien ne ressemble tant à son âme que notre âme. La barbarie et la civilisation ne sont-elles pas, d'ailleurs, des états facilement interchangeables?

Notre Primitif est un homme. Mais c'est un homme qui a gardé, en quantité variable suivant les races, les familles et même les individus, les caractères infantiles de l'espèce : au point de vue somatique, mais surtout intellectuel, mais surtout moral, c'est un *homme-enfant*.

Sa nature plastique le soumet à l'indéniable influence du milieu dans lequel il vit : autre, par

exemple, même au point de vue religieux, est le Noir des steppes désertiques et largement découvertes, autre celui des épaisses forêts équatoriales, autre le pasteur, autre le pêcheur, autre le guerrier, autre l'agriculteur, autre le nomade, autre le sédentaire...

Mais, en général, tenant l'existence pour autant qu'une noix de coco, il en use au jour le jour, sans préoccupation et sans but. Il ne s'étonne de rien, et la recherche des causes premières lui est profondément indifférente. Raisonner sur tout, tout analyser, tout démontrer, tout pénétrer, sonder les terres et escalader les cieux, paraît à ces braves gens une occupation bien vaine. Peut-être s'adressent-ils aussi de nombreux « pourquoi » ; mais ils n'attendent pas longtemps la réponse : la première venue leur suffit.

La volonté manque d'équilibre, de constance et d'harmonie; et c'est par là surtout que le Noir est resté dans la situation inférieure où nous le voyons. Il lui faudrait ce qui fait surtout l'homme : le caractère.

On le dit apathique : c'est qu'il est sans goût pour l'effort inutile. Enfant de la Nature, il compte beaucoup sur sa mère; mais si, parfois, elle vient à lui manquer, il ne lui en veut pas : nul mieux que lui n'accepte l'inévitable...

Crédule, il l'est assurément. Mais sa crédulité est en lui comme tout le reste : jamais bien profonde. Il est défiant, toujours sur ses gardes, pas aussi naïf qu'on pourrait le penser, facile à tromper, peut-être, mais pas pour longtemps. En Afrique, l'état social repose sur l'exploitation mutuelle, comme partout. Depuis que les Européens y ont pénétré

pour y apporter — comme on le sait — la « Civilisation », ce système n'a pu, évidemment, que se déplacer, s'élargir et s'intensifier; mais, au fond, le plus exploité des deux

N'est pas toujours celui qu'on pense...

Le Noir aime à rire et prend volontiers les choses du bon côté.

Mais on aurait tort de le croire indifférent. Il sait apprécier les bons procédés, il est fidèle, il est dévoué, il est généreux, il aime celui qui l'aime; et, avec cela, il a de terribles retours d'instincts mauvais. Il est capable d'une dissimulation profonde, il est sans pitié pour la faiblesse, il peut avoir des accès d'abominable cruauté. Mais contrairement à ce que l'on croit parfois, il est extrêmement sensible à l'injustice, aux injures, aux humiliations, aux flétrissures de l'amour-propre. Ainsi, aux bords des marais de l'équateur, ces touffes épineuses de sensitive restent impassibles sous les orages; mais qu'elles soient frappées par la baguette d'un passant, on les voit resserrer tout à coup leurs folioles frémissantes, comme si elles se sentaient froissées et meurtries dans leurs délicatesses intimes... Le Noir a quelque chose de ces buissons de mimosa.

*
* *

Laissant maintenant là toute théorie, et prenant nos Primitifs pour ce qu'ils sont, si nous cherchons à dégager leur attitude générale au regard du « Phénomène religieux », il nous semble que le meilleur

moyen de les faire connaître est de les placer, d'abord, en face de ces deux mondes avec lesquels, dès qu'on vit, on est en relations : la NATURE et la SURNATURE, unies elles-mêmes par cette passerelle mystérieuse qui s'appelle la Mort et que tout homme doit un jour traverser...

L'étude de ces deux mondes et de l'idée qu'il s'en fait constitue l'étude même de la Religion du Primitif.

V. — Nature et Surnature.

Qu'est-ce donc, d'abord, que la NATURE ?— Le Primitif n'est pas philosophe. Il admet simplement ce qu'il voit et ne fatigue guère son esprit à la recherche des causes : c'est un positif, en ce sens qu'il constate le fait, lui trouve ou ne lui trouve pas d'explication, et ne s'inquiète guère de combiner les théories et d'abstraire les quintessences des choses. Cependant, cette Nature, dont il se rapproche d'autant plus qu'il est moins « civilisé », inconsciemment peut-être, mais certainement, il l'aime, il en jouit, il y retourne volontiers s'il a dû l'abandonner un moment. Et puis, se trompe-t-il donc tant qu'on le dit en constatant qu'elle vit, respire, chante, sommeille, change d'aspect, naît, s'épanouit, souffre et meurt dans chacun de ses éléments innombrables? Tout cela échappe peut être à l'observation de l'animal, parce qu'il est animal, mais n'échappe sûrement pas à l'observation du Primitif, parce qu'il est homme. Pourquoi le vent, insaisissable, tantôt doux et tantôt terrible, rafraîchit-il notre visage

et fait-il trembler la forêt ? Pourquoi la graine germe-t-elle, poussant ici en herbe et là en arbre ? Pourquoi le feu, sorti de la pierre ou du bois sec, réchauffe-t-il nos membres et dévore-t-il ce qu'on lui jette ? Pourquoi certains fruits nous nourrissent-ils, tandis que d'autres nous empoisonnent ? Pourquoi toutes ces énergies, pourquoi tous ces contrastes, pourquoi tout ce que nous voyons ?

Et, simplement, le Primitif se répond : Si l'eau coule, si le feu brûle, si la pierre reste en place, si l'étincelle sort du briquet de bois, si telle écorce guérit et telle autre tue, si le grain germe, si l'oiseau s'envole, si le singe rapine, c'est que... « c'est leur manière ». Chacun a sa « manière ».

Dans les choses, il y a des vertus cachées, des propriétés secrètes, des « manières » mystérieuses propres à chacune d'elles, que l'on peut utiliser, plier à son usage, neutraliser : le tout est de « savoir ». Les Blancs ont leurs moyens, les Noirs ont les leurs... Et c'est ainsi que, par des observations et des hypothèses, souvent incomplètes, défectueuses, ridicules, mais qui sont pourtant un commencement de science, le Primitif, après avoir remarqué l'action des forces immanentes de la Nature, et se sentant vis-à-vis d'elles dans une situation variable qui fait de lui tantôt un vainqueur et tantôt un vaincu, le Primitif a cru pouvoir les tourner à son profit ; et l'essai qu'il en a fait lui a montré et lui montre tous les jours qu'il ne s'est pas complètement trompé. Si le strychnos empoisonne, si le café réveille, si la noix de kola fait marcher, pourquoi le fiel de caïman, les griffes de lion et les

barbes de léopard n'auraient-elles pas des effets spécifiques et tout aussi puissants ?

C'est là, à notre avis, l'idée inspiratrice de quantité de remèdes, de préservatifs, de recettes, d'amulettes et de superstitions diverses usitées pour tous les besoins de la vie et contre tous les dangers qui la menacent : la maladie, la faim, la sécheresse, la disette, les serpents, les flèches de l'ennemi, etc., etc. De là aussi naîtront les présages, les augures, la divination par les sorts, les pouvoirs curatifs ou préservatifs de certains gestes ou de certaines formules.

Tout cela a pour base cette conception que la Nature sensible dont, avec tout le reste, l'homme lui-même est un élément, renferme en elle des forces immanentes, mystérieuses, puissantes, qui nous dominent et parfois nous écrasent, mais que nous pouvons aussi capter et réduire.

Mais cette conception est-elle, vraiment, une conception religieuse ?

Poussons plus loin notre examen. — Il semble que le spectacle du ciel, les grands phénomènes atmosphériques, les orages, les éclairs, aient produit et produisent encore sur l'esprit du Primitif une impression profonde.

C'est une erreur, et nous l'avons déjà insinué. Pour le sauvage, la Nature, dans ses grandes comme dans ses petites manifestations, est montée d'une certaine façon : tant que ces manifestations se produisent normalement, il ne s'y arrête pas. A quoi bon ?

Quand un enfant voyage en chemin de fer, il se laisse emporter joyeusement, sans se demander comment les voitures roulent toutes seules sur la

longue voie d'acier qu'il parcourt ; mais qu'un arrêt subit se produise, qu'un craquement se fasse entendre, qu'un sifflement insolite retentisse comme un cri d'alarme, il est le premier à se précipiter à la portière et à demander une explication. — Il en est un peu de même du Primitif au regard de l'immense machine du monde : tant qu'elle fonctionne sans autres incidents que les alternatives coutumières, il la regarde avec confiance et n'a d'autre souci que de se laisser vivre.

Mais si, autour de lui, sur la terre ou dans le ciel, il arrive quelque chose d'extraordinaire, ou simplement d'imprévu, si le soleil brûle les plantes par une ardeur exceptionnelle, si le ciel, fermé, retient la pluie bienfaisante, si une comète paraît, si une éclipse menace de voiler à jamais le soleil ou la lune, c'est alors que son esprit travaille, s'inquiète, cherche une explication et la trouve, puis se met en devoir de parer, par des prières et des sacrifices, aux malheurs dont il est menacé. Mais on ne saurait dire que ces faits révèlent un culte des astres.

L'aspect de la lune, son contraste avec le soleil, ses transformations, sa douceur, sa clarté, la fidélité avec laquelle elle « mesure » le temps, l'espèce de bienveillance sereine qui lui fait présider, des nuits entières, les danses et les fêtes au son du tam-tam, la facilité qu'elle donne de voyager à la fraîcheur le long des petits sentiers sur lesquels elle projette sa lumière, tout cela fait d'elle une « amie ». Et le Primitif s'en va allègrement

Per amica silentia lunæ...

Il ne l'« adore » pas, pas plus qu'il n'adore le soleil et les étoiles ; mais il est heureux de saluer son retour, il est épouvanté des dangers que l'éclipse lui fait courir, et il lui témoigne une sorte de reconnaissance lointaine pour tous les services qu'elle lui rend.

Cependant, le Primitif, non plus que l'enfant, n'aime à rester court devant les nombreux pourquoi qui se posent comme d'eux-mêmes à son esprit. Il y répond donc selon sa propre mentalité, et il fait aux astres, aux animaux, à tout, des histoires qu'on répète, le soir, autour du feu de la maison commune ou sur la grande place du village. Pour les Fans du Gabon, par exemple, le Soleil et la Lune, au commencement, étaient mariés : les Etoiles sont leurs enfants. Ils se nourrissent de feu, et c'est pourquoi ils brillent... Or, une fois, la Lune, inconstante, déserta le foyer conjugal. Dès que le Soleil s'en aperçut, il entra dans une si violente colère que les Etoiles, effrayées, s'enfuirent de tous côtés dans le ciel... Et depuis, inlassablement, le Soleil court éperdument après sa famille. Mais celle-ci, sitôt qu'elle le voit paraître à l'horizon, se hâte de se cacher dans les cases de là-haut. Quand il a parcouru toute la partie du firmament qui se déroule au-dessus de nos têtes, il passe de l'autre côté, sans s'arrêter un seul jour. A peine a-t-il disparu, que vous voyez la Lune se montrer, tantôt ici, tantôt là, car elle change souvent de cachette pour dépister son mari. Dès qu'elle est libre, elle accourt au milieu de ses enfants, les Etoiles, comme une bonne mère, et elle les visite les uns après les autres, allant de case

en case. Le Soleil reparaît-il de l'autre côté de la terre, qu'elle se sauve avec tous les siens, sauf un, toujours le même, qui, tantôt le matin, tantôt le soir, reste là pour faire le guet et l'avertir. Et la poursuite continue[1]...

Avec ces histoires et d'autres pareilles, l'homme primitif charme la solitude de ses soirées et donne aux phénomènes qu'il ne peut élucider une explication naïve et parfois intéressante, mais dont on aurait tort de croire qu'il est dupe. C'est sa poésie, à lui; mais ne serait-il pas exagéré d'appeler cette poésie une religion? Non, en vérité : le sauvage le plus obtus ne croit pas que le soleil est *réellement* un homme, la lune *réellement* une femme, les étoiles *réellement* leurs enfants, l'éclair un grand oiseau, le tonnerre un animal, etc. Tout cela se dit sans doute; mais c'est une « manière de dire ». N'avons-nous pas, nous aussi, nos contes et nos légendes? L'extraordinaire et le merveilleux ne nous intéressent-ils pas toujours? Nos enfants, en nous demandant des « histoires », ne manifestent-ils pas le goût qu'ils en ont et le peu de souci qu'ils attachent à leur authenticité? Eh bien! le goût des Primitifs est tout pareil. Et si leurs « histoires » sont souvent fort intéressantes à qui sait y trouver ce qu'elles contiennent, au point de vue de la langue, des affinités entre tribus, d'un passé plus ou moins lointain, de certaines traditions, des usages, et même des croyances et pratiques religieuses ou magiques, on ne peut vraiment rien tirer de sérieux,

1. P. H. Trilles, *Proverbes, légendes et contes fang*, Neufchâtel, 1905 (p. 123).

au point de vue qui nous occupe, du fait que ces récits personnifient accidentellement les êtres et les objets mis en scène.

Ces personnifications accidentelles tiennent à l'essence même des compositions de ce genre, et n'ont, en elles-mêmes, aucune signification religieuse proprement dite : c'est bien plutôt la vie de la tribu transportée par l'imagination dans la vie céleste.

***

Mais il est une expression inconsciente de la mentalité d'un peuple : c'est sa langue. La langue ne pourrait-elle, ici, nous fournir aucune donnée?

Les langues bantoues, qui appartiennent au type agglutinant[1], ne connaissent pas, comme les nôtres, le genre grammatical sexuel. Au lieu d'être distingués en *masculins* et *féminins*, les noms sont partagés par classes et s'appliquent aux différentes catégories d'êtres qu'on trouve dans la nature elle-même : le vocabulaire de ces populations ressemble donc à une sorte de catalogue raisonné des personnes et des choses. Ces différentes classes ou catégories sont caractérisées par des préfixes qui, des noms, passent à tous les mots variables qui en dépendent, et marquent ainsi les accords.

La première classe est celle des êtres animés, souvent partagés eux-mêmes en êtres raisonnables

1. C'est-à-dire où des éléments *affixes* s'unissent à un radical pour former un mot ou en modifier le sens. Les autres types fondamentaux sont le *monosyllabique*, comme le chinois, et le *flexionnel*, comme le grec, le latin, etc.

ou non raisonnables. On y fait rentrer tous les noms des êtres considérés au seul point de vue d'êtres doués de mouvement et de vie.

Les autres classes se partagent tous les autres noms d'êtres, abstraction faite de ce double caractère. Ainsi, il y a la classe des noms communs, la classe des noms d'êtres grandis ou augmentatifs, la classe des noms d'êtres diminués ou diminutifs et partitifs, la classe des noms abstraits ou d'ensemble, la classe des noms de lieu ou locatifs, etc.

Un exemple, que nous tirons du swahili (de Zanzibar), mais qui pourrait s'étendre pareillement à toutes les langues bantoues, nous montrera, d'abord, comment ces classes sont établies. Soit donc le mot *mu-toto*[1], enfant (être vivant, animé, et raisonnable).

MU-*toto* A-*dya*, l'enfant vient (le préfixe *mu* avec l'accord *a*, dénonce un être vivant et animé).

DYI-*toto* A-*dya*, le grand enfant vient (le préfixe *dyi* indique la grandeur, l'accord *a* indique la qualité d'être animé).

KI-*toto* A-*dya*, le petit enfant vient (le préfixe *ki* est diminutif).

U-*toto* U-*dya*[2], l'enfance vient (le préfixe *u* indique l'abstraction, et comme *l'enfance*, en tant que nom abstrait, n'est pas un être animé, l'accord *u* ne sera pas celui des êtres animés).

1. Prononcer *u* comme *ou* français.

2. En fait, on dirait *w-a-dya*, *w* ou *u* étant l'accord, *a* marquant le présent de l'indicatif.

Autre exemple :

L'homme bon tombe,	MU-*tu*	MU-*zuri*	A-*anguka*
L'oiseau — —	N-*ndege*	N-*zuri*	A-*anguka*

(êtres animés caractérisés par préf. A).

L'arbre bon tombe,	MU-*ti*	MU-*zuri*	U-*anguka*
Le siège — —	KI-*ti*	KI-*zuri*	KI-*anguka*
L'eau — —	MA-*dyi*	MA-*zuri*	YA-*anguka*

(êtres inanimés de caractères différents spécifiés par leurs préfixes et leurs accords).

On le voit, par la langue qu'ils parlent, il est facile de saisir dans quelle catégorie d'êtres les Bantous rangent les différents éléments de la Création. Or, pour eux, le soleil, la lune, les étoiles, aussi bien que l'air, la terre, le bois, les minéraux, etc. sont des êtres sans vie ni mouvement, et classés comme tels, lors même que, dans un récit merveilleux, ils seraient personnifiés : ce qui montre bien que, en fait, on ne les prend pas, en eux-mêmes, pour des êtres vivants et animés.

Autre indication, qui ne fait que confirmer celle-là. Il y a des mots qui s'appliquent à la fois à des êtres inanimés et à des êtres animés : désignant les premiers, ils prennent l'accord inanimé ; mais dès qu'ils désignent les seconds, l'accord change, devient animé, et, par le fait même, change le caractère de l'être signifié. Tel est par exemple, le mot *pepo*, qui peut signifier à la fois *vent* et *esprit* (généralement *esprit mauvais*) : *vent*, il prendra l'accord des choses inanimées (*pepo i-dya*, le vent vient) ; *esprit*, il veut

celui des êtres animés et vivants (*pepo a-dya*, l'esprit vient).

Il faut donc conclure que loin de considérer la Nature comme « organisée sur le même plan dans toutes ses parties », les Bantous, et on en peut dire autant de tous les Noirs, la tiennent au contraire pour composée de séries hiérarchiquement superposées. Et non seulement ils savent mettre une différence entre « l'animé » et « l'inanimé », mais cette distinction est à la base même de leur langage et par conséquent de leurs conceptions les plus authentiques.

***

Nous ne saurions admettre non plus, sous la forme générale et absolue qu'il lui donne, cette autre opinion de Tylor, acceptée de confiance par l'abbé A. Bros et par beaucoup d'autres, à savoir que « pour les populations inférieures, le soleil, les astres, les rivières, les vents, les nuages, deviennent des créatures animées, douées d'une vie analogue à celle de l'homme ou des bêtes, et accomplissant leur rôle spécial dans l'univers par le moyen de membres, comme les animaux, ou d'instruments artificiels comme les hommes ». Ou bien encore que « ce qui est accessible à la vue n'est que l'instrument dont on fait usage, la matière apte à prendre une forme, tandis que derrière se trouve une créature supérieure, bien qu'à demi humaine, qui tient l'objet avec ses mains ou les anime de son souffle[1] ».

1. Edward B. Tylor, *La Civilisation primitive* (Trad. franç.

Ces assertions, qui paraissent si parfaitement étranges à qui connaît les Noirs pour les avoir pratiqués, proviennent d'une fausse interprétation des récits, légendes et mythologies rapportés par les voyageurs.

Mais enfin ces croyances ou ces suppositions seraient-elles réellement celles de nos Primitifs, que cette découverte ne nous avancerait guère : n'est-elle pas, en effet, de nature scientifique plutôt que religieuse? Et si l'on veut montrer que c'est par là que leur religion a commencé, il faudrait toujours établir que cette religion, à ses débuts, n'a consisté et ne consiste qu'en ces simples données : ce qui n'est pas, ce qu'on ne prouvera jamais.

VI. — Ce que le Primitif voit dans la Nature.

Quelle est donc, en résumé, l'opinion que nos Noirs se font de la Nature ?

A cette question, la plus exacte réponse à faire est que beaucoup d'entre eux, la plupart peut-être, n'en pensent rien du tout...

Cependant, au fond de ces âmes, moins simples qu'on ne le pense, il y a des conceptions latentes, inconscientes, irraisonnées, qui, à l'occasion, s'éveillent comme spontanément et se traduisent avec une précision qui étonne.

D'abord, la Nature, dans les multiples manifesta-

Paris, 1876, 7, p. 326). Abbé A. Bros, *La Religion des peuples non civilisés*, Paris, 1907, p. 51.

tions sous lesquelles elle se présente à nos sens, est hiérarchisée en catégories distinctes dont chacune a sa place, avec ses qualités différentielles et son but. Elle aussi, si l'on veut bien excuser l'impropriété des termes, elle a ses familles et ses tribus.

Or, comme dans l'Espèce humaine, que le Primitif, inconsciemment, fait servir de type à toutes les autres, chacun y a sa « manière » et son sexe:

Sa « manière », c'est-à-dire sa nature propre et distinctive, déterminée en chacun des êtres constituant l'espèce par une certaine *forme*, pour nous rapprocher du langage de la Scolastique, ou, si l'on préfère, une certaine *âme*, — âme inerte dans les choses inanimées, âme vivante déjà dans la plante, âme sensible dans l'animal, âme raisonnante dans l'homme, âme phénoménale — je m'excuse toujours des termes — dans les éléments cosmiques, âme terrestre dans la terre, céleste dans le ciel, universelle dans l'univers ;

Son sexe, c'est-à-dire sa faculté de produire par suite de la coopération, ici active, et là passive, de deux éléments, l'un mâle, l'autre femelle... C'est ainsi qu'au Loango, l'Océan est considéré comme un principe actif et mâle, car c'est de lui que sort la pluie qui tombe sur la Terre, principe passif et femelle, et qui la rend féconde [1]...

Voilà pour la Nature sensible et matérielle. Toutes les « âmes » qui donnent aux êtres leur « manière », qui les spécifient, qui les font ce qu'ils sont, toutes ces âmes « meurent » avec eux, âmes

1: R. E. Dennett, *At the back of the black man's mind*, London 1906 (p. 105).

e minéraux, âmes de plantes, âmes d'animaux. Mais il n'en est pas de même des âmes qui animent les êtres raisonnants, c'est-à-dire les hommes. Celles-là leur survivent dans un autre monde, le monde invisible et supra-naturel. Seulement, habituées à vivre dans un corps, ces âmes désincarnées aspirent à y rentrer : c'est pourquoi on sent leur présence ou leur action, parfois, dans des enfants de leur famille, et c'est ainsi qu'on explique les convulsions des nouveau-nés et leur ressemblance avec leurs parents. D'autres fois, elles vont habiter dans les animaux apparentés par alliance totémique à la tribu, dans certains arbres, dans certaines cavernes, etc., partout, en un mot, où leur destinée les fixe. C'est ce que, parfois, on a appelé la Métemsomatose[1].

Outre ces âmes d'origine humaine, il est d'autres esprits ou génies, les uns bons et protecteurs, les autres plus ou moins indifférents, les autres méchants, qui vaguent dans l'espace, ou affectionnent tel ou tel endroit, ou s'amusent à produire tel ou tel phénomène.

C'est là le monde invisible et mystérieux, distinct de l'autre, mais qui lui est toujours mêlé dans ses différentes manifestations.

*
* *

Et voilà pourquoi, si aisément, les Primitifs *ani-*

1. B. de La Grasserie, *Les Religions comparées au point de vue sociologique*, Paris, 1899. De μετὰ, *avec*, ἐν, *dans*, σωμα, *corps* (changement de corps).

ment les choses, en leur attribuant des qualités et des sentiments plus ou moins humains, dans leurs récits, leurs contes, leurs simples réflexions, mais surtout dans leurs légendes et leurs mythologies.

Voilà pourquoi les phénomènes naturels, surtout quand ils ont l'apparence d'être dirigés d'une façon consciente, comme les tourbillons, les ouragans, les cyclones, ou qu'ils ont un caractère d'inattendu et d'extraordinaire, sont, avec la même facilité, attribués à des êtres de l'autre monde, mânes, génies ou esprits divers.

Voilà pourquoi enfin, dans la croyance indigène, ces esprits, qui abondent dans le monde des invisibles, peuvent à leur gré s'emparer de tout ce que nous voyons, en prendre la forme, et s'en servir.

⁂

Cette conception qui, au fond et pour une part, n'est inexacte que parce qu'elle est appliquée sans discernement, coexiste avec une autre plus générale encore, plus profonde, plus intime, et, si j'ose dire, plus délicate.

L'enfant, lorsqu'il ne se sent pas chez lui, se montre d'abord timide et réservé.

Il en est de même de l'animal, et non seulement de l'animal domestique, comme le chien, mais des fauves eux-mêmes. Quand le léopard est surpris dans l'enclos qui abrite le troupeau, son premier mouvement est de détaler, comme un voleur surpris en flagrant délit de maraude.

Eh! bien, un sentiment pareil se remarque au

fond de l'âme du Primitif, en face de la Nature : ces forêts profondes, silencieuses, sombres, froides, pleines de mystère, ces montagnes majestueuses où passent et repassent les nuées, ces plaines immenses, ces libres troupeaux de bêtes, ces arbres, ces fleurs, ces fruits, ces herbes, ces eaux, tout ce monde enfin, à qui est-il?

A qui?

A cet Esprit de la Terre — l'*Ombwiri* des Gabonais, — dont plusieurs soupçonnent l'influence diffuse sur tout ce qui est en bas? — Peut-être...

Ou à cet Esprit du Ciel, qui a tout organisé, qui donne la vie et qui l'enlève, et dont le nom ou le surnom, en beaucoup de tribus, équivaut précisément à celui de « Maître[1] », ou de « Père », ou de « Propriétaire »? — Peut-être aussi...

En tout cas, pareil à un enfant pauvre qui se réveillerait un beau matin dans le parc et les jardins d'un roi, l'homme primitif, ici-bas, ne se sent pas complètement chez lui.

Je demandais un jour à un chef à qui, dans sa tribu, la terre appartenait.

« La terre? me répondit-il d'un air étonné. A qui est l'air, à qui est l'eau, à qui est la lumière? C'est à Celui-là seul que la terre appartient! » Et il me montrait le ciel...

Aussi, lorsque le Primitif va porter la main sur l'un ou l'autre des biens de la Nature, il se rappelle que ce produit, d'abord, a une vertu immanente qui peut se retourner contre lui, et que, de plus, ce bien

1. *Mweny'ezi* (Litt. Celui qui a le pouvoir); *Reri yajio* (notre Père), etc.

a un maître, dans ce Maître universel dont la présence lointaine, vague, mais certaine cependant et facilement redoutable, est soupçonnée partout.

Que faire? Pris entre ces mystérieuses exigences et la nécessité de vivre, l'homme a compris qu'il ne pouvait user de la Nature avec une liberté sans limites et sans frein. Il aura donc soin, avant tout, de reconnaître les justes droits du Maître invisible et souverain qui se tient caché derrière le monde apparent, mais non sans révéler de temps à autre sa présence. Chaque fois que les Négrilles établissent un nouveau campement, ils commencent, après avoir nettoyé la place, par faire un feu sur lequel chacun apporte sa branche. Si tout se passe sans incident, c'est que le campement est bon; mais si, sur ce premier foyer, une brindille se retourne d'elle-même, c'est que la terre proteste et que l'emplacement ne vaut rien : on l'abandonne aussitôt, et l'on s'en va plus loin.

La Nature a ses secrets et ses mystères; elle n'aime pas qu'on les lui dérobe, et souvent elle se venge des audacieux qui la forcent à les leur livrer. Quand on défriche une forêt, quand on creuse la terre pour y prendre l'eau ou les métaux qu'elle cache, quant on établit quelque part son campement ou son village, n'a-t-on pas constaté que, souvent, des accidents ou des maladies arrêtent l'envahisseur? C'est la Nature qui se défend...

Il faut donc, avant tout, reconnaître les droits de la Nature ou de son Maître, et n'user de ses dons qu'avec précaution et réserve...

C'est pourquoi, dans la société primitive, le chef

de famille et de tribu s'est servi de son autorité, dont le caractère est presque toujours sacré, pour frapper d'interdit certains produits, certains actes, certains lieux, certaines choses, certaines personnes : interdit qui ne peut être levé que par l'autorité qui l'a porté, et à la suite d'une cérémonie particulière destinée, par une sorte d'expiation ou de sacrifice, à rendre la liberté de l'usage. C'est le principe de la loi de l'*Interdit sacré* ou *Tabou*, dont il sera question plus tard, à propos de la Morale.

De plus, sentant le besoin de reconnaître sa qualité de vassal, le Primitif offrira les prémices de ce qu'il demandera à la Nature, il rachètera par le sacrifice d'une partie la faculté d'user du reste, il fera une libation avant de boire une liqueur fermentée, il jettera aux quatre coins de l'horizon un morceau des rayons du miel sauvage qu'il vient de cueillir, il rendra à la mer le foie du premier poisson qu'il lui a pris, il aura des rites divers avant de ramasser une plante médicinale, de défricher un coin de forêt, de creuser un puits ou de capter une source, de recueillir ou de fondre un métal caché sous le sol, etc.

Et après la raison du *Tabou*, voilà la raison du *Sacrifice*.

Ainsi, passant et repassant autour de la table immense de la Nature, toujours servie par les soins d'un Maître invisible et mystérieux, l'homme primitif, réservé parce qu'il est méfiant, n'y porte la main qu'avec précaution, en murmurant à sa manière les formules de politesse que lui suggère sa conscience inquiète et naïve. Parfois, le Maître,

peut-être pour éduquer cet enfant trop gourmand, lui a donné sur les doigts : l'enfant s'en souvient, et c'est pourquoi il veille à reconnaître les droits supérieurs et à respecter les volontés mystérieuses qui président à l'ensemble du Festin.

VII. — Le fond primitif : Science, Religion, Magie.

Pour résumer, la conception de la Nature visible, qui paraît générale, dans le monde des Négrilles actuels et dans celui des anciens Bantous, est celle-ci :

1° La Nature, dans les innombrables éléments qui la composent, est pleine d'influences secrètes, de forces immanentes, de vertus, de propriétés, de « manières » spécifiques, susceptibles de s'exercer pour ou contre l'homme et déterminées par ce que nous avons appelé les « âmes » des êtres.

2° La Nature, dans ces divers éléments, peut être et, de fait, est souvent influencée, maniée et asservie, par les esprits sans nombre qui vaguent autour de nous; en d'autres termes, comme nous-mêmes usons de la Nature, les Esprits en usent aussi, mais avec des moyens supérieurs aux nôtres; et l'art de la Magie consiste précisément à s'emparer de ces secrets pour forcer les Esprits à travailler pour nous.

3° La Nature, enfin, ne nous est pas livrée sans réserve. Nous n'avons pas tout droit sur elle, et, souvent, elle nous le fait bien voir. Usons, mais n'abusons pas; usons, mais en reconnaissant les droits et en prenant les précautions que le Maître réclame.

C'est en ce sens, à notre avis, et seulement en ce

sens, que le Primitif peut être dit *naturiste* ou *animiste*.

***

Cette conception, qui diffère sensiblement, on le voit, de celles que nous avons exposées d'après A. Réville, O. Pfleiderer, Tylor et leurs disciples, explique parfaitement l'attitude du Primitif devant la Nature, sans qu'il soit nécessaire d'en faire ce qu'il n'est pas, une brute et un idiot, incapable de distinguer l'animé de l'inanimé, mettant tout sur le même plan que lui-même, et prenant pour des personnes intelligentes aussi bien le soleil et la lune que des blocs de pierres ou de vieux troncs d'arbres.

Et quand le Primitif pense qu'il y a dans les choses des vertus cachées, il a raison, et il fait de la science. Mais il se trompe souvent — plus souvent que les membres de nos académies, et c'est en cela qu'est la différence, — dans l'appréciation de ces « vertus » et dans les moyens qu'il emploie pour en tirer parti.

Quand le Primitif regarde ce monde comme ne lui appartenant pas et se persuade qu'il a un maître invisible et souverain dont il lui faut tenir compte, il a raison encore, à notre avis,— et c'est aussi l'avis de beaucoup d'autres gens, qui occupent un assez bon rang dans l'humanité, comme Moïse, Aristote, Platon, Cicéron, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Dante, Bossuet, Leibnitz, Newton, Washington, Napoléon, Pasteur, etc. Mais il en diffère en ce qu'il aperçoit ce maître moins clairement et qu'il se montre plus « primitif » dans les procédés

qu'il emploie pour le reconnaître : là, néanmoins, nous touchons comme le *substratum* initial de la croyance et du culte religieux.

Quand le Primitif estime que, en dehors de ce monde matériel et sensible où nous vivons, il existe un autre monde d'êtres invisibles, âmes désincarnées ou esprits indépendants, qui peuvent se manifester de diverses façons, agir sur les objets extérieurs, entrer en communication avec nous, et que, moyennant certaines pratiques, il nous est possible de faire agir à notre profit, alors il fait de la magie : en quoi il se rend coupable de superstition et de contre-religion, mais en quoi il ressemble à quantité d'hommes civilisés qui, dans tous les temps et tous les pays, ont servi comme d'instruments destinés à fixer la Magie aux flancs de la Religion.

Et quand enfin le Primitif traduit ces diverses impressions, croyances et pratiques en des récits plus ou moins cohérents où tout est mêlé, poésie, histoire, science, religion, superstition et magie, il agit comme nous, avec cette différence que nous savons mettre en nos productions des faits mieux établis, des idées plus suivies, des contours plus sûrs, des jugements plus fermes, des matières mieux divisées...

Mais, au fond, nous nous ressemblons tous, beaucoup plus qu'on ne pense ou qu'on n'ose le dire. Et comme l'enfant se retrouve dans l'homme mûr et dans le vieillard, ainsi le Primitif pourrait se reconnaître dans le Civilisé, et le Civilisé dans le Primitif.

Sommes-nous si sûrs, d'ailleurs, d'avoir le mieux

compris l'existence et, pour notre bonheur, d'en tirer le meilleur parti?

***

Sans doute, lorsque l'on considère nos pauvres sauvages du haut de notre civilisation si compliquée, si raisonneuse, si fière, leur vie doit paraître misérable quand même, et leurs conceptions étranges. A mesure que la main de l'homme travaille la nature et lui enlève ses mystères, il semble que celle-ci lui devient de moins en moins familière, jusqu'à ce que, froissée, défigurée, rapetissée, enlaidie, elle ne lui dise plus rien.

Il n'en est pas ainsi de la nature vierge. Et quand on a revécu la vie du Primitif, qu'on a goûté les enchantements des bois et les charmes de la solitude, qu'on sait parler au monde inanimé qui vous entoure, qu'on apprécie, surtout, les douceurs infinies de la liberté, d'une liberté à laquelle l'homme n'a pas fixé de ces limites sacrilèges qui se traduisent, ailleurs, en des milliers de lois, de décrets, d'arrêtés, de règlements, de conventions, d'habitudes et d'exigences de toutes sortes, on comprend que tout n'est pas misère et bêtise dans les conceptions et dans l'existence de l'homme sylvestre...

Un village de l'Afrique bantoue.

CHAPITRE III

LE PRIMITIF ET LA FAMILLE

I. — La théorie de la promiscuité primitive et la réponse des faits. — *Væ soli !* — La famille bantoue. — L'amour du village. — La mère au pays noir. — Le mariage : monogamie, polygamie, polyandrie. — Le divorce. — Patriarcat et matriarcat. — L'autorité familiale.

II. — L'Exogamie. — Ce qu'elle est. — Les théories en cours et les raisons des Primitifs : la moralité de la famille, le respect du totem, l'intérêt du chef de maison, la nécessité des alliances.

III. — Le Totémisme. — Ce qu'est le totem. — Le totem chez les Négrilles, les Sân, les Bantous. — Son importance, comme forme initiale de la Religion. — Un éclaircissement. — Ce qu'est le totem. — L'interprétation proposée s'applique à toutes les manifestations totémiques. — Le besoin de s'allier et le besoin de se distinguer. — Extension et transmission du totem. — Ce qu'est le Totémisme : un pacte magique familial et social.

IV. — Conclusion. — La Famille a gardé et transmis la Religion en se l'incorporant.

I. — La théorie de la promiscuité primitive.

Si le Primitif n'avait comme support de ses idées et de ses pratiques religieuses que cette conception générale de la Nature, celles-ci resteraient, on le comprend, extrêmement vagues et inconsistantes: c'est

de fait, ce qu'elles sont chez beaucoup. Mais il existe une organisation naturelle, permanente, précise, et essentiellement humaine qui, partout, les fixe, les alimente et les transmet : c'est la Famille.

La Famille, chez les Primitifs d'Afrique et chez tous les autres, est le pilier central auquel, avec la Religion, toute la vie sociale se rattache ; si la famille est fortement constituée, la tribu prospère ; si ses liens se relâchent, la tribu faiblit ; et si, comme il arrive sur les côtes et dans les centres européens, elle se désorganise, la tribu disparaît...

L'Ecole matérialiste ne paraît pas avoir relevé cette constatation, pourtant essentielle. Il est vrai que son système ne lui laissait pas le choix du point de départ à prendre. « L'exemple des animaux, nous dit l'un de ses partisans, nous montre quelles furent les premières mœurs de l'humanité. Nous pouvons nous représenter nos premiers pères, errant à travers les forêts, comme les grands singes, par petits groupes composés d'un seul homme et sans doute de plusieurs femmes, qu'il s'était appropriées par la supériorité de la force sur la faiblesse et qu'il défendait contre ses rivaux[1]. »

Et plus loin : « Les nécessités locales ont fait varier considérablement d'un peuple à l'autre la rapidité et les formes secondaires de cette évolution (du mariage et de la famille). Chez tous cependant on retrouve d'abord la promiscuité générale, engendrant nécessairement la parenté par les femmes ; puis la polyandrie, forme restreinte de la promis-

1. Gustave Le Bon, *Les Premières Civilisations*, Paris, 1889 (p. 50).

cuité ; et enfin la polygamie ou la monogamie, avec lesquelles se développent la parenté paternelle et le patriarcat, tel qu'il nous apparaît à l'aurore des premières civilisations[1]. »

*
* *

Que cet état grégaire ait existé dans quelques groupements humains particulièrement misérables, c'est chose possible : encore est-il que, avant de transformer pareille hypothèse en vérité incontestable, il serait sage de l'établir par des faits précis. Ce qui est certain, c'est que nulle part en Afrique nous ne voyons aujourd'hui traces de cette promiscuité, — excepté dans les grandes steppes des zones orientale et australe... chez les troupeaux d'antilopes. Quant aux hommes, plus on descend vers les populations d'aspect général primitif, comme les Négrilles et les Sân, plus la famille y apparaît, précisément, comme la base fondamentale, nécessaire et indiscutée, de la société élémentaire.

Cette constatation ne saurait du reste surprendre quand on se représente la mentalité encore subsistante de ces pauvres enfants des bois et des steppes. Ce que l'homme paraît redouter le plus, en face de la Nature matérielle et du monde des invisibles qui le dominent, c'est son isolement. Dans ce milieu sauvage, impitoyable pour la faiblesse, l'homme isolé est un homme perdu : *Væ soli!* Aussitôt qu'il sera trouvé sans défense par un plus fort que lui, il sera pris, réduit en esclavage, peut-être mangé, et, à ce point de vue, la rencontre des hommes est

1. *Ibid.*, p. 59.

pour lui plus dangereuse encore peut-être que celle des fauves. Son instinct, le souci qu'il a de sa conservation, sans parler de ses autres aspirations, le poussent donc à chercher des alliances dans le monde qui l'entoure : il n'en est pas de plus sûre, de plus durable et de plus douce que celle de la famille, parce qu'il n'en est pas de plus naturelle. Aussi, dans les pays de civilisations primitives, plus la vie est difficile en raison des dangers qui la menacent, plus la famille se resserre; et plus la vie devient facile, plus la famille se disperse.

Parmi les Bantous, l'émiettement social de toutes les tribus, leurs guerres perpétuelles, l'isolement créé par de larges espaces inhabités, les maladies, la famine, la crainte des bêtes féroces, les perils de toutes sortes qui poursuivent l'individu solitaire, la paresse naturelle elle-même qui porte le Noir à compter toujours plus sur les autres que sur lui-même, en dehors des dispositions naturelles à l'homme, amènent le même résultat. Partout, la préoccupation constante est de constituer la famille, d'en resserrer les liens sous l'autorité incontestée d'un chef, d'y maintenir, avec la pureté du sang, la totalité des biens qui s'y trouvent, de la fortifier en lui ménageant des alliances, d'en faire pour les siens et pour soi comme une place de refuge et un moyen de défense, d'en écarter les dangers visibles ou cachés, et, pour tout cela, de lui assurer les concours surnaturels qui lui sont nécessaires.

***

En Europe, nos groupements de population,

villes, bourgs et villages formés d'éléments divers et souvent étrangers les uns aux autres, ne nous donnent qu'une imparfaite idée des groupements africains. Là, le campement, s'il s'agit de nomades, le village, s'il s'agit de sédentaires, n'est formé que de parents réunis sous l'autorité d'un chef : ses gens, ce sont ses fils, ses filles, ses neveux, ses nièces, ses gendres, ses cousins, ses oncles, ses alliés, ses « enfants » adoptifs, — les uns et les autres entourés de leurs propres relations et de leurs propres esclaves.

Un groupe de campement ou de villages se rattache aux mêmes origines, mais plus éloignées.

Enfin, la tribu elle-même n'est que la famille agrandie.

Voici, par exemple, les Ba-vili de la région de Loango, dont M. R. E. Dennett vient de faire une étude si précise et si remarquable. « L'organisation de la famille (*Tchifumba*) fait certainement honneur à ces indigènes, écrit cet observateur excellent, et, comparée à celle de beaucoup de peuples civilisés, elle peut être regardée comme un modèle de cohésion. »

Et encore : « La famille forme la base d'une organisation plus étendue. Chaque individu appartient à une famille ; chaque famille est gouvernée par un chef; et chaque chef de famille est sous la dépendance d'un chef de province... Sept de ces provinces constituent le peuple du Loango, appelé Ba-vili. Les Ba-vili, sous l'autorité de leur roi, Maloango, forment la troisième partie du royaume

du Congo, ou du peuple Fiot, section de la race des Bantous[1]. »

On peut dire qu'il en est de même de toutes les populations qui se sont constituées en tribus ou royaumes. Les autres ont une organisation plus fragmentaire et plus lâche, sous une autorité souvent nominale : aucune n'en manque complètement.

Nul ne peut quitter le village sans permission du chef, et à son retour il doit se présenter à lui, lui rendre compte de ce qu'il a vu et fait, lui parler de sa pêche, de sa chasse, de son commerce, de ses rencontres, lui donner toutes les nouvelles qui peuvent l'intéresser. Il doit lui obéir et le respecter; et, de son côté, le chef peut le punir, le mettre aux arrêts, le priver de nourriture, quelquefois l'engager, et quelquefois le vendre : en général, le droit de vie et de mort appartient à un chef supérieur. Le chef ordinaire peut, en tout cas, réquisitionner les services de toute sa famille [2].

Sans doute, à la longue, les voyages, les affaires, les guerres, les invasions, sans parler de la pratique presque universelle de l'esclavage, amènent des mélanges inévitables, mais il reste vrai néanmoins de dire que les tribus savent se maintenir dans une pureté relative en se distinguant non seulement par les traits, mais par un ensemble d'institutions et de marques dont nous aurons à parler.

***

L'amour du village est universel. Si le Noir se

1. R. E. Dennett, *At the back of the Black Man's Mind*, p. 35.
2. R. E. Dennett, *ibid.*, p. 36.

plaît aux voyages, il n'oublie cependant jamais son *chez lui*, sa mère, ses frères. Le nom de celle-ci lui revient souvent, au loin, dans ces chansons très douces qu'il se répète à lui-même, le soir, aux campements des caravanes, le long des petits sentiers qu'il parcourt, et sur les grands fleuves où sa pirogue file sans bruit...

Malade, abandonné, blessé, mourant, d'un bout de l'Afrique à l'autre, dans tous les rangs et à tous les âges, il a un appel qui revient, toujours le même, et fort touchant : « Ma mère ! Ma mère ! »

Et pareillement il n'y a pas, pour lui, d'injure plus grave, et, disons-le, plus commune, que celle visant la femme qui lui donna le jour...

Je suis heureux de trouver cette remarque sous la plume d'un observateur judicieux et autorisé, le Rev. Leighton Wilson, cité par un autre observateur fort connu, Miss Mary H. Kingsley :

« Quelle que soit l'opinion qu'on ait de l'Africain, écrit-il, nous ne pouvons douter de son amour pour sa mère. Le nom de celle-ci, qu'elle soit morte ou vivante, est toujours sur ses lèvres et dans son cœur. Sa mère est la première chose à laquelle il pense dès qu'il se réveille, la dernière dont le souvenir berce son sommeil : pour elle il réserve des secrets qu'il ne révèlera à personne au monde. Il ne fait appel à aucun autre être humain pour le soigner s'il est malade : elle lui prépare sa nourriture, ses remèdes, ses ablutions; c'est elle encore qui arrangera la natte où il repose. Ce sera vers elle qu'il se réfugiera dans toutes ses détresses, sachant bien que si le reste du monde se tourne contre lui, elle

lui demeurera fidèle dans son amour, qu'il en soit ou non resté digne.

« Et s'il y a quelque chose de capable de justifier un homme de se porter à la violence contre son semblable, ce sera l'insulte qu'il aura entendu proférer contre sa mère. Entre jeunes gens c'est là la cause la plus fréquente de querelles et de batailles. Et c'est chez eux un proverbe que si l'on voit sa mère et sa femme en danger de périr, il faut sauver d'abord sa mère, pour cette raison que l'homme qui a perdu sa femme peut en reprendre une autre, mais qu'il ne retrouvera jamais sa mère[1]. »

La bénédiction des parents est un gage de bonheur, et la malédiction la pire des calamités, celle qui poursuit partout le fils coupable, empoisonnant sa vie et semant le malheur autour de lui. J'ai été témoin de cette scène : les vêtements en lambeaux, les traits bouleversés comme ceux d'une furie, son maigre corps agité par un tremblement convulsif, jetant des cris qui n'avaient plus rien d'humain, une vieille femme ramassait par terre des poignées de poussière et, de ses longs bras décharnés, les jetait dans la direction d'un jeune homme, qui fuyait éperdu... Et ce spectacle était impressionnant comme, aux premières pages de la Bible, celui de Caïn maudit par sa mère et par son Dieu, après le meurtre d'Abel.

***

Cette famille, nous l'avons dit, est généralement

1. L. Wilson — Western Africa, dans Miss M. H. Kingsley, *West African studies*, 1901, p. 319.

monogame chez les Négrilles, sauf en certains campements où s'est introduite la contagion de l'exemple ambiant. Il en est de même en quelques tribus bantoues.

Mais dans la plupart des populations noires, c'est la polygamie qui domine — en droit du moins, quoique non en fait —, polygamie d'ailleurs organisée, réglée par des coutumes ayant force de loi et qui, dans l'esprit de ce monde, non seulement ne détruit pas la famille mais la fortifie en donnant à son chef plus d'aisance, plus de produits, plus de relations, plus d'alliances, et, partant, plus d'autorité. Cependant, dans ces tribus où la polygamie domine, il y a une différence marquée, généralement, entre la « première » femme et les autres : c'est elle qui commande, qui a la garde du mobilier, et qui, après la mort du maître, a la charge de veiller à ce que rien ne disparaisse avant l'attribution légale. Naturellement, il y a de fréquentes disputes en ces ménages multiples : l'homme s'en désintéresse, estimant que c'est encore le meilleur moyen de les faire cesser. Souvent, du reste, la première femme est la plus zélée pour exhorter le mari à se trouver d'autres épouses : par là, en effet, elle a chance de voir augmentée son autorité et diminué son travail. Chaque femme a sa case, ses enfants, ses esclaves, ses plantations, ses poules, ses chèvres, tout son petit domaine, où le mari vient la voir, partageant ainsi son temps entre les unes et les autres.

En ce qui concerne les travaux, la femme plante et cultive, cuit la nourriture, cherche le bois et l'eau, s'occupe des enfants ; l'homme se charge des devoirs

religieux de la famille, des maladies, des enterrements, des affaires, des palabres, des guerres, du commerce, etc. Il construit et répare la case, et, quand il faut planter, c'est à lui qu'il appartient de défricher.

Sauf en quelques tribus, très rares, comme chez les Wa-rundi[1], la femme ne mange jamais avec l'homme et ne se tient pas d'ordinaire en sa compagnie.

La polyandrie n'est pas connue, — du moins je n'en sais pas d'exemple chez les Bantous. Mais là où elle existe, comme au Thibet, si étrange et si immorale qu'elle soit, cette institution n'est pas une négation de la famille : elle a pour but de former autour de la femme un groupe d'une unité absolue et de maintenir aussi longtemps que possible la propriété indivisée : c'est donc le produit non d'un état primitif, mais d'une civilisation avancée et pervertie[2].

*
* *

De ce que la famille soit reconnue, en Afrique et ailleurs, comme l'institution nécessaire au maintien et au développement de la société, il ne faudrait pas conclure qu'elle y fonctionne sans taches et sans difficultés. C'est autour d'elle que roulent presque tous les procès, pour la bonne raison qu'au

1. R. P J M. Van der Burgt, *Dict. franç. kirundi*, Bois-le-Duc, 1903 (art. *Femme*).

2. *Bulletin de la Société neufchâteloise de Géographie*, XII, p. 304.

fond de presque tous les procès se trouvent la femme et la valeur qu'elle représente.

Le divorce est partout connu et accepté, ici plus rare, là plus fréquent, mais il est juste d'ajouter qu'il est partout aussi considéré comme un mal. Il est d'ailleurs soumis à certaines règles minutieuses, qu'on ne saurait enfreindre légalement. Et enfin, en cas de séparation, personne ne reste isolé, ni le père, ni la mère, ni les enfants : chacun rentre dans sa famille respective, ou s'en fait une autre. De sorte que, au pays noir, les familles ne se défont que pour se refaire, et le divorce n'a pas, pour la société primitive, toutes les conséquences dissolvantes qu'il exerce en nos sociétés civilisées.

***

En Afrique, la coutume patriarcale, en vertu de laquelle le père est le maître de la famille, paraît être la plus ancienne : c'est celle, en tous cas, des Négrilles et d'un très grand nombre de tribus bantoues.

Mais on rencontre aussi, chez nombre de populations, l'organisation matriarcale, qui fait passer du côté de la mère la parenté, l'autorité et l'ordre des successions. Tous ces droits, alors, appartiennent d'ordinaire à l'oncle maternel, qui devient ainsi un vrai chef de maison ou de famille, duquel tout dépend et à qui tout revient. Là donc, plus un homme aura de sœurs, plus il aura d'importance : car la femme n'étant donnée en mariage que contre valeur ou « paiement », plus il recueillera de dots,

plus il aura de petites-filles qu'il cédera de même, plus il deviendra riche, plus il aura d'alliances et plus son autorité augmentera.

Quelle est la raison d'être de ce régime, où les droits du père disparaissent presque et qui nous paraît si étrange? Ceux des indigènes qui savent un peu raisonner leurs coutumes — et il y en a — répondent que celle-ci a pour but et pour résultat d'assurer aux chefs de villages et de tribus des successeurs *légitimes*. Si en effet le chef a pour successeur le fils de sa sœur, il est certain d'avoir en lui un homme de son sang : tandis que, avec le fils de sa femme, « qui saura jamais? » — L'adoption du matriarcat se rattacherait donc, en réalité, à l'idée d'assurer l'unité et la pureté de la famille.

*
* *

Quoi qu'il en soit, dans les populations, surtout, de la Côte occidentale, la famille a une telle puissance qu'elle absorbe l'individu et reste vraiment l'unité constitutive de toute la communauté : c'est la famille qui se partage les biens acquis par les plus énergiques et les plus industrieux des siens, sans que ceux-ci puissent se soustraire à ces libéralités forcées; c'est elle qui répond de tous ses membres, qu'ils aient tort ou raison, et c'est sur elle que tous ses membres comptent pour être soutenus, assistés, défendus, ou vengés; c'est elle qui aide ses jeunes gens à se marier en contribuant à fournir les valeurs nécessaires, mais c'est elle aussi qui profite des fruits du mariage, en mariant, contre

bénéfices, les filles issues de ces unions, et en exploitant pour son intérêt la force ou l'adresse des garçons... On comprend quels abus peut engendrer pareil système, surtout lorsque des centres européens viennent solliciter la cupidité et la sensualité du Noir : on assiste alors à l'exploitation régulière des enfants, surtout des filles, par les anciens, sans que leurs pères ou leurs mères puissent s'y opposer sérieusement, n'étant que des individualités sans autorité et sans force en face du chef de la famille[1].

Néanmoins, si dures qu'elles soient pour l'individu, ces lois sont, comme on le voit, l'expression d'un état tout contraire à cette promiscuité grégaire et inconsciente dont on nous avait parlé. Elles donnent même à l'autorité familiale une unité et une force exagérées.

D'autres prescriptions, nombreuses et caractéristiques, prennent l'enfant dès le sein de sa mère, le suivent jusqu'à la puberté, l'établissent alors dans son milieu par une initiation préalable, règlent sa vie, s'attachent à lui dans la mort et passent avec ses mânes dans le monde surnaturel où elles survivent. Ce sera l'objet de la suite de cette étude : qu'il nous suffise ici de retenir que toutes ou à peu près toutes ces lois, coutumes et pratiques, autant sociales que religieuses, se rattachent à l'organisation, à la vie et au développement de la famille, du village, du clan et de la tribu.

Mais il semble que nous ne saurions aller plus

1. Cf. Robert H. Nassau, *Fetichism in West Africa*, London, 1904.

loin sans essayer, à notre tour, d'aborder deux questions qui ont beaucoup intrigué les savants, et qui se rattachent à la famille : nous voulons parler de l'Exogamie et du Totémisme.

II. — L'Exogamie.

D'abord, ces deux institutions ne doivent pas être données comme dépendantes l'une de l'autre : si, en effet, le Totémisme entraîne l'Exogamie, l'Exogamie ne suppose pas toujours le Totémisme[1].

L'*Exogamie* est la règle qui oblige à prendre femme en dehors de son clan ou, plus généralement, de sa parenté. Cette règle semble s'être imposée à toutes les sociétés primitives : ce qui, pour le dire en passant, est assez intéressant à relever chez des « primates » qu'on ne cesse de nous représenter comme ayant dû vivre dans une promiscuité toute bestiale. En fait, les alliances consanguines sont, à des degrés divers, sévèrement interdites dans toute l'Afrique. Et l'inceste, union sexuelle d'individus qui sont parents à un degré prohibé, est partout en horreur et partout puni : son fruit est, d'ordinaire, détruit comme abominable en lui-même, dangereux pour la famille, fatal au pays.

Pourquoi cet interdit?

Des théories nombreuses et fort compliquées ont

1. Exogamie (de ἐξω, *en dehors*, et γαμία, *mariage*); a pour opposé l'Endogamie (ἐνδων, *en dedans*).

Le clan (de l'écoss. *Klaan, enfant*) est une organisation dont les membres se considèrent comme descendant du même ancêtre que leur chef, ou, plus strictement, du même ancêtre totémique.

cherché à l'expliquer sans, de l'aveu de M. S. Reinach, y parvenir pleinement[1] : c'est peut-être que ces sociologues, très savants — Lubbock, Spencer, Mac Lennan, Morgan, Durkheim —, sont allés chercher leurs explications beaucoup trop loin.

D'abord — et MM. Durkheim et S. Reinach le font remarquer très justement —, dans toutes les sociétés primitives, la femme est frappée d'un interdit sacré ou *tabou* à différentes époques de sa vie : d'où la séparation des sexes et les habitudes, en partie du moins, dictées par le sentiment de la pudeur, qui est général... Outre les raisons qu'on a pu donner de cet interdit et qui se rapportent au caractère « dangereux » du contact de la femme à ces époques, il n'est pas douteux, à notre avis, qu'on ait eu en vue la moralité de la famille...

Comment? dira-t-on. Des sauvages qui se préoccuperaient de moralité? — C'est ainsi, et ce n'est pas là le seul exemple de ce genre de préoccupations que les sauvages nous donnent. Grâce à ce tabou prohibant les alliances consanguines, l'ensemble des instincts qui se rapportent aux relations entre les sexes est réfréné, leur exercice se trouve rejeté en dehors de la parenté, la moralité familiale est assurée, et le souci, toujours dominant, de la conservation du groupe est satisfait.

Il est possible cependant que le Totémisme ne soit pas étranger à cette prescription. Si, en effet, le mari se trouvait amené à renvoyer sa femme ou si celle-ci devait quitter son mari — un double cas

1. S. Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, I, p. 157.

qu'il faut prévoir! — et si les conjoints avaient le même totem, étant parents, ce totem pourrait être offensé de ces divisions. Bref, quand mari et femme appartiennent à des familles différentes, l'un et l'autre gardent pour l'avenir une plus grande liberté : au pays noir, cette perspective est fort appréciée.

Une autre raison, d'inspiration très pratique, maintient l'Exogamie. En Afrique et en général dans tous les pays primitifs, le chef de famille a su tirer un admirable parti de ses filles : par le fait qu'elles sont recherchées, elles ont de la valeur, et si elles ont de la valeur, le plus élémentaire souci de ses intérêts commande de ne les céder que contre échange ou paiement. C'est ce qui se fait. Or, le chef de famille étant déjà le propriétaire de ce que tous les siens possèdent, il est évident qu'il ne peut tirer profit de ses filles qu'en les cédant à des étrangers. Semblablement, en cas de divorce, la « dot » devant être rendue — comme le veut la Justice —, ce retour serait sans objet s'il était fait dans l'intérieur de la famille : le chef de maison, en effet, se rendrait la dot à lui-même. Ce qui est absurde [1].

Enfin, et conformément à ce que nous avons établi, l'une des préoccupations de ce chef de maison est de se fortifier par des alliances : ces alliances permettront en effet, à lui et aux siens, de voyager plus aisément, d'avoir de plus nombreuses relations, de compter sur plus d'amis en cas de guerre ou de procès, de trafiquer sur une plus vaste étendue, de trouver autour de lui une hospitalité toujours prête, etc.

1. Cf. H. A. Junod, Les *Ba-Ronga*, dans le *Bulletin de la Soc. neufchâteloise de Géographie*, X, 1898, p. 70.

Le mariage en dehors de la parenté assure ces divers avantages.

Ces raisons ne suffisent-elles pas à expliquer l'Exogamie ? Ce sont celles, en tout cas, qui correspondent le mieux aux institutions des Indigènes et sont les plus conformes à leur mentalité.

Une fois la loi portée, admise et sanctionnée par un long usage, elle se sera imposée, en dehors même des considérations hygiéniques — auxquelles cependant les Primitifs sont moins insensibles qu'on ne pense —, comme une nécessité sociale, à laquelle on ne saurait se soustraire sans exciter la réprobation des siens et le châtiment du monde invisible.

Mais il nous semble qu'à ces divers motifs il faut en ajouter un, qui pourrait bien être le principal.

Dans leur système de culture, le principe de l'assolement est général, en ce sens qu'ils ne cultivent jamais deux fois de suite le même champ. Ils savent que le terrain s'use rapidement à produire indéfiniment les mêmes récoltes, et c'est pourquoi, disposant d'ailleurs, en général, d'espaces illimités, ils changent constamment leurs cultures de place.

Il doit en être de même, pense-t-on, des cultures humaines : sous peine de les appauvrir, « il faut changer les sangs ». D'où la pratique de l'Exogamie.

III. — Le Totémisme.

Avec le *Totémisme* nous abordons un autre problème à l'examen duquel, vu l'importance qu'on lui attribue aujourd'hui, nous sommes obligés de donner quelque développement.

J. G. Frazer, qui a fait de ce sujet une étude particulière, en donne cette définition : « Un *totem* est une classe d'objets matériels que le sauvage regarde avec un respect superstitieux, croyant qu'il existe entre lui et chaque membre de cette classe une relation intime et très spéciale[1]. » Et M. Salomon Reinach, précisant, dit, avec plus de clarté, qu'on désigne sous ce nom « l'animal, le végétal, ou, plus rarement, le minéral ou le corps céleste en qui le clan reconnaît un ancêtre, un protecteur et un signe de ralliement ». Et encore : « Le totem n'est pas un individu, mais un clan animal affilié au clan humain[2]. »

Cette expression de *totem*, qui a fait fortune, est un barbarisme tiré d'un mot des Indiens « Chippeway », de l'Amérique du Nord — car c'est là surtout que l'institution fleurit. — Selon l'abbé Thévenet, dit Frazer, le mot est proprement *ote*, *famille*, *tribu*, dont la forme possessive est *otem : nind otem*, *ma famille; kit otem*, *ta famille*, etc. De sorte que, si l'on tient absolument à se servir de cette expression qui a l'avantage d'avoir un aspect mystérieux et d'en imposer au vulgaire, on devrait au moins dire *otéisme* ou *otémisme*. Mais passons.

Ce n'est pas seulement dans l'Amérique du Nord que le Totémisme est connu : on le retrouve, ne fût-ce qu'à l'état de survivance partielle, dans toutes les parties du monde. Il peut être familial, sexuel ou individuel, soit qu'il s'applique à toute une famille ou toute une tribu, qu'il appartienne exclusivement

1. J. G. Frazer, *Le Totémisme* (trad. franç., Paris, 1898, p. 3).
2. *Ibid.*, I, p. 81.

à un sexe de ce groupe, ou qu'il soit particulier à un individu. On remarque également, et notamment en Afrique, des totems d'associations secrètes : c'est ainsi qu'au Loango il y a la « Société du Léopard », chez les Wa-nyika la « Société de l'Hyène », etc.

Le Totémisme est à la fois un système religieux et un système social, ou plutôt c'est une institution sociale et, mieux, familiale, basée sur un concept magique.

Il n'a pas créé le tabou, dont la raison d'être part d'un autre principe, mais il a été l'occasion de la création de nombreux tabous : c'est ainsi qu'il est généralement interdit aux membres de la famille qui porte le nom d'un totem ou qui se réclame de lui de le tuer ou de le manger — si ce n'est en sacrifice et par manière de communion —, de le toucher, ou même de le regarder.

Le *totem* n'est pas non plus le *fétiche*. Entre les deux, « il y a cette différence essentielle... que ce dernier mot désigne un objet individuel, tandis que le totem est une classe d'objets qui sont considérés par les membres du clan ou de la tribu comme *tutélaires*, au sens le plus large du mot. Soit, par exemple, un clan ayant pour totem le serpent : les membres de ce clan se qualifieront de « serpents », raconteront qu'ils descendent d'un serpent, s'abstiendront de tuer les serpents, élèveront des serpents familiers, s'en serviront pour interroger l'avenir, se croiront à l'abri de leurs morsures, etc.[1] »

1. S. Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, I, p. 9.

Si l'Amérique du Nord est la terre classique du Totémisme, nous en trouvons aussi, avons-nous dit, de nombreuses et curieuses traces en Afrique. Les Négrilles de la forêt équatoriale du Gabon, par exemple, ont le chimpanzé, ou *kweya*, comme totem : d'où leur nom de *Ba-Kweya* (*les Chimpanzés* ou *Chimpanzéens*), au sud du Kamerun, transformé en celui de *Bé-kü* chez les Fans, et *A-koa* chez les Mpongwés[1]. Ils ne parlent de cette espèce de singe qu'en prenant une périphrase et ne souffrent pas même qu'on prononce son nom en leur présence, dans la crainte de paraître lui manquer de respect et de provoquer son ressentiment.

Au Sud, leurs cousins les Sân ou Bushmen ont une sorte de culte pour un insecte, le *ngo*, qui se construit avec de menus brins de paille un fourreau semblable à celui des larves de phryganes, d'où il ne sort que la tête et la première paire de pattes : c'est l'emblème de la vie cachée qu'affectent et recherchent nos Pygmées. Quand ils vont à la chasse ils tâchent de trouver une de ces chenilles et lui adressent une prière pour qu'elle les aide à se dissimuler et leur permette ainsi d'approcher le gibier qui doit tomber sous leurs flèches[2].

Chez les Bantous, mêmes idées et mêmes pratiques. Les Fans, par exemple, ont une légende dans laquelle le crocodile intervient comme un ancêtre qui, après de nombreuses aventures, est immolé en sacrifice et partagé entre les premiers chefs de

1. D'après un de mes informateurs Bengas, du Cap Estérias (Gabon).

2. A. de Quatrefages, *Les Pygmées*, p. 295.

1. Jeune Chimpanzé.

2. Amulettes.

3. Types de tribu fan : chevelures parées.

famille de manière que sa vertu puisse passer en eux par cette communion étrange. C'est pour rappeler cette alliance antique que les Fans ont les dents limées à la manière des crocodiles[1].

Au Loango, les « fils de famille » ont quatre totems, ce qui complique singulièrement pour eux la question des prohibitions matrimoniales : celui de leurs deux premiers ancêtres — le premier couple qui donna naissance à la tribu —, celui de leur père et celui de leur mère[2].

Sur la Côte Orientale, le totem des Wa-nyika est l'hyène. Quand un de ces animaux est trouvé mort ou a été tué, les anciens organisent une cérémonie funèbre comme pour l'un des leurs. On bat le tambour sacré, et de toutes parts les cris et les lamentations retentissent. L'animal enterré, on égorge un bœuf ou une chèvre et, pendant trois jours, on mange et l'on boit en ne s'interrompant que pour pleurer le « frère » défunt. Tout le monde doit, à cette occasion aussi, se raser la tête.

Les Zoulous entretiennent des serpents apprivoisés qui ne leur font aucun mal, auxquels ils témoignent un affectueux respect, et qu'ils nourrissent comme des parents.

Ces exemples pourraient être multipliés indéfiniment; mais nous avons hâte d'arriver à la discussion du système, qui, dans ces dernières années, a pris une importance considérable.

1. P. H. Trilles, *Proverbes, légendes et contes fâns*, Neufchâtel, 1905, p. 114.

2. R. E. Dennett, *At the back of the Black Man's mind*, London, 1906, p. 154.

Tout en constatant « qu'on n'a pas encore donné d'explication satisfaisante de l'origine du Totémisme[1] », J. G. Frazer écrit : « Comme le fait d'attribuer les qualités humaines au totem constitue l'essence même de l'institution, il est évident qu'une divinité issue d'un certain nombre d'animaux et de plantes, ou les comprenant, doit tendre de plus en plus à rejeter ses attributs naturels qui se contredisent et s'annulent l'un l'autre, et à ne retenir que les qualités humaines qui sont pour l'intelligence du sauvage l'élément commun de tous les totems dont elle est la résultante complexe. Bref, le totem de la tribu tend à devenir un dieu anthropomorphique. » De sorte que « nous trouvons dans la philosophie totémique elle-même des traces de la formation d'une divinité supérieure, et distincte de tous les individus de l'espèce totémique[2] ».

Partant d'un autre point de vue, à la suite de W. Robertson Smith, de Jevons, et de toute une école, M. Salomon Reinach vise au même but, et fait de l'Animisme et du Totémisme le point initial de l'évolution religieuse et sociale de toute l'Humanité. Ce serait d'après cette école, la forme primitive de la zoolâtrie et de la dendrolâtrie qui aurait donné lieu à la culture des céréales, à l'élevage, à l'agriculture, à l'industrie, à l'utilisation et à la combinaison des métaux, sans parler de la constitution de la famille et de ce qui l'accompagne. A la base de tout cela, M. Reinach voit la Religion, « ensemble de freins spirituels qui restreignent l'activité et la

1. J. G. Frazer, *Le Totémisme* (trad. franç.), Paris, 1898, p. 134.
2. *Ibid.*, p. 127.

brutalité de l'homme, c'est-à-dire un système de tabous... portant à la fois sur le règne humain, le règne animal et le règne végétal, que le sauvage, nécessairement animiste, est incapable de distinguer avec précision[1] ».

« Or, ajoute-t-il, dans la mesure où le système des anciens tabous concerne les relations de l'homme avec l'homme, il forme le noyau du droit familial et social, de la morale et de la politique; dans la mesure où il concerne le monde animal et végétal, il constitue le totémisme[2]. »

M. E. Durkheim, au fond, appartient à la même école, mais comme il est sociologue, il fait tout sortir de la sociologie. D'après lui, le vrai Primitif a été dans l'état d'*athéisme passif* dont parle Herbert Spencer, et il y serait indéfiniment resté s'il n'avait cédé à son instinct de se réunir en société. Théoriquement, l'homme isolé est incapable de religion. Mais l'influence exaltante exercée par les réunions en foule lui a fait entrevoir un monde nouveau : le monde des choses sacrées, qui n'est, au fond, que le sentiment plus ou moins confus de la force sociale. Or, les émotions vives, comme les émotions religieuses, tendent à se concrétiser dans un symbole. Ce symbole, ce signe de ralliement, ce drapeau, pour les Primitifs, a été le *totem*, créé d'abord spontanément, et sans qu'on pût prévoir le rôle utile qu'il pourrait jouer; mais il était naturel que cet

1. Se rappeler que, tout au contraire, la langue de nos sauvages bantous est basée sur la distinction des règnes de la Nature. Il en est ainsi de beaucoup d'autres peuples primitifs.

2. Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, I, p. 27-28.

emblème fût pris parmi les espèces d'êtres qui étaient le plus à la portée de l'homme, les animaux d'abord, puis les plantes, puis d'autres objets. Une idée générale domine, par ailleurs, le monde primitif : l'idée de la consubstantialité des choses, d'une interpénétration de tous les êtres, et par conséquent d'une sorte de force morale et physique partout répandue. C'est, en d'autres termes, la « divinité totémique », dont les totems sont les symboles, et dont les âmes humaines sont des fragments. L'idée de l'âme engendre celle de l'esprit, et celle-ci conduit naturellement à celle d'une divinité dominant la tribu entière. Puis viennent les rites, qui précisent et vivifient les croyances.

Ainsi comprise, la Divinité n'est autre chose que la société elle-même, et sa réalité, comme sa nécessité, lui vient de ce qu'elle n'est qu'un mode de représentation de la collectivité.

« Tel est le fondement solide qui fait la valeur de toutes les religions », conclut M. E. Durkheim. Et il ajoute consciencieusement : « Voilà ce que le culte a d'éternel; il n'est pas nécessaire à son existence que l'homme se représente la société sous la forme hypostasiée des dieux, ni qu'il croie à l'efficacité matérielle des rites sur les choses physiques. Mais les services moraux et sociaux que rend le culte seront indispensables et permanents tant qu'il y aura des hommes, c'est-à-dire des sociétés. C'est ainsi que la Révolution française sentit le besoin de substituer un culte nouveau au culte ancien qu'elle voulait détruire. Quand ce besoin d'un culte n'est pas senti, c'est que la société et les individus tra-

versent une crise grave, car tout être vivant doit éprouver le besoin de vivre toujours d'une existence plus intense et plus large, et de renouveler sa vie[1]. »

Admirable acte de foi, et d'autant plus méritoire qu'il se tient tout seul, planant dans un ciel vide : tel un brillant cerf-volant rattaché à la main habile d'un enfant par une imperceptible ficelle! La ficelle de M. Durkheim, ici, c'est le totémisme de quelques petites tribus australiennes, tel que nous l'ont fait connaître MM. Baldwin Spencer et Gillen, et plus tard M. Howitt. Et quand on pense que cette institution universelle, permanente, nécessaire, qu'est la Religion, est sortie de là, que son emblème initial a été un crapaud ou une chenille, que l'âme humaine, les esprits, Dieu lui-même ne sont que des créations totémiques, que, en dehors de là, il n'y a rien du tout, et que, cependant, la Religion ainsi entendue est une réalité profonde et une nécessité sociale, on se demande quel est ce mystère et quel est ce miracle, qui dépassent incontestablement tous les miracles et tous les mystères de toutes les religions...

Mais, sans plus tarder, regardant la question comme définitivement résolue, certains vulgarisateurs de la « pensée moderne », en annonçant un projet d'encyclopédie « d'enseignement populaire supérieur », tirent de tout cela les conclusions pratiques. « Dans les manifestations religieuses primitives, on ne voit pas de Dieu à proprement parler. L'homme dépend du totem, forme animale ou végé-

1. *Revue de Philosophie*, mai, juillet et décembre 1907. A. Fontana, *Cours de M. Durkheim à la Sorbonne.*

tale. Puis viennent le culte des ancêtres, les cultes locaux, les cultes nationaux, le polythéisme, le monothéisme. Les religions sont des phénomènes qui disparaissent sous l'influence de causes matérielles[1]. »

Extraordinaires initiateurs ! En lisant, après de pareilles prémisses, de pareilles conclusions, on reste vraiment confondu de l'assurance audacieuse et naïve avec laquelle, par des moyens si simples, on solutionne la question la plus délicate et la plus importante qui ait jamais été proposée au monde : la question religieuse !...

Il faudra, cependant, chercher autre chose, et la simple explication des totems nous montrera que cette institution, pas plus que celle des tabous, n'a rien à voir avec l'origine de la Religion proprement dite. Encore moins est-elle elle-même une religion.

***

L'explication des totems,—faut-il le déclarer, malgré l'embarras qu'on éprouve toujours en mettant sa modeste personne en scène ? — je puis, il me semble, d'autant plus aisément l'essayer, que j'ai

1. *Encyclopédie d'Enseignement populaire supérieur publiée sous la direction de J. M. Lahy.* Librairie Schleicher, Paris. — Le Convent du Grand Orient s'est occupé de cette publication dans sa séance du 29 sept. 1907 : « Conformément au désir manifesté par le dernier Convent, le Conseil de l'Ordre s'est préoccupé de faire établir un résumé de l'histoire des religions pouvant convenir aux enfants qui fréquentent les écoles. Cet ouvrage de notre F.·. Lahy a paru : il est présenté d'une façon remarquable. Le F.·. Sembat insiste pour que ce livre soit répandu dans nos écoles primaires. »

La Franc-maçonnerie démasquée, n° 23 (10 déc. 1907), p. 361.

moi-même un « totem » et que je sais parfaitement dans quelles circonstances il est né...

C'était en Afrique Orientale, au Kilima-Ndjaro, une montagne superbe qui, s'élevant tout d'une pièce sur une plaine immense, presque sous l'Equateur, porte à 6.000 mètres sa tête majestueuse et calme, couverte de neiges éternelles. Pour la première fois, des voyageurs français et des missionnaires catholiques y paraissaient en nos personnes (1892)[1]. Il s'agissait, pour nous, de fonder une station sur la montagne : le chef de Kiléma, Foumba, désirait beaucoup nous garder, mais il exigeait que, avant tout, on procédât solennellement à la cérémonie de la « fraternisation » (en Amérique « totémisation »). Je fus désigné pour la chose[2]. Lors donc que, à l'heure fixée, tous les guerriers de la tribu étant présents, nous fûmes assis sur une même peau de bœuf, Foumba et moi, au milieu de la grande place du village, nos parrains ou répondants procédèrent successivement à notre interrogatoire et nous accablèrent d'imprécations, qui devaient devenir terribles au cas où nous serions infidèles à notre alliance. Puis, une chèvre blanche ayant été égorgée, on fit au bras de Foumba et au mien une entaille d'où le sang coula, le foie de la victime partagé en six morceaux fut frotté de ce sang, et nous nous les donnâmes l'un à l'autre à manger...

1. L'expédition se composait de Mgr de Courmont, du P.A. Gommenginger, du P. A. Le Roy, et d'environ 60 hommes. Depuis, trois stations de mission y ont été fondées : elles sont toutes très prospères.

2. Voir *Au Kilima-Ndjaro*, par le P. A. Le Roy (Sanard et Dérangeon, Paris), p. 231 et suiv.

Le sang de Foumba était maintenant le mien, le mien était le sien, nous étions « frères » (en swahili *ndugu*, en chippeway *otem*) : nous nous devions amitié, conseil, aide et assistance, nos intérêts étaient communs, nos familles étaient des familles-sœurs. Et, chose intéressante, il y a de cela quinze ans : pas un seul jour, au milieu de toutes les révolutions et de toutes les guerres qui ont, depuis, soulevé le Kilima-Ndjaro contre les Européens, pas un jour Foumba n'a violé sa parole... ni moi la mienne. Mes fils, c'est-à-dire les hommes de ma race, les missionnaires catholiques présents et à venir, sont devenus ses fils, comme aussi les enfants de Foumba, c'est-à-dire les hommes de Kiléma, sont devenus mes enfants : entre eux, les uns et les autres sont frères et alliés...

Or, si cette parenté par échange du sang n'est pas tout à fait le Totémisme, elle en est du moins voisine et nous aidera à le comprendre.

***

Représentons-nous l'homme primitif, marchant devant lui et poussant toujours plus loin ses explorations dans un monde mystérieux, qui s'étend davantage à mesure qu'il s'y enfonce. Nulle part, aucune créature qui lui ressemble, qui ait son attitude, son aspect, son langage, mais partout des êtres divers, qui rampent, qui marchent, qui volent, qui nagent, qui creusent la terre, et qui l'ont devancé dans la conquête du monde.

Si, en beaucoup de rapports, il leur est supérieur,

il sent vis-à-vis d'eux, en beaucoup d'autres, son infirmité. Ah ! s'il avait l'agilité du singe, la force de l'éléphant, la ruse du léopard, la finesse du serpent, s'il était petit oiseau !

Cette idée, qui, si naturellement se présente à l'intelligence infantile, l'Homme-Enfant l'a eue, il la conserve à l'époque actuelle, et, mieux encore, il prétend l'avoir réalisée...

Mais il ne s'agit pas ici, seulement, de se transformer en un animal de son choix par fantaisie et curiosité. Comme l'homme primitif est poussé, autant par la nécessité du milieu dangereux dans lequel il vit que par l'instinct de sa propre nature, à se serrer contre sa famille, il est également porté par tous ses intérêts à étendre ses relations et ses alliances. Plus il en a, plus sa famille est forte.

Or, ce qui, avant tout, constitue la famille c'est la communauté du sang.

On pourra donc, avec tels et tels hommes dont on apprécie l'amitié, la puissance et la fidélité, faire un pacte d'alliance sanctionné par l'échange du sang et consacré par un cérémonial approprié: après quoi on est de la même parenté, *ndugu*, comme on dit en Afrique Orientale, *nténé* en Guinée, *totem*, selon l'expression prêtée aux Peaux-Rouges.

Mais l'homme n'est pas le seul être avec lequel on puisse faire pareil pacte. Grâce à des pratiques mystérieuses qui sont le secret des initiés, mais qui comportent toujours échange de sang, il est possible d'appeler à soi un animal, chef d'un troupeau ou d'une bande, de se concilier ses faveurs, de bénéficier de ses forces comme de ses secrets, de se

déguiser sous ses apparences, de se transformer, de s'en faire un « frère », de conclure une alliance avec lui et sa race.

« Il y a des gens, vous dira-t-on à Zanzibar et dans toute l'Afrique, qui ont pour compagnon un animal. L'homme et la bête se connaissent. Ils s'entr'aident. Quand l'homme a besoin de la bête, il l'appelle, et elle vient[1]. »

Ne nous y trompons pas néanmoins. Par cette alliance, l'homme n'a pas seulement pour but d'atteindre l'animal tel quel et d'associer sa famille à la sienne : il vise aussi et surtout cette famille animale, renforcée par la présence et l'action d'un esprit du monde invisible, — âme de l'animal lui-même, esprit des ancêtres, ou génie tutélaire d'origine extra-humaine. De sorte que ce pacte est, *par le moyen d'une créature visible, un pacte avec le monde invisible...*

Et lorsque, après avoir ainsi longtemps vécu, à la faveur d'un pacte magique, en relations intimes avec un animal, un chef va mourir, s'il rassemble ceux de ses enfants qui peuvent le comprendre, s'il leur communique son secret, s'il leur prescrit de maintenir le pacte conclu, et s'il leur fait entendre que son esprit, au sortir de son enveloppe humaine, aimera à revenir parmi eux sous le support de son animal-frère, voilà, pour les descendants de cet homme, le *totémisme* ou la *parenté animale* constituée. Que cette famille s'étende, se multiplie, se disperse, ses représentants emporteront avec eux,

1. Paroles d'un indigène traduites textuellement (Note du P. Ch Sacleux).

sinon toujours le souvenir précis, du moins la trace de cette origine, par l'effet des divers interdits ou *tabous* qui se seront imposés vis-à-vis de la famille de la bête, devenue sacrée : cette bête sera leur « parent », souvent ils en porteront le nom et la marque, ils lui rendront leurs hommages, ils croiront que, après leur mort, leurs âmes prendront place dans sa société mystérieuse, et cette croyance entretiendra la piété de leurs propres descendants.

Ce serait là, selon nous, le Totémisme véritable. Mais il est possible et probable que, en bien des cas, cette institution, une fois acceptée, se soit rattachée, par assimilation, à d'autres origines.

Si, par exemple, un ancêtre respecté ou craint comme sorcier émérite a annoncé, fait comprendre, ou manifesté d'une façon quelconque que, à sa mort, son âme passerait en telle ou telle créature, cette déclaration suffira pour créer le culte totémique chez les descendants.

D'autres fois, on aura remarqué la familiarité d'un animal, son assiduité à fréquenter un endroit, sa manière de se présenter, et mille incidents pareils ; on consultera le « voyant » ; et l'on conclura que ces manifestations viennent d'une sympathie particulière et surnaturelle à laquelle il faut répondre.

En d'autres circonstances encore, une société secrète qui se forme, une famille qui se fonde, un individu qui veut arriver à percer, se choisit un totem qui devient un emblème et un symbole.

On pourrait multiplier ces exemples. Mais toujours l'alliance totémique suppose, à sa base, un pacte explicite ou implicite, et un pacte implique réciprocité d'égards et de services. Or, de fait, l'animal allié, habitué aux soins assidus de sa famille humaine, est pour ainsi dire « domestiqué » chez elle, et il lui témoigne souvent une familiarité étonnante, bien faite pour impressionner ces gens simples et les confirmer dans leur foi.

*
* *

Que si, maintenant, on veut bien suivre le Totémisme dans ses multiples manifestations, relevées par Tylor, Frazer, E. Durkheim et S. Reinach, on verra que notre interprétation, basée du reste sur la mentalité et les données des Indigènes, nous fournit la raison de tout ce qui intrigue ces savants.

C'est parce qu'il est censé appartenir à la parenté par la communauté du sang, rituellement obtenue, que l'animal totem n'est ni tué, ni mangé, ni maltraité, mais au contraire, souvent, entretenu avec soin, comme un membre de la famille ;

C'est pour cela qu'on en porte le deuil quand on le trouve mort, et qu'on l'enterre avec les mêmes honneurs qu'un parent;

C'est pour cela que, si on le tue, sous l'empire d'une nécessité urgente, on lui adresse des excuses, ou l'on s'efforce par divers artifices d'atténuer le meurtre commis;

C'est pour cela qu'on le pleure, après l'avoir sacri-

fié rituellement dans le but de renouveler avec lui l'alliance antique par l'échange du sang et par la communion;

C'est pour cela qu'on revêt sa peau dans certaines cérémonies religieuses, qu'on prend sa marque, qu'on porte son nom, qu'on danse et qu'on chante à sa manière, comme en famille;

C'est pour cela que les membres d'un même groupe totémique, très souvent, se disent dans leurs légendes apparentés à l'animal totem par le lien d'une descendance commune;

C'est pour cela que ces membres se reconnaissent comme parents à la marque et au nom qu'ils portent, et qu'ils ne se marient pas entre eux;

Et c'est pour cela aussi que, par une juste réciprocité provenant du pacte conclu par l'autre partie et fidèlement conservé, l'animal-parent, lorsqu'il est dangereux, passe pour épargner les membres de sa famille humaine, et seulement ceux qui lui appartiennent par la naissance, c'est-à-dire par le sang; de sorte que si quelqu'un de ce groupe est attaqué, mordu ou tué par le dit animal, c'est que cet individu n'est pas vraiment de la famille ou que, par un crime public ou secret, il ne mérite plus d'en faire partie;

C'est pour cela, enfin, que, d'une manière générale, l'animal, la plante ou l'objet totem secourt et protège les siens, qu'il leur annonce l'avenir, qu'il leur sert de guide, qu'il les guérit de certaines maladies, et qu'il les avertit des dangers imminents.

Toutes ces solutions, qui nous paraissent maintenant fort simples, répondent à autant de préoccupa-

tions des savants qui se sont occupés des totems, et en particulier de MM. Frazer et Salomon Reinach[1].

***

Ce n'est pas tout. A ce besoin que l'homme a senti de se donner des alliés dans le monde mystérieux qui l'entoure et de s'en assurer les services par un pacte religieux, avec réciproque transmission du sang, s'est ajoutée pour lui une autre nécessité instinctive : celle de se constituer en communauté séparée, de se différencier de groupes voisins, souvent jaloux, rivaux ou ennemis, de s'affirmer enfin avec les siens, suivant son tempérament propre, ses idées, ses besoins, sa « manière ». C'est pourquoi nous voyons tous les hommes, même les plus primitifs, non seulement se former en familles et en groupes, mais se donner un nom qui les distingue ; et, souvent, le meilleur qu'ils aient trouvé a été celui d'un animal dont ils avaient remarqué la force, l'adresse, l'agilité ou la beauté, d'une plante qui leur était utile ou qui affectionnait leur pays, d'un objet ou d'un phénomène qui les avait frappés. Et ainsi a pu naître l'usage de l'ancêtre éponyme[2], à qui une famille, un clan, une phratrie, une tribu fait remonter son origine et son nom.

Cette façon de se distinguer était aussi une façon de se reconnaître : car, précisément, il était impor-

1. J. G. Frazer, *Le Totémisme ;* S. Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, I, p. 17-26.

2. Eponyme (de ἐπι, et ονομα, *nom*,) qui donne ou emprunte son nom à quelqu'un ou à quelque chose.

Boucliers avec blason (Wa-nandi, Afr. Or.).

tant de suivre sa généalogie et de ne pas mêler son sang entre parents, pour obéir aux prohibitions sévères qui défendent le mariage entre consanguins. On parvenait ainsi à maintenir la famille dans les règles tracées, par le nom qui la distinguait : le « léopard », par exemple, ne se marie pas avec le « léopard », le « lièvre » avec le « lièvre », etc. Dans ces pays où l'on n'écrit pas, chacun porte ainsi partout son état civil avec soi.

C'est à cette même préoccupation qu'on a obéi en déterminant pour chaque groupement social certaines danses caractéristiques, certaines parures, certaines mutilations, certains tatouages, etc. rappelant souvent le totem. Tout est bon, on le voit, pour affirmer la lignée à laquelle on se rattache : les habitudes de vivre, de s'amuser, de combattre, la disposition des campements, des villages et des mutilations, l'habillement, la parure, etc.

Mais ce sont surtout les guerres, comportant tour à tour des surprises, des trahisons et des mêlées terribles, qui ont imposé la nécessité aux parents et alliés de se reconnaître entre eux. Et c'est pourquoi nous voyons que chaque groupement social a, non seulement son costume de guerre, mais son genre de flèches, d'arcs, de lances, de coutelas, d'armes de jet, de tambours, de cors, et surtout de boucliers qui, souvent, portent de véritables blasons. — De sorte que tout Noir d'Afrique peut dire à quelle tribu et à quelle famille appartient un Noir étranger qui passe en son village, qu'il rencontre sur son chemin, ou avec lequel il entre en lutte.

Ainsi, d'un côté, besoin de se *distinguer*, et, de l'autre, besoin de *s'allier*, voilà les deux instincts naturels qui ont poussé l'homme dans la voie du Totémisme. Lequel a précédé l'autre? Il est difficile de le dire, et, du reste, il est inutile de le chercher. Qu'il nous suffise d'en constater la vraisemblance et la réalité.

* * *

Nous n'insisterons pas non plus sur la préférence donnée au règne animal dans l'alliance totémique. Dans le monde qui nous entoure, l'animal est l'être le plus rapproché de l'homme par toutes les qualités qui le distinguent. Aux yeux des Primitifs, il a en outre certains pouvoirs mystérieux : il peut se rendre invisible, il a des charmes qui fascinent, il sait prévoir les changements de temps, les accidents, les coups heureux de la fortune, il trouve toujours à vivre où l'homme mourrait de faim, il est en relation avec le monde des esprits ; enfin et surtout, seul, il a cet élément qui établit, par voie d'échange, l'alliance ou la parenté : le sang. Tous nos intérêts nous portent donc à nous unir à lui et, par lui, aux êtres mystérieux avec lesquels il est en rapport.

Mais, en somme, le totem végétal, minéral et autre n'est que l'extension du premier, et l'homme peut y trouver les mêmes avantages : le tout dépend de la nature de chacun. Comme on a reconnu les services qu'on pouvait attendre d'un carnassier, par exemple, d'un reptile ou d'un oiseau, de même, obéissant à d'autres inspirations, on a fait une alliance sacrée avec un arbre ou un objet remar-

quable par quelque propriété. L'ancêtre, alors, l'a désigné comme étant son « allié », et il est reçu comme tel : c'est désormais l'arbre ou l'objet national [1].

Du reste, le totem n'est pas toujours choisi par une libre élection : il s'impose lui-même soit par une inspiration qu'il envoie, soit par une manifestation de l'intérêt qu'il vous porte, soit par un ensemble de circonstances qui le font accepter.

Le principe une fois admis, chacun s'est chargé de se l'appliquer à lui-même ou de l'appliquer à ses enfants. C'est pourquoi, en Amérique, où l'institution s'est beaucoup plus développée ou mieux maintenue que partout ailleurs, chaque Peau-Rouge a son totem, qu'il se donne ou qu'on lui donne, généralement après un songe révélateur. « Le plus souvent, il en porte la marque ou le symbole sur son corps, sur ses armes, sur ses vêtements. Il le dessine sur sa hutte, sur son canot. Il regarde les animaux du même nom comme ses parents, il s'abstient de les tuer ou de les chasser, il les invoque dans le danger [2]. »

En Afrique, ces totems individuels sont généralement donnés par le père, la mère ou le chef de la famille, à l'enfant, au moment de son initiation, et sur avis du sorcier. Mais ils revêtent plutôt le caractère de tabous, c'est-à-dire de noms qu'on ne doit

1. Sur 500 cas notés, on donne 40 exemples de totems se rapportant aux choses inanimées, et seulement 4 ou 5 relatifs aux corps célestes. Cette rareté très grande est un argument contre le Naturisme (d'après E. Durkheim).

2. A. Réville, *Les religions des peuples non civilisés*, I, p. 223.

pas prononcer, d'animaux ou d'objets qu'on ne doit pas regarder, etc. sous peine de mort ou de maladie. Nous en parlerons plus tard.

***

Mais dès maintenant nous avons les éléments nécessaires pour nous faire, semble-t-il, une exacte idée de l'origine, de la raison d'être et de la philosophie de ce que l'on est convenu d'appeler le Totémisme.

D'une façon générale, il repose sur l'idée que l'homme peut non seulement entrer en relation avec le monde invisible et surnaturel, mais conclure avec lui un pacte d'alliance, valable pour sa propre personne et pour sa postérité.

Seulement, comme les représentants du monde surnaturel ne peuvent pas être atteints par eux-mêmes, et que, d'ordinaire, ils n'entrent pas en rapport direct avec nous, il faut arriver à les faire agir par des êtres visibles, auxquels nous nous adresserons et dont nous ferons nos alliés : ce résultat s'obtient par des cérémonies magiques comportant, dans leur essence primitive, un pacte, avec échange de sang, sacrifice et communion. La communauté du sang, en effet, établit la communauté de la vie : et comme les animaux sont les seuls, parmi les êtres, qui puissent fournir cet élément de première valeur, c'est surtout avec les animaux — transformés et, si j'osais dire, *surnaturalisés* par la présence d'un esprit — que l'on conclura cette alliance. Les autres êtres ne seront pris que si des circonstances parti-

culières les imposent, en montrant que c'est par eux que, à telle famille ou à tel individu, se manifestera l'esprit protecteur.

Le totem ayant bien servi l'ancêtre, celui-ci en lègue le nom, le souvenir et le culte à ceux qui descendent de lui, à la famille qui est le prolongement de sa personne disparue. Celle-ci le reçoit comme un testament sacré; elle s'en sert pour se grouper sous une appellation commune, pour se reconnaître, pour se distinguer des étrangers, pour assurer la pureté de son sang — uni par un pacte sacré au sang du totem —, par le respect des interdits qui lui ont été imposés; elle s'en sert aussi pour maintenir l'alliance antique, la renouveler quelquefois, et en recueillir les bénéfices mystérieux.

A tous les enfants de la famille, au moment où ils arrivent à l'adolescence et peuvent être réputés pour des hommes, des initiations savantes révèlent cette parenté mystique, avec les avantages qu'elle confère, les obligations qu'elle entraîne, les interdits qu'elle impose, et les sanctions qu'elle exige de qui la méprise.

Alors, d'ordinaire, une cérémonie spéciale assure le renouvellement du pacte avec le nouvel initié : des marques, spéciales à la famille, lui sont données qui consacrent cette initiation et deviennent son signe de ralliement; des interdits lui sont imposés; et d'autres, qu'il avait dû garder jusque là, sont alors levés. Son enfance est finie : c'est maintenant un homme, et c'est un homme de la « famille ».

Sans doute, l'institution ne se retrouve pas, partout, dans la totalité et la pureté des phases qui

l'ont primitivement établie; mais on peut la reconstituer dans son ensemble avec les survivances qui nous en restent, et qui, toutes, se rattachent à des conceptions identiques.

***

Mais, après cet exposé, le Totémisme garde-t-il l'importance fondamentale qu'on essaie de lui donner? Nous ne le croyons pas.

Le Totémisme est un moyen dont les hommes primitifs se sont servis pour unir, distinguer, fortifier, et étendre la famille, par un pacte magique.

Il ne *crée* ni la conscience religieuse, ni la morale, ni la croyance aux esprits, ni le sacrifice, ni la communion : il *suppose*, au contraire, *tout cela déjà existant*, et il s'en sert lui-même pour se constituer et pour se perpétuer. Pour faire une alliance avec un être invisible, il faut croire qu'il existe : on ne s'allie pas avec le néant.

Il n'est donc pas la Religion primitive, il n'est même pas une religion, et pas même une partie de religion. C'est un pacte magique familial et social.

Et, comme conclusion, nous définirons le Totémisme : « Une institution consistant essentiellement en un pacte magique, représentant et formant une parenté d'ordre mystique et supranaturel, par lequel, sous la forme visible d'un animal et, exceptionnellement, d'un corps végétal, minéral ou astral, un esprit invisible est associé à un individu, à une famille, à un clan, à une tribu, à une société secrète, en vue d'une réciprocité de services. »

En parcourant les divers ouvrages relatifs à l'Histoire des Religions, à leur origine et à leur transmission, on est surpris de constater que l'importance de la Famille, dans cette conservation des croyances et du culte, ne paraît pas avoir été remarquée.

Il est vrai, l'école sociologique relève, en l'exagérant même, l'influence qu'a sur la Religion la tradition, l'éducation, la suggestion, l'autorité, etc. Mais elle dépasse la mesure en faisant de la société la cause génératrice de toute religion.

Si cette doctrine était vraie, l'homme isolé serait resté l'*athée passif* qu'elle place au commencement, comme on l'a déjà remarqué : or les Négrilles, qui vivent à l'état de dispersion en Afrique, ont une religion et une morale parfaitement définies. Et d'ailleurs ne sait-on pas, par l'exemple des anachorètes, que la solitude est au contraire très propre à l'alimentation de la pensée religieuse?

De plus, pour que la société exalte le phénomène religieux, il faut déjà, évidemment, qu'il existe dans la conscience individuelle.

Et enfin, si l'homme religieux obéit à une force extérieure, en laquelle il croit et à laquelle il se soumet, il sent bien que cette force n'est pas la société, ni même l'autorité sacerdotale prise en elle-même; cette « force contraignante » lui vient de plus haut· elle lui vient de l'Invisible.

La vérité est autre.

Aux origines de l'Humanité, la société fut sans doute longtemps sans action sur la Religion, pour la bonne raison qu'elle fut sans doute longtemps à se constituer, dans un monde où nulle frontière ne

s'élevait entre les hommes et où ceux-ci, se dispersant de tous côtés, ne formaient nulle part de groupements considérables. Mais la famille est vraisemblablement de tous les temps, et c'est à cette conclusion qu'aboutit M. E. Crawley dans une étude qu'il a faite sur le mariage primitif[1] : « Nous pouvons admettre avec assurance, écrit-il, que le mariage individuel a été, aussi haut que nous puissions remonter, le type régulier de l'union de l'homme et de la femme. La théorie de la promiscuité appartient, en réalité, aux conceptions mythologiques de l'intelligence... Ces mythes sont intéressants, mais sans valeur scientifique. »

La famille primitive ayant donc reçu la Religion, dans des conditions qui restent à déterminer, la garda et en assura la transmission en se l'incorporant de telle sorte qu'aucune phase notable de la vie familiale ne pût se passer de la Religion, et qu'aucune manifestation considérable de la Religion ne pût se produire en dehors de la famille et sans elle.

De son côté, l'exogamie a eu sur la famille une influence moralisatrice incontestable; et c'est pourquoi elle s'est maintenue.

Mais on n'en saurait dire autant du Totémisme. Le Totémisme s'est attaché à la famille et au clan comme, partout, la Magie s'est attachée à la Religion. Son action étant surtout d'ordre superstitieux, il a pu disparaître non seulement sans inconvénient, mais avec avantage. La Religion seule suffit à maintenir la Famille...

1. E. Crawley, *The mystic Rose, A Study of primitive mariage*, London, 1902.

CHAPITRE IV

LA CROYANCE : LE MONDE INVISIBLE, L'AME, LES MANES, LES ESPRITS, DIEU

Les trois plans du monde invisible. I. — L'AME HUMAINE. La nature de l'âme. Ce que disent les langues bantoues. Quelques rapprochements. Les différentes formes de l'âme. L'extériorisation. D'où vient l'idée de l'âme ? La mort et les funérailles : leur enseignement.

II. — LES MANES. Où vont les âmes désincarnées ? L'Ombre. Le *Mzimu*. Vers les régions supérieures. Les revenants. La survivance.

III. — LES ESPRITS. Les esprits tutélaires. Ce qu'enseigne la langue. Esprits mauvais. Pas de « Prince du mal ». Les génies. Nouvel examen du Naturisme et de l'Animisme.

IV. — DIEU. La croyance en Dieu démontrée par son nom: Nouvel appel aux langues bantoues. Quelques méprises. Un signe de régression. Autres remarques.

Où est Dieu? Qu'est il ? D'où vient-il ? Réponse des savants ; réponse des Primitifs. Quels sont ses attributs ? Deux témoignages compétents. La foi religieuse des Bantous.

Si peu que nous soyons entrés jusqu'ici dans la conception générale que les Primitifs se font des êtres et des choses, nous avons déjà pu remarquer néanmoins que, pour eux, cette nature visible, sensible et expérimentale dont nous constituons l'un des éléments — l'élément vivant, animé et raisonnant —, n'est qu'une partie de l'Univers. Il en est

une autre : et comme le jour entier comprend deux phases, l'une obscure et l'autre lumineuse, ainsi la vie présente se prolonge en une vie ultérieure, et le monde visible se dédouble, pour ainsi dire, en un monde invisible.

Or, ce monde invisible, en quoi consiste-il, quels en sont les éléments?

Si nous n'avions la crainte constante de déformer les croyances de nos indigènes en essayant de les mettre en ordre, nous dirions que, pour eux, le monde invisible se compose comme de trois plans, dont le premier serait formé par les Mânes des morts, le second par les Esprits d'origine extra-humaine, et le troisième par cet Etre souverain que nous avons déjà rencontré comme le maître mystérieux de la Nature et auquel nous ne trouvons pas de nom plus juste à donner que celui « de Dieu ».

I. — L'âme humaine.

Au premier plan, les *mânes*, c'est-à-dire les âmes humaines dégagées par la mort des liens de la matière corporelle et continuant, dans l'au-delà, à vivre de leur vie. C'est en ce sens à peu près que l'entendaient les Latins, auxquels ce mot est emprunté[1].

1. La différence est d'abord que les Latins plaçaient les « Mânes » dans le monde souterrain, tandis que les Noirs leur donnent un habitat plus étendu. De plus, le mot « Mânes » (du vieux mot *manus* ou *manis*, *bon*, qu'on retrouve dans le composé *immanis*) signifie à proprement parler les « esprits bons », par opposition aux *larvæ* et aux *lemures*, qui sont surtout des « esprits d'épouvante, des revenants, des fantômes ». *Dict. lat.* de Freund et Theil. — Ainsi, primitivement, *manis*, pl. *manes*, était un adjectif qu'on ajoutait au mot *Dii*, pris dans le sens d'*esprits* : *Dii manes*.

Cette croyance aux mânes et le culte qui leur est rendu sont tellement caractéristiques chez nos Noirs que l'on a quelquefois désigné leur religion sous le nom de *Mânisme*. Et un excellent observateur, le major anglais Arthur Glynn Leonard, dans une étude qu'il a faite des indigènes du Bas-Niger, écrit ces paroles qu'on pourrait appliquer à tous les groupements humains de la terre d'Afrique, Négrilles, Sân, Hottentots, Bantous, Nigritiens, et même Hamites : « Parmi les Ibo et les autres tribus du Delta (du Niger), la croyance à l'existence de l'âme humaine est universelle. Pour eux, c'est un principe actif qui est éveillé et libre quand le corps est endormi. Par ailleurs, il apparaît comme quelque chose d'indéfini et d'indéfinissable, invisible quoique d'une essence particulière, étendue, tangible, d'une composition différente du corps humain, qui laisse momentanément son enveloppe pendant le sommeil, et définitivement à la mort[1]... »

Au regard de la philosophie spiritualiste, l'âme humaine est une substance simple et spirituelle, et dès lors immatérielle, intelligente, libre et immortelle. Mais pour arriver à cette notion, et pour la conserver intacte, il faut, au jugement de saint Thomas, beaucoup d'étude et de pénétration : *Requiritur diligens et subtilis inquisitio*[2]. On comprendra donc sans peine que de pauvres sauvages, dépourvus de toute culture intellectuelle, aient sur la nature de l'âme des idées fort confuses : ce qui est

1. Major Arthur G. Leonard, *The Lower Niger and its tribes*, London, 1906, p. 139.
2. Sum. Theol., p. 1, q. 87, a. 1

étonnant, c'est qu'ils aient des idées dont le fond soit si arrêté et aussi généralement répandu. Essayons de les relever, d'abord, en interrogeant leurs langues et en leur demandant le sens des mots correspondants à celui dont nous nous servons[1].

***

Voici d'abord le radical bantou *-ima*, qui signifie *être droit, se tenir debout*, et par extension *être vivant*. Il a donné naissance à un nom concret *cœur*, employé tantôt au sens propre, tantôt au sens figuré, et à plusieurs noms abstraits : *vie, principe de vie, conscience, âme humaine, mânes*, selon une gradation qu'il est facile de saisir.

Le tableau suivant, que nous abrégeons, donnera l'idée de ces formations.

Racine — IMA, litt. *se tenir debout*, fig. *être vivant*[2]

umu-tima (Rundi), principe de vie, âme.	mo-dimo (Duala), mânes (Subu),	mo-limo (pl. ba-) (Tchwana), mânes.
m-tima (Nyungwé), cœur, âme.	go-djimu (Lolo), esprit.	mo-limo (Ngala), âme.
m-tima (Y-ao), cœur.	umu-dzimu (Rundi), mânes.	m-limu (Téita), mânes.
m-tima (Bemba), âme, mânes.	umu-zimu (Zulu), mânes.	é-limu (Lolo), âme.
n-tima (Séna), cœur, âme.	mu-zimo (Makua), âme, esprit.	
m-rima (Makua), cœur, âme.	m-zimu (Swahili), mânes (Nyika, etc.)	
	n-rimu (Séna), âme, mânes.	

1. Les données linguistiques qui suivent m'ont été fournies par le P. Ch. Sacleux, C. S. Sp., ancien missionnaire en Afrique Orientale. Le P. Sacleux peut être considéré comme l'homme qui, actuellement, connaît le mieux les langues bantoues.

2. Voir la carte qui indique la position des tribus bantoues auxquelles les mots cités sont empruntés. Pour la prononciation, *u* = *ou* français; *g* est toujours dur (*gue*).

D'autres langues, en plus grand nombre, ont greffé les mêmes idées sur celle de *souffle, haleine*, le phénomène régulier de la respiration ayant été plus généralement considéré comme l'indice de la vie chez un être animé.

Rac. — OYA (Tonga du Ht. Zambèze), *respirer:*

mu-oya (Tonga), air, vent.
m-onyo (Vili), vie, âme.

omu-inyo (Héréro), vie, âme.
omw-enyo (Nyanéka), cœur, haleine, âme.
in-ina (?) (Mpongwé), âme, mânes.

omw-oyo (Ganda), cœur (siège de vie).
m-oyo (Swahili), cœur, vie, âme. (Nyika, etc.)
m-oyo (Shuna), cœur, âme.
m-oyo (Teita), vie, âme (Nyandjya, etc.)
um-oyo (Dyonga), âme.

m-otyo (Pokomo), cœur, vie, âme.
bo-moto (Yanzi), âme.
Etc. [1]

Enfin, en d'autres langues encore, le mot signifiant l'*ombre humaine* sert aussi à désigner l'*âme :* tel est le cas du fan *nsisim*[2], soit que, dans la pensée indigène, l'âme et l'ombre aient une nature commune, ou que l'une soit une manifestation de l'autre.

***

Il est intéressant de rapprocher ces différentes expressions de celles qui nous ont été transmises par l'hébreu *nephesch* et *ruah*, le sanskrit *atman*, le slave *duch*, le grec ἄνεμος, πνευμα et σκία, le latin *animus, anima, spiritus* et *umbra*. En résumé, les

1. Le verbe *Oya* n'est ici donné qu'à titre d'exemple. Dans d'autres langues, d'autres verbes ayant la même signification de *respirer* ont des dérivés identiques, signifiant *souffle, haleine, principe de vie, cœur, âme*, etc.

2. *Nsisim, ombre, âme*, redoublement de *nsin, forme, image.*

langues bantoues ont fait appel aux mêmes figures que les nôtres pour se représenter ce quelque chose *d'irréprésentable* que le primitif, comme le civilisé, estime être en nous le « principe de vie, » qui paraît résider dans le cœur, qui brille dans les yeux, qui disparaît avec le dernier souffle et semble se confondre avec lui, qui se projette au dehors en une ombre mouvante, et qui, en même temps, se révèle en nous comme une volonté, une intelligence et une conscience...

Quel est ce mystère ?

L'âme humaine est-elle tout cela à la fois, ou ces différentes manifestations accusent-elles plusieurs substances ? Au fond, les Noirs n'en savent rien. Ils n'ont pas là-dessus de théorie d'ensemble, leurs conceptions psychologiques ne reculent pas devant de remarquables incohérences, et l'on peut dire de tous les Bantous ce qu'écrit Dennett des Ba-vili du Loango : « Il n'y a pas grand espoir qu'on puisse donner une idée précise de la différence que les Indigènes mettent entre l'ombre vivante, la respiration et l'intelligence, d'une part, et, d'autre part, l'esprit, la conscience et le principe vital [1]. »

Les anciens Egyptiens nous ont rendu le service de laisser derrière eux des monuments, des peintures, des inscriptions, qui permettent aux savants actuels de constituer la théorie égyptienne de l'âme, avec une précision dans les contours où les anciens philosophes de la vallée du Nil ne se reconnaîtraient peut-être pas, mais contre laquelle nul d'entre

1. R. E. Dennett, *At the back the of black man's mind.*

eux ne peut plus protester. Un double — Ka —, projection aérienne du corps, se perpétuait dans le tombeau; une substance plus dégagée — *Bi* ou *Baï* — que l'on considérait comme l'essence de la nature humaine, s'envolait vers l' « autre terre », telle qu'un oiseau, et pouvait, à son gré, sortir de la tombe ou y rentrer; un autre principe lumineux — Khou —, abandonnait notre monde et se joignait au cortège des dieux; sans parler du *cœur* qui se révélait comme *conscience* pendant la vie et comme *témoin* après la mort[1].

Or, à part cette précision de doctrine qui, peut-être, est moins le fait des philosophes de la vallée du Nil que celui des savants de la vallée de la Seine ou de la Tamise, on ne peut qu'être frappé de la curieuse analogie qui, sous ce rapport, se remarque entre les croyances des anciens Egyptiens et celles des Bantous actuels.

Chez ces derniers, soit que l'âme humaine ait plusieurs formes distinctes, soit qu'elle ait plusieurs manières de se manifester, c'est elle qui bat dans le cœur et les artères, qui respire, qui brille dans le cristal de l'œil : elle est le principe de vie, et, comme telle, elle disparaît momentanément quand l'homme tombe en syncope ou en léthargie, et définitivement quand il meurt. — Elle est aussi une sorte de substance éthérée qui, pendant le sommeil du corps, reçoit la visite d'autres esprits, qui va les voir, qui s'occupe, qui « rêve ». — Elle est encore une voix intime qui nous parle à nous-mêmes, nous

1. G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 43, Paris, 1905.

inspire de bons et de mauvais sentiments, nous porte au bien et au mal, nous cause de la joie ou du remords. — Elle est enfin, peut-être, représentée par cette extériorisation de notre personne, qui s'appelle l'ombre, plus frappante et plus vivante dans les pays du soleil que dans les nôtres, — on n'est pas arrivé à se l'expliquer comme résultant de l'interception de la lumière par un corps opaque —, qui repose dans l'homme endormi et qui le suit dans la mort...

Finalement, le Noir, qui, scolastique de la bonne école sans le savoir, attribue une « forme » ou une « manière » à tout ce qui est, au minéral, à la plante, à l'animal, reconnaît instinctivement en l'homme *quelque chose* par quoi l'homme vit, se meut, a conscience de lui-même, se gouverne, raisonne, parle, rêve, et, enfin, se survit.

Ce *quelque chose* est distinct de notre corps, et n'en est pas du reste si inséparable qu'il ne puisse momentanément l'abandonner. Aussi, beaucoup de gens, grâce à un charme particulier qu'ils possèdent, souvent à leur insu, dans leurs entrailles, et qu'on peut retrouver en faisant l'autopsie de leurs cadavres, vaguent pendant leur sommeil, occasionnent des maladies et des morts, sucent, comme les vampires, le sang des hommes endormis, enlèvent le cœur des voisins, et sont la cause de mille calamités. D'autres, sorciers volontaires, se servent de ce pouvoir d'extériorisation et de déplacement, retrouvent ainsi des choses volées, passent où ils veulent, s'introduisent dans les animaux pour réaliser leurs mauvais desseins, vont la nuit assister à des réunions diaboliques, ou se dissimulent sous

forme de vapeurs, de boules de feu, de vers luisants, d'oiseaux nocturnes, etc. Mais que, grâce à des contre-maléfices, on atteigne ces esprits sous la forme matérielle qu'ils ont prise, qu'on les frappe, qu'on les tue, c'est le sorcier qui pâtit et qui meurt... Et c'est pourquoi des gens, s'étant, le soir, tranquillement endormis, ne se réveillent plus jamais...

*
* *

Voilà donc un premier point acquis, et qui, à vrai dire, n'est contesté par personne. Nos Primitifs africains croient à l'existence de l'âme humaine, tout en se faisant de sa nature un concept qui peut paraître étrange à la « saine » philosophie. Ce dernier point ne saurait d'ailleurs nous surprendre : que de systèmes de psychologie se sont déjà succédé dans les écoles, sans qu'aucun d'eux se soit définitivement imposé !

Mais d'où vient au Primitif cette idée même de l'âme ?

C'est, répondent les théoriciens de l'Animisme, de l'observation du sommeil, du rêve, de la mort, etc. et de l'explication erronée de ces états ou phénomènes naturels dont le sauvage ne trouverait pas autrement la raison.

Cette assertion nous paraît, à nous, gratuite et indémontrable. Il est impossible d'établir, en effet, d'où les premiers hommes tirèrent l'idée de l'âme ; et quant aux Primitifs actuels, qui pourra nous dire si, dans leur esprit, cette notion naît de la perception de ces phénomènes ou si, déjà existante, elle sert simplement à se les expliquer ?

Il semble bien que cette dernière hypothèse est la vraie. Et H. Schell a parfaitement raison d'écrire : « Il est évident que par âme on a toujours entendu signifier autre chose que l'haleine, la chaleur vitale,... le rêve, l'ombre ou l'image reflétée par un miroir. Même tous ces phénomènes réunis sont insuffisants à produire l'idée de l'âme. Celle-ci n'avait pas besoin de tant de détours pour naître; sans tout cela, l'homme connaissait et connaît ce quelque chose d'intérieur et de vivant, d'unique et d'insaisissable, de persistant et d'invincible qui, en lui, perçoit, juge, recherche et doute, sent et veut, aime et hait, craint et espère, détermine et est déterminé, en qui toutes ses impressions se concentrent et se compénètrent et d'où procède tout ce qu'il fait et tout ce qu'il pense. Ce n'est pas pour parvenir à la connaissance et au concept de l'âme que l'haleine, le feu, l'ombre, l'image reflétée, furent de quelque valeur, mais pour fournir, par comparaison et analogie, des images et une dénomination[1]. »

La perception immédiate des mouvements de la vie intérieure, relevée à tout instant et à propos de tout, voilà donc pour tout homme, sauvage ou civilisé, la vraie base primordiale du concept de l'âme. Mais cette perception même, plus ou moins distincte en chaque individu, se trouve confirmée par quantité de phénomènes, se rattachant les uns à la vie et les autres à la survie, qui, bien ou mal contrôlés, bien ou mal interprétés, ont établi partout, dans le monde primitif, l'absolue conviction

1. H. Schell, *Apologie des Christentums*, I, 59 (Cité par le P. W. Schmidt, *Anthropos*, 1908, p. 360).

que l'homme est animé et intellectualisé par une substance qui, tout en étant lui-même, est distincte de son corps.

Seulement, remarquons-le : c'est là une question d'ordre philosophique, psychologique et profane. La Religion s'y rattache, assurément — et la Magie aussi —, mais ni l'une ni l'autre n'en font *nécessairement* leur point de départ.

Avant de l'assigner nous-mêmes, ce point de départ, nous devons continuer notre examen, en suivant l'âme dans l'au-delà mystérieux où elle passe à la dissolution du corps qu'elle habita.

***

La mort ! Qu'est-ce que la mort aux yeux des Bantous ? — En deux mots, c'est l'excorporation de l'âme, principe de vie. Soit que Dieu la rappelle, que les esprits l'obligent à sortir, que des maléfices de sorciers rompent les liens qui l'attachent à la chair, ou qu'elle-même aspire à s'en aller ailleurs, — car ce sont là les diverses causes de mort —, l'âme, en cette heure dernière, *veut* se séparer du corps. Et, de fait, à voir les efforts du mourant, les convulsions de son corps, les contractions de sa figure et de ses membres, son agitation, son abattement, son angoisse, en un mot ce que nous appelons nous-mêmes son *agonie*[1], c'est-à-dire sa lutte suprême, ne semble-t-il pas que quelque chose est là qui *veut* partir, qui se dégage péniblement, qui s'arrache de force à la matière ?

1. Du grec Ἀγωνία, Ἀγων, combat.

Désincarnée, l'âme humaine porte un nouveau nom, mais elle reste substantiellement la même; et ici les langues bantoues restent fidèles à leur génie qui différencie par des expressions distinctes un même être passant par différents états.

***

Naturellement, les cérémonies qui accompagnent la mort et les funérailles varient suivant les diverses tribus. Mais chez toutes on peut dire qu'elles apparaissent comme les plus importantes du cours de la vie, en même temps que les plus caractéristiques, les plus significatives de la croyance en une survivance certaine.

Dans le monde visible, le Noir se serre autour de sa famille, qui a sur lui tous les droits; et parvenue dans le monde invisible, cette même famille, sous forme de mânes — *mi-zimu*, *abambo*, *koma*[1], etc. —, se perpétue dans une sorte de prolongement indéfini qui relie les survivants au dernier mort, et celui-ci à l'ancêtre primitif... Entre ces deux mondes, le rit funéraire est comme le pont mystérieux qui mène l'âme humaine à sa destinée : s'il est bien fait, l'âme aboutira et laissera les survivants en paix; sinon, elle se sentira abandonnée des siens, misérable, mal en place, et alors tout est à craindre de ses vengeances.

Ces idées expliquent les différences de traitement, suivant la qualité des morts et leur rang social.

1. Diverses expressions de signification identique, suivant les langues.

Les criminels, les condamnés, les sorciers et sorcières convaincus de maléfices, sont poursuivis dans l'au-delà par la réprobation publique et ne reçoivent aucun honneur funèbre. Dans la plupart des tribus, on les brûle à petit feu sur un bûcher de bois d'ébène, leurs cendres sont abandonnées, et leur misérable vêtement est pendu à un arbre voisin. Ailleurs on les jette à l'eau. Ailleurs encore on les tue et on laisse leurs cadavres en proie aux bêtes et aux fourmis, qui ont tôt fait de les réduire à rien. Ce sont de véritables excommuniés.

Les esclaves ne sont, en général, l'objet d'aucun cérémonial funèbre. S'ils sont nés dans la servitude ou s'ils y sont tombés, n'est-ce pas que leur esprit protecteur n'a aucune puissance? Ce sont des gens de rien : l'esclave n'a pas de famille.

Les enfants, s'ils meurent jeunes, n'ont pas droit non plus à des honneurs spéciaux.

Il en est autrement des hommes libres, surtout des chefs de famille, surtout des chefs de village, surtout des chefs de tribu : ceux-là sont plus honorés à leurs funérailles qu'ils ne le furent à aucune époque de leur vie.

Quand donc un de ces hommes, importants, riches, considérés, tombe dangereusement malade, on commence par consulter médecins, voyants et devins, on fait force remèdes et sacrifices; puis, la dernière heure arrivant, finalement tous les parents sont appelés. Le malade fait connaître ses dernières volontés, nomme ceux qui lui doivent, rappelle les affaires pendantes, charge ses enfants des vengeances non satisfaites, indique où sont ses cachettes...

L'agonie commence. Ses plus proches parents l'assistent, et même, en certaines tribus, un exorciste est appelé pour éloigner les mauvais esprits. Voici, par exemple, un des chants employés à cette occasion chez les Fans du Gabon. On remarquera que le poète, au lieu de dire ouvertement les choses, procède par allusions et figures ; c'est le genre de toutes les compositions rituelles.

Chant d'exorcisme aux derniers moments [1]

(En tournant près du mourant)

Le fils [2] est allé aux champs, voir les arbres s'ils ont fini de mûrir [3].

Répons. 1. Les arbres ont mûri. Les esprits sont errants [4]. Le temps est venu. La nuit commence. Le prisonnier est libre !

Refrain : Le fils est allé, etc.

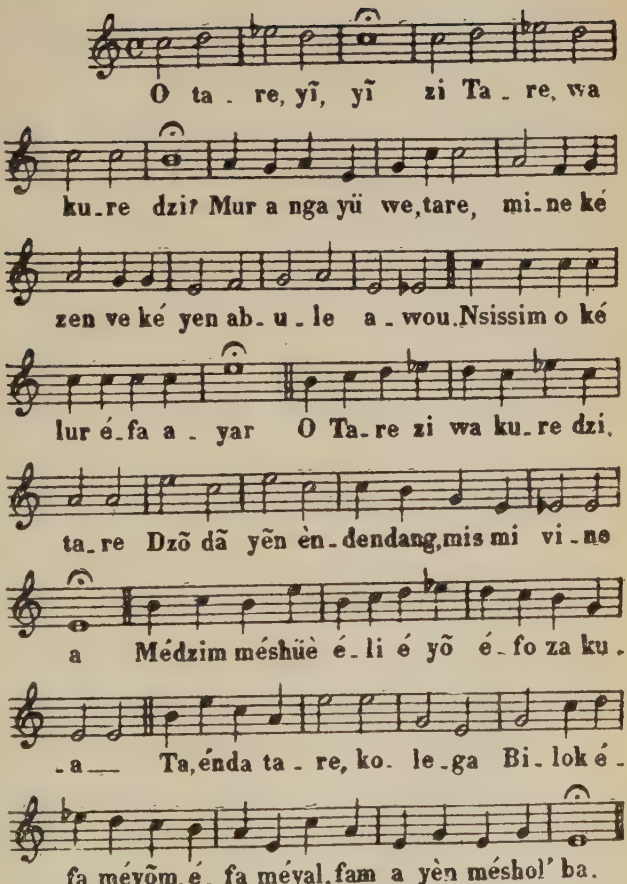
2. Le prisonnier est libre. Il passe sur la rive opposée, sans regarder derrière lui, sans regarder derrière lui...

Refrain : Le fils est allé, etc.

3. L'ombre a frôlé le foyer de la case... (*Très lentement.*) Je vois une étincelle, qui passe comme une luciole, qui tourne, qui vole autour d'un rotang... Oui !

Lamentation des femmes : yi ! yi ! yi ! yi !...

1. Ces chants sont dits par les femmes.
2. Le fils aîné, l'héritier.
3. C'est-à-dire voir si la vie du père est mûre.
4. Les esprits des ancêtres, qui viennent chercher celui-ci.


O ta - re, yĩ, yĩ zi Ta - re, wa
ku-re dzi? Mur a nga yü we, tare, mi-ne ké
zen ve ké yen ab-u-le a-wou. Nsissim o ké
lur é-fa a - yar O Ta-re zi wa ku-re dzi,
ta-re Dzõ dã yẽn èn-dendang, mis mi vi-ne
a Médzim méshüè é-li é yõ é-fo za ku-
-a Ta, énda ta - re, ko-le-ga Bi-lok é-
-fa méyõm, é-fa méyal, fam a yèn méshol' ba.

Voici un autre chant dont, à titre de spécimen, nous donnerons le texte indigène et la musique.

O taré, yi! yi! zi, taré, wa kuré dzi?	O père, hélas! hélas! pourquoi, père, abandonnes-tu ton foyer?
Mur a nga yü wé, taré!	Un homme t'a tué, ô père...
Miné ké zen ve ke yèn abulé awu.	Vous chercherez[1] la vengeance de sa mort...
Nsisim o ké lur éfa a-yer.	Ton ombre passera sur la rive opposée...
O taré, zi wa kuré dzi, tare?	O père, pourquoi abandonnes-tu ton foyer, ô père?
Dzo da yên êndêndang; mis mi vine a,	Le ciel s'est éclairé; et les yeux se sont obscurcis.
Médzim méshüé éli é go, éfo za kua.	L'eau (la vie) tombe de l'arbre goutte à goutte. Le rat (l'âme) est sorti de son trou.
Ta! ènda taré, kolega bilôk èfa méyom èfa meyal.	Voyez! C'est la maison de mon père. Cueillez les herbes funéraires, (aspergez) à droite, (aspergez) à gauche...
Fam a yên méshol' ba!...	Un homme voit maintenant les choses invisibles!...

Ces deux chants méritaient d'être reproduits : leur inspiration ne manque ni de mouvement, ni d'idées, ni de grandeur[2].

***

Aussitôt que la mort est constatée, une explosion de cris, de pleurs et de gémissements stridents, très caractéristiques, s'élève et se répand dans le village; puis tout rentre dans le silence. Les parents viennent reconnaître le mort. On pare le cadavre, on lui ferme la bouche et les yeux, on le lave, on lui vide, par de longues pressions, l'estomac et les in-

1. Se rappeler que les femmes s'adressent aux hommes présents.

2. Ces deux chants m'ont été communiqués par le P. Trilles, C. S. Sp., missionnaire au Gabon.

testins; dans certains pays, on le peint avec une couleur faite de poudre de bois rouge délayée dans de l'huile de palme, on l'entoure d'une prodigieuse quantité d'étoffes, et si l'habitude n'est pas d'attendre sa dessiccation, on l'enterre avec des rites variés.

Dans l'Ouroundi (N. E. du Tanganyika), on observe la curieuse cérémonie que voici. Le cadavre, sorti de la case, étant déposé près de la fosse ouverte, on découvre un peu la tête du défunt, et la femme s'avance en pleurant, puis s'agenouille près de lui, oignant la tête avec du beurre et disant :

Were! Wari invisi, yene urogo. Genda neza, iwawa! — *Sois bien! Tu étais un mâle héros. Va en paix, adieu!*

Elle fait une deuxième onction :

Were! Umugore. Genda neza, iwawa! — *Sois bien! (Ceci pour) ta femme. Va en paix, adieu!*

Suit une troisième onction :

Were! Umwana N... Genda neza, iwawa! — *Sois bien! (Ceci pour ton enfant N...) Va en paix, adieu*[1]!

Et la cérémonie se renouvelle pour chacun des enfants du défunt. Touchante expression d'une idée qui révèle la croyance à la survivance de l'homme et même à une certaine récompense! En recommandant à l'esprit du défunt « d'être bien », la femme rappelle les qualités de son mari, lui souhaite un voyage heureux dans l'au-delà, et prend congé de lui, successivement, au nom du village, au nom de ses femmes, au nom de chacun de ses enfants...

1. R. P. Van der Burgt, *Dict. franç. kirundi*, art. Enterrement.

En plusieurs pays, on enterre les morts dans leur case ou à côté; ailleurs, on les fait reposer près du village; ailleurs on a de véritables cimetières, constitués par des bosquets sacrés où les morts sont placés soit par terre, soit plutôt sur des espèces de claies; ailleurs on les dépose en des endroits solitaires, près des fleuves; ailleurs, on les abandonne aux hyènes, qui deviennent alors des bêtes sacrées; ailleurs, on les jette à l'eau; ailleurs, enfin,... on les mange! Ce dernier mode de sépulture, cependant, se pratique de telle sorte que ces « chers » défunts ne sont absorbés que par des voisins étrangers à leur famille : on échange alors les cadavres. Les femmes et les enfants ne sont pas admis à ces festins étranges : seuls, les anciens sont assez honorables pour y prendre part. En 1894, remontant le Haut-Ogoüé, au Gabon, je rencontrai plusieurs cadavres descendant au fil de l'eau, arrêtés par quelque branche d'arbre, ou tournant sur eux-mêmes en un coin du fleuve : et fréquemment nous voyions dans les arbres de la rive des hommes (des Fâns), tenant en main de longues perches en forme de crocs et cherchant à ramener à eux cette proie dégoûtante...

Quand on a l'habitude d'enterrer le mort, on l'assied dans sa tombe, ou bien on le couche dans l'attitude du sommeil, ou bien encore on lui rend la position d'un enfant dans le sein de sa mère, comme s'il était déposé là pour une seconde naissance...

Mais le deuil n'est pas fini. Depuis le décès, les lamentations des femmes n'ont cessé qu'aux heures réglementaires; elles continueront ainsi soir et

matin, pendant un temps plus ou moins long, généralement un mois.

Le deuil comporte encore un costume spécial, on se couvre d'une couleur blanche, — couleur des mânes —, puis on change tous les objets de place dans la maison, parfois même on abandonne la case et le village, on offre des sacrifices, on procède à des lustrations, on se lave, on se purifie, on se rase la tête.

Huit jours après l'enterrement, la famille se rassemble de nouveau. Puis vient le service du mois, et enfin l'anniversaire. Alors, on a eu le temps de réunir des provisions; on fait un grand sacrifice, on donne un repas, on boit, on danse, — car la danse fait partie de beaucoup de cérémonies : après le cadavre, l'âme est logée à son tour, et le deuil prend fin.

Au service anniversaire, dans beaucoup de pays bantous, surtout vers la Côte occidentale, la tête du mort est détachée, nettoyée, peinte en rouge, et renfermée dans une boîte d'écorce qu'on dispose dans une sorte de petite niche de la case où elle est surmontée d'une statuette de bois.

Parfois, la statuette est faite d'argile, et on y insère des reliques du défunt, des os, des cils, des cheveux, des ongles, etc.

Parfois, le crâne est placé dans une caverne, dans un tronc d'arbre, dans un bois sacré, etc.

Parfois encore on se contente de construire une case minuscule, où l'ombre désincarnée viendra se reposer.

Mais, si variées que soient les cérémonies du deuil et des funérailles, le but est toujours le même :

assurer le repos à l'esprit qui s'en va; s'acquitter envers lui de ses devoirs, particulièrement en accomplissant les rites qui lui sont dus, et, s'il y a lieu, en le vengeant; l'empêcher de revenir, soit en le dépistant, soit en lui donnant satisfaction par des sacrifices, soit en l'effrayant par des cris, des conjurations et même des injures; enfin se purifier des souillures et se débarrasser des influences qu'on aurait pu contracter à cette occasion.

Et de tout ce cérémonial ressort l'idée évidente de la survivance de l'homme à lui-même...

II. — Les Mânes.

Où vont les âmes désincarnées et que deviennent-elles? C'est là une question fort embrouillée, surtout si l'on veut une théorie qui s'applique également à l'ensemble des tribus bantoues : ni les données que peuvent fournir le commun des Indigènes, ni les nombreux détails qu'on trouve dans les relations et les études des voyageurs, ne permettent de constituer ce que l'on pourrait appeler une théorie complète et rationnelle de la survivance des âmes. Pour démêler un peu cette question, pourtant capitale, et éviter les méprises, les contradictions et les incohérences dans lesquelles Noirs et Blancs tombent d'ordinaire, il est nécessaire d'en revenir aux distinctions déjà signalées dans la conception de l'âme humaine. Prenons, en outre, comme exemple directeur, un peuple bien étudié et où les traditions anciennes paraissent s'être assez bien conservées : le peuple vili, de Loango.

1. — Nous trouverons ainsi, d'abord, que ce *quelque chose* dont les Noirs ont constaté l'existence comme associé à la matière corporelle et constituant l'être humain, a une partie périssable et une partie permanente. La première est cette *ombre* humaine, *forma corporis*, avec ce souffle vivant et ce principe vital dont il a été déjà question : tout cela est attaché au corps et le suit dans sa ruine mortelle... C'est pourquoi, parfois, certaines déclarations des Indigènes ont pu laisser croire que, d'après eux, rien ne subsiste de nous, après que la mort a réduit notre corps en poussière. Ces misérables restes, en effet, « qui n'ont de nom dans aucune langue », n'ont plus ni ombre, ni respiration, ni mouvement. Et par là nous mourons vraiment tout entiers...

*
* *

2. — Mais il n'en est pas ainsi de cette partie essentielle de l'âme — qu'on me permette de parler ici en philosophe bantou — qui constitue à proprement parler notre personnalité spéciale, individuelle et distinctive : c'est ce qui, dans les langues de l'Afrique orientale surtout, est connu sous le nom de *m-zimu*, *n-simu*, *n-simo*, *mu-zimu*, *umud-zimu*, *mo-dimo*, *mo-limo*[1], etc., et que l'on peut traduire par *mânes*.

Voilà ce qui, vraiment, survit à la dissolution du corps et forme, sous le nom de culte des ancêtres, ou *mânisme*, le principal objet de la religion des Bantous et, l'on pourrait dire, de presque tous les

1. De la racine *ima* (déjà citée), *être vivant*

peuples anciens. Ces mânes ont droit à nos respects, à nos hommages, à nos offrandes, à nos sacrifices. Nous devons en outre, puisqu'elles ont perdu leur corps mortel, leur préparer l'habitat qui le remplace. En Afrique Occidentale, c'est le crâne même du défunt que l'on conserve soigneusement dans la case familiale, ou dans une sorte de niche ménagée au fond de la maison commune du village, ou enfin dans une véritable petite chapelle que certaines tribus construisent à côté de leurs cases. D'autres fois, les mânes sont censés habiter sous la varangue, ou près du foyer.

Ailleurs, à mesure qu'on s'avance vers l'Est, on trouve des constructions minuscules, soit à l'entrée des villages ou dans les villages mêmes, soit au carrefour des chemins : c'est la case du *mzimu*.

Ailleurs encore, ces mânes sont supposés rester près de leurs tombeaux, dans les cimetières, ou bien à l'endroit même où l'homme est tombé. C'est pourquoi, sur les chemins des caravanes, on voit souvent des tas de pierres, de brindilles, de feuilles même, qui s'amoncellent en forme de *tumulus*, auquel chaque passant ajoute quelque chose, un caillou, une petite branche ou une poignée d'herbe.

Mais ces âmes désincarnées aspirent à rentrer dans des objets qu'elles affectionnent, dans des animaux vivants, et même dans des créatures humaines, notamment dans des enfants de leur parenté.

Un jour, Kingarou, chef d'un village que nos missionnaires avaient visité, sur la Côte orientale, vint à Zanzibar pour nous presser d'aller nous établir chez lui, à Mandéra. Quelqu'un de nous lui ayant

donné une grande médaille, le P. Ch. Sacleux lui demanda ce qu'il en ferait : « Ce cadeau, répondit-il, m'est très précieux. Je le porterai sur moi toute ma vie, et à ma mort je le laisserai à mon fils ; car mon *mzimu* y sera entré et y reposera... »

A Mombasa, le fondateur de la colonie chirazienne, connu sous le nom de *Shehe wa Mvita*[1], s'est manifesté souvent, disent les Indigènes, sous la forme d'un serpent, principalement au jour de l'an, pendant les danses qu'on organise près de son tombeau.

Chez les Wa-rundi, lorsque le roi vient à mourir, le cadavre, enveloppé dans une peau de bœuf noir, est momifié par la dessiccation près d'un grand feu, puis exposé en plein air sur une estrade, où l'on ne cesse de lui rendre les honneurs funèbres, jusqu'à ce que le catafalque s'écroule de lui-même. Les restes sont entourés de nattes et enterrés sur place. Alors, le premier ver qui sort du corps en putréfaction est recueilli précieusement et nourri avec du lait de vache : bientôt, affirme-t-on, ce ver se transforme en serpent-python, ou en léopard, en lion, etc. C'est là que réside l'esprit du défunt : cet animal est désormais sacré, on lui porte de la nourriture, on lui fait des sacrifices[2].

Les gens du Taïta[3] ont, sur une de leurs montagnes, un lac autour duquel sont élevées nombre de petites cases où leurs Wa-rumu[4] viennent se reposer. Tous les canards et autres volatiles, ainsi que les poissons de ce lac, sont pareillement sacrés.

1. « L'ancêtre de Mvita » (nom swahili de Mombasa).
2. R. P. Van der Burgt, *Dict. franç. kirundi*, art. Enterrement.
3. Afrique Orientale, entre Mombasa et le Kilima-Ndjaro.
4. Les Mânes.

Nous avons déjà vu que les Wa-nyika ont une grande vénération pour l'hyène. Leurs voisins, les Wa-kamba, et plus haut les Wa-kikuyu, à l'imitation des Massaï, ne mangent aucun oiseau. C'est que toutes ces populations abandonnant leurs cadavres à la surface du sol, sous quelques branches d'arbre, l'esprit des morts passe dans les oiseaux, les hyènes et les chacals qui dévorent les chairs où il résidait.

Cependant, quel que soit l'habitat spécial des mânes, ils sont dans un monde qui n'est pas le nôtre, qui n'a pas notre soleil, qui est sombre, qui est froid. Chacun du reste y porte ses passions, ses affections, ses préférences, ses rancunes, ses haines. Les gens de rien, les enfants, les esclaves, les misérables, y restent ce qu'ils étaient, et leurs *mi-zimu* tombent bientôt dans une sorte d'engourdissement dont ils ne sortent plus. Mais il n'en est pas de même des mânes des chefs, des « voyants », de ceux qui se sont distingués par leurs pouvoirs surnaturels. Ceux-là avaient en eux une intensité de vie qui leur permet de se maintenir actifs et puissants, lors même qu'ils sont dégagés de la matière : ils s'intéressent à ceux qu'ils ont connus, ils partagent leurs afflictions, ils prennent part à leurs fêtes, ils vivent en un mot de la vie de la famille et de la tribu. Par ailleurs, ils ont des pouvoirs supérieurs à l'homme, sur les vents, sur la pluie, sur les cultures, sur le gibier; ils peuvent se manifester aux vivants; ils aiment à se choisir certains lieux préférés, comme des bosquets, des collines, des cavernes, des tombeaux, où leur action se montrera plus efficace et où ils recevront avec

plus de plaisir les hommages des mortels; ils prennent aussi possession des hommes, surtout quand on les néglige, et ils ne les quittent que moyennant de longues cérémonies et de larges offrandes.

***

3. — Ce n'est pas tout, certaines populations entrevoient pour les ombres de leurs morts une autre vie que celle-là, une vie supérieure où, sans être complètement dégagées des intérêts humains, elles n'y sont pas totalement absorbées. Les Fans, par exemple, estiment que s'il y a dans l'homme un principe obscur qui va se perdre dans la nuit, il est un principe lumineux qui brille dans le cristal de l'œil et va rejoindre la lumière du soleil. Ce monde invisible, où passent les âmes qui sont dans de bonnes conditions pour être heureuses et puissantes, est, au fond, dans la pensée de ces peuples, le monde de Dieu. Ecoutons un observateur très autorisé nous parler des croyances du Nyandjya (ou Nyassa) :

Mzimu utsala wa-moyo muntu akafa; Mzimu u-uluka-uluka; ndi-u-muka komwe kumuka mizimu ya ântu ônse aka-fa; i-uluka ngati mpèpo; i-kala mônga ngati mamwe akala Mulungu i-dziwa zonze; muntu a-nga-dândaule kwa Mzimu, mzimu ndi-ku-m-va iye; mizimu i-na-dza ku-tulo kwanga; muntu a-ka-funa ku-nka ko opsya ndi-m-bwèza. Muntu a-gwidwa ndi mzimu, kuti a-uze ântu ônse a-mve.

***

Rev. D. C. Scott.

Le *mzimu* reste vivant (quand) l'homme meurt; l'âme vole vole; elle va là où sont allées les âmes de tous les hommes (qui) sont morts; elles volent comme le vent; elles habitent en quelque sorte comme là où habite Dieu; elles connaissent tout; quelqu'un se plaindrait-il au *mzimu* le *mzimu* entend lui; les *mzimu* viennent dans le songe de moi; quelqu'un tombera-t-il dans le danger, il le fera retourner; quelqu'un est-il possédé par le *mzimu*, c'est pour que il dise à tous qu'ils l'écoutent.

4. — Mais il y a la contre-partie. Comme les Latins avaient les Mânes, qu'ils honoraient et dont ils attendaient du bien, ils avaient aussi les Larves et les Lémures, spectres, fantômes et revenants, qui n'étaient susceptibles que de mal faire. Il en est de même chez nos Noirs. Dans leur esprit, ces spectres sont apparemment les âmes désincarnées qui « ont mal tourné » : celles des sorciers, des condamnés, des criminels, de tous ceux qui ne méritent pas la place, les honneurs et les privilèges réservés aux mânes. L'apparition de ces spectres, qui excite partout une grande frayeur, est aux yeux de celui qui les voit, le signe d'une mort prochaine pour lui ou pour quelqu'un des siens. Par de savants maléfices, les sorciers peuvent les appeler à leur service, leur faire prendre la forme d'un léopard, d'un caïman, d'un hippopotame, et exercer ainsi leurs mauvais desseins en tuant beaucoup de monde. Bref, de la part de ces âmes damnées on ne peut rien attendre de bon... C'est à elles que la Magie fait surtout appel.

***

A l'opposé du Loango, prenons, en Afrique Orientale, le peuple Nyika. Dans un ouvrage consciencieux, Krapf et Rebmann ont réuni, autour du mot *Koma*, esprit des morts, mânes, des textes indigènes qui nous éclaireront sur sa portée [1].

1. Dr L. Krapf et Rebmann, *Dict. Nyika-English*, 1887, art. Koma.

Koma za kutche, na za kulume.

Koma za tsawe-ye zidzimgwira akale mu-ganga.

Koma ana-losa : Koma-ye inagolozéra. Mutu hiyu, akiloha mutu yudzefwa, be yandafwa kéri.

Koma idziroda utu undaokudza; tchamba ni viha, tchamba ni ndzala, kahumanya.

Kudzilamuka rivèho rèro : ridzitchira na atu kidza. Be, ni atu a Mulungu-ni, ona-tsèmbèra tsi yao.

Mvula idzitchira na koma; usiku, ana-laula tsi.

Yudzigwirwa ni mukoma wani? Yudzigwirwa ni mu-koma wa tsawe-yé.

Sigombe hivyo, undamu-urrira mi-koma; koma anda-kwenda msirimia kwa mfundo wa babaye.

Angue atu adzerya wari, nako ni kadonge ka koma, adzeko megurirwa hivo ndjirani.

Ni kitu tchani hitcho? — Ni kitu tcha koma.

(Il y a) les esprits du côté gauche, et du côté droit.

Les esprits de ses ancêtres sont entrés en lui pour qu'il soit sorcier (voyant).

L'esprit produit les rêves : ce qu'il voit s'accomplira. Cette personne, si elle rêve qu'une personne meurt, eh bien, elle mourra pour de bon.

L'esprit annonce ce qui doit arriver; si c'est la guerre, si c'est la famine, il vous le fait savoir.

Il s'est élevé une tempête aujourd'hui : elle a passé avec une troupe. Eh! bien, ce sont ceux de chez Celui-d'en-haut, ils se promènent chez eux.

L'orage a passé avec l'esprit; la nuit, il visite la terre.

Il est possédé de quel esprit? Il est possédé de l'esprit de son grand-père.

Ne gronde pas ainsi (l'enfant), tu vas faire venir les esprits; l'esprit viendra le tracasser à cause de la colère de son père.

Lorsque les gens mangent du riz, là est (doit être mise de côté) une boulette pour l'esprit, il reçoit sa part ainsi sur le chemin.

Qu'est-ce que cela? — C'est la chose (la part) de l'esprit.

***

Ces quelques données, si résumées qu'elles soient, achèvent de nous montrer à l'évidence que nos Noirs croient fermement à la survivance des âmes. Mais cette survivance doit-elle être indéfinie?

Nouvelle et difficile question, trop déliée et d'ailleurs trop théorique pour faire l'objet des spéculations d'hommes essentiellement pratiques. Il

semble cependant, à consulter la généralité d'entre eux, que le degré de survivance après la mort se mesure, comme on l'a déjà indiqué, par la force de vie contenue dans l'âme des choses et des êtres : ainsi l'âme des objets matériels, des plantes et des animaux, dépendant essentiellement de leurs éléments, disparaît avec eux[1]; il en est de même à peu près de celle des petits enfants qui ne savent pas répondre à l'appel de leur nom; les enfants plus grands, les esclaves, les gens de rien, n'ont pas non plus d'esprit qui persiste bien longtemps après eux; les mânes des hommes libres ordinaires finissent elles-mêmes par tomber en une certaine torpeur dont elles ne se relèvent plus. Mais il en est d'autres, bonnes et mauvaises, âmes de grands chefs, âmes de grands sorciers, dont l'activité paraît indéfinie, car on cite comme encore puissants certains esprits de familles et de tribus qui, après avoir occupé tel et tel pays, ont depuis longtemps disparu.

Quant aux notions philosophiques et théologiques d'immortalité et de rémunération, telles que nous les comprenons, elles semblent dépasser la portée de ces intelligences peu aptes à la spéculation; on les y distingue à peine, et les indigènes ne s'y arrêtent guère. En fait, leur esprit ne suit l'âme dans l'au-delà du monde invisible qu'autant que son action les intéresse dans leurs personnes ou dans la personne des leurs. Le reste n'est plus leur affaire. D'ailleurs, s'ils croient fermement à la survi-

1. Il faut excepter cependant, comme pour les hommes, certains animaux censés supérieurs : c'est ainsi qu'à l'île Pemba (près de Zanzibar), on honore le *mzimu* du chat.

vance des âmes, aussi fermement que s'ils les avaient vues de leurs yeux, que savent-ils de la condition qui leur est faite dans le monde mystérieux où elles sont passées ? Et les Fâns du Gabon font écho à tous leurs frères Bantous, quand ils s'en vont répétant, avec une sorte d'angoisse impuissante :

« La mort est comme la lune ; qui en a vu l'autre côté ? »

III. — Les Esprits.

Cependant, parmi ces âmes excorporées qui gardent, avec leurs passions, leur puissance pour le bien et pour le mal, il en est qui vont se dégageant peu à peu des faiblesses et des imperfections humaines jusqu'à prendre rang parmi les vrais esprits et à se confondre avec eux : car il y a de ces esprits qui semblent n'avoir rien de commun avec l'homme, ni par leur origine ni par leur nature.

Tel paraît bien être au Gabon l'*Ombwiri* (pl. *Awiri*). « Comme ce terme est usité au pluriel aussi bien qu'au singulier, remarque M. Robert H. Nassau après J. L. Wilson, il représente évidemment une classe ou une famille d'esprits. Ces esprits sont regardés comme tutélaires ou gardiens. Presque chaque homme a son *ombwiri*, auquel il ménage une petite case près de sa maison. Tous les maux auxquels il échappe en ce monde, et toutes les bonnes fortunes qui lui arrivent, sont attribués aux bienveillants offices de cet esprit gardien. Et ici nous retrouvons les Lares et les Pénates[1] des Latins.

1. Les « dieux lares » (du latin *lar, laris*), à l'origine, veillaient sur les champs ; plus tard, ce furent les gardiens du foyer fami-

« L'*ombwiri* est encore regardé comme l'auteur de tout ce qui paraît merveilleux ou mystérieux autour de nous. Toute forme remarquable dans l'aspect physique d'une contrée, tout phénomène notable dans les cieux, ou tout événement extraordinaire dans les affaires humaines, est assigné comme dû à l'influence de l'*ombwiri*. Ses résidences favorites sont le sommet des hautes montagnes, les cavernes profondes, les rochers élevés, ou la base des grands arbres de la forêt. Et quoique l'on ne considère pas son caractère comme méchant, on se garde cependant avec soin de toute familiarité déplacée dans ses rapports avec lui : on ne passe pas dans un endroit où il est supposé habiter sans, par exemple, garder le silence. C'est le seul de tous les esprits reconnus par la population qui n'ait pas son organisation sacerdotale, ses rapports avec l'homme étant directs et immédiats [1]. »

« L'*ombwiri* est de bel aspect; mais on le voit rarement. Il est blanc comme un Européen. » Et le Dr Nassau ajoute que de même que les âmes des criminels peuvent devenir des esprits malfaisants, « les âmes des chefs distingués ou d'autres grands hommes se transforment parfois en *awiri* [2] ». C'est ce que nous avons déjà dit.

Cette idée que l'homme a un esprit tutélaire qui s'intéresse à lui et à son foyer se précise en cer-

lial. Les « pénates » (de *penus*, provisions) étaient originairement les esprits du garde-manger. Ni les uns ni les autres n'étaient d'origine humaine.

1. J. L. Wilson, cité par R. H. Nassau, *Fetichism in West Africa* p. 67.

2. *Ibid.*, p. 68.

taines tribus. Dans l'U-rundi, par exemple, le fond de la croyance populaire serait que l'âme humaine a une sorte d'esprit patron qui lui est associé et auquel elle est comme soudée : c'est son « démon » familier. Cette solidarité subsiste après la mort, et c'est ainsi que l'on comprend le pouvoir, pour le bien et pour le mal, des âmes désincarnées [1].

Si tutélaires que soient ces esprits, cependant, les Noirs ne se fient jamais complètement à leur humeur, d'autant que beaucoup d'autres, et qui semblent infiniment plus nombreux, ont un caractère malfaisant parfaitement déterminé.

*
* *

Quelle est la nature de ces êtres ?

Ici, la langue indigène nous vient de nouveau en aide. Nous avons constaté que, pour désigner l'âme humaine, on se sert d'expressions empruntées à des mots qui signifient *vivre*, *respirer*, etc. Cette même âme, principe de vie, une fois libérée par la mort, prend un autre nom qui se rattache, néanmoins, à un radical de signification identique : *m-zimu*, par exemple, avec ses nombreuses formes similaires, se rapproche évidemment de *-zima* , qui veut dire *vivant*, lequel se rattache au radical *-ima, être debout, vivre*.

Mais quand il s'agit de désigner d'autres esprits qui, par leur nature, nous sont étrangers, les Bantous vont chercher une image dans le monde qui nous est extérieur. Ce sera, par exemple, cette brise

1. R. H. Van der Burgt, *Dic. franc. kirundi.*, art. Mânes.

qui s'élève dans le silence, passe dans les arbres dont elle agite les feuilles, frôle nos visages, et, quoique invisible, a une action sensible, mystérieuse et troublante sur les choses de la nature visible... Et le même mot *Pépo*[1], *Pého, Om-pépo, Om-bépo,* etc., qui signifie *vent* au propre, au figuré signifiera *esprit.* Mais qu'on ne se méprenne pas : l'un n'est pas l'autre, car si le mot *Pépo, vent,* prend l'accord des choses inertes, le mot *Pépo, esprit,* prend celui des êtres vivants et animés.

*
* *

L'esprit mauvais — et c'est de lui qu'il s'agit ici — ne paraît cependant pas désigné partout par un terme qui lui est exclusivement propre, comme celui de *pépo,* opposé à *m-zimu* (mânes), que nous venons de citer. En Tchuana, par exemple, le mot pluriel *badimo,* esprits mauvais, sort de la même racine que le mot *m-zimu;* mais alors on a une autre expression pour désigner les mânes. En Rundi également, les mots *imi-tima mi-bi, esprits méchants,* et *mudzimu, mânes,* proviennent d'une même racine, mais ils forment deux vocables de sens très différent[2].

Beaucoup de ces esprits ont un nom spécifique sous lequel ils sont connus : chacun d'ailleurs a son caractère, ses manières d'être, ses pouvoirs, ses fonctions, ses exigences et ses sorciers attitrés.

1. *Pépo,* en Swahili (Zanzibar) et dans un grand nombre de langues ; *Pého* (Nyika, Nyamwezi, etc.) ; *Om-pépo* (Nyaneka, dans l'Angola) ; *Om-bépo* (Héréro).

2. R. P. Ch. Sacleux (Notes manuscrites).

Chose curieuse! Dans toute l'Afrique bantoue, plusieurs de ces démons — car nous sommes ici en pleine démonologie — sont désignés par des noms de tribus voisines et sont supposés se présenter sous la forme d'animaux, particulièrement lorsqu'ils sont évoqués dans les sociétés secrètes qui leur sont consacrées[1]. Tels sont au Giriyama (Côte orientale), d'après le Rév. W. E. Taylor, les suivants :

Nyama Mbarawa, littéralement La Bête de Brawa (pays Somali);
Nyama Mugala, — — des Gallas;
Nyama Mkamba, — — des Wa-kamba;
Nyama Mtaïta, — — des Wa-taïta;
Nyama Mkwavi, — — des Wa-kwavi, etc.

D'autres apparaissent sous des formes humaines, contrefaites ou bizarres. Le *Ka-tsumba-Kazi*[2], par exemple, se montre parfois : « Il est méchant, et comme il est tout petit, il pense facilement qu'on le méprise pour sa taille insignifiante. Si donc il demande : « Où m'as-tu vu pour la première fois? », et que par malheur on lui réponde : « Ici même ! », on est sûr de mourir à bref délai. Mais si l'on est attentif au danger et si l'on dit : « Oh! bien loin d'ici! », il vous laissera sans vous nuire, et peut-être même il vous arrivera quelque bonne fortune[3]. »

De l'autre côté du Continent, au Gabon, le Dr R. H. Nassau nous parle des *Si-nkinda* (sing. *Nkinda*) comme n'ayant jamais eu d'existence corporelle. Presque tous sont mal disposés. Ils viennent dans les villages, attirés par la curiosité ou désireux de

1. W. E. Taylor, *Engl.-Giryama Vocabulary*, 1891.
2. Litt. *La petite tante* (?)
3. W. E. Taylor, *ibid.*

se chauffer près des feux de cuisine. Parfois, mystérieux messagers, ils apportent des nouvelles de pays lointains, annonçant une épidémie, l'arrivée d'un bateau sur la côte, le passage d'un Blanc[1]. Je dois dire que plus d'une fois, arrivant dans un village, j'ai entendu affirmer de tel ou tel sorcier qu'il savait à l'avance ma visite, et il me citait les endroits où j'avais couché les nuits précédentes, ce que j'avais mangé, ce que j'avais fait, etc.

Ces sortes d'esprits aiment à tracasser les mortels et prennent souvent possession de leurs corps. Il en est de même d'une autre classe de démons, encore plus foncièrement méchants, appelés en Benga *My-odi*, qui manifestent leur action par des possessions violentes.

Mais il en est d'autres, plutôt capricieux, malins, espiègles, aimant à s'amuser des hommes, leur jouant de mauvais tours, et que l'on peut désarmer par des moyens appropriés.

***

C'est avec ces divers esprits mauvais, de nature humaine ou extra-humaine, que les sorciers de la Magie noire sont en rapport : nous y reviendrons. Mais si le mal est regardé comme une sorte de pouvoir diffus qu'on peut manier dans une certaine mesure, il ne semble pas qu'il y ait, dans l'esprit des Noirs, une puissance suprême du Mal en lutte avec la suprême puissance

1. R. H. Nassau, *ibid.*, p. 69.

du Bien. Ce dualisme systématique, qu'on a voulu quelquefois trouver en Afrique, n'existe pas : il répond à des idées préconçues, qui ne résistent pas à la simple et sincère observation des faits. Le prince du Mal ou le chef de l'Enfer fait défaut dans le vocabulaire des Bantous et en général des Africains : ceux-ci ne citent que des noms particuliers, dont les titulaires agissent en dehors de toute hiérarchie. Là où un terme propre apparaît, comme *Shetani* ou *Satana*, il est étranger, d'introduction récente et dû aux infiltrations musulmanes ou chrétiennes.

Tout au plus, pourrait-on assimiler cette notion d'un grand chef des Esprits à celle, connue en certains endroits, d'un esprit maître de la Terre, gardien des trésors cachés, présidant aux phénomènes terrestres, et correspondant au Grand Esprit maître du Ciel.

Mais ces généralisations ne rentrent pas dans la mentalité des Noirs. De même qu'ils ont des noms distincts pour désigner un même être à ses divers degrés de croissance ou dans ses divers états, de même qu'ils manquent souvent de nom générique pour indiquer une espèce, comme l'espèce « singe », par exemple, de même aussi ils ont proposé un esprit différent à chaque genre d'influence qu'ils lui ont attribué.

Et c'est ainsi que sont nés ces sortes de génies, qui, au Congo et dans une grande partie de l'Afrique, ont leurs noms, leurs attributions, leur personnel attitré, leurs cérémonies. Les uns président aux éléments, d'autres aux fleuves, aux lacs, aux forêts, d'autres aux cultures, d'autres aux voyages,

d'autres aux procès, d'autres aux maladies, etc., etc. Il y en a pour tout. Ces esprits, qui rappellent les *genii* et les *dii* des Latins, ont leurs images, leurs figures et leurs symboles spéciaux, et c'est là ce qui, à proprement parler, constitue le *Fétichisme :* nous en reparlerons à propos du culte.

***

Avant d'aller plus loin, et sans entrer dans une discussion approfondie, on peut remarquer combien ces conceptions simples, naïves, primitives, populaires, mais en même temps et jusqu'à un certain point rationnelles, diffèrent des théories compliquées, savantes, abstraites, systématiques, — et parfois ridicules —, qu'on nous a représentées comme étant la religion de nos peuples sauvages : Naturisme, Totémisme, Mânisme, Animisme, Fétichisme, etc.

Sans doute, on peut prendre l'une quelconque de ces expressions pour désigner leurs croyances et leur culte ; le tout est de savoir ce qu'on entend mettre dedans.

Jusqu'ici, en tout cas et en ce qui concerne les Bantous, on voit comment peuvent s'expliquer tant de faits étranges, cueillis çà et là par les ethnologues, confondus, groupés arbitrairement à l'appui de systèmes préconçus.

On voit que la « personnification » des éléments, des astres, des pierres, des arbres, des animaux, etc., est une pure méprise, trop souvent faite et trop souvent acceptée, mais par d'autres que nos Noirs.

On voit que la crainte des revenants qui, selon Herbert Spencer, aurait été la base initiale de la crainte de Dieu, ne constitue qu'un simple élément dans l'ensemble des conceptions indigènes, qu'il dépend entièrement de la croyance à la survivance et à l'existence de l'âme humaine, et qu'il est impossible de trouver une preuve que cette crainte ait été ou soit la raison initiale de toute religion.

On voit que la « déification » des morts, s'il est vrai qu'on la constate dans le Polythéisme grec et latin, n'est pas connue de nos Primitifs.

Au surplus, pour donner un point d'appui sérieux à toutes ces théories, il serait nécessaire de montrer que les croyances exposées, relativement aux Mânes et aux Esprits, ne coexistent chez les Sauvages avec aucune autre. Si, en effet, toutes leurs notions s'arrêtaient là, la preuve ne serait pas faite, sans doute, qu'ils n'ont jamais eu d'autres croyances et que ce sont là leurs notions initiales ; mais enfin, il y aurait dans ces théories des vraisemblances indéniables.

Continuons donc notre examen.

IV. — Dieu.

Πάντα Θεῶν πλήρη. « Tout est plein de dieux. » Les développements que nous venons de donner sur les âmes des choses et des êtres animés, sur les mânes, sur les esprits, sur les génies, montrent que cette parole d'un poète grec, dite du monde grec, peut aussi s'appliquer au monde noir. Tout y est plein de dieux ; mais Dieu lui-même, où est-il ?

Dieu ? a-t-on souvent répondu des côtés les plus opposés, on ne le trouve ici nulle part.

Or, quand on a longtemps vécu avec nos Primitifs, qu'on a pu se faire accréditer comme l'un deux, et que, entrant dans leur vie et leur mentalité, on s'est mis au courant de leur langue, de leurs pratiques, de leurs croyances, on arrive bientôt à cette constatation que, derrière ce qu'on appelle leur Naturisme, leur Animisme, leur Fétichisme, surgit partout, réelle et vivante, quoique souvent plus ou moins voilée, la notion d'un Dieu supérieur, — supérieur aux hommes, aux mânes, aux esprits et à toutes les forces de la Nature. Les autres croyances, en fait, sont variables comme les cérémonies qui s'y rattachent; celle-ci est universelle et fondamentale.

***

Partout, chez les Négrilles et les Bantous, comme dans l'Afrique entière, Dieu a un nom. Seulement, nous retrouvons ici l'esprit particulariste de la race. Comme chaque famille a *son* père et chaque clan *son* ancêtre, ainsi chaque tribu et chaque groupe de tribus se rattachant à la même origine a voulu avoir *son* Dieu. Qu'a-t-on fait ? On a donné à l'Etre suprême un nom spécial, comme pour le localiser chez soi : d'où les noms divers sous lesquels Dieu est connu dans le Continent noir. Cette remarque trouve son application très frappante, par exemple, dans le delta du Niger, où chaque village, pour ainsi dire, désigne Dieu d'un nom différent[1]. Mais quand

1. A. G. Leonard, *The Lower Niger and its tribes*, London, 1906.

on interroge les Indigènes, on s'aperçoit bien vite que, dans leur esprit, ces appellations diverses s'appliquent au même Etre souverain : le *M-ungu* des Swahilis est bien le *Nkulu-Nkulu* des Zoulous, le *Ngaï* des Massaï, le *Waka* des Gallas, l'*Allah* des Musulmans. Les Noirs ne sont pas polythéistes. Ainsi font-ils des fleuves : chaque groupe de riverains donne un nom différent au même cours d'eau, comme si chacun voulait, par un nom de sa langue, se l'associer et, pour ainsi dire, le naturaliser.

***

Quels noms les Bantous donneront-ils à Dieu ? L'étude de cette question, si elle peut être résolue, ne saurait manquer d'être fort intéressante et singulièrement propre à nous éclairer.

Nous avons déjà vu que nos Noirs, dans leur langue profondément logique, ont eu recours à des idées et à des mots se rattachant à la propre nature de l'homme, comme la *vie*, la *respiration*, le *cœur*, l'*ombre* ténue et mobile, pour désigner l'*âme* incarnée et l'âme désincarnée.

Pour nommer les *esprits* de nature extra-humaine, au contraire, ils ont fait appel à un élément qui nous est étranger : la *brise*, le *vent*, l'*air* agité...

Or, chose curieuse, pour donner à Dieu un nom, on a mis en œuvre un troisième procédé, et au lieu d'essayer de représenter la nature de cet Etre irreprésentable, ils l'ont désigné par une épithète, un qualificatif et un attribut qui, dans leur esprit, lui convient éminemment, ou encore par un emblème

Aire des langues bantoues (Afrique équatoriale).

qui marquera son habitat, sa grandeur ou sa puissance.

Le P. Ch. Sacleux, que j'ai déjà cité plus d'une fois, m'a communiqué là-dessus des notes que, dans l'état présent de la philologie bantoue, lui seul pouvait fournir, et qui sont fort suggestives[1].

***

1° Une première série de ces qualificatifs destinés à signifier Dieu roule autour du mot *-ãmba*, *dire*, *faire*, *arranger*, *façonner*, dont on retrouve partout au moins des vestiges, et dont le dérivé le plus important, en même temps que le mieux conservé dans l'ensemble de la famille linguistique, est le mot *m-ãmbo*, *paroles*, *faits*, *actions*. De ce verbe *-ãmba*, préfixé de l'élément *Ani-* ou *Ni-*, *l'ayant*, *celui avec*..., les Bantous, du Kamerun au pays Héréro, avec des lignes de pénétration jusqu'au centre du Continent, ont tiré l'expression suivante, facile à suivre dans ses variations :

Ny-ambé (Luyi ou Rotsé, Haut Zambèze).
Any-ambyé (Mpongwé du Gabon et langues voisines).
Nz-ambi (Vili du Loango, etc.).
Nz-ame (Fân de la forêt gabonaise). Etc [2].

C'est-à-dire « Celui qui parle, qui fait, l'organisateur, le créateur ».

1. Pour l'habitat des tribus citées voir la carte.

2. Ces prefixes *Ini-*, *Eni-*, *Ani-* (puis *Ni-*, *Ny-*, *Nz-*, etc.), sont eux-mêmes composés de deux éléments : *I-*, *Li-*, *E-* ou *A-*, premier élément du v. être (*lui est*), et *ni*, *na* et *ana*, *avec*. Litt. *Celui qui est avec* : *Ani-ambe*, Celui qui est avec créer, Celui qui crée. De même, *Nya-munyu*, Qui a du sel. *Nya-neka*, Ceux des prairies, etc.

Ailleurs, la même notion se trouve exprimée par d'autres mots, tels que *-umba, -vanga, -panga, -tunga, -tônda, -îlola, -hlola,* qui tous ont la signification identique de *fabriquer* (par exemple de la poterie), *donner la forme, façonner, arranger,* etc. D'où les noms qui suivent, consacrés à la Divinité :

Mu-umba (Swahili et langues voisines), Lit. "Le Façonnant".
Mb-umba (Vili, de Loango).
Mb-umbi (Shuna, du Mashonaland).
Umb-umbi (Tébélé, entre le Limpopo et le Zambèze).
Mu-vângi (Duma, Haut-Ogoüé, Gabon).
O-wângi (Ndumu, Haut-Ogoüé).
Tci-vânga (Vili, de Loango).
Ka-rûnga (Héréro, Sud du Cunene).
Ka-lûnga (Kwanyama et Ngangèla, d'Angola).
Ka-tônda (Ganda, N.-O. du Victoria-Nyanza). Etc.

***

2° Une deuxième série de noms employés exclusivement pour désigner Dieu, marque la puissance, la force, la grandeur, la propriété, la maîtrise suprême. Plusieurs de ces noms ont pour racine *-eza, faire, pouvoir, avoir autorité et puissance,* surtout usité dans le centre, avec infiltration dans la vallée du Zambèze. On peut suivre ce radical dans les composés suivants :

Mwiny'ezi (Swahili et langues alliées), Lit. « Celui qui a puissance », « le Puissant ».
L-eza (Tabwa, Bisa, Bemba, Tonga, Luba, etc., vallée du Zambèze).
L-ezi (Nyandjya, Lac Nyassa).
R-edja (Kanyoka, Karanga).
R-edza (Kimbundu, Angola).
R-edza (Nyungwé, Zambèze).
Ka-bedja (Guha, Ouest-Tanganyika).
Ma-weza (Kanyoka).

A citer encore dans le même sens, mais avec des racines différentes :

Ne-ngolo et *Nkwa-ngolo* (Bas-Congo), « l'Ayant puissance ».
Mpũngu-ngolo (*Ibid.*), « Dieu ou Esprit-puissance ».
Nzamo-mpuo (Tégé de Léopoldville), « Dieu fort ».
Nya-mpámvu-zéntzé (Tété, Haut-Zambèze), « l'Ayant puissance toute ».
Nya-ma-Koré (Nyungwé de Tété), « Celui d'en haut ».
Mu-kulo Nzámbi (Lunda, Angola), « le Grand Dieu ».
Nkulu-Nkulu (Zulu et dialectes voisins), « le Grand Grand » (le Très Haut).
Mu-lofo (Luba, Haut-Kassaï), « le Maître, le Chef ».
Mw-ene (Sagala, Est-Africain), même sens, etc.

***

3° Une troisième série de noms est peut-être plus intéressante encore, car ici la langue cherche à traduire la nature essentielle de Dieu, et il est au moins curieux de rapprocher cet essai fait par de pauvres sauvages pour exprimer d'une façon adéquate le nom « ineffable » que la tradition biblique nous a transmis. Nous avons vu précédemment que, dans plusieurs tribus bantoues, l'âme humaine tire son nom du radical *-ima*, qui veut dire *vivre :* c'est, en nous, le principe de vie. Or, si une âme vit en nous et nous anime, une autre Ame anime l'Univers.

De la même racine *-ima*, on tirera donc les mots :

1° *M-tima, n-tima, m-rima, umu-tima*, etc.	Ame humaine.
2° *Mo-dimo, m-limu, umu-dzimu, mu-zimu, m-zimu*, etc.	Mânes.
3° *Me-limo* (pl.)	Esprits (dieux inférieurs).
4° *Mo-limo* (sing.)	DIEU.

Et si, dans quelques cas, une confusion pouvait

naître entre l'emploi de *Mo-limo*, Dieu, et celui de *Mo-limo*, esprit inférieur, comme en Tébélé, on aurait recours au procédé ordinaire : la différence des accords, et la différence des préfixes pluriels.

***

4° Enfin, citons une dernière série de noms ; ceux-ci désignent Dieu par son habitat supposé, ou sa ressemblance, ou son identification avec la Lumière, le Ciel ou le Soleil.

A cette série il convient de rattacher d'abord l'expression très répandue *M-ngu*, *Mu-ngu*, *Mu-ungu*, *Mu-lungu*, etc., qu'on peut traduire par « Celui d'en haut, Celui du Ciel ». Elle est plus spéciale aux langues de l'Afrique orientale, une quarantaine, et s'étend depuis la limite extrême des idiomes bantous au Nord (Swahili, Kamba, Ganda, etc.) jusqu'au sud du Mozambique d'une part, et, d'autre part, jusqu'au cœur du Continent, avec répercussion vers l'Ouest, dans l'Ovampo et l'Angola.

Nous ne pouvons nous étendre ici sur des détails purement philologiques[1]. Qu'il nous suffise de signaler la même racine dans les mots *U-wingu, Ciel,* et *Mb-ingu, Cieux : Mu-ingu* ou *Mu-ngu*, c'est l'*esprit du Ciel.* Ajoutons que ce mot, au singulier, n'admet comme accord que les pronoms s'appliquant aux personnes vivantes et douées de raison. Le pluriel, au contraire, qui, régulièrement, devrait être *Wa-ngu* ou *Wa-lungu*, est *Mi-ungu* ou *Mi-*

1. Voir en Appendice un très intéressant tableau relatif au mot *M-ungu*, avec quelques considérations qui l'expliquent et le justifient, par le P. Ch. Sacleux.

lungu, litt. « des êtres dieux ou servant de dieux» (sans raison ni mouvement propres) : de sorte que la langue, faisant ici une exception dans la formation du pluriel, isole le mot *Mungu*, *Dieu*, dans un rang qui n'appartient qu'à lui. La remarque ne méritait-elle pas d'être faite?

Dans le même ordre d'idées, Dieu, en swahili et en d'autres langues voisines, est aussi appelé *Muanga*, litt. *Celui de la lumière*, ou *du ciel lumineux* (de *Mu*-préfixe personnel, et *-anga*, *lumière du ciel*).

Enfin, le soleil a été pris aussi comme emblème de la Divinité dans quelques langues bantoues ; mais, par des procédés curieux, on a toujours soigneusement marqué la différence entre l'astre du jour et le grand Etre vivant qui lui emprunte son nom, soit en les distinguant par leurs préfixes, soit en marquant leur qualité par les accords pronominaux qu'on leur donne, soit encore en ajoutant au mot « soleil » un autre mot d'une langue voisine ou une épithète spéciale qui ne se rapporte qu'à Dieu : preuve évidente que si, dans sa pauvreté, la langue s'est trouvée embarrassée pour exprimer ce qu'elle voulait dire, l'esprit du Primitif n'a entendu confondre ou assimiler ni les idées ni les termes.

Soit donc la racine *-ua*, *-uwa*, *-uba*, *soleil*. En Nyambu (S.-O. du Victoria Nyanza, on dira :

I-zuwa, soleil.
Ka-zova, Dieu.

En Sukuma et dialectes voisins (S. du Nyanza) :

Li-uwa, soleil.
Di-kuwé, Dieu.

Ou bien :

E-kumbi, soleil.
Lu-kubi, Dieu.

Les Tchagas, qui habitent le Kilima-Ndjaro, se servent du mot *Rua* pour désigner le soleil et Dieu. Mais, dans la phrase, ils ont soin de distinguer les deux par l'accord qu'ils leur donnent : accord des êtres inanimés pour le soleil, accord des êtres animés, vivants et raisonnants pour Dieu. *Le Soleil s'en va : Rua li-enda; Dieus'en va : Rua i-enda.*

Et pour mieux empêcher la confusion, on a pris l'habitude d'ajouter au mot *Rua* l'expression *Murungu*, qui ne peut s'appliquer qu'à la Divinité. Par un procédé identique, les Noirs du Kikuyu et du Kamba (Est africain), tout en conservant leurs termes propres *i-wa* et *li-wa* pour *soleil*, ont emprunté aux Massaï, leurs grands voisins, le mot *Ngaï*, qui s'applique à la fois au ciel, au soleil, à l'espace infini et à Dieu.

***

Ces témoignages, qui pourraient être facilement étendus à l'universalité des langues bantoues, et — disons-le tout de suite — à l'universalité des langues africaines, ne suffisent-ils pas pour montrer les étranges confusions qu'on a faites autrefois en représentant ces indigènes comme n'ayant aucune notion religieuse ? Ce fut la thèse de Sir John Lubbock comme de tous ceux qui l'ont suivi, et qu'on a renouvelée depuis, en ne voyant dans leur religion qu'un animisme enfantin ou un grossier fétichisme, sans idée de Dieu, de sa nature et de ses attributs.

Tout ce que peut accorder M. A. Réville[1], par

1. A. Réville, *Les religions des peuples non civilisés*, I, p. 54.

exemple, c'est que « de tous les peuples non civilisés, ce sont les Noirs d'Afrique qui se familiarisent le plus aisément avec l'idée d'un Dieu unique régissant l'univers entier », et que « l'on n'étonne jamais beaucoup le nègre quand on lui parle d'un seul Dieu vraiment existant ». M. Réville va jusqu'à trouver « quelques traces d'un culte positivement rendu à un Dieu suprême. Il s'appelle Woka ou Waka chez les Gallas et leurs voisins, les Imomattas (?), à l'est du Soudan ». Et il ajoute : « C'est le ciel qui est ici nommé[1]. »

La même confusion se remarque chez les savants les mieux intentionnés. Dans sa consciencieuse étude sur la *Religion des peuples non civilisés*, l'abbé A. Bros, croyant sur parole MM. Réville, Tylor, Frazer, etc., ne trouve à signaler chez ces populations, comme matière cultuelle, que des « objets » divers, « objets que le sauvage croit animés » et qui sont « regardés comme des dieux et invoqués comme tels ». Et il cite à son tour, après le « Morimo » et l' « Oumkouloumkoulou » des « Cafres », le « Waka des Gallas », qui semble bien désigner le « Ciel fécondant et pluvieux[2] ».

Si les Gallas — qui ne sont pas des nègres et qui n'admettraient pas cette première méprise — pouvaient lire ces doctes ouvrages, ils répondraient que Waka désigne aussi bien l'Etre suprême, réel et personnel, que l'Allah des Arabes, le Jéhovah des Juifs et le Dieu des Chrétiens. En réalité, ils ont de lui une idée très nette — nous le verrons plus

1. *Ibid.*, p. 54.
2. Abbé A. Bros, *Religion des peuples non civilisés*, p. 103.

tard—et, si le sens de ciel s'attache à ce mot Waka, — ce que j'ignore —, ce n'est pas du tout certainement le sens du ciel matériel et étendu que nous voyons, mais bien celui du ciel personnifié et donnant le mieux l'idée de la puissance et de la majesté du Grand Esprit qui l'habite. Il suffit d'avoir conversé avec eux pour s'en convaincre à l'évidence. Du reste, quand nous disons, nous aussi : « Le Ciel l'a permis, Plût au Ciel! Le Ciel ne l'a pas voulu », sérieusement, ne voulons-nous parler que de l'azur et des nuages? Il en est des Gallas et des Nègres comme de nous.

***

A n'en pas douter, les Négrilles et les Bantous, aussi bien — nous le constaterons aussi plus tard — que tous les Noirs d'Afrique, admettent et proclament l'existence d'un Etre supérieur à tout, auquel un nom spécial est donné, qui est différencié des autres esprits, des mânes, des ombres, des éléments, et que nous ne pouvons, à notre tour, assimiler qu'à Dieu.

Mais il est juste d'ajouter que si cette connaissance ne paraît nulle part absente, elle est loin d'être également précise et vivante chez toutes les tribus et surtout chez tous les individus : c'est en quelque sorte une connaissance diffuse qui, sur certains points et à certains moments, se caractérise avec une netteté qui étonne, et qui, ailleurs et dans le cours ordinaire de la vie, reste flottante et comme abandonnée à elle-même. Quelques Noirs, tout en nommant Dieu, paraissent parfois le confondre avec

le ciel, l'ensemble de la voûte lumineuse, la lumière du jour, etc., et c'est peut-être là ce qui a causé les méprises que nous venons de relever. Au fond, il n'y a là qu'une illusion : en serrant de plus près leur pensée et en poussant davantage l'interrogation sur ce point, on s'aperçoit bientôt qu'il n'y a pas identification et que, tout au plus, ils ont considéré Dieu comme uni au ciel et à la lumière, à la façon de l'esprit de l'homme uni à son corps.

Cependant, en comparant l'extraordinaire précision des données linguistiques des Bantous avec leurs idées actuelles, on a l'impression que cette notion de la Divinité a subi chez eux une régression évidente et qu'elle était beaucoup plus nette à l'époque de la formation de la langue. La langue ou les langues bantoues, en effet, sont plus précises, plus significatives et plus affirmatives dans la désignation de Dieu et de ses attributs que ne le sont généralement, à l'époque actuelle, dans l'expression de leurs croyances, les peuples qui les parlent.

Cette remarque, d'ailleurs, est conforme aux constatations qu'on peut faire dans l'Inde, sur le même sujet. Là, en effet, avant la réforme de Bouddha, le Brahmanisme était plus affirmatif de la Divinité ; avant le Brahmanisme, le Védisme l'était plus clairement encore.

Il en a été de même en Chine, avant Confucius et Lao-Tseu.

***

Cette constatation établie, il importe de faire ici

quelques remarques fort intéressantes et dont il est inutile de souligner l'importance.

1° Nulle part, en Afrique, Dieu n'est censé pouvoir être influencé, appelé ou localisé de force par des cérémonies magiques, comme on le fait des mânes, des esprits ou des génies. En d'autres termes, la Magie n'a pas prise sur Dieu.

2° Nulle part en Afrique, Dieu n'est représenté sous une forme matérielle quelconque ni supposé demeurer soit dans une figure, soit dans une caverne, soit dans un temple. Dieu n'a pas de fétiche. L'idée même de présenter un objet matériel comme Dieu paraîtrait extravagante. « Dans une occasion, écrit Dennett, l'auteur de ces lignes demanda à un indigène si les Ba-vili ne faisaient pas d'images de Nzambi : « Qui pourrait être assez sot? » fut la réponse immédiate. Et je n'insistai pas[1]. »

La même réponse serait faite partout en Afrique à la même question.

L'idolâtrie véritable, telle qu'on se la figure parfois, en tant qu'adoration d'une image ou statue qui représenterait la figure de Dieu ou qui serait Dieu lui-même, n'existe pas au pays noir. Ce qu'on y trouve, c'est le culte rendu à des images ou fétiches où sont censés résider ou exercer leur influence des esprits ou génies que, dans nos langues et à la manière des Latins, nous nommons improprement des « dieux ». Il y a là une confusion que nos Noirs ne font pas.

1. R. E. Dennett, *At the back of the black man's mind*, London, 1906 (p. 87).

3° Nulle part dans l'Afrique bantoue, Dieu n'est, à proprement parler, blasphémé, pas plus, au reste, qu'il n'est réellement adoré au sens que nous donnons à ce mot [1]. Parfois, sans doute, on se plaint de lui, on le trouve indifférent ou sévère, on le dit méchant, à l'occasion d'une sécheresse, d'un malheur, d'une calamité publique, d'une mort. Mais l'idée ne vient pas de s'adresser à Dieu avec des paroles de mépris ou d'injure. Que peut l'homme en face de lui, sinon se taire et attendre?

Un jour, à Bagamoyo, j'assistais au départ pour l'intérieur, d'un Européen, agent à Zanzibar d'une maison de Hambourg, qui allait acheter de l'ivoire à Tabora. La caravane, composée de Nyamwézis, était prête à partir. Le chef des porteurs eut une invocation : « Que Dieu nous soit propice ! »

« Dieu, reprit l'Européen, qui voulait sans doute poser pour sa crânerie et se grandir aux yeux de ses hommes, nous n'en avons pas besoin. Mon Dieu, à moi, c'est mon argent et mon fusil... »

Les porteurs se regardèrent, déposèrent leurs charges, et commencèrent à se retirer. L'Européen — qui d'ailleurs était d'origine israélite — m'ayant prié d'intercéder : « Non, me répondirent ces pauvres gens. Ce Blanc est mauvais; ne l'as-tu pas

1. Il n'est évidemment pas question, ici, des Noirs plus ou moins islamisés ou christianisés. — A propos de blasphème, on le rencontre cependant quelquefois dans la bouche des Indigènes ; mais même alors, il est une attestation de leur foi. C'est ainsi que les Mpongwés du Gabon disent quelquefois, dans la colère et par manière d'insulte à Dieu : *Ungulungulu jélé Anyambyé*, Litt. *Le Tout-Puissant n'est pas Dieu, ou Dieu n'est pas Tout-Puissant.*

entendu insulter Dieu ? Avec lui, il ne peut que nous arriver malheur... » Et tous l'abandonnèrent.

*
* *

Dieu existe. Mais où est-il ? Qui est-il ? Quelle est son origine ? Quels sont ses attributs ?

A ces difficiles questions, nos Primitifs ne répondent assurément pas avec l'abondance et la lucidité des philosophes et des théologiens orthodoxes. A vrai dire, ils ne se les posent même pas : ils les trouvent inutiles, ils ignorent, et ils en restent là...

*
* *

Où Dieu habite ? — « Mais là-haut, partout. » Et ils montrent l'étendue du ciel. « *Mu-lungu yu dzulu, Koma zi tsi* », disent les Giriyamas (Afrique orientale) : « Dieu est en haut, les mânes sont en bas (litt. en terre)[1]. » Et les Wanyika, d'après le Dr. L. Krapf, ajoutent :

Kula uendavo Mulungu yuvo, « Partout où tu vas Dieu est ».

Be, vira tu ukigomba, yunakusikira, « Tiens, quand seulement tu querelles, il t'entend ».

Hatta ukaingira uinani kudzifitsa, « Même entrant dans un trou pour te cacher ».

Mulungu yunakuona[2], « Dieu te voit ».

D'autre part, certaines expressions ou explications tendraient à faire croire que Dieu est conçu

1. W. E. Taylor, *Engl.-Giriyama Vocabulary*, 1891.
2. Dr. L. Krapf and J. Rebmann, *Nyika-English Dict.*, 1887.

comme une sorte d'Etre partout répandu dans le monde, et se tenant, pour ainsi dire, à l'arrière-plan... Mais au fond, c'est là pour les Indigènes une question oiseuse, insoluble, et sur laquelle chacun peut penser tout ce qu'il veut.

***

Nous n'insisterons pas sur la nature de Dieu. Les Bantous ne dissertent pas sur cette question et ne sauraient nous fournir ici aucune réponse précise —, pas beaucoup plus, au reste, que les plus distingués de nos philosophes.

Habitués que nous sommes, Européens, à considérer Dieu comme un « Esprit », comme le « Grand Esprit », nous transportons tout naturellement cette conception et cette expression dans la religion des peuples sauvages. Or, ce faisant, nous commettons une équivoque et nous exposons ceux qui nous lisent à tomber dans de vraies erreurs : c'est ce qui est arrivé, par exemple, à Herbert Spencer, à Tylor, et à toute leur école. Andrew Lang a, là-dessus, des remarques fort justes[1].

En réalité, les Bantous ne conçoivent pas Dieu comme nous serions portés à le croire. Interrogeons-les.

Qu'est-ce que Mulungu ?

Mulungu d'abord, n'est pas *mtu kama watu*, « un homme comme les hommes », c'est-à-dire un être comme un autre. Non. Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, de lui prêter souvent et même

1. Andrew Lang, *The Making of Religion*, p. 160 et seq.

toujours nombre d'attributs anthropomorphiques. Mais, néanmoins, ce n'est pas « un homme ».

Mulungu n'est pas non plus un *Mtima*, une âme humaine vivant dans le monde et l'animant. Le monde a bien quelque chose comme une « âme », mais ce n'est pas là Mulungu.

Mulungu n'est pas non plus un *Mzimu*, fût-ce un Mzimu ancien et le premier des Mzimu. Un mzimu est une âme désincarnée, qui a passé par la mort. Jamais Mulungu n'a été un homme, jamais il n'est mort...

Mulungu, enfin, serait il un *Pepo*? — Mais non. Un *pepo* est un *pepo*, et chaque *pepo* (esprit) a son nom. Dire de Mulungu que c'est un *pepo*, c'est l'insulter, « c'est parler comme un sot ».

Pas davantage, *Mulungu* n'est *Uwingu* (le Ciel), ni *Dyua* (le Soleil), ni *Anga* (la Lumière), ni *Mwézi* (la Lune), etc. Il est bien là-dedans, sans doute, mais il est autre chose que cela.

Qu'est-ce donc ?

On ne sait pas. Il est, il vit, il voit, il fait ce qu'il veut, il est insaisissable, il est hors de notre portée, il est *Mulungu*... Mais comme la logique n'est pas la qualité maîtresse de nos bons Noirs, ils attribueront facilement à ce grand Mulungu nos passions bonnes et mauvaises, nos idées, nos préoccupations, nos jalousies, nos déceptions. Avec une parfaite incohérence, dans le même récit, après avoir montré la souveraine puissance de Dieu, qui a tout créé, ils parleront des embarras qu'il a éprouvés en une circonstance donnée, d'un de ses oublis, d'un de ses accès de colère, etc. C'est ainsi

que chez les Zoulous, au dire du Dr Callaway cité par A. Lang, Unkulunkulu, qui semble bien avoir désigné Dieu dans le temps passé[1], s'est peu à peu confondu avec la notion du premier homme. Mais, chose curieuse ! ce premier homme — Unkulunkulu — est « celui qui a fait la pluie, le grain, la nourriture ». Et comme ce mot, à un moment donné, était arrivé à ne plus signifier clairement l'Etre suprême, qu'ont fait les Indigènes ? Ils en ont pris un autre qui ne prêterait pas à confusion, et maintenant « Dieu » est devenu pour eux « Utilexo », expression empruntée à une tribu voisine.

Et là nous trouvons une confirmation de ce que nous avons déjà fait remarquer : les divers noms employés pour désigner Dieu par les diverses tribus n'impliquent pas du tout, comme on l'a dit quelquefois, des « dieux » différents les uns des autres. Les Bantous n'ont pas la moindre idée du Polythéisme indou, grec ou romain. Ce qui est vrai, c'est qu'ils ne se préoccupent de Dieu que pour eux-mêmes — et encore dans une faible mesure ! — pour leur famille, pour leur tribu. A chacun ses affaires !

*
* *

Les ethnologues, naturellement, ont été beaucoup moins réservés que nos Primitifs pour trouver à la notion de Dieu son origine et son évolution.

1. Cette conviction ressort surtout de la comparaison de ce mot avec des termes identiques employés dans les tribus voisines et uniquement consacrés, chez elles, à distinguer l'Etre suprême. Voir, à ce sujet, la note de la p. 183, relative au Gabon.

D'abord, plusieurs ont carrément nié que cette idée existât chez les sauvages : ce fut la thèse de sir John Lubbock, qui a dû être universellement abandonnée devant l'évidence des faits et l'impossibilité de les contester honnêtement.

Puis, on s'arrangea de manière à n'en pas parler, ou presque pas, de sorte que, dans l'énorme amas des faits destinés à montrer la croyance à la personnification des choses matérielles, aux revenants, aux esprits, aux totems, etc., la notion de Dieu passait inaperçue : c'est la manière de Spencer, de Tylor, de Tiele, de Réville, etc. relevée avec beaucoup d'esprit par Andrew Lang dans son remarquable ouvrage *The Making of Religion*, sur lequel d'ailleurs on a fait, autant qu'on a pu, le silence.

Mais enfin, on a bien dû constater, là aussi, que les populations les plus primitives ont de Dieu une notion d'autant plus nette, semble-t-il, que, précisément, elles sont plus incultes : tels sont les Négrilles d'Afrique, les Sân, les Andamans, les Australiens, etc. Et il a fallu, dès lors, trouver un moyen de faire naître l'idée de Dieu : d'où une extraordinaire quantité de théories, dont l'exposé fournirait à lui seul la matière d'un ouvrage[1]. Disons seulement ici que, en général, Dieu nous y est représenté comme l'aboutissant final et nécessaire de l'idée animiste, car à la multitude des esprits il faut un chef; ou comme la transformation et la divinisation

1. Cette étude, qui commence au moment où s'imprime le présent travail, est faite par le P. W. Schmidt, dans l'*Anthropos* (livraisons de 1908).

d'un esprit d'ancêtre; ou comme la personnification d'un élément de la nature, de l'idée totémique ou force sociale, etc.

A parler franc, c'est se donner beaucoup de peine *autour* d'une question très simple qu'on semble ne pas vouloir regarder franchement et en face.

Dans l'esprit de nos Bantous et de nos Négrilles, Mulungu ou, pour parler français, Dieu, n'est certainement pas le ciel — sec ou pluvieux —, ni la lumière, ni le soleil, ni la lune, ni le vent, ni l'eau, ni la terre, etc. Il est en tout cela, il agit en et par tous ces éléments, il leur est parfois assimilé, mais sa personnalité s'en dégage tout de suite après : il est *autre chose*.

Dieu n'est pas la « force », totémique ou non, de la nature ou de la société, au sens que nos philosophes et nos sociologues l'entendent : cette notion quintessenciée est totalement étrangère à nos pauvres sauvages.

Dieu n'est pas conçu comme le « Principe du Bien » par opposition à un « Principe du Mal », dont les effets se montreraient à nos yeux et auxquels notre esprit chercherait une cause : c'est encore une idée qui n'a pas cours au pays noir.

Dieu n'est pas un chef divinisé. Les Négrilles n'ont pas de chef, ils ne se donnent pas d'ancêtre spécial, et ils ont de Dieu une idée très nette.

Dieu n'est pas un « esprit », ni « esprit » d'un homme mort, ni « esprit » indépendant : Dieu, en effet, est conçu comme antérieur à la Mort, il n'est jamais mort lui-même, et c'est lui qui, précisément, commande à la Vie. D'autre part, il n'a rien à voir

avec les « esprits », « génies » ou « démons », qui, chez les Bantous, ne sont pas considérés comme des intermédiaires entre l'homme et la divinité. Les Bantous, répétons-le, ne sont pas, à proprement parler, polythéistes, et Dieu n'est pas conçu par eux comme le chef ou le roi des « dieux ». Il est en dehors de tout cela.

Dieu n'est pas davantage né chez les Noirs de la réunion abstraite en une seule personnalité de la multitude des pouvoirs et des qualités attribués aux divers esprits, ni de la nécessité de donner un président à l'ensemble des divinités inférieures, ni de quelque conception pareille. Encore une fois, ces idées relèvent de spéculations auxquelles le monde noir est étranger.

D'où donc nos Bantous ont-ils tiré l'idée de Dieu ? A vrai dire nous préférons, en cette étude, constater que cette idée existe plutôt que d'en indiquer l'origine : cette origine, en effet, nous ne la connaissons pas. Tout au plus, pouvons-nous fournir à ce sujet quelques données directrices. Les Indigènes, de leur côté, ne se posent pas la question. Ils n'ont évidemment pas l'idée de l'*ens a se*, non plus que de l'éternité, non plus que de la création distincte, *ex nihilo*. Sur les commencements du monde, l'apparition de l'homme, etc., les légendes varient avec les tribus, et c'est peut-être une preuve que ces légendes ne sont pas très anciennes. Mais partout nous trouvons Dieu présidant à l'organisation du monde, même quand tout ce qui existe est supposé né du mariage du Ciel et de la Terre : et c'est de là que viennent précisément plusieurs des noms qui

lui sont donnés, comme *Katonda*[1], *le Créateur*, *Muumbi*[2], *Celui qui façonne*, *Murindzi*, *Celui qui conserve*, *Ahendaye*, *Celui qui fait bien*, etc. Ces expressions et beaucoup d'autres, qu'on peut relever dans la plupart des langues bantoues, en mettant en évidence les sens d'auteur, de fabricant, de préservateur, montrent l'impression profonde qu'a faite chez le Primitif l'argument de causalité. Instinctivement, il sent, lui aussi, que la merveilleuse machine du monde n'a pu se monter toute seule. Et là est, croyons-nous, la base première et véritable sur laquelle repose, chez les Bantous, l'idée de Dieu.

⁂

Cette notion amène naturellement à l'esprit celle de maître, de propriétaire et de souverain de l'univers : *Mwiny'ezi*, « Celui qui a le pouvoir ». « Et c'est pourquoi sans doute, écrit Taylor, les Indigènes éprouvent une sorte de scrupule à vendre une pièce de terre : dans leur pensée, on ne peut aliéner que des arbres[3]. » Si on veut bien se le rappeler, c'est exactement la constatation que nous-même avons précédemment faite.

Maître du monde, Dieu est aussi le Père des hommes : *Reri yajio*, notre Père, disent volontiers de lui les Mpongwés du Gabon, et les Bengas, leurs

1. Mgr Livinhac, *Les Baganda, Introd. à la grammaire ganda.*
2. W. E. Taylor, ouvr. cité.
3. W. E. Taylor, ouvr. cité.

voisins, ont une appellation identique dans l'expression *Paia Nzambi*[1].

Auteur de la vie, il l'est aussi de la mort, en ce sens qu'il prend quand il veut et comme il veut les âmes des hommes, sans que personne puisse l'en empêcher ou le lui reprocher. C'est pourquoi, en cas de mort, on a soin de chercher d'où l'issue fatale est venue : si elle est le fait d'un ennemi déclaré ou caché, le parent doit être vengé ; si elle est causée par un esprit, celui-ci sera désarmé par un sacrifice ; mais si elle vient de Dieu, il n'y a rien à faire. Que faire contre Dieu ?

Les Wa-nyika disent que nous sommes en ce monde comme ses poules et ses poulets ; et quand une personne meurt, c'est qu'un étranger est arrivé au Ciel et que Dieu avait besoin d'une volaille pour le régal[2]. Mais ce n'est là, évidemment, qu'une fiction.

Mu-lungu amula-ye, apate ku-kala mzima, répètent les Giriyamas en apprenant la naissance d'un enfant d'un de leurs amis (*Dieu puisse l'oublier, pour qu'il vive !*).

Cette même idée domine l'existence nomade des petits Négrilles. Si quelqu'un d'eux vient à mourir, c'est que Dieu a découvert leur campement. Aussi, après avoir, en grand mystère, caché le cadavre dans un tronc d'arbre creux ou sous le cours d'un ruisseau, ils déguerpissent en silence et au milieu de la nuit.

C'est Dieu enfin qui envoie la pluie, en prévenant les hommes par la voix du tonnerre, et c'est

1. R. H. Nassau, ouvr. cité.
2. W. E. Taylor, ouvr. cité.

lui qui la retient ; c'est lui qui fait pousser l'herbe dans les plaines pour les troupeaux ; c'est lui qui fait verdir les forêts, mûrir les fruits et prospérer les cultures ; c'est lui qui nourrit tout — les arbres, les bêtes et les hommes... Le monde entier, en un mot, est sous sa dépendance.

*
* *

Mais comme, nulle part, Dieu n'est l'objet d'aucune représentation matérielle, comme le culte familial et tribal s'adresse avant tout aux mânes des ancêtres, comme aucun art magique ne peut l'atteindre, qu'il est inaccessible à l'homme et que, au surplus, il ne nous veut d'ordinaire que du bien, on ne s'occupe guère de lui qu'en paroles, et les voyageurs ont sillonné l'Afrique sans voir sa trace presque nulle part dans la religion des populations.

C'est ce que constate et explique fort bien M. Robert H. Nassau, qui a vécu 40 ans au pays noir et qui, lui du moins, est un témoin compétent : « Je puis facilement me rendre compte, écrit-il[1], comment les rapports de quelques voyageurs — même de ceux qui n'ont pas de préjugés contre le Nègre, la Bible ou les Missions — ont pu être faits avec une apparente sincérité, quand ils établissaient que les indigènes africains avouaient eux-mêmes n'avoir pas l'idée de l'existence de Dieu ; ou que les Pygmées et autres tribus inférieures étaient trop dépourvues d'intelligence pour avoir cette notion ; ou que, si on la trouvait chez quelques tribus, elle

1. R. H. Nassau, *Fetichism in West Africa*, London, 1904 (p. 33).

avait dû être communiquée *ab extra* par des étrangers en possession d'une civilisation supérieure ou, tout au moins, développée par elles-mêmes dans une phase d'ascension sociale.

« L'irrecevabilité de ce témoignage en la matière vient de ce que, témoins de passage, — ne pouvant s'entretenir couramment avec les Noirs, ou n'ayant pas d'interprète convenable, ou n'étant pas familiarisés avec leur manière de penser et de parler —, ils étaient incapables de les questionner de façon intelligible.

« D'autre part, les indigènes eux-mêmes, obséquieux de leur nature, n'ayant pas l'habitude de la pensée analytique, répondront vaguement, sous l'impulsion du moment, et souvent, autant que possible dans le sens qu'ils supposent être le plus agréable à leur questionneur. Toutes les assertions indigènes doivent être contrôlées, passées au crible.

« Je sais que quelques missionnaires sont cités comme ayant dit ou écrit que les peuples au milieu desquels ils travaillaient « n'avaient pas l'idée de Dieu ». Robert Moffat est donné comme ayant exprimé cette opinion. S'il en est ainsi, ce fut sans doute dans les premiers jours de son ministère, sous la première impression de la dégradation profonde des indigènes, avant d'avoir acquis la complète connaissance de la langue, avant d'avoir pénétré tous les secrets de ce difficile problème : le vrai fond de la pensée d'un Africain. Cette phrase inqualifiable a pu encore être celle d'un missionnaire dans une heure de dépression morale, en présence de quelque manifestation exceptionnelle de perver-

sité sauvage, et pour montrer combien éloignés de Dieu sont les païens. En tout cela, une chose seule est vraie : c'est que ces Païens, souvent, n'ont pas une idée *correcte* de Dieu [1]. »

Nassau ajoute plus loin : « Après plus de 40 ans de séjour parmi ces tribus, parlant couramment leur langue, familiarisé avec leurs coutumes, pénétrant dans l'intimité de leurs cases, associé avec eux dans les diverses relations de l'instituteur, du pasteur, de l'ami, du maître, du voyageur, de l'hôte, et, en ma qualité spéciale de missionnaire, recherchant le fond de leur pensée religieuse (et, par là même, mieux placé pour entrer plus avant dans l'arcane de leur âme que n'aurait pu le faire un voyageur de passage), je suis en état d'affirmer, sans hésitation, que, parmi toute la multitude de Noirs dégradés que j'ai rencontrés, je n'ai vu ou entendu personne dont la pensée religieuse fût *seulement* une pure superstition...

« Sous la forme légèrement variable d'*Anyambé*, d'*Anyambi*, *Njambi*, *Nzambi*, *Anzam*, *Nyam*, ou ailleurs *Ukuku*, *Suku*, etc., ils reconnaissent un Etre supérieur à eux-mêmes, Etre dont ils me disaient qu'il est leur Auteur et leur Père (*Maker and Father*). Les relations divines et humaines de ces deux noms me fournissaient tout de suite un terrain sur lequel je pouvais me placer pour commencer mon adresse.

« Si j'avais soudain fait cette simple question · « Connaissez-vous *Anyambé* ? ils m'auraient pro-

1. R. H. Nassau, *Fetichism in West Africa*, p. 33.

bablement répondu comme à tout Européen, visiteur, commerçant, voyageur, ou même missionnaire, sous l'impression de leur ignorance générale et des connaissances supérieures de l'homme blanc : « Non. Qu'est-ce que nous connaissons, nous! Vous êtes des Blancs, vous êtes des esprits; vous venez du village de Njambi : — c'est vous qui savez tout ce qui le concerne! » Et voilà un genre de réponse qui peut expliquer comment quelques indigènes ont parfois été représentés comme « ne connaissant rien de Dieu[1] ».

***

Un autre témoignage est intéressant à recueillir, car Albert Réville en a parfaitement connu l'auteur qu'il cite souvent, — excepté lorsque ce témoin, pourtant fort compétent, parle de la connaissance de Dieu.

J. L. Wilson écrit : « La croyance en un grand Etre suprême est universelle (en Afrique). Et cette idée, dans l'esprit des indigènes, n'a rien d'imparfait ou d'obscur. L'impression en est si profondément gravée dans leur nature morale et intellectuelle que tout système d'athéisme les frappe comme trop absurde et déraisonnable pour mériter un démenti. Tout ce qui, dans le monde naturel, dépasse le pouvoir de l'homme ou des esprits, lesquels sont supposés occuper une place un peu plus haute que l'homme, est immédiatement et spontanément attribué à l'action de Dieu. Toutes les tribus avec les-

1. R. H. Nassau, *Fetichism in West Africa*, p. 36.

quelles l'auteur a eu des relations (et elles sont nombreuses) ont un nom pour désigner Dieu ; plusieurs d'entre elles en ont même deux ou davantage, se rapportant à son caractère de Créateur (*Maker*), de Préservateur et de Bienfaiteur[1]. »

***

Arrêtons ici ce rapide exposé des croyances religieuses de nos Primitifs de l'Afrique bantoue, base sur laquelle reposent les éléments de leur morale, de leur culte et de leur organisation cérémoniale.

Comme on a pu le constater, ces croyances se rapportent à la Nature visible et à la Nature invisible :

A la Nature visible, en qui résident les forces immanentes ou les âmes des choses, et que domine de sa présence cachée le Maître mystérieux et souverain ;

A la Nature invisible, qui, pour l'homme dont le regard peut pénétrer les choses de l'au-delà, s'étage comme en trois plans divers : celui des Mânes des ancêtres, avec lequel nous sommes et devons rester particulièrement en contact ; celui des Esprits, génies ou démons, qui se mêlent, eux aussi, à notre vie, qui sont capables de bien et de mal, — plutôt de mal que de bien — et sur lesquels, heureusement, nous avons encore prise ; enfin, celui de Dieu, qui, du fond de la scène universelle, domine tout, sans que nous puissions rien pour lui ni contre lui. Et c'est pourquoi tous les passants du Continent

1. J. L. Wilson, *Western Africa*, p. 209 (in Nassau, p. 39).

noir, suivant leur chemin dans la même mentalité, à la fois insouciante, craintive et résignée, essayant de faire face au jour le jour aux surprises de la vie, et ne pensant au lendemain que pour en espérer un meilleur sort, pourraient dire le chant, très significatif en ses sous-entendus, que les Pahouins de la forêt équatoriale du Gabon mettent dans la bouche de Fam, qui fut le premier homme :

Yéyé! o la! yéyé!	Yéyé! o la! yéyé!
Nzam eyó, Fam a si...	Dieu là-haut, l'Homme en bas...
Yéyé! o la! yéyé!	Yéyé! o la! yéyé!
Nzame Nzame, Fam e Fam :	Dieu, c'est Dieu; l'Homme, c'est l'Homme :
Mur è nda, mur è nda zia[1] *!*	Chacun en sa maison, chacun chez soi!...

1. R. P. Trilles, *Contes et Légendes*, etc., p. 83.

CHAPITRE V

LA MORALE

I. — Qu'est-ce que la Morale. Définition. Division.
II. — La base de la Morale. Relativité et variabilité : confusions. La distinction du Bien et du Mal. Idée fondamentale de la Justice, base de la Morale des Primitifs. Principe et applications.
III. — Religion et Morale. « La Morale est indépendante de la Religion. » Réponse et éclaircissements.
IV. — La Morale des Bantous. Le but de la vie. Loi naturelle et Loi positive. Les devoirs envers le Monde invisible. En face de la Nature : l'interdit sacré ou tabou. L'opinion de M. Salomon Reinach sur l'origine et l'évolution de la Morale. La conception du Primitif et le principe du tabou. Le profane et le sacré : Religion, Morale et Conscience. Extension et abus du tabou. La Morale de la famille : l'Enfance, l'Initiation, la Circoncision, le Mariage, la Vie, la Mort. La Morale sociale. La Morale individuelle. Un code de Morale (Loango). Le péché. La rémission du péché : la confession ! La sanction de la Morale. Les sanctions du Monde invisible. — Résumé.

I. — Qu'est-ce que la Morale? — Définition. Division.

La *Morale*, d'après son étymologie même, es; la règle des mœurs, c'est-à-dire la règle de nos actions libres, par rapport à notre fin dernièret

selon qu'elles lui sont conformes ou non, elles sont bonnes ou mauvaises, méritoires ou déméritoires [1].

Cette définition, il semble, peut être admise par toutes les écoles. Toutes les écoles aussi conviendront que la Morale est nécessaire à l'homme et à la société. Mais, par ailleurs, n'est-il pas humiliant pour notre raison de constater que, depuis que les philosophes discutent — et il y a longtemps —, ils n'ont jamais pu s'entendre sur la nature et les fondements d'une chose aussi simple, aussi indispensable et aussi universellement connue que la Morale ?

C'est que, précisément, ne s'entendant pas sur la « fin dernière » de l'homme, ils sont incapables de se mettre d'accord pour nous dire ce qui est conforme à cette fin et ce qui ne l'est pas, ce qui est bien et ce qui est mal, quels sont nos droits et quels sont nos devoirs, et sur quels principes indiscutables repose cette loi morale qui doit nous régir.

Cependant, parmi toutes les discussions qui s'entre-croisent à travers les siècles, on peut distinguer deux grands courants d'opinion :

1° Les uns rattachent la Morale à la Religion, au point que, selon Ad. Franck, « il n'est pas plus possible de concevoir une religion sans morale qu'une morale sans religion [2] ». En effet, ajoute-t-on, toute croyance religieuse, si imparfaite et si

1. A. Vacant, *Dict. apologétique de la Foi cath.* de J. B. Jaugey (art. *Morale*). Saint Thomas a dit de même : « Tota humana vita oportet quod ordinetur in optimum et ultimum finem humanæ naturæ. »
(In lib. I Eth. Lect 2.)

2. Ad. Franck, *Dict. des Sciences philosophiques* (art. *Morale*).

grossière qu'on la suppose, offre nécessairement à l'homme soit un modèle à suivre, soit un maître à satisfaire, c'est-à-dire une règle supérieure à celle qu'il pourrait fonder sur ses intérêts et ses passions. Un dieu qui ne demande rien, se réduit à une vaine abstraction. Et, d'autre part, il est tout aussi évident qu'une législation qui ne s'appuierait que sur elle-même, c'est-à-dire sur les promesses et les menaces qu'elle est en mesure de réaliser, sans faire appel à une autorité supérieure et indiscutée qui s'impose à la conscience, sans invoquer aucun droit ni aucun principe d'ordre surhumain, serait une œuvre condamnée d'avance. « Ainsi, quelque caractère de la Morale qu'on envisage, finalement c'est en Dieu qu'il faut en chercher la raison et le fondement. Si l'on considère cette loi comme l'expression du bien et du mal, c'est l'intelligence infinie qui en est la règle; si l'on tient compte de son caractère obligatoire, c'est dans la volonté divine qu'on en trouve la source; si l'on cherche comment peut être réalisée la sanction des lois morales que la justice exige, il n'y a que Dieu qui possède la science, l'équité et la puissance nécessaires pour faire droit à ces légitimes réclamations. C'est donc en Dieu seul que la loi morale trouve sa règle, son principe et son couronnement [1]. »

2° Les autres, utilitaristes, évolutionistes, positivistes, subjectivistes, indépendants, etc., s'accordent, malgré leurs divergences partielles, à chercher les règles et les bases de la loi morale en

1. A. Vacant, *Op. cit.*

dehors de Dieu et de toute religion. Aujourd'hui, en France et ailleurs, où de plus en plus les écoles échappent officiellement à l'enseignement religieux, s'impose particulièrement la préoccupation de ne pas laisser la Morale en l'air, et de lui trouver « une base nouvelle ». Cette base ne pourrait-elle être la Science, non pas toutefois la Science intégrale comportant la philosophie et la théologie, mais les sciences naturelles, la médecine, l'hygiène, l'économie politique, etc.? Ainsi guidée, la Morale serait la continuation des efforts faits depuis l'homme préhistorique jusqu'à nous pour se civiliser, par la « coopération » et la « solidarité ». Et l'on conclut que finalement « tous nos devoirs... paraissent pouvoir se résumer dans une affirmation unique : aimer et respecter la vie, vivre notre vie d'homme, c'est-à-dire notre vie consciente, en lui donnant l'intensité, l'étendue et la profondeur qu'elle peut atteindre [1]. » Pour ces moralistes, — qui sont actuellement nos moralistes officiels, — « la fin de l'homme » c'est donc l'homme lui-même.

II. — La Base de la Morale.

Il était utile d'indiquer d'un mot cette double tendance vers deux pôles nettement opposés ; mais nous n'avons pas à entrer dans le détail de ces disputes. Pour rester fidèles à notre programme et nous maintenir sur le terrain des faits, il nous suffira de répondre aux questions suivantes :

1° Les Primitifs ont-ils une Morale ?

1. M. Payot, recteur de Faculté, *Cours de morale*, 1907.

2° Si oui, quels rapports cette Morale a-t-elle avec la Religion ?

3° Quelle est cette Morale ?

***

A la première de ces questions, l'Ecole dont nous avons déjà heurté quelques assertions répond, comme d'ordinaire, sans aucun embarras :

« La Morale, non plus que le sentiment religieux, ne fut pas toujours innée en nous ; si elle a fini par l'être, c'est après que de longs siècles d'hérédité l'ont implantée dans nos âmes. Comme la langue, comme la religion, comme les autres institutions, elle varie d'une race à l'autre. Il n'y a pas de morale universelle, il n'y a que des morales locales et temporaires. La parole de Pascal que « le larcin, l'inceste, le meurtre des enfants et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses », est absolument vraie.

« Nous le verrons en pénétrant le détail des mœurs des vieilles civilisations. Nous y constaterons des usages tellement contraires aux nôtres, nous y rencontrerons des actes si étranges, approuvés et recommandés par la morale du temps, que, pour ne point sortir de l'impartialité philosophique, pour ne point approuver ou blâmer, et seulement pour comprendre, il faudra nous être mis bien en face de la conscience humaine, et nous être persuadés qu'elle aussi, comme l'intelligence et toutes les autres facultés, est soumise à la loi de l'évolution.

« Nous sommes là, du reste, en présence d'un

grave problème, que d'illustres esprits ont, sous l'empire de puissants préjugés, voulu souvent résoudre contrairement à la science. Kant, Condorcet, Buckle et d'autres, ont prétendu que la morale de tous les peuples est identique et reste invariable à travers les âges.

« On a peine à comprendre comment des philosophes ont pu soutenir une pareille assertion. Pascal voyait plus clair en nous disant : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. »

« Prenons un exemple. C'est une coutume presque générale chez les peuples sauvages, et qui devait être fort répandue au début de l'humanité, de tuer ses parents pour leur éviter les infirmités de la vieillesse, mais surtout pour supprimer les bouches inutiles. Chez tous ceux qui suivent cet usage, aucune idée de crime n'y est attachée; au contraire presque partout il y a la sanction de la religion; le sacrifice s'accomplit en grande pompe et se termine par un festin[1]. »

***

« Il n'y a pas de morale universelle ! » — Eh ! bien, c'est une erreur, et les diverses affirmations que nous venons de lire — expression des idées de toute une école — reposent sur une simple confusion qu'il est facile de mettre en lumière.

A nous en tenir, d'abord, aux seules populations qui nous occupent et qui, ne cessons pas de le rappeler, figurent parmi les moins avancées qu'il y ait

1. Gustave Le Bon, *Les premières civilisations*, p. 87-88.

au monde, nous constatons un premier fait. C'est que, si leurs langues, généralement très bien pourvues de verbes et de noms, sont fort pauvres en adjectifs, partout cependant on en trouve pour caractériser ce qui est bon et ce qui est mauvais, vrai ou faux, juste ou injuste. La distinction du bien et du mal, et non pas seulement du bien et du mal physique, mais du bien et du mal *moral*, est chose tellement élémentaire qu'on étonnerait beaucoup les plus sauvages d'entre eux en paraissant la leur contester. Ils ont nombre de choses licites et nombre de choses défendues.

En outre, la responsabilité individuelle de l'homme adulte, libre et sain d'esprit, est à la base même de la récompense et du châtiment.

Et lorsqu'on cherche quelle est l'idée fondamentale et primaire qui inspire aux Primitifs ces sentiments, ce respect des lois et des coutumes, ces restrictions dans l'usage absolu des dons de la nature, et, pour parler comme M. Salomon Reinach, ces « scrupules », de même que nous avons découvert derrière toutes leurs croyances la présence invisible et lointaine d'un Etre souverain, ici, derrière leur morale et la supportant toute, nous trouvons en eux le sentiment véritablement inné et, pour ainsi dire instinctif, de la Justice, uni à une certaine impulsion vers le bien, à une certaine aversion du mal...

C'est ce sentiment de la Justice qui, originairement, a dû inspirer le principe de l'interdit sacré ou tabou : en prenant ce que la nature lui abandonnait librement, l'homme a cru qu'il *devait* s'abstenir de porter la main sur ce que son Maître caché avait,

par un signe quelconque, déclaré vouloir se réserver.

C'est la Justice aussi qui exige qu'un culte soit rendu aux mânes des ancêtres, aux esprits tutélaires, aux génies, ou à Dieu. C'est pourquoi on gardera les cérémonies des funérailles, les fêtes, les danses, les chants, les sacrifices, tout ce qui constitue la Religion. La Religion, c'est un droit que le Monde invisible a sur nous : donc nous avons le devoir de le lui rendre.

C'est la Justice, bien ou mal interprétée, qui oblige les enfants à respecter les parents, à leur obéir, à leur abandonner ce qu'on gagne, à les défendre contre les agressions, à prendre soin de leurs mânes, à les venger, — au point, si l'on n'a pu satisfaire cette vengeance, d'en passer l'obligation à ses propres enfants : sang pour sang! vie pour vie!

Mais si les parents ou chefs de famille, à leur tour, veulent bien s'occuper de leurs enfants, au fond ils ne leur doivent rien ou peu de chose; ils les ont « faits », donc ils en sont les maîtres!

Il en est de même de l'homme vis-à-vis de la femme. Il l'a payée : donc elle lui appartient, elle est son bien, il peut, dans quelques tribus du moins, la revendre, la mettre en gage, la céder, la louer ou la prêter. Et si quelque étranger en use sans autorisation ou sans indemnité, la Justice demande que ce tort soit réparé. Il l'est généralement par une amende.

A plus forte raison, le maître peut-il disposer de ses esclaves, non seulement pour son travail, mais pour se libérer d'une dette, pour faire un échange, pour offrir un sacrifice humain, pour satisfaire, à

1. Une exécution (Loango).

2. Arbre trophée chargé de têtes humaines (Haut Oubangui)

sa place, à l'épreuve judiciaire, etc. N'est-ce pas son bien? Il l'a acheté, il en a hérité, ou il l'a pris à la guerre.

Ces droits du père de famille et du maître sont aussi ceux du chef ou du roi, surtout ceux du monde surnaturel et de ses représentants, c'est-à-dire de l'autorité, c'est-à-dire de la force. Aussi, pouvons-nous voir, en Afrique, un chef puissant, uniquement pour montrer son adresse ou son indépendance, abattre la tête du premier homme qu'il rencontre, au hasard, ou sacrifier des hécatombes humaines, comme autrefois dans l'Ouganda, le Haut-Oubangui ou le Dahomé, sans provoquer un murmure de la part de ses sujets.

C'est la Justice qui oblige à respecter les vœux, les serments, les alliances scellées par la fraternisation du sang; c'est elle qui punit le parjure, le traître, le faux témoin, le calomniateur, le voleur, l'assassin, le malfaiteur, tous ceux qui font du tort à autrui; c'est elle qui inspire ces interminables palabres africaines, ces règlements de comptes qui ne sont jamais réglés, ces vieilles affaires qui reparaissent après dix, vingt, cinquante et cent ans; c'est elle qui est à la base de ces épreuves judiciaires ou ordalies, auxquelles on fait si souvent appel en Afrique, que tout le monde accepte et que, souvent, les accusés sont les premiers à réclamer pour montrer leur innocence. Enfin, comme en d'autres pays, c'est au nom de la Liberté, de la Fraternité et du Progrès qu'on ruine de simples et braves gens, qu'on les jette en prison, qu'on les traque, qu'on les chasse, ou qu'on les tue, c'est en croyant servir la

Justice, en Afrique, qu'on empoisonne de faux sorciers, qu'on allume les bûchers de bois d'ébène sous des criminels qui n'en sont pas, et qu'on fait tomber des milliers de têtes innocentes...

C'est la Justice, hélas!... et c'est la Morale!

***

Et ce sentiment est tellement naturel, tellement général, que si le Noir accepte sans récrimination ni rancune le châtiment qu'il a mérité pour une faute dont il se sent coupable, il ne supporte pas qu'on le punisse « injustement ». Les enfants eux-mêmes, comme les hommes, sont très sensibles à ces procédés, particulièrement s'ils sont ainsi maltraités par un Européen, qui, en sa qualité d'homme supérieur, devrait toujours prouver sa supériorité par le sentiment qu'il a lui-même de la Justice. Aussi, disons-le tout bas, s'il y a eu beaucoup de Blancs qui, dans la « pénétration pacifique » du Continent noir, sont tombés victimes de leur intrépidité, frappés par les sauvages, la plupart ont été surtout victimes de leur injustice, ou de celle de quelqu'un des leurs, ou de celle de quelque Européen qui les avaient précédés.

Seulement — et ici nous revenons à la méprise précédemment signalée —, si le principe même de la Justice, avec la notion certaine du Bien et du Mal, est à la base même de toute la vie morale des Noirs et en général des Primitifs, l'application pratique qu'ils en font dans le détail de leurs actions est souvent déplorablement erronée. Voici, pour prendre

l'exemple qu'on nous offre, des sauvages d'Amérique qui tuent leurs parents âgés. Sans doute! Mais en agissant ainsi, ces enfants pieux entendent bien rendre service à leurs anciens : ils les délivrent des misères de cette vie pour leur en procurer une autre où ils seront plus agiles, en même temps qu'ils satisfont à une nécessité sociale, ne pouvant traîner ces pauvres membres engourdis dans les courses incessantes de leur existence de chasseurs. En Afrique, bien des tribus pratiquent pareillement l'infanticide : c'est qu'il s'agit d'enfants nés « mauvais », lesquels ne peuvent vivre, pensent-ils, sans être une cause de désastre pour leur famille, leur village, leur tribu. Il faut donc les éliminer, comme, en nos sociétés policées, on élimine les individus qui sont reconnus être pour elles un danger public.

Et nous concluons que si des philosophes comme Kant, Condorcet, Buckle et autres, ont établi que la base de la Morale est identique, universelle et innée dans l'homme, l'étude attentive et comparative de nos Primitifs prouve qu'ils ont eu raison. Mais Pascal n'a pas eu tort, lui non plus, dans son aphorisme connu : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Pascal a parlé des applications de la Morale : et c'est d'elles, mais d'elles seules, qu'il est permis de dire qu'elles sont « locales et temporaires ».

III. — Religion et Morale.

La même école continue : « Les facteurs de la morale sont extrêmement nombreux; quelques-uns

sont du ressort de la psychologie la plus délicate et agissent dans les profondeurs les plus secrètes de l'âme; en outre, leurs actions se combinent inégalement, et ils n'influent pas partout sur les autres d'une façon identique. Il en résulte que l'évolution de la morale humaine est très difficile à suivre, et qu'il n'est encore possible, surtout étant donné l'état imparfait de nos sciences expérimentales, que d'en indiquer les grands traits.

« Mais on doit tout d'abord éliminer presque entièrement une influence que l'on croyait autrefois prépondérante sur la morale, et qui en réalité, s'est toujours trouvée réduite, sous ce rapport, à un rôle très secondaire. Cette influence est celle des croyances religieuses... Depuis quelques siècles, dans notre Occident, nous avons vu les ministres des différentes religions adopter le rôle de conducteurs moraux, et nous dicter les préceptes les plus délicats de conduite journalière, en les donnant comme l'expression de la volonté divine. Mais c'est là une innovation des temps modernes. Elle étonnerait fort certains peuples orientaux qui croient les dieux beaucoup trop élevés au-dessus de nous pour s'occuper de notre conduite les uns à l'égard des autres...

« La morale, telle que nous la comprenons de nos jours, se dégagea donc d'une façon bien lente des instincts de férocité primitive. Tandis qu'elle s'élevait peu à peu sur la terre, de mystiques rêveurs voulurent la voir descendre du ciel et l'unirent au principe religieux. Mais elle en restera, pour le philosophe, éternellement distincte. Les dieux

naissent, grandissent et meurent. Leurs ombres imposantes flottent en dehors de l'humanité et pourront s'effacer sans que la morale en soit elle-même diminuée. La morale est en nous-mêmes et doit rester en nous-mêmes. Elle est fille des nécessités qui nous gouvernent. Elle nous aide à les subir. Elément fondamental de nos sociétés, elle se développe avec elles et en même temps que nous. Ce n'est que lorsque l'hérédité l'aura implantée solidement dans nos cœurs et lui aura donné la puissance d'un instinct, que l'on pourra dire qu'elle est vraiment constituée. Nous sommes trop près de la barbarie antique pour en être déjà là...

« Les principaux facteurs du développement de la morale sont : l'utilité, l'opinion, le milieu, les sentiments affectifs, l'hérédité. Pour les raisons données plus haut, nous n'avons pas à mentionner parmi eux les religions[1]. »

« Dans les civilisations inférieures, dit à son tour Tylor, la morale et la religion n'ont aucun rapport ou n'ont tout au plus que des rapports rudimentaires... L'animisme sauvage est presque entièrement dépourvu de cet élément moral que l'homme civilisé moderne considère comme l'essence même de toute religion pratique... Les lois morales des races sauvages reposent sur un terrain propre; elles sont engendrées par les traditions, par l'opinion publique, et elles sont comparativement indépendantes des croyances et des cérémonies animistes qui existent auprès d'elles[2]. »

1. Gustave Le Bon, *Op. cit.*, p. 91 et 95.
2. Tylor, *La civilisation primitive*, II, 404, 465. « On trouverait

A ces assertions, d'autres auteurs font inconsciemment écho en écrivant, sans autre explication, que les esprits divers donnent rarement de bons exemples dans la religion des sauvages, ou que des dieux mauvais y occupent une place importante, ou enfin que la connaissance de Dieu même est sans influence sur la conduite de la vie du Primitif.

***

Déclarons-le tout de suite, cette dernière constatation, avec l'atténuation que nous en donnerons bientôt, nous paraît, en somme, assez juste.

Quant aux « dieux mauvais » qui « occupent souvent une place importante dans la religion des sauvages[1] », nous dirons seulement que ce mot « dieux » nous paraît, d'abord, mal choisi, car il s'applique à des êtres fort différents les uns des autres et semble impliquer une hiérarchie qui n'existe pas. Et puis, ces « dieux mauvais » font-ils partie de la Religion ou de la Magie, c'est-à-dire de la Religion ou de l'anti-Religion? S'il s'agit en effet d'esprits mauvais que la Religion chasse et répudie, on aurait tort de les lui attribuer comme des esprits directeurs. La confusion est ici évidente.

Enfin, il est incontestable — et c'est là sans doute ce qu'on a voulu dire — que la Religion des Primitifs ne cherche pas dans les mânes, esprits tutélaires, ou génies qui sont l'objet de son culte, des

des faits nombreux en faveur de cette thèse dans Lubbock » (Abbé A. Bros, *Op. cit.*, p. 219 et sq.)

1. Abbé A. Bros, *La Religion des peuples non civilisés*, p 114

exemples ou des leçons de vertu. Cette conception lui paraît en effet étrangère.

Mais il est non moins incontestable que cette Religion, en tant que Religion et au nom des êtres invisibles qu'elle représente, impose comme un devoir à ses adhérents certains préceptes et certaines défenses, avec sanction frappant les individus responsables. Or c'est là, en grande partie, la moralité du Primitif, et cette moralité dépend tellement de la Religion qu'elle se confond pour ainsi dire avec elle.

Le P. Lagrange, dans sa belle *Etude sur les Religions sémitiques*, touchant incidemment cette question, écrit excellemment : « Il faut cependant reconnaître que tous ceux qui pratiquent la Religion s'y croient obligés. Nulle part on ne se résout à l'observer par un choix libre et parce qu'elle procure des avantages dont on pourrait se passer. Les hommes religieux ont toujours cru que les relations qu'ils souhaitaient entretenir avec la Divinité étaient voulues par Elle, qu'elle exerçait sur leur vie un certain contrôle et attendait d'eux certains actes. Toute religion contient donc une exigence, et une exigence morale, car la moralité d'un acte est indissolublement liée à l'idée d'obligation. Ceux qui nient que la Religion ait des exigences morales, veulent sans doute dire que cette morale n'est pas toujours la nôtre, mais il importe peu en ce moment. La Religion suppose donc dans l'homme une double créance : l'existence de pouvoirs supérieurs dont il dépend et qui exigent de lui certains actes, et aussi la possibilité d'entrer en relations avec ces pouvoirs.

« Ces relations elles-mêmes constituent la Religion[1]. »

Bien loin du camp où travaille et combat brillamment le P. Lagrange, M. Salomon Reinach écrit de son côté, et cette fois nous avons le plaisir, trop rare à notre gré, de l'appeler à notre aide : « L'humanité croit d'instinct qu'il existe une relation intime entre la morale et la religion, malgré les philosophes qui voudraient constituer la morale comme une simple création de la raison. Cette relation a toujours existé, et l'on ne peut dire qu'elle se soit affaiblie; seulement elle s'est modifiée, et là, comme ailleurs, il s'est produit une spécialisation.

« La morale est la discipline des mœurs. Qui dit discipline dit contrainte, influence exercée sur les hommes pour restreindre, dans un intérêt *sui generis* (qui est la moralité), leur liberté d'action, tant à l'égard d'autrui qu'envers eux-mêmes. Une restriction de ce genre rentre dans la classe des *tabous* dont les prohibitions, ayant un caractère de moralité permanente, ne sont qu'un cas particulier. Or un trait caractéristique des anciennes législations religieuses... c'est de ne pas distinguer nettement les interdictions morales des autres qui sont de nature superstitieuse ou rituelle[2]. »

***

Ces remarques sont parfaitement justes, et, sans

1. P. M. J. Lagrange, *Etude sur les Religions sémitiques*, p. 7.
2. Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, II, pp. 5, 6.

insister davantage sur un point qui nous paraît maintenant suffisamment éclairé, nous essaierons de répondre à la troisième question, la principale : quelle est la Morale de nos Primitifs ?

IV. — La Morale des Bantous.

Cette réponse est difficile, en ce sens du moins qu'il n'est pas aisé d'ordonner la matière en des divisions précises et complètes.

Si, en effet, « la Morale est la règle de nos actions libres par rapport à notre fin dernière », tout dépendra de l'idée que l'homme, encore une fois, se fait de cette fin. Or, c'est là une question que le Noir ne se pose même pas. Il va, comme un voyageur désorienté et inconscient, vers un but qu'il ignore, et, en attendant qu'il franchisse la mystérieuse passerelle de la mort, il paraît n'avoir d'autre souci que de tirer de la vie ce qu'elle peut lui procurer de bon, en cherchant à éviter ce qui peut lui en advenir de mal.

C'est donc en se plaçant à ce point de vue pratique et actuel que le Primitif dirigera ses actes et remplira ce qu'il croît être son devoir.

Seulement, comme il n'y a pas chez lui de symbole précis de Doctrine, il n'y a pas davantage de code moral nettement établi : tout cela ce sont les « coutumes », coutumes reçues des ancêtres, conservées avec soin, indiscutées, généralement observées, et presque toujours imposées par la crainte de quelques châtiments.

Cependant, lorsque notre esprit d'analyse essaie

de pénétrer cet ensemble, où il y a de tout, de l'excellent, du bon, de l'inutile, du ridicule, du mauvais, et de l'atroce, il arrive à distinguer, comme en toute autre société humaine, deux sortes de lois :

La Loi naturelle, dont il a déjà été question, à propos de la Justice, qui sert de base et de substratum à tout ce qu'il y a de bon, de juste, d'honnête, et, pour tout dire, de moral en nos Primitifs, et qui est chez eux ce qu'elle est chez tous les hommes, par le fait qu'ils sont hommes;

Et la Loi positive, prescrivant ou défendant certains actes, en vue de régler les droits et les devoirs de l'homme vis-à-vis du monde invisible ou supranaturel, de la nature extérieure et visible, de la famille, de la tribu, et de lui-même.

Essayons de suivre la Morale de l'homme noir au regard de ces dernières et différentes situations.

***

La première loi ou coutume positive qui s'impose à nos Primitifs — Négrilles et Bantous —, est l'obligation qu'ils ont d'observer certaines pratiques religieuses, en certaines circonstances, — et c'est ce qui constitue leur culte à l'égard du monde supra-naturel qui les environne, les pénètre et les domine : monde des mânes, monde des esprits tutélaires et des génies, monde de Dieu...

Comme on l'a vu déjà, et comme on le verra mieux encore dans la suite, ce culte s'adresse avant tout aux mânes des parents immédiats et des ancêtres. Il

est obligatoire, en ce sens que si quelqu'un se refusait à le remplir, il se déshonorerait près des siens, les malheurs qui lui arriveraient seraient attribués à sa négligence ou à son impiété, et, dans certains cas, la famille ou le village se croiraient en devoir d'imposer des cérémonies de réparation.

Il en est de même, proportion gardée, des devoirs et égards dus aux esprits tutélaires et aux génies. Mais ici la liberté laissée à chacun est beaucoup plus grande. Personne n'est obligé de porter telles et telles amulettes, de participer à tel ou tel culte, d'honorer tel ou tel fétiche, sauf au cas où les intérêts de la famille ou de la tribu sont en jeu.

Quant à Dieu, il reste pour ainsi dire au delà du monde accessible à l'homme. Ce n'est pas un absent : sa présence, au contraire, domine tout, et son nom revient souvent dans la bouche du Noir. Mais, sauf en certaines circonstances, il n'y a pas en son honneur de culte déterminé et public. D'ailleurs, on ne le blasphème pas, ou on le blasphème inconsciemment. C'est ainsi que, autrefois, avant d'aborder le vieux roi Denis, qui donna l'Estuaire du Gabon à la France, chaque visiteur lui adressait cette question par manière de salut : « Quel mal Dieu a-t-il fait? » Et le vieux chef répondait : « La mort. » Après quoi on lui souhaitait de longs jours. Mgr Bessieux, fondateur de la Mission catholique, choqué de ces termes, les fit changer. Et désormais le salut royal fut celui-ci : « Quel bien Dieu a-t-il fait? — La vie! »

Cependant, et en fait, si la Religion se présente à l'esprit du Noir comme une obligation, il est juste

d'ajouter que ni Dieu, ni les esprits tutélaires, ni les mânes ne lui sont proposés comme des exemplaires de perfectionnement moral. « Ressembler à Dieu, dirait-il, quelle extravagance! Quant aux esprits et aux mânes, n'ont-ils pas ces mêmes passions que nous avons nous-mêmes, et en quoi notre perfection les intéresse-t-elle? »

***

S'il n'est pas libre en face du Monde invisible, le Sauvage ne l'est pas non plus entièrement vis-à-vis de la Nature extérieure. Il ne l'est pas, parce que la Nature extérieure ne lui appartient pas et que, pour en vivre, il se sent obligé d'en demander la permission à qui en est le maître.

Nous touchons ici à une institution qu'on retrouve à la base de toutes les sociétés primitives et qui n'est autre, au fond, que la loi morale basée sur la foi religieuse.

Nous voulons parler de l'interdit sacré ou tabou.

Le *tabou* (*tabu*) est un mot polynésien du dialecte tongan[1] : il est composé des radicaux *ta*, *marqué*, et *bu*, adverbe d'intensité. Il signifie donc *marqué spécialement*[2], et s'applique à tout ce qui a été désigné par l'autorité compétente — personnes, animaux, plantes, lieux, mots, actions, etc. — comme

1. Dans les îles Samoa, les Marquises, les îles de la Sonde, la Nouvelle-Irlande, etc., on dit *tapu*, aux îles Hawaï *kapu*, les lettres *t* et *k*, *b* et *p* étant interchangeables.

2. Cf. Frazer, *Golden Bough* (*Le Rameau d'or*, trad. franç.); L. Marillier, *Grande Encyclopédie* (Tabou); Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, etc.

sacré et *interdit*, sous peine, en cas d'infraction, de souillure ou de péché, entraînant la mort, la maladie ou un autre dommage, à moins toutefois qu'on n'ait été absous à temps, et qu'on n'ait satisfait par une pénitence appropriée, ordinairement une offrande ou un sacrifice.

Ce mot maori était destiné à faire fortune : il est aujourd'hui adopté, avec sa signification propre, par toutes les langues européennes. Mais il a son équivalent chez les Grecs dans ἅγος et ἅγιος, les Latins dans *sacer*, les Malais dans *pamali*, chez divers peuples de l'Amérique du Nord dans *wakan*, chez les Mpongwés du Gabon dans *Orunda*, les Fâns dans *Eki*, les Bantous de la Côte orientale dans *mwiko*, *mzio*, etc. La liste pourrait être allongée indéfiniment, car la notion est universelle et répond partout à la même idée. Le swahili *mw-iko*, par exemple, vient du verbe *eka*, *placer*, *mettre de côté*, *réserver*, mais il ne s'applique qu'à ce qui est *réservé* et intangible par suite d'interdiction religieuse, c'est-à-dire à ce que, en français, nous appellerions *sacré* ou *consacré*[1].

La loi du *Tabou* avait été signalée depuis longtemps, notamment par les missionnaires de l'Océanie, tandis que ceux de l'Amérique du Nord nous avaient surtout parlé de la loi du *Totem*. Mais voici que *Totem* et *Tabou* sont aujourd'hui recueillis par nombre d'anthropologues qui leur donnent une

1. On se rappelle ce qu'écrivait Voltaire des *Poèmes sacrés* de Le Franc de Pompignan :

« Sacrés ils sont, car personne n'y touche ! »

importance singulière : ces lois, pour eux, ne sont pas moins que la source originelle de toute Religion, de toute Morale et de toute Civilisation !

***

« Aussi loin que nous remontions dans le cours des âges, écrit M. Salomon Reinach[1], l'homme subit, à côté des contraintes extérieures, une contrainte intérieure. Il n'éprouve pas seulement des résistances, mais il s'en crée à lui-même, sous la forme de craintes ou de scrupules. Ces craintes et ces scrupules ont pris, avec le temps, des noms différents : ce sont les lois morales, les lois politiques, les lois religieuses. Aujourd'hui ces trois sortes de lois subsistent et exercent leur action restrictive sur l'énergie humaine; elles existaient de même chez les sauvages des temps les plus reculés, mais à l'état confus et, pour ainsi dire, indivis. Les notions même de morale, de religion, de politique, telles du moins que nous les entendons à cette heure, n'existaient pas ; mais l'homme subissait et acceptait de nombreuses contraintes, dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle le système des tabous. La formule générale du tabou est : « Ne fais pas ceci, ne touche pas à cela » ; c'est le *don't* anglais de la civilité puérile et honnête. Le *tabou*, de quelque nature qu'il soit, a cela de particulier qu'il impose une limite à l'activité de l'homme. Ce sentier est tabou? N'y marche pas. Ce fruit est tabou? Ne le

1. Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*. Introduction, II, et p. 18-22.

mange pas. Ce champ est tabou tel jour? N'y travaille pas. Ainsi, à la différence des lois religieuses, civiles ou morales, la loi du tabou ne prescrit jamais l'action, mais l'abstention; c'est un frein, ce n'est pas un stimulant.

« Etre social par excellence, l'homme se figure, à tous les étages de la civilisation, que le monde extérieur forme une société avec lui et, par une généralisation naturelle, il projette au dehors et multiplie à l'infini le principe spirituel dont il se sent animé. Avant d'avoir de la divinité une notion précise et conséquente avec elle-même, il se sent entouré de dieux, il les craint et cherche à vivre en paix avec eux.

« La cause générale des tabous est donc la crainte du danger... Ne sommes-nous pas, aujourd'hui encore, sans cesse tentés de considérer comme des effets, certains phénomènes qui ne sont que postérieurs à certains autres dans l'ordre du temps? *Post hoc, ergo propter hoc*, telle est la formule du sophisme que le vulgaire et même les gens cultivés commettent tous les jours.

« La mémoire du sauvage, en lui rappelant ses actes passés, devait lui suggérer l'explication des maux qui venaient le frapper, sans qu'il en sût démêler la cause réelle. Il se forma ainsi, dans les sociétés primitives, un vaste trésor oral de prétendues constatations; tel acte produit telle conséquence funeste; tel jour je suis tombé et me suis blessé, parce que le matin, en sortant de chez moi, j'avais rencontré un serpent. Si, dans une société quelconque, chacune de ces généralisations témé-

raires avait trouvé créance, la peur aurait suspendu l'activité de tous et cette société serait morte. Aussi s'opéra-t-il, en cela comme en toutes choses, un travail de sélection. Les craintes éprouvées par des hommes influents de la tribu, par des vieillards, par des chefs ou des prêtres, furent partagées, donnèrent naissance à des scrupules plus ou moins répandus ; les autres furent oubliées. Ainsi se constituèrent les tabous... Les tabous répondent à des craintes, et ces craintes répondent à des généralisations téméraires de faits individuels[1]. »

L'Humanité devait-elle s'arrêter là ?

Heureusement non. Et toujours d'après M. Salomon Reinach, si l'Humanité n'est pas restée emprisonnée dans les mailles innombrables de ces tabous, c'est à la Religion qu'elle le doit. « La Religion, constituée et hiérarchisée, première émancipatrice de l'homme, a rédigé en codes celles des prescriptions et proscriptions auxquelles des superstitions infiniment variées avaient fait trouver crédit. »

Mais finalement, l'Humanité tend et doit tendre, par une évolution fatale, à distinguer les lois qui ont une utilité sociale, et à les garder, — et à se désintéresser des lois religieuses, qu'elle laissera peu à peu tomber. Ce qui nous conduit, en dernière conclusion, à réduire la Morale à un bon code civil.

« Tout le reste est littérature »,

ou, comme dit M. Reinach, « scrupules et préjugés ».

1. Salomon Reinach, *Op. cit.*, II, p. 18-20.

Dans ces théories, dont l'expression simple et bonne cache mal la portée pratique, qui, dans le langage du jour, s'appelle la « laïcisation intégrale », il y a, nous semble-t-il, quelque chose à prendre, et beaucoup à laisser.

En attendant, ce système des tabous, prohibitions ou interdits a-t-il vraiment l'importance qui lui est ici donnée, et toucherions-nous en lui le germe initial de toute la Morale qui, depuis, s'est répandue dans le monde?

La réponse à cette question dépend en grande partie de l'explication que nous pouvons fournir du tabou, de sa raison d'être, de ce que nous appellerons sa philosophie. Or, elle est contenue, cette réponse, dans la conception que le Primitif se fait de la Nature et que nous avons déjà signalée.

Cette conception fondamentale, toujours vivante, et inspiratrice de tant d'autres, est que l'homme, en ce monde, n'est pas complètement chez lui. Il s'y est trouvé introduit sans trop savoir comment, ni par qui, ni pourquoi, il a marché et il marche dans un domaine qui lui paraît librement ouvert, il y rencontre nombre de choses qu'il convoite... Mais tout cela, ce n'est pourtant pas lui qui l'a fait, il n'en est pas le propriétaire, il aurait tort d'en disposer en maître, et ce que la Nature lui présente ainsi, n'est-ce point comme une sorte d'appât mis à la portée de sa main pour le mieux tenter?

Qui sait? — Voici, par exemple, un arbre couvert de fruits. Il en essaie un, il le trouve bon, il le mange, et, encouragé par l'expérience, il prend les autres : c'est un fruit permis. Le jour d'après, il

aperçoit un autre arbre ; rendu confiant par le repas de la veille, il prend un autre fruit, mais celui-là n'a pas le même goût et le rend atrocement malade : c'était, évidemment, un fruit défendu. Aussi, il s'en souviendra, et pour éviter à ses enfants la même déconvenue, peut-être la même inconvenance vis-à-vis du Maître caché de la Création, il le leur interdira : « Ce fruit, mes enfants, est pour nous un fruit prohibé ; vous n'y toucherez pas ! »

Ce sentiment, vague peut-être, mais très vivant, persiste toujours dans l'esprit du Primitif. Voyageant un jour, en Afrique orientale, en compagnie d'un explorateur européen qui voulait s'initier aux choses et aux gens du pays, nous arrivâmes un soir en un campement où l'on nous signala de nombreux sangliers. Mon compagnon de voyage eut bientôt fait d'en abattre un. Et comme nos porteurs, de vrais sauvages du lointain intérieur, refusaient d'en manger pour la raison que cette viande leur était interdite (*mwiko*), lui, par manière de protestation, en absorba une tranche énorme : d'où, la nuit, indigestion atroce !... Et comme mon malheureux compagnon, gémissant, se serrant le ventre et faisant de lamentables efforts pour se libérer, avait réveillé nos hommes, ceux-ci ne trouvèrent rien de mieux que d'organiser une ronde autour de lui, en chantant :

C'est le cochon, c'est le cochon,
C'est le cochon qui se révolte !

Puis venait le solo :

O cochon !
Sors si tu veux...
Mais ne fais pas de mal à notre Blanc
C'est par bêtise qu'il t'a mangé !

Finalement, le cochon sortit... et l'apprenti voyageur eut, cette nuit-là, la vraie notion du tabou.

Mais revenons à la philosophie. C'est ainsi que le Maître des choses, qui, pour se cacher aux yeux de l'homme, n'en est que plus redoutable, se révèle fréquemment par des manifestations inattendues et nous arrête dans nos désirs immodérés de mettre la main sur tout : d'où, sans parler des indigestions où l'aliment défendu proteste et « sort », les empoisonnements, les maladies, les morts, les épidémies, les accidents, les inondations, les sécheresses, etc., etc. Car si, consciemment ou par mégarde, nous ne dérangions pas la machine du monde en jetant dans ses rouages quelques poignées de sable, — c'est-à-dire quelques actions défendues, — la machine du monde ne se dérangerait vraisemblablement jamais. En d'autres termes, si l'Univers paraît s'étaler devant l'homme comme une table toute servie, il y a cependant, avant de s'y asseoir, certaines précautions à prendre, certaines politesses à faire, certaines réserves à apporter.

Mais pour cela, il faut « savoir ». Et qui saura, si ce n'est le « voyant », l'homme en relation avec l'invisible, le prêtre qui est en même temps, dans les sociétés primitives, l'ancien, le patriarche, le chef de famille, de clan ou de tribu?

C'est à lui, qu'un songe révélateur a éclairé, qu'un avertissement intérieur ou extérieur a prévenu, ou qu'une expérience parfois douloureuse a instruit, c'est à lui qu'il appartient de dire aux siens ce qui convient ou ne convient pas, ce qui est défendu, ce qui ne se mange pas, ce qui ne se touche pas,

ce qui ne se regarde pas, ce qui ne se prononce pas, ce qui ne se fait pas.

Dès que l'interdit a été ainsi solennellement prononcé par l'autorité religieuse, au nom de la Puissance supérieure dont il faut respecter la volonté, l'obéissance s'impose, absolue, sous peine de voir la communauté compromise.

Et voilà, à notre avis, le principe initial de la loi du tabou.

*
* *

Au fond, ce principe a une double fonction. D'un côté, il sépare le *sacré* du *profane*, et fait une place à part à tout ce qui, appartenant à notre monde extérieur et visible, est rattaché au monde supra-naturel par destination, service et consécration spéciale. Personnes sacrees, objets sacrés, lieux sacrés, cérémonies sacrées, etc., tout cela doit être mis à part dans l'usage que les hommes doivent en faire et ne pas être confondu avec le reste, avec ce que chacun peut manier à sa volonté : car tout cela a senti l'influence du monde invisible, lui est attribué, est devenu sa propriété, lui est *consacré*. Personne désormais ne peut donc y porter la main que ceux qui, de fait ou par consécration identique, appartiennent au même monde. Et c'est ainsi que, réellement, on peut dire que le tabou est à la base du Culte religieux.

Mais, d'autre part, il est à la base de la Loi, et par conséquent de la Morale, et par conséquent de la Civilisation, — le tout mis sous la protection de

l'autorité religieuse, qui précise, relève, sanctionne et *sacre* ce qu'elle touche. Par son caractère religieux, il s'impose comme indiscutable et absolu, il comporte au surplus, en cas de violation, des sanctions immédiates et sévères, et ainsi il convient excellemment aux sociétés primitives, qu'il refrène dans leurs appétits trop violents, qu'il organise, qu'il discipline, qu'il élève.

C'est pourquoi l'école anglaise de W. Robertson Smith, à laquelle, en France, fait écho M. Salomon Reinach, a vu juste en remettant, avec l'institution du tabou, la Religion à la base de la Morale, des Lois et des Civilisations humaines : « La Religion a été la nourrice et l'éducatrice de l'Humanité[1]. »

Mais l'erreur est de voir dans le tabou, uni au totem, le principe initial et générateur de la Religion elle-même, et, par la Religion, de la Morale. En effet, puisque le tabou, pour être respecté, doit nécessairement s'appuyer sur une autorité du monde invisible, que ce soit Dieu ou un esprit quelconque, il faut que cette notion du supra-naturel soit *antérieure* à l'autre.

Ainsi, en bas, le monde profane, celui de tous ceux qui en veulent user et peuvent en user, sans autre préoccupation ni cérémonie ; en haut, le monde supra-naturel, qui ne nous est accessible que par une sorte d'échelle mystique représentée par les cérémonies religieuses ; entre les deux, le monde sacré ou tabou, qui tient de l'un et de l'autre, et qui, par conséquent, suppose l'un et l'autre : telle

1. Salomon Reinach, *Op. cit.*, II. Préf. p. XIV.

apparaît la conception primitive. La Foi a précédé la Loi.

D'autre part, si l'on peut assigner comme causes générales du tabou, à ses origines, le respect dû au Maître souverain du Monde, la crainte de la Nature et des esprits qui l'animent, ce sentiment *religieux* doit nécessairement coexister avec un sentiment *moral*. En effet, si je sens que je ne dois pas toucher à tel ou tel produit parce que le monde invisible paraît se l'être réservé, c'est parce que j'ai, en même temps, la conscience qu'il est injuste et mauvais de porter la main sur ce qui ne m'appartient pas. Ce sera donc un bien que d'observer l'interdit, et ce sera un mal que de le violer, un mal, c'est-à-dire un péché créant souillure et démérite et ne pouvant disparaître que par « condonation » ou pardon.

Autre constatation qui, semble-t-il, ne saurait être récusée par nos ardents évolutionnistes. Tout comme les hommes, les animaux se sont trouvés en présence des produits de la nature, ils ont ressenti les mêmes inconvénients à user de tout sans discernement, ils ont pu remarquer les mêmes dangers et par conséquent concevoir les mêmes craintes. Et, cependant, ils ne se sont pas imposé de tabous. Pourquoi? — Simplement, parce qu'ils n'ont pas eu l'idée que ces produits pouvaient être réservés par un monde invisible, que, étant réservés, il y avait injustice à les toucher, et que, en cas d'infraction, l'injustice, la faute ou le péché appelleraient un châtiment.

Et la conclusion est toujours la même : le principe de la loi ou de l'interdit, qui suppose la notion reli-

gieuse, suppose aussi la notion morale, qui suppose la conscience.

***

Cependant, le principe du tabou une fois admis, il était trop fécond pour n'être pas utilisé par tous ceux qui pouvaient en tirer profit : c'est ce qui est arrivé. Instrument de moralisation religieuse, l'interdit devint bientôt un moyen de gouvernement, une prescription d'hygiène, une ordonnance médicale, une source de revenus, un prétexte à l'exercice de véritables tyrannies, un nid à superstitions déraisonnables, injustes et oppressives.

Ainsi, fréquemment, l'usage des viandes est défendu aux enfants et aux femmes : ce qui est bon et particulièrement recherché reste par là même réservé aux hommes, ou à telle et telle catégorie d'hommes. Les membres des sociétés secrètes, par exemple, jouissent de nombreux privilèges absolument interdits aux profanes.

Dans le Haut-Ogoüé (Gabon), avant que les Européens n'y eussent établi la liberté de la navigation, des chefs riverains ouvraient ou fermaient le fleuve *ad libitum* en y jetant ou en enlevant l'interdit. Quand le fleuve était fermé, impossible à toute pirogue d'y circuler : l'Ogoüé était *orunda*, et aucun indigène ne s'y serait aventuré pour rien au monde. L'interdit pouvait être levé cependant : il s'agissait simplement d'y mettre le prix.

En certaines tribus, on ne doit pas voir le chef manger. Dans l'Oudoé (Zanguebar), le pays est régi

par trois chefs qui délibèrent ensemble sur les décisions à prendre, mais aucun ne peut voir l'autre sans s'exposer à mourir : ils se rassemblent dans une case à trois compartiments séparés, et gouvernent ainsi leurs états.

⁂

Mais les tabous vraiment intéressants, parce que vraiment moraux et moralisateurs, sont ceux qui s'appliquent à la famille et par la famille à la tribu, c'est-à-dire à la société.

C'est une chose remarquable en effet, et d'ailleurs bien conforme à ce que nous avons précédemment établi, que de nombreuses prescriptions morales — au sens où la Morale est entendue des Primitifs — enserrent la famille dans tous ceux qui la représentent, pères, mères, enfants, du berceau à la tombe, dans le but évident de l'organiser, de la maintenir, de la fortifier, de la purifier, de lui conserver son sang, ses traditions, son esprit, son unité, ses alliances, d'écarter d'elle les dangers de tout ordre qui pourraient la menacer, et de lui assurer en outre la protection ou tout au moins la neutralité bienveillante des mânes ancestraux qui l'ont quittée pour passer dans l'au-delà.

L'animal, enfermé dans un instinct conservateur qui ne lui permet pas de mésuser d'une liberté morale à laquelle il est totalement étranger, n'a pas besoin de ces lois pour se reproduire et perpétuer son espèce : son *amoralité* ne devient jamais *immoralité*.

Il n'en est pas de même de l'homme. Parce que l'homme est libre, capable d'user et d'abuser, accessible au bien et au mal, il a besoin d'être guidé, retenu, surveillé, et, au besoin, châtié : totalement abandonné à lui-même, sans aucun frein, sans aucune religion, sans aucune loi, l'homme, pour se détruire, n'aurait sans doute pas eu besoin d'avoir d'autre moyen que ses propres penchants. Aussi, dans toutes ces sociétés primitives que nous étudions, trouvons-nous l'organe essentiel de la vie sociale, la famille, garanti contre les causes les plus ordinaires de perversion et de dispersion.

L'enfant noir, même avant sa naissance, est protégé par divers tabous qui frappent sa mère et même son père. Ceux-ci, depuis la conception jusqu'à son sevrage, ne peuvent plus avoir de rapports sexuels. Dans beaucoup de pays, certains aliments leur sont interdits, ils ne doivent pas toucher de cadavre, ils n'assisteront même pas aux obsèques de leurs parents, ils ne mangeront — terrible privation! — d'aucun animal crevé. Le petit être dont la vie est embryonnaire encore souffrirait de ce contact de la mort, et ses parents en sont responsables devant la famille.

L'enfant vient au monde. Mais il faut voir d'abord si lui-même n'est pas « interdit » : et il y a des tribus où les enfants le sont souvent. Ils le sont, par exemple, s'ils sont jumeaux, s'ils sont contrefaits, s'ils ont fait souffrir leur mère, s'ils ont des dents à leur naissance, si les dents de la mâchoire supérieure paraissent avant les autres, etc. Alors, leur sort est vite réglé : une vieille sorcière, qui sert de

sage-femme, étouffe sous son bras le malheureux petit être en lui tordant le cou, puis le corps est enfermé dans un vase de terre, et on le jette ainsi enseveli dans la forêt voisine où, dans l'espace d'une nuit, des bandes voraces de fourmis l'ont fait disparaître [1].

Admis à vivre, l'enfant reconnu « bon » continue, jusque vers l'âge de deux ans, à faire corps pour ainsi dire, avec sa mère, comme le petit de la sarigue. Perché sur son dos, à califourchon sur sa hanche, ou enfoncé dans une peau de gazelle disposée en forme de sac, il y mange, il y dort, il y sourit, il y pleure, il y fait l'apprentissage de la vie...

Enfin, le voilà par terre, d'abord à quatre pattes, et bientôt à deux. Il grandit vite, et peu à peu il se met au travail, avec une précocité et une bonne humeur extraordinaires. Les parents aiment beaucoup leurs enfants, quoiqu'ils paraissent n'en prendre que peu de soin et ne s'occupent que très vaguement de leur éducation morale : par contre ils veillent fidèlement à ce qu'ils n'enfreignent pas les tabous auxquels ils sont soumis, comme de manger certains aliments. Ceux cependant qui montreraient des tendances vicieuses seraient punis, parfois sévèrement.

En général, on ne donne un nom à l'enfant que lorsqu'il est en état d'y répondre lui-même : ce nom est tiré des circonstances ou dépend des ca-

1. Cette pratique était, il y a peu de temps encore, très répandue dans le pays zigoua (Zanguebar).

Une danse d'initiation (procession finale).

prices de la mère, du père, d'un parent. Les noms d'animaux sont fréquents.

On ne compte pas l'âge par les années, mais on indique assez souvent la taille avec la main en tenant la paume verticalement pour les hommes, et horizontalement pour les animaux.

Vient la puberté. Jusque là, l'enfant n'avait pour ainsi dire compté pour rien, il vaguait à sa guise, il n'était ni « homme » ni « femme » : le moment est venu pour lui d'être rangé d'office dans l'une de ces deux catégories de l'espèce humaine, définitivement rattaché à sa famille, à son clan, à sa tribu, et enfin mis dans les conditions requises pour former une nouvelle cellule sociale en fondant un nouveau foyer. C'est le but de l'initiation[1].

L'initiation, qui s'applique aux deux sexes, est très variable dans son cérémonial, de tribu à tribu; mais on la trouve partout, au moins à l'état d'ébauche ou de survivance, ici plus simple, là plus compliquée, plus symbolique et plus solennelle.

Naturellement, elle diffère pour les garçons et pour les filles, mais on attend pour les uns et les autres qu'il y ait un certain nombre de jeunes gens ou de jeunes personnes de même village ou de villages voisins en âge d'être admis. Le jour venu, les garçons, qui peuvent alors être âgés de 15 à 18 et 20 ans, sont réunis sous la conduite d'un spécialiste, et soumis, dans un costume de circonstance, à diverses épreuves qu'ils doivent subir virilement.

1. Ne pas confondre cette initiation familiale avec celle qui précède l'entrée dans une société secrète proprement dite. — A consulter : Ed. de Jonghe, *Les Sociétés secrètes au Bas-Congo*, 1903.

C'est une sorte de retraite qu'ils font ainsi, vivant, mangeant, couchant à part, généralement dans la forêt voisine, se livrant à divers exercices, répétant certains chants et certaines danses, instruits avec mystère de ce qui est permis ou défendu, recevant de nouveaux tabous, mis au courant des traditions et des intérêts de la tribu, etc. C'est aussi l'occasion de renouveler l'alliance avec le totem par des cérémonies symboliques, un sacrifice, une communion. Tout cela dure plusieurs jours, souvent plusieurs semaines, et même plusieurs mois. La peau noire disparaît en tout ou en partie sous une couleur blanche obtenue avec de la craie délayée ou de la farine: c'est la couleur des esprits[1]. Les ornements du costume sont parfois très compliqués. Les danses se succèdent. Un nom nouveau est souvent donné: c'est une seconde naissance. — Puis, on impose les marques distinctives de la tribu, on lime les dents comme il convient, on fait les tatouages réglementaires, et enfin on lève les divers tabous de l'enfance. Le tout se termine d'ordinaire par une grande fête, comportant procession solennelle, repas, danses, et cadeaux, sans compter la beuverie, qui doit être particulièrement soignée

***

C'est au cours de cette initiation qu'a lieu d'ordinaire la cérémonie de la circoncision, là où elle

1. Les esprits sont blancs. A cette couleur on a mêlé souvent aussi un peu de cendre d'os des ancêtres, qui la « sanctifie » et met ainsi les nouveaux membres de la famille en relation avec les mânes de leurs parents.

existe. Si, en effet, cette pratique est en vigueur dans beaucoup de tribus bantoues, il en est beaucoup d'autres où elle ne se rencontre pas, soit qu'on ne l'y ait jamais connue, soit que, par suite de longues guerres, de grands voyages, ou d'autres raisons, on l'ait abandonnée [1]. Les Négrilles ne l'ont pas. En quelques endroits, où l'on a visiblement oublié le sens primitif de la cérémonie, on la pratique sur les enfants, pour la rendre plus facile et moins douloureuse, à un âge moins avancé, vers 10 ans, 7 ans et même 2 ans ; mais la règle ordinaire est de la faire coïncider avec l'époque de la puberté et de l'initiation qui l'accompagne.

Quelle en est la raison d'être ?

« Il est impossible de la donner, répond un médecin colonial, en faisant allusion aux explications souvent fournies, autrement que comme une nécessité religieuse. Au point de vue anatomique, elle n'est nullement indiquée ; au point de vue passionnel, elle n'influe guère sur le tempérament ; et au point de vue hygiénique, elle est insuffisante [2]. »

La circoncision, croyons-nous, se rattache à l'institution du tabou : c'est, originairement, le relevé d'un interdit. Avant d'avoir passé par cette cérémonie, en effet, le jeune homme ne peut se marier, il n'est reçu par aucune femme, il n'a pas le droit d'avoir des relations matrimoniales. Et si, néan-

1. C'est ce qui est arrivé chez les Zoulous, et, au témoignage de M. Junod, chez les Ba-ronga, en 1820. On en cite d'autres où cette pratique s'est introduite ou réintroduite. Il n'est pas question ici, évidemment, des populations musulmanes ou musulmanisées, chez lesquelles la circoncision est un rit religieux nécessaire.

2. *Dépêche Coloniale*, 3 sept. 1907.

moins, le cas arrive — et il arrive! — l'enfant qui vient à naître de ce commerce prohibé est réputé « mauvais » et doit disparaître. Il en est de même des jeunes filles qui deviendraient mères avant d'avoir passé par l'initiation qui les concerne : en quelques pays, cet accident est considéré comme un malheur public, et doit être expié par un grand sacrifice offert à Dieu [1]. Or, nous avons là une illustration intéressante et typique du principe établi plus haut. La transmission de la vie humaine s'exerce dans un domaine mystérieux, où l'action du Maître souverain de la Création est manifeste ou tout au moins soupçonnée, et où l'homme ne peut être admis qu'avec une sorte d'autorisation de sa part et moyennant une cérémonie appropriée. Au temps marqué, l'interdit pourra être levé, mais, comme toujours en pareil cas, le « permis d'user » devra être racheté par un sacrifice, avec effusion de sang : d'où la circoncision, dont le but moral est évident, puisque le tabou ou interdit auquel elle met fin, empêche rigoureusement les rapports sexuels entre enfants non arrivés à l'âge de puberté.

Et l'on s'explique ainsi que cette institution, qu'on trouve partout connue en Afrique, se rencontre également en Océanie et jusqu'en Amérique, chez les Polynésiens, les Australiens et nombre de Peaux Rouges. Pour être aussi répandue, il lui faut une raison d'être générale : sa raison d'être générale n'est pas autre que celle de l'interdit sacré, porté

1. C'est le cas du Loango. V. R. E. Dennett, *Op. cit.*, p. 67-70.

dans l'intérêt moral de la famille, et levé, quand il le faut, en vue du même interêt[1].

***

Les filles sont soumises à une cérémonie identique, variable pareillement suivant les pays, et que R. E. Dennett nous décrit ainsi au Congo. Quand une enfant est nubile, « on lui construit une petite hutte en dehors du village. Sa tête est rasée et tout son corps est couvert de *takula*, ou poudre de bois rouge délayée dans de l'eau. Ainsi peinte, la fille se retire, avec celles de ses amies qui ont déjà passé par semblable cérémonie, dans sa petite cabane : là on lui offre une poule, ou, si la famille ne peut se la procurer, un œuf. Elle reste ainsi renfermée pendant six jours, entourée de ses compagnes qui la gardent, l'amusent et la nourrissent durant le jour, la servant comme une princesse, et, la nuit, chantant et dansant aux sons des *misunga* (fruit desséché du baobab).

« Entre temps, on lui bâtit une belle case dans le village, et on dispose deux lits. Sur l'un elle dort, avec deux de ses plus anciennes amies; le second est au service des autres plus jeunes. Chaque jour elle se soumet deux fois à la cérémonie de la peinture, et pendant quatre ou cinq mois il ne lui est pas permis de travailler.

« Quand le moment est venu pour elle d'être

1. Il fut un temps où l on tenait la circoncision pour une pratique d'origine hébraïque. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, on a fait dire à la Bible ce que la Bible ne dit pas.

portée à son mari, un de ses parents entre dans sa case au lever du jour et, du pied, pousse son lit dehors. Si elle n'est pas encore retenue pour le mariage, c'est son père qui jette ce lit dans la cour. Alors toutes les femmes de la famille lui apportent ombrelles, linges propres et ornements, la conduisent au bord de la mer et lui enlèvent sa couche de peinture avec de petites baguettes flexibles; puis elles vont au plus voisin cours d'eau douce, la lavent et l'habillent. Ses chevilles sont chargées de gros anneaux de cuivre, ses poignets de bracelets, son cou de tous les colliers de la famille; sur sa poitrine flotte un linge de couleur, et le reste de son costume est rouge : une ombrelle complète sa toilette. Alors la procession s'organise, et toutes ses amies, faisant tourner leurs ombrelles, s'avancent en chantant à travers les villages jusqu'à sa maison. Tout le long du chemin, les jeunes gens du pays viennent danser devant elle et lui font quelque menu présent. Alors elle est livrée à son mari, et les danses continuent toute la nuit[1]. »

⁂

L'initiation faite, c'est vraiment une nouvelle vie qui commence pour le jeune homme et la jeune fille. Ils peuvent maintenant songer au mariage et se mêler, chacun en ce qui concerne son sexe, aux affaires de la famille, du village, de la tribu. La jeune fille ne tarde pas à trouver preneur. Mais le jeune homme doit souvent attendre longtemps avant de

1. R. E. Dennett, *At the back of the black man's mind*, p. 69

se marier régulièrement, obligé qu'il est de réunir la *dot* nécessaire à « l'achat » de sa femme ; or, cette dot est parfois relativement élevée, et, pendant qu'il la cherche, les jeunes filles disponibles sont successivement accaparées par les anciens, plus riches et plus influents. Et c'est là l'un des graves inconvénients sociaux de la polygamie, qui, pratiquement, se révèle ainsi comme une injustice, une tyrannie, une cause d'immoralité et de dépopulation.

Les Noirs le sentent, mais les passions et les intérêts des anciens primant tout le reste, on continue.

Quant aux jeunes gens, dès que l'initiation a levé l'interdit, ils peuvent se permettre toutes les relations qu'ils veulent, à condition toutefois de n'avoir pas d'enfants...

Le mariage est entouré, lui aussi, de diverses cérémonies et de nombreux interdits. D'abord, il ne peut se faire dans la parenté ni même, généralement, dans le village : chez ces populations, les prohibitions entre consanguins sont beaucoup plus étendues et plus sévèrement gardées que chez nous[1].

Interdits aussi les rapports incestueux entre frères, sœurs, et généralement tous parents.

Interdits les rapports conjugaux pendant la grossesse et l'allaitement, quand on est à la chasse, quand on est en guerre, etc.

Interdit l'adultère.

Quoique le mariage soit, en général, assez instable, il existe néanmoins, en vertu d'un véritable contrat d'achat et de vente, en ce sens que, pour

1. Inutile de répéter ici ce que nous avons dit en parlant de l'Exogamie et du Totémisme.

qu'il soit définitif, la dot doit être intégralement versée. Seulement, comme ce versement intégral, dans l'Ouest Africain, se fait souvent attendre pendant des années après livraison, la femme est parfois bien tentée de rentrer dans sa famille, celle-ci bien tentée de la rappeler, et c'est là la cause d'incessantes et interminables palabres sur lesquelles se greffent des procès en revendication, des règlements de comptes, des compensations forcées, des insultes, des coups, des vengeances, des ensorcellements, des rancunes, des haines, et qui compliquent singulièrement l'existence de cet homme de la pure et libre Nature, que Rousseau nous avait autrefois proposé pour modèle.

Il y a d'ailleurs des causes de divorce reconnues, et comportant la reddition de la dot : c'est, par exemple, du côté de la femme, la méchanceté, la paresse habituelle et incorrigible, les soupçons de magie, souvent l'adultère... ; du côté de l'homme, une injure à la belle-mère...

En tout cas, la femme rentrant dans sa famille emmène généralement ses enfants : *partus sequitur ventrem*.

D'autres prescriptions, s'imposant à la fois au nom de la religion et du devoir moral, règlent les rapports familiaux, les obligations des enfants, celles de la femme et de la mère, celles du mari, du père et du chef de maison.

Vient la mort. Suivant l'âge, le sexe, la condition, les funérailles sont soigneusement ordonnées et entourées de nombreux interdits. Bref, la vie, la mort et la survivance en sont pleines.

D'autres coutumes aussi, ayant toujours le même caractère, président à l'organisation, à la vie et à la défense du village et de la tribu, extension de la famille. Edictées à l'occasion de travaux qui s'imposent, d'une fête, d'un deuil, d'une cérémonie, d'une installation nouvelle, d'une émigration, d'un défrichement, d'une grande chasse, d'un malheur public à conjurer, d'une épidémie à enrayer, d'un crime à expier, d'une invasion ou d'une guerre, etc., ces prescriptions peuvent avoir un caractère permanent ou transitoire, selon qu'elles viennent des ancêtres et ont été transmises comme coutumes, ou qu'elles sont imposées comme mesures temporaires, soit par des chefs, soit par des sorciers, soit surtout par les comités directeurs des sociétés secrètes locales.

***

En dehors des fautes, des délits ou des crimes défendus par la Justice comme faisant un tort réel à autrui, tels que l'affront, l'insulte, la calomnie, le vol, les agressions violentes, les empoisonnements, les ensorcellements, l'homicide, etc., qui sont partout en pays noir regardés comme choses défendues et punissables; en dehors des prescriptions ou interdits portés par les autorités civiles et religieuses et relatifs à la famille et à la société, qui partout également, doivent être respectés, y a-t-il des « péchés » reconnus comme tels, en des matières où l'on ne fait de mal qu'à soi?

Est-ce une faute morale, par exemple, que de

manquer à la tempérance, d'être paresseux, jaloux, orgueilleux, menteur, d'être porté à la colère, à l'avarice, à la luxure?

Il est vraiment difficile de répondre ici avec quelque précision. On ne voit guère en effet que le Primitif se soucie peu ou prou de son perfectionnement moral : il est ce qu'il est, et reste tel, tout en évitant de se déconsidérer par des défauts trop désagréables ou trop choquants, qui lui attireraient des reproches, lui aliéneraient des amitiés ou des concours, et lui créeraient parmi les siens une situation difficile. Mais, d'autre part, toutes ces fautes ou habitudes sont, pour le moins, infamantes, et la conscience individuelle, au fond de ces épaisses natures, se réveille certainement, de temps à autre, pour les condamner.

Parfois, on se trouve en présence d'un manque de sens moral qui déconcerte : c'est un égoïsme calme et féroce, c'est une dissimulation profonde, c'est une traîtrise achevée, c'est une cruauté froide et tranquille, c'est une désolante incompréhension de la pitié pour l'être faible, malade, inutile, abandonné, etc.

Et avec cela, pourtant, que de bons sentiments, quelle hospitalité facile et toujours prête, quelle fidélité à la parole donnée, quel attachement, quelle libéralité, quel désintéressement, quelle endurance, et quel courage!

Au point de vue de la retenue et de la pudeur, ces sauvages ménagent souvent aux civilisés de singulières surprises. Les vices contre nature sont rares partout, et paraissent même inconnus en bien des

pays; l'indécence publique n'est pas admise; et s'il y a des populations qui ne font usage que d'habits sommaires — consistant, par exemple, comme en certaines parties du Congo, en une cordelette retenant autour des reins deux petites touffes de feuilles vertes —, ce costume paradisiaque est porté avec tant d'aisance, de simplicité, de candeur, de réserve et, pour tout dire, de dignité, que personne ne songe à mal de ce fait, et que les yeux les plus modestes en prennent aisément l'habitude. « Honny soyt, vraiment, qui mal y pense! »

*
* *

Comme résumé et complément de tout ce qui précède, nous lirons avec intérêt le curieux tableau des lois et interdits des Ba-vili du Loango, dressé par M. R. E. Dennett.

« Les Ba-vili, écrit-il, ont une très distincte idée de la loi morale et naturelle, et distinguent leurs « péchés » en cinq sections différentes d'une grande classe de lois appelées *Shina* ou choses défendues.

« La première section est celle des *Shina Shivanga Nzambi*, ou « ce qui est contraire au Créateur Dieu ».

La 2e se rapporte au miroir magique — auquel on assimile la photographie —, dans lequel seul le *Nganga Nzambi* (le « voyant de Dieu ») peut regarder pour y découvrir le successeur du chef du Loango, fait, dit-on, à l'image de Dieu.

La 3e concerne la manière dont les mères doivent corriger leurs enfants quand ceux-ci parlent de Dieu sans respect.

La 4e prescrit l'observance de chaque 4e jour. En ce jour le roi ou le père de famille ne peut avoir de rapports conjugaux avec sa femme, il ne peut quitter son village, il ne peut discuter de palabre. Le médecin (*Nganga Bilango*) nepeut soigner son client. Les femmes ne peuvent travailler aux champs.

La 5e comprend toutes les cérémonies et tous les interdits relatifs à la maternité. Une femme ne peut dormir avec son mari sur le sol. Une jeune fille ne peut avoir de relations avec un homme avant d'avoir passé par la « maison peinte » (c'est-à-dire avant d'avoir subi l'initiation). Les enfants ne peuvent *penser* des choses déshonnêtes de leurs parents.

Autre série de « péchés » :

1° Tuer (un homme de sa tribu).

2° Commettre un adultère.

3° Voler.

4° Porter un faux témoignage.

Autre série :

Désirer ce qui ne vous appartient pas (par exemple au marché, où tout ce qui est placé sous l'arbre de la place est sacré, cet arbre étant destiné à abriter le corps du roi défunt avant son transport au tombeau).

Enfin, vient la classe des prohibitions totémiques relatives au mariage entre consanguins. L'infraction de ces prohibitions est punie de Dieu, qui retient alors les pluies à la saison où elles doivent venir [1].

Comme on le voit, il n'est pas question en tout

1. R. E. Dennett, *Op. cit.*, p. 50-52.

cela de l'esclavage, du suicide, et de beaucoup d'autres choses. C'est que l'esclavage ne passe pas en Afrique pour une chose défendue : c'est la seule forme connue de la domesticité. Et comme le maître a tous les droits de propriété sur son esclave, il peut en user comme son intérêt le lui conseille; mais les cruautés inutiles sur l'esclave seraient un mal, et sont d'ailleurs assez rares.

Le suicide est en général peu connu, excepté, paraît-il, chez quelques populations de l'Intérieur, vers le Tanganyika.

Quant à la sorcellerie, c'est-à-dire aux pratiques de magie noire, et aux maléfices, inutile d'en parler : c'est le crime irrémissible qui partout amène la mort dans les conditions les plus terribles et les plus ignominieuses.

⁂

La transgression d'un interdit ou la perpétration d'une faute ou d'un crime sont réputées « péché » — *nsem*, disent les Fans —, entraînant souillure morale et punition.

Les enfants, les idiots, les fous ne sont pas censés personnellement responsables de leurs actes, mais la partie lésée peut obtenir de leurs parents un dédommagement convenable.

Il est admis qu'on blesse ou qu'on tue un adversaire en cas de légitime défense, et qu'on prenne ce qu'on trouve en une plantation quand on a faim (pourvu qu'on fasse la chose ouvertement).

Mais on est responsable de toute mort survenue

chez soi, sauf à prouver qu'on n'y est pour rien : ce qui n'est pas toujours aisé.

Au reste, dans la casuistique du sauvage, le libre consentement n'est pas nécessaire pour créer la faute ou du moins la souillure : toute violation d'un tabou, par exemple, voulue ou non, est mauvaise et punissable. De plus, il y a des gens qui sont coupables, sans le savoir, de faire des maléfices, de tuer leur prochain, de lui arracher l'âme en dormant, d'être la cause inconsciente de nombreuses calamités : ce sont ceux qui ont en eux une sorte de vampire, lequel, pendant leur sommeil, vague de divers côtés, met à mort les uns et les autres, et finit par les tuer eux-mêmes. Aussi, au décès de plusieurs, au Gabon, ouvre-t-on les cadavres pour chercher cette bête redoutée, et... on l'y trouve souvent!

Tous ces « péchés » ne sont pas de même nature. Au Loango, par exemple, il y a les « palabres de Dieu », et les « palabres de l'homme ». Pour les premiers, ce n'est pas seulement le coupable, c'est toute la communauté qui est réputée responsable et qui doit réparation. Tel serait le cas d'un inceste, d'un mariage entre proches parents, d'adultère avec la femme du roi, de désordres moraux entre jeunes gens qui n'auraient pas encore passé par les cérémonies de l'initiation.

Pour les autres affaires, le coupable en répond, et, au défaut du coupable, chaque membre de sa famille, quitte à ceux-ci à se retourner contre lui.

***

Mais si le péché entraîne souillure personnelle et

La rémission des péchés (Kikouyou, Afr. Or.).

châtiment infligé par les puissances invisibles, n'y a-t-il aucun moyen de se purifier et de libérer son âme?

Chose curieuse! Ces populations ont senti cette nécessité, et, pour se débarrasser du remords, recouvrer la paix du cœur, et reprendre sans reproche la marche dans la vie, les coupables ont des cérémonies particulières auxquelles ils se soumettent et qui, d'ailleurs, au besoin, leur sont imposées. Mais, dans le nombre, il n'en est pas de plus étonnante, à notre avis, que la rémission du péché, obtenue au Kikuyu[1] (Est Africain anglais) par la confession, suivie de l'absolution et de la pénitence! A noter que le Kikuyu est resté jusqu'à ces dernières années absolument fermé aux Européens, et qu'il ne s'agit ici, en aucune façon, d'une importation chrétienne. La cérémonie s'appelle *Ko-tahikio* (Litt. *vomir*, s.-ent. son péché), et nous est décrite par le P. J. Cayzac, C. S. Sp., missionnaire à Naïrobi. Chez les Wa-Kikuyu, les *megiro* (tabous) sont innombrables, et la transgression du moindre d'entre eux constitue un *sahu* ou *péché*. Si, par exemple, un serpent traverse mon chemin, si le vent renverse un de mes arbres, si une hyène vient déposer sa fiente près de ma case, etc., etc., c'est que j'ai un *sahu* sur la conscience, et si je le garde, la mort me frappera, ou mes enfants auront à souffrir, ou mon troupeau périra.

Il faut donc aller « vomir » son péché.

« Confesseur » et « pénitent » s'installent en plein air, en un lieu solitaire du village. On s'accroupit par terre et la confession commence :

1. Prön. Kikouyou.

Je m'accuse d'un serpent, qui a traversé mon chemin ;
Je m'accuse d'une grenouille, qui s'est jetée dans mon feu;
Je m'accuse d'une marmite, qui a répandu le bouillon par terre;
Et je m'accuse surtout d'avoir, moi-même, rasé la tête à ma femme...

Et à chacun des *sahu* qu'il expectore ainsi, le pénitent crache.

« Ce sont là, ajoute le P. Cayzac, les péchés des Kikouyous, ou plutôt quelques-uns de leurs péchés, car ils en ont ainsi des centaines, sans compter les autres, — les vrais, dont ils doivent aussi s'accuser quelquefois. Ils sont si persuadés de la néfaste influence du péché, que, chose vraiment remarquable, ils croient qu'un enfant peut souffrir des fautes de ses parents : aussi, deux ou trois jours après sa naissance, tout petit Kikouyou est l'objet d'une cérémonie dont le but est de le délivrer de toutes les souillures morales qu'il peut avoir. Et si, plus tard, il tombe malade, ses père et mère iront « se confesser » pour obtenir sa guérison.

« Au préalable, le pénitent doit s'être fait précéder d'un beau mouton qu'il offre au « confesseur », signe visible de son repentir intérieur. Là-dessus, on ne transige pas, mais on est plus accommodant sur la question des aveux. Quand quelqu'un se trouve embarrassé pour avouer tel ou tel péché, le confesseur lui passe un petit bâton : le pénitent se retire, dit le péché au bâton, qu'il rend au sorcier, et celui-ci veut bien accepter l'aveu comme fait à lui-même.

« Puis vient l'absolution. Dirigeant successivement ses regards vers quatre points de l'horizon, il

prononce la formule : « Dieu qui es devant, enlève-lui ses péchés; Dieu qui es derrière, Dieu qui es à droite, Dieu qui es à gauche, enlève-lui ses péchés. » Puis il dit textuellement : « Je t'enlève tes péchés, tous, ceux que tu connais, et ceux que tu ne connais pas. » Après quoi, il se penche sur le pénitent, fait le geste de lui arracher la souillure du cœur, et les jette au loin, très loin.

« Cela fait, le bon Kikouyou s'en va, allégé de ses fautes,... et de son mouton. »

A l'autre extrémité de l'Afrique, une espèce de confession semblable existe aussi chez les Fans, du moins ceux de la rivière Como (estuaire du Gabon).

Un Fan malade est invité par le féticheur à avouer ses péchés afin d'obtenir par là la guérison de sa maladie. La confession se fait devant les hommes du village, au milieu d'une mise en scène spéciale. Les péchés qu'il s'agit de révéler sont généralement des fautes rituelles, des violations de choses défendues ou sacrées, tabous ou « éki », quelquefois même des actes insignifiants en soi et n'impliquant pas l'idée de faute... (Il paraît cependant que des fautes graves, des crimes même, ont été révélés en semblable circonstance, sans que ce soit le cas habituel.)

— Dis ton péché, clame le féticheur au malade.

Et dès que celui-ci a articulé une accusation nouvelle, le féticheur en fonction de pénitencier s'écrie :

— *Kan oshü nki!* litt. que ta faute s'en aille au large, vers la mer!

Et l'assistance répète :

— *Kan oshü nki!* Qu'elle aille au large !

La cérémonie se complique de purifications, d'aspersions et du sacrifice d'une poule ou d'une chèvre, dont le féticheur et l'assistance font un repas aux frais du malade. Si celui-ci ne guérit pas, c'est qu'il n'a pas fait une confession intègre[1].

***

Si cette singulière pratique de la confession est spéciale à quelques tribus, partout le « péché » comporte un jugement, une compensation ou une pénitence pour arriver à la rémission. C'est que partout le « péché » a le caractère d'une offense ou d'un tort, tort fait à Dieu, aux esprits, aux mânes, au chef, au père, au prochain, et, conformément à ce que nous avons constaté précédemment, dans l'esprit du Primitif tout dommage demande réparation ou paiement, afin que la Justice soit satisfaite et que les deux plateaux de sa balance, un moment sortis de l'horizontale, reprennent leur équilibre.

Ainsi, exception faite des enfants qui sont châtiés, les coupables sont condamnés à payer une amende, en monnaie, en articles d'échange, en chèvres, moutons ou bœufs, en femmes ou en esclaves, suivant les cas.

L'emprisonnement, tel que nous le pratiquons, n'est pas connu ; mais on a divers moyens d'y suppléer : l'un des plus connus est l'usage des entraves, consistant en une longue barre de bois qui retient les pieds du prisonnier. Les coups se donnent avec

1. Note du P. M. Briault, C. S. Sp., miss. au Gabon.

des lanières taillées dans la peau du lamentin, du rhinocéros ou de l'hippopotame. Les mutilations sont fréquentes en certaines contrées : aux voleurs, par exemple, on coupera une oreille, un doigt et souvent une main.

Si la faute commise est une offense au monde invisible, un sacrifice est de rigueur. Et si, de plus, le crime est tel, comme on l'a dit, qu'il doive provoquer la colère de Dieu ou des mânes des ancêtres contre le pays et la tribu, le pays et la tribu doivent se libérer par une expiation publique.

Le juge peut être le sorcier, le père de famille, le chef, ou le conseil des anciens : le tout dépend des infractions.

Il est admis aussi qu'on peut racheter une amende par une autre : un homme condamné à mort, par exemple, peut se libérer en payant une somme à débattre, ou encore en livrant un ou plusieurs esclaves qu'on tuera pour lui.

Nous avons déjà dit que tous les membres d'une famille sont réputés solidaires, et il faut convenir que cette législation s'explique assez bien, en un pays où il est si facile aux criminels de disparaître et d'échapper aux représailles de la Justice. C'est donc à la famille, si elle le veut, à livrer elle-même le coupable... ou celui qui devra le remplacer : sinon, on essaiera de le lui prendre, par ruse ou par force, dût-on attendre pour cela des semaines, des mois et des années.

« Sang pour sang » : la loi est absolue et universelle, sauf, bien entendu, au cas où l'on peut se racheter.

Que si, tout compte fait, on a subi un dommage dont l'auteur reste ignoré, tout espoir de réparation, c'est-à-dire de vengeance, n'est pas perdu pour cela : il reste la ressource d'aller trouver un bon sorcier, de « déposer une plainte contre inconnu », et d'attendre. On procédera à un envoûtement magique, et justice sera faite...

Mais, dans le doute, — et le cas est très fréquent — on a recours à l'épreuve judiciaire ou ordalie[1] qui, malgré son caractère, est cependant une sorte d'appel à la justice immanente, dont le jugement vient ici suppléer à celui des hommes.

Cette épreuve s'exerce à deux degrés : pour les cas ordinaires, quand il s'agit de décider entre deux parties, de trouver un voleur, de provoquer un aveu, etc., et pour les cas de maléfices, à l'occasion d'une mort, d'une maladie grave, d'une épidémie, d'un malheur public. Elle varie, du reste, suivant les pays. Ici, une lance est rougie au feu, et l'accusé est piqué au bras : s'il n'est pas brûlé, c'est qu'il est innocent; s'il sent la brûlure, il est coupable. Ailleurs, on emploie l'eau bouillante, dans laquelle il faut tremper la main. Mais l'épreuve la plus générale consiste à faire absorber la décoction d'une écorce d'arbre — poison énergique —, qui au Congo porte le nom de *Nkasa*. « Parfois l'estomac rejette la terrible potion; l'accusé est alors déclaré innocent, et le sorcier est, en certains endroits, frappé d'une amende pour fausse accusation. Souvent, si celui-ci n'a pas pris la précaution d'attribuer

1. Ordalie, anglo-saxon *ordaal*, all. mod. *urtheil*, jugement.

la mort survenue à quelque charme ou à une personne décédée récemment, il fait en sorte de ne pas manquer son coup. Sa victime chancelle et tombe. Avec des hurlements sauvages, les assistants se précipitent sur elle, la battent, l'assomment, la brûlent ou l'enterrent vivante, la jettent dans un précipice, et terminent leur terrible exécution en essayant d'égaler par leur férocité sauvage le sentiment qu'ils ont de l'énormité du crime pour lequel la victime est tombée[1]. »

Enfin, il est chez d'autres populations, les Fans du Gabon, par exemple, une autre façon de venger un mort : c'est de s'emparer du coupable ou, à son défaut, d'un membre de sa famille, de le tuer et de le manger. Par là, la Justice est vraiment satisfaite : sang pour sang, homme pour homme !

Ce n'est pas encore tout. La sanction de la Morale est également assurée par ce monde invisible et supérieur auquel rien n'échappe.

Si quelqu'un a des malheurs, des infirmités, des embarras, ce sera souvent, aux yeux de ses voisins et aux siens, une juste punition de fautes par lui commises. Et il tentera une expiation en faisant des offrandes ou un sacrifice aux esprits ou aux mânes.

Un village fera de même, et quelquefois toute une tribu.

Enfin, il y a la sanction de l'au-delà. Vague, imprécise et obscure dans beaucoup d'esprits, qui ne paraissent pas s'en préoccuper, elle apparaît

1. Rev. Bentley, *Gramm. Lower Congo (Nganga)*.

chez d'autres dans le sort différent qu'ils estiment être fait aux âmes désincarnées.

Quisque suos patimur manes,

disait Virgile. « Chacun dans les siens, nous souffrons en nos mânes. » C'est bien ainsi que le pensent nos Noirs. Nulle âme, passant dans l'autre vie, n'y est d'abord complètement heureuse. Peu à peu, celles qui ont en elles une puissance d'action plus grande, comme les mânes des chefs, des guerriers, des « voyants », arrivent à s'équiparer aux esprits et aux génies...

Les âmes de rien tombent en léthargie.

Et l'âme mauvaise, tantôt devra errer dans la forêt obscure et froide; tantôt, accrochée à un tronc d'arbre, elle grelottera pendant la nuit jusqu'à blanchir à force de souffrances et d'angoisses; et tantôt enfin, disent les Fans, elle sera jetée dans l'*Ototolan* et achèvera de se brûler peu à peu, jusqu'à être réduite à rien, comme ces torches faites d'écorces et de résine que, dans la forêt équatoriale, on allume pour se guider dans la nuit...

***

Avons-nous suffisamment répondu aux questions que nous nous étions posées! Résumons-les.

1° A n'en pas douter, nos Noirs ont une morale dont la base est, au fond, exactement la même que celle accusée par la conscience de l'Espèce humaine tout entière, en quelque race, en quelque pays, à quelque époque de son développement qu'on la

considère. L'âme du Primitif est faite comme notre âme : il n'y a pas, entre ces deux types, la moindre différence essentielle. Seules, les applications de la Morale varient, « en deçà des Pyrénées et au delà », comme en deçà et au delà des Océans. Et cette variabilité se comprend. Dans l'*interprétation* du Code des lois universelles, peut-on, vraiment, exiger que douze ou quinze cents millions de juges, actuellement présents sur terre, arrivent à s'accorder ?

La Morale, assure-t-on, ensemble de conventions et de préjugés créés par l'esprit de l'homme, évolue lentement, en suivant au cours des siècles les progrès généraux des groupements humains. — A ce compte, l'Afrique est pour nous un magnifique champ d'observations : si la théorie est exacte, la gradation dans la Morale devra se faire sentir depuis les populations les plus arriérées jusqu'aux plus avancées en civilisation. Or, de fait, la gradation existe bien ; mais les rangs se trouvent étrangement confondus et même renversés. Il est reconnu en effet que nos malheureux petits Négrilles qui, dans l'échelle du progrès, se sont arrêtés aux tout premiers échelons, ont une morale spéculative et pratique certainement supérieure à nombre de populations africaines relativement civilisées. Les plus dégoûtants anthropophages qu'il y ait actuellement au monde sont sans doute les Bondjos de l'Oubangui : or, les Bondjos sont des gens fort intelligents, très bien faits, ne manquant de rien, et supérieurs en tout, sauf en morale, aux tribus qui les entourent.

Autre expérience. Dans les Missions catholiques qu'on trouve aujourd'hui semées dans tout l'Intérieur africain, on reçoit des enfants et des jeunes gens appartenant aux diverses tribus du continent noir, on leur enseigne, avec le reste, le texte et la pratique du Décalogue, et il se trouve que, dans l'ensemble, ces fils de sauvages et d'anthropophages constituent bientôt des établissements tout aussi élevés en moralité, pour ne rien dire de plus, que beaucoup de collèges européens. Cette transformation s'est faite en quelques mois, et qu'a-t-il fallu pour l'accomplir? Non, certes, bouleverser ces natures de fond en comble et créer de toutes pièces des consciences, mais simplement enlever quelques erreurs, rectifier certains préjugés, et, sur le fond commun de la Morale universelle qu'on trouve en toute « âme de bonne volonté », greffer la morale chrétienne, qui s'y adapte admirablement. Et j'en conclus assez justement, il me semble, qu'il est inexact d'avancer que, pour les individus comme pour les peuples, la Morale ne peut s'épurer que grâce au long travail des siècles et à l'action persistante de l'hérédité.

Et qu'on ne m'objecte pas que ces mêmes enfants rendus à la circulation dans les milieux européens, deviennent souvent plus menteurs, plus paresseux, plus voleurs et plus vauriens qu'auparavant. Je l'admettrai tout de suite, et j'en tirerai un argument de plus pour ma thèse. Dans leurs tribus, en effet, ces enfants avaient la morale païenne; à la mission, ils ont pris la morale chrétienne; au contact des Européens dont ils sont devenus mainte-

La mission catholique de Lambaréné (Gabon) :
1. Scieurs de long. — 2. Bâtiments. — 3. Briqueterie.

nant les « boys » à tout faire, ils ont adopté la morale « indépendante », qui, n'ayant plus ni support ni sanction d'aucune sorte, — sauf le bâton et la prison —, devient une morale déplorablement lâche... Mais à qui la faute ?

Dira-t-on que, malgré tout, cette expérience, portant sur de jeunes plantes humaines élevées en serres chaudes, est insuffisante, et qu'il s'agit là d'une moralisation forcée, hâtive et plus ou moins factice ?

Nous avons d'autres faits.

Il y a 60 ans, des populations entières d'esclaves noirs — c'est-à-dire de l'élément le plus bas au point de vue du ressort moral —, enlevés à la Côte d'Afrique et transportés dans les Antilles ou la mer des Indes, ont été libérées et christianisées. Depuis lors, malheureusement, dans les colonies françaises du moins, elles ont eu beaucoup à souffrir de la politique, qui, là, tourne facilement aux guerres de races, de couleurs et de personnes, et consiste trop souvent dans l'écrasement des vaincus et l'accaparement de tous les bénéfices ; néanmoins, si l'on veut être juste et impartial, on conviendra que la moralité générale de ces populations n'est pas sensiblement inférieure à l'ensemble de la moralité européenne, les tribunaux n'y sont pas plus encombrés, les meurtres, les vols, les viols, etc., n'y sont pas plus fréquents. Sans doute, les liens de la famille y paraissent moins sacrés; mais, en ces pays où tout se distend, les Noirs sont-ils les seuls à pratiquer « l'union libre » ? Et si, aux Etats-Unis, les Américains protestent, la réponse à leur

faire est facile : si vos Noirs sont sans morale, qu'avez-vous fait pour les moraliser?

2° Le tabou a sa part, curieuse et intéressante, dans la discipline imposée à l'homme et dans l'organisation des premières sociétés, extension de la famille. Mais ce serait exagérer singulièrement son importance en faisant de cette institution toute la morale primitive. Le tabou n'est pas plus la Morale que le totem n'est la Religion.

L'un et l'autre s'expliquent par la mentalité des premiers hommes et de ceux qui, aujourd'hui encore, dans un état d'esprit tout semblable, continuent leurs traditions et vivent de leurs coutumes.

Mais l'un et l'autre supposent nécessairement des croyances religieuses sur lesquelles ils s'appuient et un fond de morale naturelle servant de support à tous les interdits et à toutes les lois que l'homme s'est donnés. En fait, le totem et le tabou sont des superstitions : le totem, superstition et parasite de la Religion; le tabou, superstition et parasite de la Morale.

3° Qu'ajouter enfin au sujet du prétendu manque de connexion de la Religion et de la Morale dans les civilisations primitives ? Si l'on a bien saisi les développements qui précèdent, on aura déjà conclu, sans doute, que cette question a été mal posée... et mal résolue. Nous accordons volontiers, en effet, que la Morale ne ressort ni du Naturisme ni de l'Animisme. « La Nature visible n'est pas morale », a dit avec quelque raison M. A. Réville[1]. « Et quant

1. A. Réville, *Les religions des peuples non civilisés*, I, p. 119

aux esprits détachés de la nature, dont le culte constitue l'Animisme, projections des esprits humains qui les adorent et qui se les figurent tout semblables à eux-mêmes, ces esprits capricieux, fantasques, susceptibles et taquins, n'offrent pas la moindre prise au sentiment moral pour qu'il puisse s'attacher à leur caractère et puiser quelque force dans l'union religieuse avec eux[1]. »

Cela est vrai. Mais on oublie une chose essentielle : c'est que la religion des Noirs, qui n'est du reste ni complètement naturiste, ni complètement animiste, au sens qu'on attache d'ordinaire à ces dénominations, cette religion, quelle qu'elle soit, n'en impose pas moins à ses adhérents des pratiques et des défenses, qui ne sont pas toutes dangereuses, ridicules ou inutiles, et qui, en tout cas, mettent un frein souvent efficace aux mauvaises passions de l'homme, ordonnent sa vie d'une certaine manière et lui constituent une règle morale. En d'autres termes, l'expérience prouve que, pour une société, mieux vaut avoir une religion rudimentaire que de n'en avoir aucune, mieux vaut être fétichiste qu'athée. Voilà la vérité.

Vérité confirmée, ici encore, par une intéressante expérience sociale qui se poursuit sous nos yeux, en ce moment même, sur les Côtes d'Afrique où s'échelonnent les établissements européens. Autour de ces « colonies », où fusionnent Blancs, Noirs et Métis, appelés par des intérêts divers, mais où la moralisation de l'Indigène n'entre généralement

1. A. Réville, *Ibid.*

pour rien, les croyances locales, les coutumes, les pratiques, les défenses de la religion ancestrale ne tardent pas à s'oublier et à disparaître. Les liens de la famille se relâchent. Tout se désagrège. Et bientôt il ne reste plus des anciennes tribus qu'on avait trouvées là que des individus sans cohésion, peu intéressants, peu recommandables, et qui ne se reproduisent pas. Au Gabon, par exemple, ainsi finissent sous nos yeux les Mpongwés, les Bengas, les Galoas, les Enengas, les Nkomis, les Ba-vili : notre « Civilisation » les a tués. Et si les « sauvages » de l'Intérieur ne venaient faire continuellement un nouvel apport sur les Côtes, les Côtes seraient bientôt désertes. Il en est ainsi partout.

Pourquoi ?

Un jour, je m'entretenais avec un vieux chef de Bata (aujourd'hui dans la Guinée espagnole) de l'organisation d'une mission catholique sur ses terres.

« Oui, me répondit-il. Viens, et hâte-toi : car si tu tardes, tu ne nous trouveras plus !

« Les Blancs sont venus ici. Ils y ont fait du commerce. Ils y ont installé des soldats. Ils y ont appelé des étrangers. Ils y ont fait venir des bateaux, remplis de marchandises. Tout cela est bien. Mais mes enfants ne croient plus à rien, mes filles sont partout dispersées, les anciens ne sont plus écoutés. Les Blancs nous ont enlevé nos croyances, et ils ne nous ont rien donné pour mettre à la place. C'est de cela que nous mourons... »

Et le vieux chef ajouta :

« Venez chez nous, vous, les missionnaires. Vous ne nous rendrez pas les coutumes de nos pères; mais vous nous enseignerez les vôtres. Nous vous écouterons; peut-être Dieu veut nous faire vivre encore! »

Et il me sembla, ce jour-là, que mon vieux chef noir raisonnait mieux en matière de sociologie coloniale que beaucoup de nos parlementaires... et quelques-uns de nos gouverneurs...

CHAPITRE VI

LE CULTE

I. — Ce qu'est le Culte. Culte religieux ; culte magique.
II. — Objet du Culte. La Nature. Nouvel examen du Naturisme : ce qu'il n'est pas, ce qu'il est. Encore l'Animisme. Le Fétichisme. Fétiches, amulettes et talismans. Différences entre les populations. Le Mânisme.
III. — L'organisation du Culte. Le « prêtre » chez les Primitifs, c'est le chef de famille. Le médecin, le voyant, le sorcier, le maléficier. Les sociétés secrètes. Distinctions nécessaires. Supercherie ou conviction ? La transmission des pouvoirs.
IV. — Les manifestations extérieures du Culte. Caractère familial du Culte primitif. La maison et la tombe. Le village et le cimetière. Sanctuaires, enceintes et bosquets sacrés. Statuettes et fétiches. — Le Culte des Mânes, des Esprits tutélaires, de Dieu. Jours sacrés. Symboles, rites et liturgie. La Prière. Les chants. Les marques symboliques. Les couleurs. Les bénédictions. L'Offrande. Le Sacrifice. La Communion. Sacrifice humain et anthropophagie. Diverses espèces de sacrifices. La raison et l'origine du Sacrifice et de la Communion : théories et conclusions.

I. — Ce qu'est le Culte.

Comme la Morale est la mise en pratique de la Croyance, le Culte extérieur en est l'expression. Aussi, partout où il y a une religion, il y a un culte, et partout où l'on constate un culte, on peut dire qu'il suppose une religion.

La Religion, en effet, repose sur la conviction qu'il existe, au-dessus de l'homme et de la nature, des puissances supérieures, dont on dépend, envers lesquelles on a des devoirs à remplir, et que l'on doit se rendre favorables, pour éviter au moins les maux physiques dont on est toujours menacé et poursuivre sa destinée.

En même temps, la conscience de l'homme, en lui montrant la criminalité de certains actes et en lui faisant craindre les châtiments qu'il sent avoir mérités, le porte à rechercher les moyens de calmer les pouvoirs mystérieux qu'il a offensés et dont il entend les reproches résonner au fond de son âme.

En fait, si l'homme a un ou plusieurs maîtres dans le monde invisible qui le domine, il leur doit un hommage de respect, une reconnaissance de leur souveraineté, un aveu de sa dépendance; son devoir et son intérêt le portent à implorer leur secours, à s'efforcer de calmer leur courroux, à essayer de reconquérir leurs faveurs perdues; et, dans l'expression de ces divers sentiments, à user des choses visibles extérieures, des prières, des cérémonies qui lui paraîtront les plus propres à atteindre ces fins.

Tout cet ensemble de moyens, employés par l'homme pour entrer en relations avec le monde invisible, constitue ce qu'on appelle le Culte.

***

Dans cet hommage du Culte nous pouvons considérer : l'objet auquel il s'adresse; les ministres

qui en sont chargés; les manifestations auxquelles il donne lieu.

Il ne saurait être question, à propos de Culte, de ce qui concerne la Magie. Comme la Magie est la contrefaçon de la Religion, elle a son culte aussi, qui a son objet déterminé, ses pratiques secrètes, ses maléfices, son organisation; mais ce serait confondre deux choses opposées que de les réunir sous un même titre et vouloir les traiter ensemble. Il faut convenir, néanmoins, comme on l'a déjà dit, que, dans l'état de confusion où sont les choses religieuses au pays noir, il est souvent difficile de tracer une ligne bien nette de démarcation entre le culte religieux et le culte magique : essayons cependant de le faire.

II. — Objet du Culte religieux.

L'objet du Culte religieux chez les Négrilles et les Bantous n'est autre, évidemment, que celui de leurs croyances : la Nature en tant que dominée par un Maître mystérieux et souverain, les Mânes des morts, les Esprits tutélaires, Dieu. Il nous faut donc revenir sur un certain nombre de questions déjà abordées et nous exposer même à quelques répétitions.

***

M. A. Réville a défini le Naturisme des Noirs d'Afrique « la religion en tant qu'elle a pour objet direct des phénomènes, des corps ou des forces de la nature tenus pour animés et conscients[1] ».

1. A. Réville, *La Religion des peuples non civilisés*, I, p. 67.

Et il croit reconnaître ce Naturisme dans la vénération particulière qu'on a pour la lune en certains pays, dans l'espèce de culte rendu à la vache, et qui se rattache à celui de la lune à cause du croissant qui rappelle la paire de cornes ou de la paire de cornes qui rappellent le croissant, dans l'adoration de la mer sur la côte de Guinée, et dans la personnification de la terre comme épouse du ciel. Il cite aussi les lacs, les fleuves et leurs sources comme l'objet des adorations nègres, ainsi que les arbres, surtout s'ils sont grands et gros, certains animaux, plus particulièrement intelligents, forts ou mystérieux, et enfin nombre d'objets qui frappent leur imagination et qu'ils « animalisent[1] ». L'abbé A. Bros dit de même que, pour le non-civilisé, le soleil, la lune, les pierres, les arbres, les animaux ont une histoire. Ils naissent, vivent, se marient et meurent, ont des aventures, se mettent en colère et s'apaisent. Rien d'humain ne leur est étranger[2].

Nous avons déjà remarqué que cette conception du sauvage nous paraît singulièrement exagérée et de pure convention. Le sauvage, comme le civilisé, parle, imagine, invente, poétise, et sans avoir jamais suivi de cours de rhétorique, fait de nombreuses figures de langage, des métaphores, des hyperboles, des prosopopées. Il a ses histoires et ses contes, qu'il aime à répéter et à entendre, comme nous, mais auquel il ne croit pas plus que nous; il a des fables dans lesquelles il met en scène les animaux et les plantes, comme Esope, Phèdre et La

1. *Ibid.*
2. Abbé A. Bros, *Op. cit.*, pp. 64, 65.

Fontaine, mais c'est pour lui comme pour eux, « une manière de dire » ; il a des légendes aussi où l'on voit le soleil se marier avec la lune et donner le jour à de nombreux enfants, qui sont les étoiles, mais nous dépasserions les bornes permises de la naïveté en le croyant lui-même assez naïf pour ajouter foi à la réalité de ce ménage.

Le sauvage! Le primitif! Mais c'est vous et moi — à peu près! —, c'est un homme, un homme souvent intelligent, et c'est vraiment trop mal le connaître que d'en juger par les représentations fantaisistes qu'on en fait, sans l'avoir jamais vu.

Si donc on nous parle de Phytolâtrie, de Litholâtrie, d'Hydrolâtrie, de Pyrolâtrie, de Géolâtrie, d'Astrolâtrie et de Zoolâtrie, entendons-nous. En réalité, les Noirs n'« adorent » ni les astres, ni les animaux, ni les plantes, ni les eaux, ni les pierres. Comme souvent nous l'avons fait remarquer, il y a ici confusion et méprise, chose d'ailleurs qui peut s'expliquer aisément de la part des voyageurs ou même des résidents européens. Si le Noir, en effet, rend un culte à l'arbre ou à la pierre, ce n'est pas à l'arbre ou à la pierre même que cet hommage s'adresse, c'est à l'arbre ou à la pierre influencés par un agent quelconque du monde invisible. Ainsi, dans tous les villages de l'Intérieur Gabonais, du Loango et du Congo, on voit, au centre de la place, un petit arbuste au pied duquel sont placées des offrandes et versées des libations. Le voyageur qui passe, et qui a lu les auteurs traitant *ex professo* de la matière, écrira sur son carnet: « Dendrolâtrie, religion des Noirs de tel village. »

Ou bien encore : « Naturisme (Voir M. Réville). » Seulement, si ce voyageur avait assisté à la fondation du village, il aurait vu le chef ou le sorcier planter cet arbuste pour prendre possession du lieu, faire un sacrifice et arroser les racines du sang de la victime, et surtout mêler au sol dont la plante se nourrit, des cendres provenant des ossements des ancêtres. Et voilà pourquoi cet arbuste est *sacré*, voilà pourquoi on lui rend un culte, voilà pourquoi ces gens, à qui ne les regarde qu'à la surface, paraissent « dendrolâtres ».

Et si, de même, en beaucoup d'endroits, près d'une source, sur un îlot, un rocher, un promontoire, dans une caverne, au sommet d'une montagne, on constate une certaine vénération cultuelle, on peut être assuré que là s'est passé quelque chose dont on a peut-être, à l'heure actuelle, perdu le souvenir, mais qui frappa l'imagination des anciens et motiva leur culte, à moins — ce qui arrive aussi fréquemment — que ces lieux sacrés n'aient été désignés comme tels par un « voyant ». Là, peut-être, un homme est tombé et ses restes y reposent, là un phénomène extraordinaire est apparu, là s'est révélée la présence et l'action d'un esprit. C'est pourquoi l'endroit est « sacré ».

En nombre de pays, on signale des bosquets dont l'accès est défendu. C'est que là est un cimetière, ou que c'est un endroit de réunion réservé aux membres d'une société secrète, ou qu'un petit temple y est dressé en l'honneur d'un génie, etc.

Chez les Wa-nyika, l'hyène est un animal respecté et « sacré ». C'est que les Wa-nyika, laissant

leurs morts à la surface de la terre, les cadavres sont mangés par les hyènes qui, de cette façon, s'incorporent les esprits des anciens.

Nous avons déjà parlé de ce lac qui, sur les montagnes du Boura, au Taïta, par sa solitude, le calme de ses eaux et un certain aspect mystérieux, inspire par lui-même une sorte de crainte religieuse. Les indigènes pensent que les mânes de leurs parents vont habiter sur ses bords ; ils y construisent de petites cabanes et y vont présenter des offrandes. Voilà pourquoi le lac est « sacré », ainsi que les innombrables canards que s'y trouvent et tous les êtres vivants qu'il nourrit.

Ce n'est pas à dire, pourtant, qu'il n'y ait chez nos Africains beaucoup de choses « sacrées », beaucoup de plantes et d'arbres « sacrés », beaucoup d'animaux « sacrés », mais cette qualité leur vient soit de ce qu'ils ont été pris comme totems, soit d'une qualité particulière qu'ils ont ou d'une signification symbolique qui leur est attribuée, soit d'un tabou qui les consacre.

En d'autres termes, dans le culte rendu à la Nature, il y a toujours une raison extrinsèque à la Nature.

***

Si les Noirs d'Afrique ne sont pas Naturistes au sens ordinaire où on l'entend, du moins seront-ils Animistes ? « Nous rappelons que, dans notre opinion, dit encore A. Réville, il ne peut être question d'Animisme que lorsque les esprits adorés [1] sont

1. Nous avons déjà fait remarquer souvent combien ce mot « adoré » est impropre.

conçus indépendamment des objets naturels, vivant sans rapport nécessaire avec eux..., vagabondant à travers les espaces, ordinairement invisibles, prenant parfois un corps, mais toujours libres de le quitter[1]. »

Animistes, nos Noirs le sont, mais encore en une certaine manière et avec des distinctions qu'il est nécessaire d'établir. Autre, en effet, est le culte qu'on rend aux mânes des ancêtres, autre est celui qu'on attribue aux esprits. Et que d'espèces de mânes et que d'espèces d'esprits !

Ce qui est certain, c'est que le Noir croit fermement en la survivance des âmes désincarnées, en leur action, en leur influence, en leur puissance, en la possibilité qu'elles ont de se fixer en tel ou tel corps matériel, et au pouvoir que nous avons nous-mêmes d'entrer en relations avec elles, de les appeler ou de les éloigner, de les intéresser à nos affaires ou de les charger d'exécuter nos vengeances.

Il en est de même des esprits, bons et mauvais, de nature extra-humaine. Les esprits tutélaires ont droit à notre culte, et nous sommes nous-mêmes intéressés à le leur assurer. Souvent nous sommes obligés de nous mettre en garde contre les esprits méchants qui nous guettent, ou contre les âmes désincarnées qui nous veulent du mal. Il y a, par exemple, des possessions dont il faut se défaire.

Mais l'art de capter les influences des mânes et des esprits, de se les associer par un pacte pour des œuvres occultes, de les forcer à répondre à un

1. A. Réville, *Op. cit.*, p. 67.

appel, tout cela n'est plus ni culte ni religion : c'est de la Magie.

***

Cet Animisme, dans le sens large que nous venons d'exposer, se matérialise et s'affirme souvent en un culte que, après le Président de Brosses, on a appelé le Fétichisme.

Qu'est-ce que le fétiche? Citons toujours A. Réville. « Le *fétiche* est un objet vulgaire, sans aucune valeur en lui-même, mais que le Noir garde, vénère, adore, parce qu'il croit qu'il est la demeure d'un esprit. Il ne faut pas se demander ce qui peut être fétiche aux yeux d'un Nègre, on ferait mieux de se demander ce qui ne peut pas l'être. Une pierre, une racine, un vase, une plume, une bûche, un coquillage, une étoffe bigarrée, une dent d'animal, une peau de serpent, une boîte, une vieille épée rouillée, tout au monde peut être fétiche pour ces grands enfants. Dans le nombre on trouve parfois des produits de l'industrie européenne[1]. »

Mais ce nom de fétiche s'applique surtout à ces représentations plus ou moins grossières, généralement en bois et parfois aussi en terre, en pierre, en ivoire, très rarement en métal, que l'on rencontre particulièrement dans les régions de l'Afrique occidentale, et qui sont consacrées à des génies divers. Ce ne sont point là, dans l'esprit des indigènes, des portraits, ce qui constituerait l'image idolâtrique proprement dite, — mais des figures emblé-

1. A. Réville, *Op. cit.*; p. 81.

matiques où tels et tels esprits sont appelés pour y exercer leur influence dans un sens déterminé.

De ces statuettes fétiches, il faut aussi séparer les images qui, chez beaucoup de populations, se rattachent au culte des ancêtres. Ces images surmontent ou renferment des reliques des morts, crânes, ossements, cheveux, ongles, et autres débris humains : c'est de là qu'ils tirent toute leur valeur.

Une troisième classe de fétiches, qu'il ne faut pas non plus confondre avec les autres, comprend ceux qui sont destinés aux opérations de la Magie noire, qui lancent des maladies, qui causent les morts, qui satisfont les vengeances : c'est à cette classe qu'appartiennent les fétiches qu'on trouve, au Loango et au Congo, chargés de clous : nous en parlerons plus tard.

Ainsi, trois catégories de fétiches : les fétiches familiaux, tirant leur vertu des reliques des ancêtres et destinés à protéger la famille, le village ou la tribu ; les fétiches des génies tutélaires, incorporant des esprits dont l'action est éminemment défensive, protectrice ; et enfin les fétiches des esprits maléficiers ou fétiches vengeurs.

Naturellement, ces statuettes, figures, ou objets n'ont d'action qu'autant que l'esprit y réside : « désaffectés », ce ne sont plus que des images quelconques qui peuvent être vendues, données, ou mises de côté. C'est le cas de tous les fétiches qui figurent dans nos collections. Il y a même aujourd'hui, sur la Côte d'Afrique, des fabricants de fétiches pour l'exportation : on les vend aux Européens.

Le fétiche se différencie de l'amulette et du talisman en ce que « il est conscient et tire sa force de lui-même » par suite de l'esprit qui l'habite.

L'*amulette* ou *grigri*[1] désigne surtout un petit objet que l'on porte sur soi et qui, par une vertu secrète, mystérieuse, immanente et inconsciente, est censé préserver des malheurs, des maladies, des accidents, des maléfices, ou procurer du bonheur en voyage, à la guerre, à la chasse, à la pêche, en ménage, etc.[2].

Le *talisman*[3] est plutôt un objet marqué de signes cabalistiques et destiné à exercer une action déterminée sur les choses ou les événements pour en changer la nature ou le cours. Il ne se porte pas toujours, comme l'amulette; on le place souvent au-dessus des portes, dans les maisons, dans les champs, à l'entrée des villages, sur les chemins, etc.

***

C'est cet ensemble de figures diverses, de pou-

1. Amulette, du latin *amuletum*, de *amoliri*, écarter, et peut-être de l'arabe, *hamala*, porter. — Le mot *grigri* a été emprunté aux langues indigènes de la Côte occidentale d'Afrique.

2. Parlant du sujet, M. A. Réville profite de l'occasion, naturellement, pour écrire : « Une médaille bénite qui est censée écarter les accidents, les maladies, la mort, rentre dans le genre des amulettes. » *Op. cit.*, I, p. 80. Un spécialiste officiel comme M. Réville devrait savoir que jamais l'Eglise catholique n'a attribué aux médailles aucune vertu en elles-mêmes : en bénissant ces petits objets, elle a pour but simplement de mettre au service de ses enfants l'efficacité de ses propres prières, de rappeler par ces symboles l'idée de Dieu et des Saints, et d'inspirer à ceux qui les portent avec piété des sentiments capables d'attirer sur eux les grâces divines. La médaille ne vaut que comme mémorial et symbole pour porter vers Dieu l'esprit de l'homme.

3. De l'arabe *telsam*, figure magique; en grec, τελεσμα.

voirs qu'on leur attribue et de pratiques qui s'y rapportent, qui constitue le Fétichisme, qu'on dit communément être la religion des Noirs dont nous nous occupons. Or, c'est là, comme on peut déjà le remarquer, une généralisation hâtive qui ne correspond pas entièrement à la réalité. Il y a du fétichisme chez les Noirs, mais il y a autre chose : le Fétichisme n'est pas tout leur culte et encore moins toute leur religion.

***

En tout cas, chez nos populations africaines de la zone équatoriale, il existe des différences très remarquables et qu'il est bon de signaler dès à présent.

C'est chez les tribus de la Côte Occidentale, depuis le Niger jusqu'à l'Angola et depuis la côte jusque vers les Grands Lacs, c'est-à-dire dans toute la zone couverte par la forêt, que l'on rencontre le fétichisme classique, avec ses figures diverses, ses statuettes, ses représentations matérielles, souvent exposées en public dans de véritables sanctuaires, et plus souvent encore cachées dans des cases ou dissimulées en des endroits retirés.

Sur la Côte Orientale et au sud du vaste pays occupé par les Bantous, ces statues-fétiches disparaissent ou, du moins, elles sont rares. Pourquoi? Faudrait-il voir, en cela, une influence antique et prolongée de l'élément sémitique; ou bien, cette immatérialité relative du culte tient-elle à la nature particulière de ces populations; ou bien encore,

comme l'a remarqué Livingstone, les pays découverts portent-ils naturellement l'homme au spiritualisme, et la grande forêt à l'idolâtrie? Le problème n'est pas résolu, mais le fait existe.

Autre constatation, qui ne manquera sans doute pas de surprendre. Chez les Négrilles, dont pourtant plusieurs groupes habitent la forêt équatoriale, nous ne trouvons pas un sanctuaire, pas une case fétiche, pas une statuette : à peine quelques amulettes — généralement trois petits morceaux de bois attachés au cou ou au poignet —, et quelques spécifiques gardés au campement, dans des boîtes d'écorce, pour se préserver de certaines maladies, pour faire une bonne chasse, pour éloigner les accidents possibles, pour se rendre invisibles, etc. Leur temple à eux, c'est la forêt, et leurs huttes misérables ne sont que les abris provisoires dans leur course perpétuelle à travers l'espace...

⁂

Chose plus curieuse encore, ces Négrilles croient fermement à la survivance des âmes et ils ont, eux aussi, un certain culte des morts, mais beaucoup moins caractérisé que chez les Bantous.

Ils prétendent aussi n'avoir aucun culte public ou secret pour les esprits, et tous leurs hommages paraissent réellement se réunir autour de celui qu'ils considèrent comme le Maître de toutes choses, Celui qui leur a livré la forêt avec — sauf les restrictions nécessaires — les fruits qu'elle produit et les animaux qu'elle abrite, Celui qui communique la vie

et qui donne la mort, qui les poursuit dans leurs campements, qui vient les visiter quelquefois « en tuant » l'un des leurs, qu'ils cherchent à fuir en se cachant loin des endroits qu'il a frappés, et auquel cependant ils se croient obligés de rendre hommage par le sacrifice de certains fruits, au retour des saisons, sur un bûcher de feu nouveau [1].

***

Les Bantous, au contraire, laissent Dieu à l'arrière-plan de leur culte, ils ont des pratiques plus ou moins compliquées pour influencer les esprits tutélaires et les génies, comme pour écarter ou neutraliser les esprits mauvais, mais leur véritable culte est le culte familial et tribal des mânes de leurs ancêtres. Et c'est pourquoi, dans l'ensemble, nous trouverions, pour caractériser leur religion, l'expression de *Mánisme*, ou encore de *Surnaturisme*, plus appropriée que toutes celles précédemment citées — Fétichisme, Animisme ou Naturisme.

III. — Le Sacerdoce.

Toutes les religions comportent certaines fonctions, certaines cérémonies, certains rites qui ne sont et ne peuvent être indifféremment remplis par tous. Entre le monde où nous vivons et le monde supérieur auquel la *Religion* nous *relie*, il faut des intermédiaires : d'où le *Sacerdoce*, c'est-à-dire une institution d'hommes chargés d'exercer les fonctions et de traiter les choses *sacrées*.

1. Mgr Le Roy, *Les Pygmées*, Tours.

Nos religions primitives ne font pas exception ; mais il ne faut pas leur demander — on le comprend sans peine — une organisation arrêtée et savante telle que la comportent les religions des peuples civilisés. En revanche, nous trouverons peut-être chez eux la vraie réponse à une question souvent faite et qui, comme toutes les questions religieuses, a reçu des solutions diverses : d'où vient le Sacerdoce, d'où vient le Prêtre ?

***

D'abord, ces noms de *Sacerdoce* et de *Prêtre* contiennent, il semble, une indication. Le *Prêtre sacerdotal* — si l'on peut ainsi parler — c'est l'*ancien*, chargé des fonctions *sacrées :* en grec, πρέσβύτερος ; en arabe, *scheik ;* en swahili et langues voisines, *mzée*, etc.

Et de fait, les vraies fonctions sacrées, celles qui constituent le culte régulier et ordinaire, celles qui forment comme la base de tout le reste, se rattachent, on l'a vu, à l'organisation de la famille ; et elles sont remplies par « l'ancien », le patriarche, le chef de la maison.

Chez les Négrilles, le fait est, autant qu'on l'a pu constater jusqu'ici, général. Il en est de même chez les Bantous, et, peut-on ajouter, dans toute l'Afrique. Et ici nous retrouvons le témoignage du Major A. G. Leonard, avec cette différence que, dans le Delta du Niger, le chef de famille prépare avec plus de soin qu'ailleurs son fils aîné pour le remplacer dans son office[1].

1. Arthur Glynn Leonard, *Op. cit.*, p. 394.

Avant tout, le culte est donc chose familiale, et le ministre du culte est le chef de famille. Aussi bien, celui-ci est-il le mieux placé pour entretenir les relations nécessaires avec le monde de l'au-delà, et donner aux mânes les satisfactions qu'elles demandent lorsque, à la mort des membres de la famille, elles passent dans l'autre vie, ou, quand elles reviennent, pendant le sommeil de ceux qui restent, se rappeler à leur souvenir.

Le chef de famille sait ce qui est à faire quand un enfant vient à naître dans sa maison ; quand il faut lui donner un nom, le préserver des multiples influences fâcheuses qui peuvent se mettre en travers de son existence, le soumettre aux initiations nécessaires, le marier; quand un malheur menace, quand on commence un voyage, quand le succès de la chasse doit être assuré, quand il y a lieu de protéger les cultures, quand enfin la mort vient visiter la case.

Le chef de famille s'est donc trouvé tout naturellement désigné comme le ministre de la religion ou l'intermédiaire nécessaire et attitré entre ce monde visible et celui, invisible, qui domine notre destinée.

***

Il est de plus le médecin de sa maison, traitant ses enfants malades, et les guérissant quelquefois. En Afrique, comme dans toutes les sociétés primitives, les rôles du prêtre et du médecin se trouvent ainsi confondus. Et — chose curieuse à remarquer — le même mot qui, en certaine stribus, comme chez les

Wa-rundi et les Wa-nyamwézi, signifie *prêtre* et *guérisseur* (*fumu*), veut dire *chef* et *ancien* dans quantité d'autres langues[1]. Et comme la maladie est due, souvent, soit à l'influence mauvaise des esprits, soit à des forces mystérieuses de la nature, le rôle du prêtre-médecin, dans la guérison, sera de combattre ces influences par d'autres influences, ces forces par d'autres forces. Il y arrive; et plusieurs de ces spécialistes, au moyen des simples qu'ils connaissent, des recettes et des procédés dont ils usent, obtiennent des résultats incontestables. Mais il est assez rare que le remède véritable et opérant ne soit pas entouré de cérémonies ou de pratiques qui lui donnent un certain caractère religieux ou magique. Dans l'Ouroundi, le guérisseur porte autour de la tête une large bande d'étoffe, et il en fait porter une semblable au malade qu'il traite. Chaque fois, du reste, que ce médecin donne des remèdes ou qu'il va les chercher dans les bois, il doit ceindre cette bande. Dans d'autres endroits, les médecins portent, comme signe distinctif, une corne dressée au-dessus du front et fixée au moyen du même bandeau.

Ailleurs, l'attirail est beaucoup plus compliqué: le médecin se couvre d'ornements spéciaux; prend des amulettes qui tiennent en respect les influences malfaisantes; exhibe des griffes d'animaux sauvages, des ossements, des peaux, des cornes remplies de spécialités; brandit parfois une queue

1. Le P. J. M. Van der Burgt (Dict. Franç. Kirundi, Bois-le-Duc, 1903. Art. Prêtre) fait dériver *fumu* de *Ku-fumura*, administrer des remèdes, faire des fonctions sacrées, etc.

d'hippopotame ou de quelque autre bête puissante : et tout cet attirail inspire à la fois crainte et confiance.

Partout où ils sont, les Négrilles sont renommés pour l'art de guérir, et plusieurs chefs les gardent près d'eux, à ce titre. « Comme les Blancs, me disait un jour un « savant » du monde africain, connaissent toutes les choses de la mer, ainsi les A-kôa connaissent toutes les choses cachées de la terre et des bois. » Le formulaire des recettes de nos docteurs est très varié, et chacun a les siennes : en général cependant on fait usage de plantes, sous forme de petits morceaux de bois, de feuilles, d'écorces, — en poudre, en infusions, en lotions, en cendres délayées, en applications, en inhalations, en ingestions, etc.

On connaît aussi la pose des ventouses, les incisions, le bain de sueur, le traitement d'une douleur au moyen d'un pilon de bois surchauffé ou d'un fer rouge. Plusieurs de ces pratiques, notamment le bain de sueur, servent aussi à purifier les patients de certaines souillures, comme, par exemple, celles que l'on contracte dans les cérémonies funèbres.

Comme de juste, il y a des honoraires, parfois élevés; mais — chose consolante —, si le malade meurt, le médecin ne reçoit rien et rend tout[1]...

***

Que des circonstances exceptionnelles se produisent, le chef de famille, simple prêtre-médecin,

1. P. J. M. Van der Burgt, *Op. cit.*, art. Guérir.

peut acquérir une réputation qui l'élève au-dessus du vulgaire. Il se distinguera, par exemple, dans l'art d'interpréter les songes, il prédira l'avenir, et les événements lui donneront raison; il verra à distance, et il se trouvera des témoins qui confirmeront ses dires; il guérira des malades dans des cas désespérés; il appellera la pluie, et la pluie viendra : bref il se fera une situation exceptionnelle, augmentera son prestige, et son autorité s'en trouvera affermie. Pour peu qu'à ce savoir-faire il joigne quelque ambition et que les circonstances le favorisent, il deviendra grand chef.

Nous voyons, en effet, dans plusieurs tribus africaines, ces deux fonctions associées dans le même homme : celles de chef politique et de chef religieux. Souvent alors il y a une véritable organisation qui se maintient plus ou moins longtemps mais qui, chez les Noirs, ne saurait cependant indéfiniment durer. Rien ne dure en ce pays, et comme la nature recouvre tout de sa végétation invincible, le temps nivelle à nouveau les institutions qui paraissaient le plus fortement établies.

***

D'ordinaire, cependant, quoique le chef politique ait toujours un certain caractère religieux, les fonctions publiques du culte sont réservées à des dignitaires spéciaux qui remplissent, auprès du peuple, le rôle du chef de famille dans sa maison Car, comme il y a le culte familial, il y a aussi le culte public. Celui-ci s'adresse aux mânes des an-

cêtres fondateurs de la tribu. Il se fait à des époques marquées, mais aussi et surtout, à l'occasion de certains aniversaires ou quand une épidémie menace, quand la pluie manque, quand un malheur public s'est abattu sur le pays, quand une guerre va commencer.

* * *

Comme on le pense bien, tous les chefs n'ont ni les mêmes aptitudes religieuses, ni les mêmes goûts. Dans le nombre il en est de profondément indifférents. Mais on en trouve aussi que leur nature, leurs dispositions, leur intérêt, sans parler des circonstances, portent à se faire de la chose religieuse une carrière. Souvent aussi ils reçoivent en songe la révélation de leur vocation; d'autres fois ils sont discernés et formés en des écoles spéciales par un parent ou quelque sorcier célèbre; enfin une maladie mystérieuse qui les atteint, une possession ou quelque autre événement personnel peut leur servir d'indication et les poser devant le peuple. C'est ainsi que se forment les « voyants », les « devins », les « guérisseurs », les « charmeurs », les « faiseurs de pluie », etc. Et nous voici arrivés insensiblement à une catégorie religieuse qui n'est plus déjà le culte familial ou tribal.

C'est à ces spécialistes qu'on a recours dans les cas difficiles, quand il s'agit d'interpréter un rêve, quand il faut bâtir et consacrer soit un sanctuaire, soit un fétiche, avoir certains charmes, certaines amulettes, certains remèdes, exorciser un possédé, présider aux initiations de l'adolescence, offrir des

sacrifices, faire de la pluie, lancer de nouveaux interdits ou relever de certains autres, déjouer les embûches des sorciers et de leurs maléfices et combattre la magie noire.

***

Ici nous touchons à une troisième catégorie qu'il faut se garder de confondre avec les deux premières. Si, en effet, les chefs de famille ou de tribus, dans leurs fonctions religieuses, sont toujours respectés, si les devins, guérisseurs, exorcistes, etc., jouissent d'une autorité et d'une confiance proportionnée à leurs succès, il n'est pas de personnages plus redoutés, plus haïs et généralement plus criminels que les jeteurs de sorts ou « sorciers » proprement dits.

Aussi le mot qui les désigne dans chaque tribu ne doit jamais être prononcé à la légère. C'est, en effet, l'accusation la plus grave que l'on puisse lancer contre quelqu'un.

Nous reviendrons, à propos de la Magie, sur le rôle de ces personnages qui, en marge de la Religion, occupent une place si considérable en Afrique et ailleurs.

***

Mais nous ne pouvons clore ici la liste des ministres du culte, sans mentionner les sociétés fermées ou secrètes qui ont une si grande influence sur la vie religieuse et sociale de ces populations. Il semble qu'on les trouve dans toute l'Afrique.

Ces institutions qui, naturellement, varient suivant les pays, paraissent avoir pour but principal de maintenir les coutumes de la tribu, d'imposer des ordres indiscutés au nom d'une autorité d'ordre religieux ou magique, de faire obéir et travailler les femmes, les esclaves, les enfants, tous les profanes, de permettre enfin aux dignitaires de ces sociétés, qui sont aussi les chefs politiques et religieux, de se réunir en comité secret, de prendre des décisions qui ne doivent être connues de personne, de se débarrasser de ceux qui les gênent et de se faire attribuer les divers avantages qu'ils convoitent.

Ce qui fait la force de ces associations, c'est que, en réalité, les sanctions peuvent être terribles : celui qui est condamné par elles n'échappera pas à la mort. Il disparaîtra d'une façon ou d'une autre, et personne ne saura jamais qui l'a frappé. Ces exécutions sont fréquentes, et c'est pourquoi les sociétés secrètes, en Afrique, exercent souvent une tyrannie redoutable.

Qu'il nous suffise de les signaler ici. Comme, en des proportions variables, elles se rattachent aussi bien à la Magie et à la vie politique qu'à la Religion, nous y reviendrons plus tard pour les décrire.

***

Tous ces ministres des religions africaines sont généralement assimilés dans les relations des voyageurs et confondus sous le même nom de « sorciers » ou de « féticheurs ».

C'est, on le voit, une confusion, et qui n'est pas juste.

Le chef de famille, dans son rôle de chef religieux, remplit un ministère sacré et qu'on peut vraiment appeler sacerdotal : c'est un intermédiaire, et un intermédiaire qualifié, entre les « enfants » dont il est responsable sur terre, et le monde invisible dont eux et lui dépendent, et vers lequel ils s'acheminent également.

On peut en dire autant du chef de village et du chef de tribu, qui n'est au fond qu'un chef de famille agrandie, soit qu'il « officie » lui-même, soit que les rites nationaux — comme il arrive alors d'ordinaire — soient remplis par un ministre spécial, qualifié pour la chose et agissant en qualité d'intercesseur et d'intermédiaire.

Ce n'est plus tout à fait le cas du spécialiste qui, selon les circonstances, peut être appelé médecin, guérisseur, devin, voyant, exorciste, charmeur, magicien, faiseur de pluie, etc. Ici, la Religion se mêle à la science et à la superstition dans des doses variables et difficiles à établir. Et, de plus, le praticien — qui ne remplit d'ailleurs pas tous ces rôles à la fois — n'est pas un ministre ordinaire et régulier du culte : il opère sur demande et donne des consultations, moyennant rétribution ou honoraires, soit en faveur de particuliers, soit pour des familles, des villages ou autres groupements. Ce n'est plus là à proprement parler une fonction, mais une profession.

Il faut ajouter cependant que souvent, dans le monde noir, ces deux rôles de ministre religieux proprement dit et de praticien des choses occultes sont tenus par les mêmes personnages. Certains

ont une grande réputation, et l'on vient parfois de fort loin les visiter ou les chercher.

Tout autres, enfin, sont les « sorciers » ou « maléficiers » qui, par leurs pratiques secrètes et leurs relations criminelles avec les esprits mauvais, causent une foule de maux et exercent une véritable terreur.

Aussi, les mots indigènes qui désignent ces divers ministres de la Religion, de la Science et de la Magie sont-ils tout différents, et confondre les uns avec les autres, c'est confondre le bien et le mal, le jour et la nuit : ce qui ne veut pas dire, néanmoins, que, en fait, tel et tel individu ne soit à la fois ministre religieux dans sa famille, devin ou médecin renommé et estimé pour le public, et sorcier des plus basses œuvres à la disposition de ceux qui, en grand secret, viennent lui proposer, moyennant justes honoraires, d'exercer telles vengeances, de tuer tel parent, de faire disparaître tel adversaire, de frapper de quelque calamité tel particulier, telle famille, tel village, tel pays. La mentalité nègre s'accommode aisément de tous ces rôles, en apparence opposés.

***

Autre question. Ces divers sorciers, féticheurs, devins, exorcistes, guérisseurs, etc., — quel que soit le nom qu'on leur donne et quelle que soit la spécialité qui les distingue, — sont-ils des convaincus?

Je le crois. Et, chose curieuse, ce sont des « convaincus » lors même qu'ils savent, à n'en pas

douter, que telle de leurs opérations n'est que pure fantasmagorie. Dans les sorties de l'*Ukuku* et du *Yasi*, par exemple, les initiés sont parfaitement au fait que l'esprit qui sort des bois est un homme, et un homme qu'ils connaissent. Et cependant ils ne sont pas indifférents à son égard : loin de là!

Ce qui, néanmoins, ne les empêche pas de plaisanter et de rire à l'occasion, comme de vrais sceptiques, de toutes ces pratiques et de tous ces praticiens — sauf des maléfices! — Mais ce scepticisme occasionnel alterne parfaitement avec une foi véritable, dans l'opéré comme dans l'opérateur, lorsque le moment est venu de procéder à la cérémonie. C'est que, d'abord, l'esprit du Noir se suggestionne aisément et passe, avec une étrange facilité, d'une conviction à une autre, sans jamais, pour ainsi dire, abandonner complètement celle-ci pour celle-là. Ce sont des mentalités pleines de ressources!

Et puis, gardons-nous de croire, au fond, que leur crédulité ne repose sur rien. Ces guérisseurs font des guérisons; ces « voyants » découvrent des choses cachées; ces exorcistes débarrassent des possédés; et quand, enfin, un sorcier s'engage à vous délivrer d'un ennemi, vous pouvez être assuré — si vous y avez mis le prix — que votre ennemi disparaîtra. En d'autres termes, il y a des résultats, et c'est pourquoi les « sorciers » croient à leur art...

***

Le mode de transmission du ministère religieux proprement dit accentue le rôle familial de la reli-

gion des Noirs. Du vivant du chef de famille, le fils aîné est déjà formé et graduellement initié aux fonctions qu'il remplira lui-même plus tard. Souvent même, il y a, pour cette initiation, des cérémonies spéciales, avec tradition d'objets symboliques, onctions, paroles rituelles, chants, etc.

Au Niger, ce fils aîné est l'officiant ordinaire. C'est lui qui, dans les cérémonies religieuses, casse la noix de kola et la distribue, ainsi que le vin de palme, aux membres présents. C'est lui aussi qui offre les sacrifices, coupe le cou des victimes, répand le sang sur certains emblèmes ou même sur l'assistance, et préside aux funérailles de son père [1].

Il n'en est pas toujours de même pour les sciences occultes. Parfois, un maître renommé transmet ses secrets à celui de ses enfants qui paraît présenter des dispositions spéciales ; parfois aussi il accepte des disciples qui viennent, moyennant finances, s'initier à son école.

Il y a du reste des hommes que les esprits eux-mêmes désignent comme leur étant particulièrement voués : c'est qu'en eux est venue habiter l'âme de quelque ancêtre ou d'un maître renommé, qui « revit » ainsi en leur personne ; ou bien que, pour une cause inconnue, un esprit fait de cet homme « son homme ». Celui-ci, docile, n'a plus qu'à se mettre à l'école de quelque sorcier connu.

Ainsi en est-il de la transmission de la science des maléfices. Celle-ci — est-il besoin de le dire? — se fait dans le plus grand secret et est l'objet

1. A. G. Leonard, *Op. cit.*, p. 345.

d'initiations qui nous jettent en pleine démonolâtrie.

IV. — Les manifestations extérieures du Culte.

Le caractère familial, que nous avons relevé jusqu'ici dans la croyance, la morale et l'organisation du Culte, se retrouve dans les manifestations extérieures auxquelles la Religion donne lieu.

Le centre du Culte reste confiné, pour ainsi dire, à l'endroit occupé par la famille, dans son humble case ou dans son village.

Dans la zone des pays découverts de l'Afrique tropicale, on se contente de bâtir pour les mânes des ancêtres, soit dans le village, soit en dehors, de petites cases sous lesquelles on vient faire les offrandes. Ces cases, dites du *mzimu* (c'est-à-dire de l'âme excorporée) se rencontrent partout. Dans l'Ouganda, elles prennent de plus amples proportions : ce sont de véritables sanctuaires, dits *masabo*, dans lesquels une sorte d'autel ou plateforme (*mwaliro*) reçoit les bananes et la bière qu'on y offre; on y amène aussi des chèvres vivantes[1]. Dans l'Ouroundi, tous les villages renferment de ces huttes minuscules (*ikigabiro*, de *kugabira*, donner, faire une offrande), consacrées aux mânes qui, disent les indigènes, viennent y faire de fréquentes visites[2].

***

D'après la conception des Noirs, la maison fami-

1. Robert P. Ashe, *Life in Uganda*, London, 1890.
2. R. P. Van der Burgt, *Op. cit.*, art. Mânes.

liale a son pendant réel dans le tombeau, et le village a le sien dans le cimetière. Aussi tombeaux et cimetières sont-ils des lieux sacrés. On y bâtit de ces petites cases où les esprits des morts aiment à venir se reposer; on y élève de modestes autels où l'on dépose les offrandes; on y vient faire, avec ses prières, des libations rituelles.

Naturellement, le mode des funérailles varie suivant les tribus, mais l'idée reste toujours la même. Chez plusieurs populations du Congo, le chef a sa maison même pour tombeau : on l'y laisse jusqu'à ce que la toiture tombe, puis le village est déserté. Ailleurs, les morts sont enterrés dans des tombes isolées aux environs du village; ailleurs enfin, il y a de véritables cimetières, ordinairement des bosquets où sont déposés les morts et où personne ne pénètre jamais, sinon pour y faire des prières et des offrandes.

Chez les Ba-ronga, dans chacun des petits clans gouvernés par un chef reconnu comme roi, on trouve un objet sacré dit *mhamba* pour lequel on a un véritable culte. « Lorsque le chef meurt, on lui coupe les ongles des mains et des pieds, des poils de la tête, de la barbe, et on pétrit tous ces éléments de sa personne, qui sont susceptibles d'être conservés à travers les âges, avec le fumier qui provient des bœufs tués à son décès. On obtient ainsi une sorte de boulette qui est ensuite entourée de lanières de peau. A la mort du successeur de ce chef, on fabrique une seconde boulette qu'on ajoute à la première, et ainsi de suite, au cours des siècles... L'objet mystérieux est conservé dans une

hutte bâtie à son intention, derrière le village du gardien[1]. »

En d'autres parties de l'Afrique Orientale, on fait des statuettes en terre, on y mêle des parties du défunt, comme des ongles, des cheveux, de la peau, un petit os, etc., et, après les cérémonies requises, on les expose sous la petite case dont il a été parlé, soit dans la maison ou le village, soit aux environs, au pied d'un arbre.

En passant sur la Côte Occidentale, ce n'est plus seulement une statuette avec quelques éléments empruntés aux défunts que l'on voit ainsi, dans la case, sur un petit autel domestique; c'est, comme chez les Fans, une partie du crâne même, frottée de couleur rouge, et déposée dans une boîte d'écorce d'où s'élève un buste grossièrement taillé dans le bois.

Enfin, plus bas, au Loango et dans la plupart des tribus de la grande forêt du Gabon, on surmonte les reliques des défunts de véritables statues, exposées dans des niches au fond de la maison publique du village. Devant ces statues, une sorte d'autel est dressé où l'on fait des offrandes.

*
* *

Ailleurs, et quelquefois dans ces tribus elles-mêmes, on a un autre culte pour l'esprit du foyer, qui est censé le protecteur spécial de la maison et dont la nature ressemble singulièrement aux pénates ou dieux lares des Latins.

1. *Bulletin de la Société de Géographie Neufchâteloise*, t. X, 1898. *Les Ba-ronga*, par Henri Junod, p. 399.

Enfin il est rare que, au toit de la case ou à son entrée, on ne trouve pas, suspendus, des talismans symboliques et protecteurs destinés à amener la vie et l'abondance, et à écarter tous les maux.

Chez ces populations de la Côte Occidentale, le village, séjour de la famille agrandie, a également son fétiche-protecteur. Sur la place centrale ou près de la case du chef, un arbre ou un arbuste est planté, généralement reconnu par quelque propriété spéciale; au pied sont disposés divers objets: coquillages, noyaux de fruits, griffes de léopard, cornes d'antilopes, etc., avec, souvent, une toute petite case sous laquelle on vient répandre le vin de palme et faire de temps en temps quelques offrandes.

Dans la maison commune, où l'on se rassemble pour parler et où le feu ne s'éteint jamais, on voit chez beaucoup de tribus de la grande forêt du Gabon de véritables chapelles, où trônent des statues parfois bien réussies, reposant sur les ossements des ancêtres et devant lesquelles un culte régulier est organisé.

A l'entrée de ces villages ou sur les sentiers qui y donnent accès, on trouve aussi, surtout en temps de guerre ou d'épidémie, une sorte de haut trapèze d'où pendent divers fétiches.

***

Les esprits tutélaires d'origine extra-humaine ont aussi leur culte et leurs sanctuaires.

Dans l'Est-Africain, par exemple, on leur dresse

de petites huttes au carrefour des sentiers, et l'on y répand de la farine et d'autres dons. Les voyageurs ont diverses pratiques pour se concilier leurs faveurs. De même, les chasseurs. Les possédés, après être délivrés par l'exorcisme, doivent construire de ces petites huttes pour l'esprit qui les a quittés. Différents endroits remarquables, des promontoires, des rochers, des cavernes, des lacs, des sommets de montagne sont aussi consacrés à des génies divers.

Dans l'Ouroundi, outre les petites cases destinées aux mânes (*ikigabiro*), il y a l'enceinte sacrée dite *ikitabo* (de *kutaba*, offrir, sacrifier). Elle consiste en un espace rond, tracé sur le sol, de deux à trois mètres de diamètre. Au milieu est planté un *ficus*. On y étend de l'herbe fine et blanche, dressée comme un lit. L'esprit national est ainsi invité à venir s'y reposer. Les malades vont s'y asseoir et même y dormir, pour obtenir leur guérison. Assez souvent aussi on y apporte les moribonds et l'on récite sur eux des invocations destinées à révéler la cause de la mort[1].

***

En beaucoup de pays, on rencontre des bosquets sacrés, en dehors de ceux qui servent de cimetières. A certains moments, on s'y réunit en grand secret pour y accomplir certaines cérémonies et y faire des sacrifices.

***

Sur la Côte Occidentale, comme on l'a déjà souvent

1. P. Van der Burgt, *Op. cit.*, Art. Temple.

remarqué, le culte se matérialise dans des statues étranges. Ces « fétiches » ne doivent pas être confondus; mais il est très difficile, on le comprend, d'en donner une classification juste et précise. A ce que nous en avons déjà dit, nous n'ajouterons qu'une chose.

Certaines tribus ont voulu avoir des fétiches vivants. C'est ainsi que, dans le Bas-Congo, le fétiche porte-bonheur *Zumbi* consiste tantôt en un paquet de charmes, feuilles, coquilles d'œufs, coquillages, ossements, crânes d'animaux, poudres, têtes de serpents, becs d'oiseaux, etc., — tantôt en une image taillée dans le bois; et tantôt en une poule ou quelque autre animal en qui l'esprit du *Zumbi* est passé. Cet animal n'est plus jamais ni vendu, ni tué, jusqu'à ce que, devenu trop vieux, il est nécessaire de transférer le charme ailleurs.

***

Et le culte de Dieu?

Nulle part, en Afrique, on ne fait d'images de Dieu : nous l'avions déjà constaté.

Cependant, il ne faudrait pas croire qu'il n'existe aucune trace matérielle du culte qui lui est rendu. Au sud, en pays Zoulou, on trouve de petits tas de cailloux jetés là par des voyageurs, à certains endroits escarpés et dangereux. Au moment où l'on passe, chacun ajoute une petite pierre en disant : *Tixo, ndincede!* (Dieu, aide-moi!); ou bien : *Sipe amandla!* (donne-nous la force!). *Tixo* est, ne

zoulou, le nom de Dieu, terme que l'on croit emprunté à la langue des Hottentots[1].

Au Zanguebar, on trouve aussi dans les champs de petites cases où les indigènes offrent à Dieu, disent-ils, les prémices de la moisson. Et l'on pourrait certainement recueillir divers témoignages qui montreraient que le culte du « Maître du Ciel et de la Terre » n'est pas totalement étranger à la pensée des Noirs. C'est à lui qu'on s'adresse, notamment, pour obtenir de la pluie.

Mais ce qui est vrai et ce qu'il faut retenir, c'est que nulle part, d'abord, on ne trouve de lui une figure matérielle; c'est que personne n'a la prétention de pouvoir enfermer son influence dans un fétiche ou une amulette quelconque; c'est qu'aucune case ou temple n'est censé le contenir; c'est que, enfin, si on lui rend un culte, ce culte se fait en plein air, sous le grand ciel qu'il remplit.

Cependant, nous verrons plus loin les prières qu'on lui adresse parfois et même les sacrifices qu'on lui offre.

Mais, enfin, pour le culte comme pour la croyance, Dieu reste à l'arrière-plan, là-haut et très loin. Plus près et plus souvent mêlés à sa vie, le Noir a les esprits, les génies et les démons; et plus près encore, dans la famille même, il a les mânes. Ce sont ces êtres invisibles que, surtout, il faut craindre; ce sont donc eux qu'il faut honorer ou apaiser.

Le même sentiment, au fond, est celui qui porte le Négrille à s'occuper de Dieu. Ne craignant ni les

1. Rev. Krapf, *Kaffir-english Dictionary*, 1899, Berlin.

esprits, ni les revenants, ni les mânes, il craint Dieu, il le redoute, il en a peur, et c'est pourquoi il lui offre des sacrifices, et il le fuit.

***

Dans notre monde noir, il ne faut pas chercher des jours fixes où, périodiquement, tout le peuple se met en fête pour célébrer son culte. Il n'y a même jamais, que je sache, de cérémonies qui soient faites au même jour dans tous les villages ou les divers groupements de la tribu. C'est à la résidence du chef principal ou souverain, considéré comme le père de tous les siens — un père qui a tous les droits — que se fait ce que l'on pourrait appeler le culte social, soit que l'on entende honorer, prier ou pacifier les mânes des ancêtres fondateurs de la tribu ; soit que l'on veuille procéder à une cérémonie extraordinaire, par exemple un sacrifice, à l'occasion des funérailles d'un grand chef; soit enfin que l'on se sente pressé d'écarter, par des prières et des cérémonies publiques, des malheurs qui menacent tout le peuple, une épidémie, une sécheresse, une guerre.

En dehors de là, sur l'étendue du pays occupé par la tribu, chaque village opère pour son compte, et, dans chaque village, chaque maison.

En d'autres termes, il en est des manifestations extérieures du culte comme de tout le reste : rien n'est, à proprement parler, centralisé, organisé, discipliné. Mais, avec une persistance singulière, les croyances, les coutumes et les cérémonies

religieuses se transmettent à travers les générations, et l'on est parfois étonné de les trouver si vivaces.

Pour les jours consacrés au culte, l'organisation reste donc familiale : on prie, on fait des offrandes, on procède à des sacrifices, on se livre à des cérémonies rituelles, non à des époques déterminées, mais à l'occasion d'une naissance, d'une initiation, d'un mariage, d'un décès, — ou encore à propos de questions concernant le chef ou le cercle de la famille —, ou enfin quand il s'agit d'une affaire qui intéresse une région, un groupe de villages, une tribu.

Les convocations sont faites, suivant ces cas divers, par le père de famille, le sorcier, le chef. Et généralement, tout le monde y répond.

Cependant, on trouve en quelques tribus la pratique de s'abstenir soit de travailler, soit de chasser ou de pêcher, soit de voyager, etc. en certains jours qui reviennent périodiquement. Il semble que ce soient des jours tabous. Mais cette pratique n'est pas générale.

***

Dans l'expression de cette religion à l'égard du monde surnaturel qui le domine, nous trouvons chez le Primitif tous les sentiments qui vivifient les religions les plus élevées : la soumission, la vénération, l'adoration, caractérisée par l'attitude affaissée et prosternée du corps; la tristesse, qui se revêt de marques spéciales au deuil — la couleur blanche

répandue sur tout le corps ou seulement au front, les habits déchirés, le jeûne, etc. —; la joie, qui comporte certains ornements du corps et du costume, des danses, des chants; la pureté ou la purification, obtenue ou symbolisée par divers moyens entre lesquels il faut signaler l'emploi de l'eau lustrale; le désir de l'imitation, qui crée une affinité de plus entre l'homme et l'objet de son culte; enfin, cette sorte d'aspiration qu'a l'homme d'avoir un Dieu pour soi, visible et tangible, qui aboutit au fétichisme et à l'idolâtrie.

Ce « besoin que l'homme éprouve d'objectiver, d'exprimer ses impressions, ses sentiments, ses convictions [1] » créera le *symbole*, c'est-à-dire « l'acte ou la chose qui représente par analogie, soit l'objet de la croyance, soit les nuances diverses du sentiment religieux [2] ». L'ensemble des symboles groupés autour d'une idée religieuse ou d'un acte religieux est un *rite*, et les rites organisés en un cérémonial reconnu constituent la *liturgie*. Tout cela, nous le trouvons, parfaitement distinct, dans les diverses expressions de la vie religieuse de nos Noirs.

***

Ils ont la prière. Mais si un chrétien a pu définir la prière *la respiration de l'âme en Dieu*, on ne

1. A. Réville, *Prolégomènes à l'Hist. des Religions*, p. 168.

2. A. Réville, *Ibid.* — *Symbole*, du grec *σύμβολον*, objet ayant une signification conventionnelle et servant de signe de ralliement; *Rite*, du latin *ritus*, ensemble de cérémonies; *Liturgie*, du grec *λειτουργία*, service public.

saurait appliquer cette notion supérieure à celle de nos Primitifs. Chez eux, la prière est essentiellement une demande. Et non seulement on prie pour obtenir une faveur qui n'a rien de spirituel, pour éloigner un malheur présent ou redouté, mais encore pour satisfaire sa vengeance, s'emparer du bien d'autrui sans se faire prendre, tuer son ennemi. Il y a des prières qui jaillissent tout naturellement de l'inspiration actuelle, suivant les circonstances et les faveurs demandées; et il est des prières consacrées par l'usage, des sortes de formules que les ministres du culte doivent réciter en certaines occasions. Souvent la prière se traduit en une sorte de souhait.

C'est ainsi que les Wa-nyika, en apprenant la naissance d'un enfant dans une famille amie, disent les mots déjà rapportés : « *Mulungu amulaye!* » (Dieu puisse l'oublier!), c'est-à-dire : « Que Dieu ne le prenne pas, et que l'enfant puisse vivre! » ou bien : « *Mulungu ni amula-ye haï, apate kukala muzima!* » (Dieu puisse l'oublier vivant, afin qu'il devienne fort!)

D'autres fois, et ordinairement, la prière se présente sous forme de demande, d'imprécations ou de conjurations, suivant les cas. Elle est parlée, et elle est aussi chantée. Elle s'adresse aux mânes, aux esprits, même à Dieu. Ainsi, c'est Dieu qu'on invoque pour garder la vie de l'enfant, pour avoir de bonnes récoltes, pour obtenir de la pluie.

Au cours des cérémonies, offrandes et sacrifices, il y a toujours des prières qui en marquent le but. Ce sont alors, généralement, des paroles cabalisti-

ques, des mots et des phrases obscures, des allusions difficiles à saisir à notre esprit européen, des archaïsmes enfin qui viennent des âges lointains, dont la signification est même perdue, mais que l'on garde fidèlement et qui sont jugés d'autant plus efficaces qu'on les comprend moins.

A titre d'exemple, voici des formules de prière et de conjuration recueillies chez les Wa-pokomo, qui habitent la rive droite du Tana (Afrique Orientale). Le *Mganga* (prêtre) commence, quand le sacrifice est fait, et le peuple répond en chœur[1].

Ee, Mungu, huna-kuyomba!	O Dieu, nous te demandons!
Ee, Koma, huna-muyomba!	O Mânes, nous vous demandons!
Ee, Mashehe, huna-muyomba!	O Ancêtres, nous vous demandons!
Mungu, uhubwe nagea!	Dieu, donne nous la paix!
Hubwe ingamaa! Héri n'aidze!	Donne nous la tranquillité! Et que le bonheur vienne!
Ana-huyoga mudzi wehu, n'afwé!	Celui qui ensorcelle notre village, qu'il meure!
Ana-hwambia tchuo kisuka, n'afwé!	Celui qui profère contre nous un sort mauvais, qu'il meure!
Ana-néna mudzi haude ni mukuu, wantu hawade ni wengi, muntu akinéna hivyo ni musuka, n'afwé!	Celui qui dit ce village est riche, ces hommes sont nombreux, celui qui parle ainsi c'est un jaloux, qu'il meure!
Huna-yomba na tswi, tswi na idzé!	Nous demandons aussi du poisson, que le poisson vienne!
Huna-yomba ngoo, ngoo na idzé!	Nous demandons du *ngoo* (poisson), que le *ngoo* vienne!
Huna-yomba pfezi, pfezi na idzé!	Nous demandons du *pfezi* (autre poisson), que le *pfezi* vienne!
Hivyo nukividya, huvidya na nagea!	Ainsi mangeant, que nous mangions en paix!

1. Extrait de *Lieder des Pokomo*, F. Würtz, dans *Zeitschrift für Afrikanische Sprachen*, I Jahrang, 1325 (908).

Huyu ni mdjwazi. Ee Mungu, na mubwe nagea, na mdziwe, na wânawe, na mumewe; n'asumame, aheude kazi, aambike; hèri na idze, ya ngambo na idze, ya mongo na idze!

Celle-ci est malade. O Dieu, donne-lui la paix (la santé), à elle, et à son village, et à ses enfants, et à son homme; qu'elle se lève, aille au travail, fasse la cuisine; que le bonheur revienne, que de l'autre rive il vienne, que de cette rive il vienne!!

***

Autres prières, relevées par le Dr Krapf chez les Wa-nyika[2].

Pour un malade.

E Mulungu we! na Mwinyi! Na-ku-amba : mu-tifye mutu hiyu ukongo hiu. Hu-na-ku-lomba, uwe Mulungu, ufugurire mutu hiyu, a-vole!

E Dieu toi! Et le Maître! Je te dis : Délivre la personne celle-ci (de) la maladie celle-ci. Nous t'implorons, toi Dieu, (pour) que tu débarrasses personne celle-ci, et qu'elle guérisse!

Quand on prend possession d'un nouveau champ et qu'on commence les cultures.

Uwe Mulungu, na-ku-lomba!

Ni-na-rima munda hiu, basi, hupate vitu; na mino mwenyewe ni-pate afya. Be, Koma! na-rima munda hiu, nafaka i-ole munda-ni kwa ku-kala nyingi, nikitsuma ni-pate!

O toi Dieu, je te prie (je te demande)!

Je cultive ce champ, eh! bien, c'est pour avoir des choses (des vivres); et que moi-même je puisse avoir la santé (avec la vie). Allons, les Mânes! je cultive ce champ, que le grain pousse dans le champ en se tenant abondant, et qu'à maturité je le récolte!

1. Toute la vie des Wa-pokomo tient à leur fleuve (le Tana), dont ils cultivent les fonds fertiles et dont ils pêchent les poissons.

2. Dr L. Krapf, *Nyika-English Dict.*, 1887.

Puis, crachant sur la houe, on ajoute :

Dyembe na rihege tove, (que) ma pioche s'enfonce dans la terre détrempée (par la pluie)!

En partant en caravane.

Ewe, Mulungu dzulu!
N'nenda tcharo-ni. Basi, uwe,

Mulungu, u-ni-rinde. Ni-k-enda tsuma, nipate ai-rumirie, Ni-dze kwehu mwokolo!

Eh! toi, Dieu qui es là-haut!
Voici que je vais en voyage. Eh! bien, toi,
Dieu, garde-moi. Allant faire du trafic, que je gagne. Aie pitié de moi, que je revienne chez nous sain et sauf!

***

Pour demander la pluie.

Ewe, Mulungu, we! Huve mvula! Hu mashaka-ni; hu-na-sirima; na-swi a-na-o. Basi, huve ra mvula, atu a-pate vya-kurya, huki-voya, uwe Mulungu, u Abe yehu!

Eh! Dieu, toi! Donne-nous de la pluie! Nous (sommes) dans la misère, nous peinons; et nous (nous sommes) tes enfants. Eh! bien, donne-nous des nuages de pluie, (pour que) les gens gagnent des vivres, nous te prions, ô toi Dieu, toi notre Père!

***

Ces témoignages, entre beaucoup d'autres, étaient bons à noter : le lecteur jugera par eux si le Dieu dont il est ici question n'est pas plus vivant, plus personnel et, pour tout dire, plus réel que celui dont nous parlent M. A. Réville et ses disciples.

***

Les Bantous ont des hymnes ou chants religieux, avec danses et accompagnements de battements de

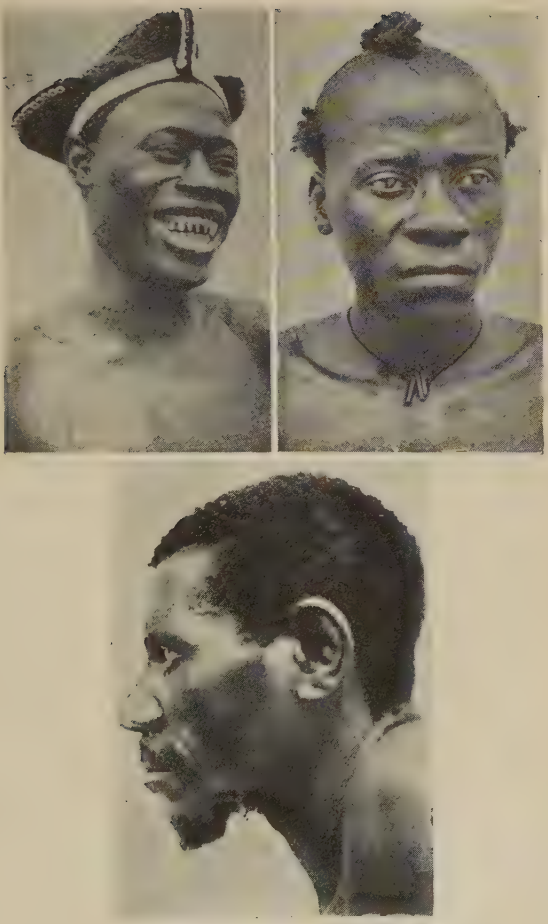
mains et de pieds, de tams-tams et de divers instruments de musique. Ces danses se font d'ordinaire la nuit, au clair de la lune, ou, si c'est pendant le jour, dans de larges cases. Elle comportent toujours des ornements spéciaux.

Comme il a été dit précédemment de certaines formules, les hymnes auxquelles on attribue une force opératoire doivent être très anciennes. Leur sens nous échappe même parfois aujourd'hui, et, du reste, lorsque les Noirs les exécutent, il est visible qu'ils se préoccupent peu de les comprendre. Dans l'exaltation religieuse extraordinaire où ils se trouvent, ils tendent avant tout à suivre le rythme et à garder la mélodie. La plupart de ces airs, dans leur simplicité et leur énergie sauvage, répétés avec ardeur et conviction, sont extrêmement impressionnants et forment des scènes inoubliables pour celui qui en est témoin.

***

Y a-t-il lieu de revenir sur certaines marques et pratiques symboliques, d'origine plus ou moins religieuse ou magique ? Il y en a de nombreuses, mais le sens souvent en échappe aux indigènes eux-mêmes.

Nous avons déjà vu que chaque tribu se distingue par un tatouage spécial, figurant soit au front ou à la face, soit sur le reste du corps ; par les dents limées, taillées, cassées ; par les déformations des lèvres ; par les pendants d'oreilles, les bracelets, les colliers, les anneaux des bras ou des pieds, les



1. Dents limées en pointe. — 2. Jeune négrille.
3, Négrille d'âge mûr.

ceintures, le costume, — sans parler de la chevelure, de la forme de la lance, de l'arc et surtout du bouclier. Quand un Européen arrive en Afrique, il trouve ordinairement que tous les Noirs se ressemblent et se croit incapable d'arriver à les distinguer. L'Indigène, lui, non seulement distingue ses semblables, mais il peut dire immédiatement a quelle tribu et à quelle famille appartient l'étranger. Les Négrilles sont encore plus forts ; ils reconnaissent l'homme aux traces de ses pas, qu'ils relèvent sur les sentiers de la forêt. De plus, au Loango, par exemple, sur les bâtons, les habits, les demeures, ainsi que sur des colliers ou des ceintures rituels, certaines tribus figurent des signes où l'on peut reconnaître une véritable écriture hiéroglyphique[1].

Certaines couleurs ont également quelque chose de sacré ; et il est rare qu'on accomplisse une cérémonie sans que l'officiant et les assistants ne soient peints. C'est ainsi que l'on emploie dans toute l'Afrique Occidentale une couleur tirée du bois rouge délayé dans de l'huile de palme, pour les sacrifices ; on en frotte aussi l'enfant qui vient de naître, la mère qui lui a donné le jour, le malade qui subit un traitement, le crâne des morts qu'on détache pour le garder en vue d'un culte domestique.

La couleur blanche est la couleur des mânes. On l'emploie dans les cérémonies des funérailles, dans les danses de l'initiation de l'adolescence, et dans toutes les circonstances où les esprits des

1. R. E. Dennett, *Op. cit.*, p. 71.

morts sont directement intéressés. Cette couleur est composée de craie blanche ou, à son défaut, de farine de manioc, dans laquelle entrent souvent les ossements des morts réduits en poudre. Naturellement, plus le défunt, de son vivant, était riche, intelligent, puissant et fort, plus sa « poudre » est recherchée. Au Gabon, on a dû prendre des précautions minutieuses pour empêcher que, la nuit, les restes du premier évêque, Mgr Bessieux, fussent déterrés et employés par les indigènes à cet usage, que le saint homme n'avait pas prévu. Cette coutume de composer un spécifique avec les ossements des morts est connue dans toute l'Afrique Bantoue. Dernièrement, un explorateur rentrait à Paris, après avoir traversé la forêt Gabonaise occupée par les Fans. Parmi les impressions de son voyage, il racontait à un journaliste, qui le rapportait gravement à son tour, dans les colonnes de son grand quotidien, qu'un jour il était arrivé dans un village au moment où les femmes allaient être mangées : « Déjà, disait-il, elles étaient couvertes de farine, comme on fait, chez nous, lorsqu'on met des carpes à la poêle. » Ces femmes, en qui cet excellent homme a cru voir une fricassée toute prête, revenaient simplement d'un enterrement et portaient leur habit de deuil...

***

Une attention spéciale doit être donnée à une sorte de bénédiction très répandue. Au Gabon on l'appelle *iboto*. Lorsque des parents font leurs adieux

à leur enfant, qu'un chef se sépare de son hôte, ou que quelqu'un reçoit un cadeau de valeur, il prend la tête ou la main de l'enfant, de l'hôte ou du donateur, en disant : *iboto* (bénédiction)! Et en même temps ses lèvres émettent un souffle rapide en projetant un peu de salive.

Au Loango, écrit M. R. E. Dennett, « un marché devient définitif après que la transaction a été accomplie en présence de témoins, et que le vendeur l'a « bénie ». Il élève ses mains vers sa poitrine, puis les projette vers l'acheteur et souffle sur l'objet vendu. C'est ce qu'on appelle *Ku-vana mula*, donner (congé par) le souffle, — ce qui équivaut à dire : « Dieu te bénisse![1] »

Au centre de l'Afrique, entre le Tanganyika et le Bangwéolo, les Wa-bemba ont une pareille confiance dans la bénédiction de leur père, de leur mère et de leur chef. Quand ils partent en voyage, dans les circonstances les plus solennelles de la vie, dans leurs maladies, ils ne manquent jamais d'aller la demander. L'ancien projette sur eux un peu de salive, puis il les frotte avec la main en disant : « Que Dieu te guérisse!... Qu'il te protège pendant la route!... Qu'il te donne à manger... te ramène en bonne santé! » etc...[2].

Les Massaï, qui n'appartiennent pas à la famille Bantoue, font un grand usage de cette bénédiction.

Enfin, toutes nos populations connaissent et pratiquent les aspersions et les purifications avec l'eau

1. R. E. Dennett, *Op. cit.*, p. 48.
2. Mgr Dupont, *Gramm. bemba.*

lustrale, dans laquelle entrent certaines herbes spéciales, préparées avec des formules rituelles.

***

L'offrande faite dans un but religieux est chose très commune. Elle se rattache au sacrifice, et le sacrifice rappelle la communion.

Ici, nous arrivons à ce que M. Salomon Reinach appelle « le centre de tous les cultes, le lien essentiel entre l'homme et la divinité ». Et il ajoute : « A cet égard, le sacrifice peut se comparer à la prière, mais tandis que la prière est un appel, un mouvement de l'âme, le sacrifice comporte l'usage d'un corps, d'une matière que l'on abandonne ou que l'on détruit[1]. »

De fait, le sacrifice est universel comme la religion. En Afrique, on le trouve partout, et notamment chez les populations dont nous nous occupons. Comme la prière et comme l'offrande, il s'adresse aux mânes, aux esprits, et à Dieu lui-même.

Nous pourrions, ici, entrer dans des développements sans fin : il faut se contenter de citer quelques exemples.

Dans les régions du Gabon, du Congo et de l'Angola, comme au centre, au sud, au nord et à la Côte Orientale, il y a sur les routes, les rivières ou le bord des lacs, certains points reconnus comme étant consacrés par une influence surnaturelle. Ici, un homme est mort, homme célèbre, ou tombé dans des circonstances extraordinaires ; là, un fait

1. S. Reinach, *Op. cit.*, I, p. 97.

inexpliqué s'est produit qui fut attribué à l'action d'un esprit; ailleurs, il semble qu'on veuille rendre, sous un point spécial du ciel, une sorte d'hommage à l'Etre souverain qui préside, de là-haut, à l'existence des hommes et qui peut, à tout instant, la leur enlever. En ces lieux choisis, chaque passant, voyageur isolé, porteur de caravane, pagayeur de pirogue, jette une pierre, une brindille, une feuille, et il se fait ainsi, à la longue, des tas parfois assez élevés que, en Afrique, on rencontre sur tous les grands chemins de l'Intérieur. Au Gabon, on entend ainsi honorer l'*Ombwiri*, le génie de la Terre, et se mettre en garde contre les mauvais tours qu'il pourrait vous jouer pendant le voyage. Sur les chemins des caravanes, les Wa-nyamwézi (Afrique Orientale) ont recours à cette même pratique en l'honneur du *Mzimu* (esprit des morts). Et nous lisons dans Declé que les Noirs du plateau du Tanganyika, au pèlerinage qu'ils font à la montagne de Fwambo-Liamba, à certaines époques de l'année, déposent, sur une espèce de petit autel de pierre, des bouts de bois auxquels sont attachés des morceaux de calicot, des fleurs, des perles de verre : c'est un hommage à *Léza*, qui est le nom de Dieu.

A l'époque des récoltes, presque partout aussi, on offre en hommage à Dieu ou aux esprits tutélaires des champs quelques épis de sorgho, de maïs ou de riz.

« Lorsque nous construisions la chapelle de Mandéra (Zanguebar), raconte le P. Ch. Sacleux, je trouvai un jour dans les champs, abrité sous un hangar, le chef Kingarou, occupé à surveiller

son maïs mûrissant. Il me demanda où en étaient les travaux de la chapelle dont j'avais tant de fois expliqué l'usage, invitant nos voisins à y venir s'instruire. Puis, comme j'avais peut-être trop insisté sur leur ignorance des choses de Dieu, il ajouta : « Nous ne sommes pas si ignorants que cela. Vous autres, Blancs, vous faites tout en grand : vous avez des maisons spacieuses, avec des chambres destinées chacune à un usage différent ; vous vous construisez également des temples immenses, où tout le monde peut tenir à la fois. Chez nous, qui sommes de pauvres Noirs, les choses se font petitement... ; mais nous avons aussi des cases que nous élevons pour Dieu. Viens que je t'en montre une. » Et il me conduisit à l'entrée du champ, devant un petit abri, consistant en une minuscule toiture en paille reposant sur quatre petits piquets. Il m'expliqua que c'était là qu'ils offraient à Dieu les prémices de la moisson, ajoutant qu'on se garderait bien de goûter de quoi que ce soit avant d'avoir fait cette offrande. »

***

Au Zanguebar aussi — et l'on pourrait en dire autant de toute l'Afrique — des sacrifices sont faits sur les tombeaux par les familles des défunts. Un peu de farine et d'eau est répandue sur le sol. Ailleurs, c'est du vin de palme ou de la bière, avec de la bouillie de maïs ou de sorgho : c'est-à-dire qu'on offre aux âmes excorporées les deux éléments

fondamentaux, liquide et solide, de la nourriture de chaque jour. Dans d'autres circonstances, des coqs et même des chèvres, des moutons, des bœufs, sont tués de manière à ce que leur sang coule sur la terre du tombeau. Pendant qu'on fait cette offrande, les morts sont invités par leur nom à venir partager le repas, et à en porter à leur amis, qui sont également nommément désignés.

Au Giriyama, on plante, à la tête de la tombe, une pièce de bois taillée pour les hommes, simple et plus petite pour les femmes. On attache aux premières des morceaux de linge, et aux autres une miniature du jupon national. S'il se trouve des Giriyama indifférents et peu religieux, leurs amis les rappellent à leur devoir. Du reste, les maladies qui surgissent, un voyage qu'il faut entreprendre, un mariage, la naissance d'un enfant, la mort d'un membre de la famille, sont autant d'occasions qui ramènent à la pratique du sacrifice.

Au Giriyama encore, quand, après la pluie, on commence les semailles, on moud préalablement quelques grains, et, de grand matin, on répand la farine ainsi obtenue à la porte de la personne qui devra semer, en faisant une prière en l'honneur des *Koma*, ou esprits des morts. A la moisson, même cérémonie devant le grenier. De même, lorsque le *pombé* (bière de sorgho) est brassé, on répand un peu de liquide à la porte du village, au pied des arbres consacrés et sur les tombeaux, en priant pour que ceux qui boiront aillent tranquillement dormir après s'être consciencieusement enivrés, sans exciter de querelle et sans battre leurs femmes.

Quand on installe une forge, on offre sur l'enclume, en secret, un sacrifice d'encens [1].

Au Nyassa, le chef de famille ou le chef de village a toujours soin d'élever, près de son habitation ou dans un bosquet voisin, une petite hutte pour les prières et les sacrifices. C'est encore de la farine qui est ici répandue en petits tas, ou de la bière de sorgho ; mais d'autres offrandes sont aussi faites, sans parler des animaux qui sont sacrifiés dans les circonstances plus solennelles.

Ces offrandes sont versées dans un pot enfoncé dans le sol jusqu'au rebord. Le chef, qui fait alors fonction de prêtre, profère les prières, seul dans la case consacrée, pendant que le peuple répond, chantant et frappant des mains en cadence. On prie pour avoir de la pluie, pour réussir dans la chasse aux éléphants, pour avoir la paix, ou pour triompher dans la guerre.

En d'autres occasions, le chef du village, accompagné de ses enfants et de ses femmes, qui portent la polenta, des poules et parfois une chèvre, se rend au bosquet sacré où depuis longtemps une petite hutte a été bâtie. Le peuple nettoie la place, et quand tout est prêt, le chef commence les prières : « Dieu, donne-nous la pluie, donne-nous la pluie, et ne reste pas fâché contre nous, donne-nous la pluie ! » Autour de lui, tout le monde frappe des mains en cadence, longtemps. Enfin on mange la polenta et la viande, dont on réserve une petite part qu'on place dans la cabane. Les enfants sont

1. Cf. W. F. Taylor, *English Giriyama Vocabulary*, 1891.

tous debout, tenant en main une poignée de bouillie, pendant que les anciens mangent à même les corbeilles, accroupis, et que les femmes, tout autour du bosquet, chantent des hymnes : « Vienne la pluie, vienne la pluie, une pluie qui balaie tout, vienne la pluie ! » — « La pluie est retenue là-haut, vienne la pluie, une pluie qui balaie tout ! » etc.

Et le narrateur à qui nous empruntons ces détails, ajoute : « Et la pluie vient, et le peuple rentre au village, en chantant, sous l'eau qui tombe, le corps et les habits trempés. Et l'on dit : « Vous voyez, c'était vrai, Dieu était fâché contre nous [1]. »

Dans le Sud, le sacrifice sanglant s'appelle *i-dini*[2].

Quelqu'un a-t-il revu ses ancêtres pendant son sommeil, ce sera une indication qu'on les néglige et qu'ils demandent un sacrifice propitiatoire, un *i-dini*.

Un homme ou un animal domestique est-il malade, si le docteur appelé conjecture que les anciens sont froissés de ne pas recevoir leur dû, on comprendra que c'est encore un sacrifice qui s'impose.

Y a-t-il sécheresse, le peuple va trouver le chef et lui dit : « Pourquoi permettre pareille calamité ? Pourquoi ne pas recourir à tes ancêtres ? Nous laisseras-tu mourir ainsi ? » Nouveau sacrifice.

Alors on assiste aux phases suivantes :

1° Le combustible est préparé, consistant en copeaux d'un bois spécial ;

2° Un animal est égorgé au centre du parc à bétail,

1. Rev. David Clement Scott, *A cyclopedic Dictionary of the Manganja language*.

2. *Kaffir English Dictionary*, by Rev. A. Kraff, 1899.

dans la soirée. Le sang est porté dans une corbeille à la maison de la personne qui a rêvé des ancêtres ou qui est malade, et placé dans la case derrière la porte. Pendant qu'on le porte, on fait en sorte que quelques gouttes tombent par terre. Tous les os et toute la viande de l'animal sont portés dans la même case, et placés sur de petites branches de bois.

3° Le lendemain, on fait du feu à l'endroit où l'animal a été égorgé. La viande est rapportée de la case, à l'exception de la portion réservée aux femmes, et placée sur des branchettes près du feu, ou pendue aux poteaux du parc. La portion des femmes est mise au feu près du parc aux veaux. La première part offerte est la graisse qui recouvre le foie : elle est jetée au feu et entièrement consumée. Après quoi, les morceaux de viande peuvent être rôtis et mangés dans la matinée; mais la plus grande quantité en est bouillie, partie sur le feu du milieu du parc, partie près du parc aux bœufs, et partie près du parc aux veaux. Toute la viande ainsi bouillie est retirée du feu dans la soirée et entièrement mangée au même moment par les deux parties, hommes et femmes. Le jour d'après, toute la graisse et tous les os, avec ce qui reste de viande et de bois, sont consumés dans le feu du milieu du parc à bétail. Le sang, s'il n'est pas répandu sur ce feu, est versé tout autour de la palissade et en dedans.

Le jour où le sacrifice est mangé, un homme est posté à l'entrée du parc aux bœufs et un autre à celle du parc aux veaux : tous ceux qui participent au sacrifice doivent déposer quelque chose dans les mains de l'un et l'autre de ces gardiens, en disant :

Kamagu! (qu'il soit apaisé, ou qu'il soit propice!) Nous dirions en latin : *prosit!*

Un sacrifice à peu près semblable est offert au Kikouyou, au sud du Kénia. Ces Noirs qui ont de beaux troupeaux de bœufs, égorgent un animal et en répandent le sang autour de leur parc en faisant des aspersions rituelles.

Les pêcheurs du Gabon, lorsqu'ils retirent leur premier poisson de la journée, l'ouvrent soigneusement, en détachent les entrailles et les jettent à la mer : ce sont les prémices de la pêche qui sont offertes à l'esprit des eaux.

Les pagayeurs, en remontant les fleuves sur leurs longues pirogues, font au commencement ou au cours du voyage, un sacrifice, en égorgeant une poule dont le sang doit couler sur l'avant de la pirogue et tomber dans le fleuve.

Au nord du Zanguebar, quand on trouve des rayons de miel, on ne manque pas, avant d'en manger, d'en jeter des morceaux aux quatre points cardinaux. Du reste, dans toute l'Afrique, avant de prendre une boisson fermentée, vin de palme, bière de sorgho, etc., on a soin d'en verser un peu sur le sol : c'est encore une libation ou un sacrifice.

Les Négrilles n'ont pas de récoltes, puisqu'ils n'ont pas de cultures. Ils ont encore moins de bétail. Mais vivant de la forêt, ils en offrent les prémices, en un sacrifice fort touchant dont nous avons déjà parlé.

Sur un feu nouveau, ils font brûler les deux premières noix de *nkoula* de l'année, que deux jeunes gens sont allés recueillir rituellement au haut d'un

arbre et qu'ils ont rapportées dans leur bouche, en descendant la tête en bas. Pendant que ces noix brûlent, les petits hommes, dansant et chantant autour du feu nouveau, prient Dieu de continuer à les nourrir. Après quoi, ils peuvent eux-mêmes manger les noix de l'arbre et tous les autres fruits de la forêt qu'ils rencontrent.

Au Kilima-Ndjaro, j'ai été témoin d'un sacrifice intéressant. Les indigènes de Marangou, menacés d'une invasion par ceux de Kibosho, tuèrent, un soir, un magnifique bélier, et, au milieu de différentes cérémonies, de chants et de prières, ils firent de l'animal quatre parts : une pour Dieu, les esprits tutélaires et les mânes, qui fut entièrement consumée, une qu'ils mangèrent, une qu'ils abandonnèrent, près de là, aux bêtes de la terre, et une qu'ils offrirent aux oiseaux du ciel, afin, me dirent-ils, que tout ce qui vit pût communier avec eux dans une alliance générale. Ils entendaient ainsi s'associer à tous les esprits et à toutes les forces mystérieuses et protectrices de leur pays pour résister à leurs ennemis. Et j'avoue que je trouvai cette idée très touchante et très élevée.

Nous finirons — car on pourrait indéfiniment citer de ces faits — par la description abrégée de ce que le P. J. M. Van der Burgt, des Pères Blancs, appelle la cérémonie du « grand rite » chez les Waroundi. Ce « grand rite » consiste dans l'hommage rendu à la lance sacrée de Kiranga, l'un des esprits supérieurs de la Triade roundi (Imana, Rikiramba et Riangombé). Les Négrilles voisins ont la même cérémonie, dont ils semblent même avoir été les

initiateurs. Elle se fait dans toutes les circonstances, à la naissance d'enfants jumeaux, pour une maladie grave, pour un mariage, etc. Cette lance, qui a la forme ordinaire, avec la moitié d'une de ses facettes blanche, l'autre noire, est censée porter sur sa pointe l'esprit Kiranga : elle est confiée à la garde d'un « hiérophante » particulier. Quand la cérémonie doit se faire, celui-ci se présente avec deux assistants, coiffé d'une sorte de diadème fait d'une peau de chat-tigre, dont la queue lui retombe sur le dos. Les assistants se rangent en demi-cercle autour de lui, portant à la main de petites calebasses évidées et remplies de grains durs formant crécelle : c'est l'orchestre. L'assistance annonce le commencement de la cérémonie à l'aide de ces crécelles avec un rythme et dans une mesure particulière. Ensuite on entonne une hymne chantée, dit le P. Van der Burgt, sur un ton singulièrement impressionnant, avec un accent profondément convaincu et produisant une indicible mélancolie. Pendant ce chant évocateur, chacun ramasse un peu de paille, l'offre en s'inclinant devant la lance sacrée, frappe les mains l'une contre l'autre, et demande à l'esprit qui réside sur la pointe les différentes grâces qu'il désire : « Fais-moi riche, guéris-moi, favorise-moi, ô toi, roi de l'Ouroundi » ; ou bien : « A toi, mon père, j'offre mes hommages ! » Quand tout le monde a formulé ses demandes, on sort ensemble de la case en chantant, et l'on se dirige vers l'espèce d'enceinte couverte de paille que l'on trouve dans chaque village et qui est considérée comme le lieu de repos des mânes des ancêtres. On s'y assied, et après un

temps de silence et de méditation, on revient dans la case. Alors, une femme désignée à cet effet prend une espèce de grande corbeille fortement imbibée d'eau et, tenant élevé sur la tête des assistants le dedans de cette corbeille tourné en bas, elle le frappe avec la main, de façon que les goutelettes d'eau, tombant, aspergent l'assistance silencieuse. Pendant cette aspersion rituelle, tout le monde murmure des prières et des remerciements au Dieu qui les bénit. Ce van bombé représente la voûte céleste d'où descend la bénédiction sur le peuple.

L'aspersion symbolique terminée, on apporte une grande cruche de bière, où chacun boit à son tour sans quitter sa place. Après quoi, l'assemblée se disperse : la cérémonie est finie[1]...

Pour variés que soient ces divers sacrifices, on n'y voit offrir cependant que des produits de la terre ou des animaux domestiques, des coqs, des chèvres, des moutons, des bœufs. Parfois cette matière à sacrifice a un caractère totémique, par exemple la noix de *nkula* chez les Négrilles, le coq chez les Wa-roundi, etc. Une légende mythologique des Fans rapporte également que, à l'origine de la tribu, le crocodile sacré et merveilleux en qui s'était incarné l'esprit de leur ancêtre commun, fut tué, immolé, sacrifié et partagé en communion entre tous les premiers Fans[2].

Mais il y a d'autres sacrifices où tombent des victimes humaines, immolées en cérémonies religieuses et mangées par les assistants. Ces sacrifices

1. Cf. J. M. Van der Burgt, *Op. cit.* (art. Rite).
2. P. H. Trilles, *Proverbes, légendes et contes fang.*

humains se trouvent aujourd'hui circonscrits à certaines tribus. Mais on peut dire que, plus ou moins, toutes les populations Bantoues connaissent le sacrifice humain et l'anthropophagie, au moins par les sociétés secrètes et les grands sorciers qui pratiquent la Magie noire et qui ont des réunions sévèrement fermées.

Chez les Fans, la loi veut que lorsqu'un homme a été tué, soit dans un combat avoué, soit dans un guet-apens, soit par une pratique de magie vraie ou supposée, sa famille est obligée de le venger en recherchant son meurtrier et, à défaut de celui-ci, tout membre de son village ou de sa famille. On attendra, s'il le faut, mais on n'oubliera jamais, et, tant que la vengeance n'est pas satisfaite, il semble que la voix du mort se fasse perpétuellement entendre au fond de la conscience de ceux qui le représentent sur terre :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor?

L'homme pris dans ces circonstances est ramené au village du défunt : on l'installe assis par terre, pieds et poings liés, sur la place publique, on organise autour de lui des danses et des chants, on lui rase la tête, et sur cette étrange tonsure on place des charbons ardents ; puis, quand la nuit couvre tout de son ombre, que le tam-tam fait rage et que les chants sinistres sont renvoyés par l'écho de la forêt voisine, tout-à-coup, à un signal donné, la tête du malheureux tombe sous le coup de sabre de l'exécuteur et roule par terre, le corps se débat dans des convulsions hideuses, le sang inonde la place, et

aussitôt les assistants se précipitent sur le cadavre, coupent la chair en fines lanières, la font cuire et la mangent. Pour les gourmets, les doigts des mains, qu'on suce avec délices, sont très estimés; mais le cœur est particulièrement recherché comme le séjour du courage, qu'on s'assimile en le dévorant.

Dans notre Congo Français, nous trouvons des anthropophages plus hideux encore en ces Bondjos de l'Oubangui qu'on a surnommé les « hyènes de l'humanité ».

***

Nos populations africaines ont la prière, l'offrande, le sacrifice et la communion : c'est un fait incontestable et d'ailleurs incontesté. Mais à quelle idée répondent ces cérémonies, et quelle explication en donner?

Si l'on ne veut pas s'exposer à de fausses interprétations, il faut d'abord distinguer deux espèces de sacrifices, peut-être trois.

1° Il y a le sacrifice aux morts, le jour des funérailles, ainsi qu'à des anniversaires déterminés. On offre, alors, de la nourriture, du linge, ou autre chose, rappelant les besoins matériels de l'homme sur la terre. Par un symbolisme curieux, sur la tombe, les vases exposés sont toujours fêlés ou ébréchés, les linges déchirés, en un mot tout ce qui est offert à l'homme mort doit être « mort ».

En résumé, ces sacrifices aux mânes nous apparaissent, avant tout, comme l'expression du souvenir, comme le témoignage des relations que l'on entend garder avec les siens, comme un essai tenté

pour combler l'abîme entre la vie et la mort, en maintenant la société commune, les repas communs, les entretiens communs.

Mais à ce sentiment il faut en ajouter un autre : celui de se mettre en garde, par des marques visibles d'attention, contre les retours désagréables du « revenant », ses manifestations, ses extravagances, ses obsessions, ses vengeances. Qui sait tout ce qu'il pourrait nous causer de désagréable, s'il ne reposait pas en paix? Or l'expérience et la foi nous enseignent que rien ne l'apaise comme ces offrandes et ces sacrifices.

Les consomme-t-il? — Les uns disent oui, les autres non ; mais ce n'est là qu'un détail. L'important, c'est qu'ils lui soient *consacrés* et que personne n'y touche, excepté peut-être les oiseaux et les insectes qui, en son nom ou lui servant même d'enveloppe matérielle, viennent y prendre part. Du reste, lors même qu'ils restent intacts, en beaucoup d'endroits on dit qu'on n'en voit plus alors que la forme extérieure : l'essence a disparu.

2° Entre ces mânes directement sortis du corps de nos pères, que nous avons connus, qui nous ont élevés, et les esprits du temps passé ou ceux dont l'origine reste inexpliquée — les esprits des vents, les esprits des eaux, les esprits des bois —, la transition est insensible. Mais à mesure que l'on s'éloigne de l'idée de la larve humaine, à mesure aussi le sacrifice se transforme. Il n'y a plus de nourriture dans des vases symboliquement brisés. L'offrande devient alors un hommage, une reconnaissance de souveraineté, une sorte de prélèvement ou d'impôt

payé à l'esprit qu'on reconnaît comme maître. Ainsi, dans les cas de possession, qui sont extrêmement nombreux, on commence par demander à l'esprit, en s'adressant à la malade — car le plus souvent ce sont des femmes — qui il est et ce qu'il veut. Si le spécialiste appelé a réussi dans son art, l'esprit répond, se nomme et indique lui-même le sacrifice qu'il désire. La plupart de ces esprits possesseurs portent un nom, et chacun d'eux doit être apaisé par des cérémonies particulières. On appelle donc l'exorciste qui convient, et celui-ci commence ses pratiques, qui parfois sont très compliquées et très longues. Mais le point capital est toujours le sacrifice. A l'heure donnée, on égorge l'animal désigné, on recueille le sang chaud et fumant dans un vase et on l'offre à boire à la possédée. Les assistants participent à la cérémonie, par l'offrande, à l'esprit possesseur, de quelques grains de riz, de maïs ou de sorgho. C'est du moins ainsi que j'ai vu pratiquer la chose sur la côte du Zanguebar.

L'esprit possesseur aime le sang : il lui en faut, et on lui en donne. Et là encore l'expérience prouve et la foi enseigne — nous parlons toujours au point de vue indigène — que ce sacrifice réussit, et c'est pourquoi on continue à l'offrir.

3° Mais l'idée fondamentale du sacrifice se caractérise plus nettement encore, lorsqu'il s'agit d'honorer, sous le nom d'un esprit ou même sous le nom de Dieu, la Nature vivante ou le Maître du monde. Alors on n'a plus d'égard à la qualité ou à la quantité de l'offrande, mais à ce qu'elle représente ou symbolise. C'est ainsi qu'on offre les prémices de la

récolte, de la pêche, de la chasse, comme celles, parfois, du troupeau, comme, enfin, celles de la famille dans la personne du fils aîné. C'est ainsi qu'on offre le premier rayon de miel rencontré dans la forêt. C'est ainsi que, chez les Massaï, le sacrifice le plus significatif que l'on puisse faire à la Divinité, c'est celui d'une poignée d'herbe arrachée dans la plaine, offerte à Dieu ou à ses représentants comme un hommage dont la signification est celle-ci : « C'est vous qui avez couvert la terre de cette herbe sans laquelle nos troupeaux et nous ne pourrions vivre. Vous en restez le maître : la voici. » C'est ainsi encore, que, en certains lieux choisis, on jette en passant une pierre, une feuille d'arbre, quelques brins d'herbe. Evidemment, ce faisant, on n'entend donner à manger à aucun esprit, mais on lui rend hommage en reconnaissant son domaine sur le sol que l'on foule ou sur l'eau que l'on fend de sa pirogue.

***

Ces distinctions et ces remarques nous aideront, il semble, à solutionner le problème, toujours ouvert, de l'origine et du but du sacrifice.

Plusieurs ont pensé que sa raison d'être était de nourrir le « dieu », de lui donner à manger et à boire, de prendre un repas avec lui et, par là, de capter ses faveurs. Cette idée grossière peut bien être celle de quelques sauvages vulgaires ; mais eux-mêmes ne reconnaîtraient pas là toute leur pensée, et, d'ailleurs, cette explication ne répond visible-

ment pas à plusieurs des cas que nous avons cités, l'offrande, par exemple, d'un caillou ou d'une poignée d'herbe. Aussi est-elle abandonnée aujourd'hui : « L'idée du sacrifice-don étant non seulement moderne, dit M. Salomon Reinach, mais contemporaine et comprise en général de tout le monde, ce ne peut être en même temps l'idée mère, l'idée primitive du sacrifice [1]. »

Une autre théorie veut que le but du sacrifice soit « d'établir une communication entre le monde sacré ou surnaturel, et le monde profane par l'intermédiaire d'une victime, c'est-à-dire d'une chose détruite au cours de la cérémonie [2] ».

« A cette fin la victime est rendue sacrée : magiquement on concentre sur elle toutes les forces divines ; on les décuple ensuite en les libérant par l'immolation ; enfin on rend participants de cette force, sacrifiant, sacrificateurs et fidèles par l'intermédiaire de la chair et du sang de leur victime qui reste en contact avec les énergies libérées [3]. »

Cette théorie paraît trop complexe et est trop travaillée pour être primitive : c'est une théorie de sociologue européen. D'ailleurs le sacrifice n'apparaît ici que comme un procédé de Magie, comme s'il n'était pas avant tout religieux. Il faut chercher encore.

Un savant anglais, W. Robertson Smith, mort professeur à Cambridge en 1894, a fait du sacrifice

1. S. Reinach. *Op. cit.*, I, p. 99.
2. Hubert et Mauss, *Année Sociologique*, 1897-98 (A. Bros, *La Religion des peuples non civilisés*, p. 177).
3. A. Bros, *Op. cit.*, p. 178.

un rite totémique. L'animal totem devait être tué pour être mangé, afin de renouveler le lien sacré entre les fidèles et leur dieu. « C'est là, ajoute M. Salomon Reinach, qui s'est jeté sur cette idée avec un magnifique entrain, la forme la plus ancienne du sacrifice ; on en trouve des traces isolées chez les Grecs et les Romains comme chez les Hébreux ; enfin la communion chrétienne n'est qu'une transformation de ce rite très primitif[1]. » Il y a bien, en effet, des sacrifices de l'animal totem ou allié, et c'est là que la Magie intervient; mais il y en a beaucoup d'autres.

Le totémisme, — c'est-à-dire l'alliance mystérieuse avec une espèce animale ou végétale en vertu d'un pacte ancien, passé par le chef de la tribu, ou d'un pacte personnel, conclu par l'individu lui-même ou par son père, le totémisme n'est qu'une petite partie de la Religion ou plutôt de la Magie des peuples primitifs. Il est impossible de le trouver chez tous. Le système ainsi généralisé ne peut vraiment pas s'appliquer à la totalité des sacrifices.

Et enfin, il ne ferait que reculer la difficulté, car si le totémisme est l'origine du sacrifice, quelle est l'origine et la raison d'être du totémisme lui-même?

Le P. Lagrange, examinant cette question dans ses *Etudes sur les Religions sémitiques*[2], se rapproche beaucoup plus de la vraisemblance et de la vérité, à notre avis, quand il dit : « Nous cherchons un concept très simple et qui soit, dans une certaine mesure, commun à tous, puisqu'il s'agit d'une

1. S. Reinach, *Cultes, Mythes, Religions*, I, p. 103.
2. R. P. M. J. Lagrange, *Etudes*, etc., p. 249.

institution universelle. Cette idée, c'est celle de la divinité qui réside dans les choses ou qui gouverne les choses.

« Supposons, si l'on veut, l'Animisme. Dans un objet naturel ou près de lui, le sauvage entrevoit un esprit; la chose n'est donc pas en son pouvoir, il ne peut en user sans que l'esprit y consente. Il faut en quelque sorte le désintéresser. Le problème n'est pas de consacrer un objet à l'esprit, mais plutôt de les désécrer tous pour l'usage profane : car pour l'homme qui voit partout des esprits, tout est plus ou moins tabou. Peut-être l'esprit lâchera prise si on lui abandonne librement une part. »

***

En réalité, il y a plusieurs espèces de sacrifices, et chacun d'eux peut avoir sa raison d'être différente, suivant l'esprit auquel il s'adresse et suivant le but pour lequel il est offert, sans parler de la mentalité particulière et plus ou moins élevée de celui qui l'offre.

Ainsi, le sacrifice de l'animal totem répond à un ordre particulier d'idées. L'animal totem est celui avec lequel ou plutôt avec la tribu duquel un homme, représentant sa personne et ses descendants, a fait alliance en vue de services réciproques. Ce pacte, généralement, a été scellé par l'échange du sang, de sorte que l'animal et l'homme, la famille de l'un et la famille de l'autre, la tribu du premier et la tribu du second, sont des individualités, des familles, des tribus de même sang. Elles

sont alliées. De temps à autre, il est bon de renouveler cette alliance. Et on la renouvelle par le sacrifice d'un représentant de la famille animale, sacrifice auquel on participe en y communiant : c'est un nouvel échange, c'est un rappel de l'alliance première, et c'est, en plus, un renforcement des vertus spéciales au totem, vertus fortifiées peut-être par la présence ou l'influence de l'esprit de l'ancêtre dans l'animal ou le végétal ainsi consacrés, sacrifiés et mangés.

Mais là n'est pas la raison première et générale de l'offrande, du sacrifice et de la communion, — car ces trois choses se tiennent. Où est-elle?

Eh bien! nous croyons pouvoir la chercher dans ce concept, vague mais réel, de l'homme primitif qui se regarde en ce monde comme un étranger. Mis en face des biens de la terre, et se sentant obligé d'en user pour vivre, il craint d'y porter la main, comme on craint toujours de la porter sur le bien d'autrui, soit que la conscience, dans son sentiment originel de justice, l'avertisse de ne pas toucher à ce qui ne lui appartient pas, soit que la crainte d'être découvert par le propriétaire le rende circonspect et le retienne. Que faire? L'homme prendra ce dont il a besoin, mais il commencera par faire acte de soumission; et, en présentant du moins les prémices de toutes choses, avec, de temps en temps, une part symbolique de ce qu'il consomme, il reconnaîtra le souverain domaine du monde surnaturel, soit que cet invisible lui apparaisse comme un Etre supérieur qui domine tout, soit qu'il croie avoir affaire à des esprits particuliers qui gardent

tel point de la terre ou des eaux, soit enfin qu'il pense être encore en relation avec les mânes de sa parenté. En tous cas, ce prélèvement n'est pas, à proprement parler, un *don* fait à l'esprit, mais une sorte *d'impôt* consenti à un maître reconnu comme tel. Et pour qu'il soit bien entendu que la matière de cet impôt n'appartient pas à l'homme, il lui donne, par des cérémonies spéciales, un caractère sacré qui interdit à ses semblables et à lui-même d'y porter désormais la main. S'il s'arrête là, c'est ce qu'on appelle, généralement, une *Offrande*.

Mais, souvent, sa foi l'emporte à faire mieux et davantage. Pour caractériser plus nettement son intention, il se sépare de l'objet offert en le détruisant pour l'usage des mortels et, par là, en le transportant, pour ainsi dire, dans le monde invisible auquel il est destiné. Et c'est là le *Sacrifice*[1].

Cet objet, étant ainsi consacré, offert et sacrifié, est pénétré désormais d'une influence surnaturelle, si même il n'est pas maintenant habité par l'esprit auquel il est présenté. Cet objet, dis-je, fournira donc, à son tour, le moyen de contracter ou de renouveler une alliance plus intime si on se l'incorpore, si on se l'assimile. Et voilà la *Communion*[2].

Sans doute, cette théorie n'est pas ainsi raisonnée, dans son ensemble, par les Primitifs auxquels nous avons affaire; mais elle n'en existe pas moins, au fond même de leur mentalité.

Et chose curieuse! Plus l'homme est sauvage,

1. Sacrifice, *sacrum facere*.
2. Communion, *cum unio, cum unire*.

comme est le Négrille, par exemple, plus distincte nous la retrouvons.

Et si je l'expose moi-même, comme étant à la base du sacrifice, de la prière, de la morale et des interdits, c'est que je l'ai trouvée, un jour, exprimée avec une singulière clarté par un chef de village des Wa-boni, dans la grande forêt de Sokoké, sur la Côte Orientale d'Afrique. Même constatation, depuis, chez les A-kôa ou Négrilles du Gabon. Et il me semble que cette idée fondamentale, qui est d'ailleurs très simple et qui répond à tout, doit être mise à la base des conceptions et des pratiques religieuses de l'homme primitif.

Plus tard, nous la retrouverons dans les sociétés les plus civilisées et les religions les plus hautes.

CHAPITRE VII

LA MAGIE

I. — Religion, mythologie et magie. Coexistence et différence. Ce qu'est la Religion; ce qu'est la Mythologie; ce qu'est la Magie.

II. — La magie naturelle. Son idée inspiratrice. Ses effets. Amulettes, talismans, charmes, etc. La Magie naturelle et la Science. La Magie dans la famille et la tribu. Les Sociétés secretes. Quelques exemples. La Magie et la Morale.

III. — La magie surnaturelle. Son caractère : c'est une contre-religion. Sorciers et sorcières. La maladie et la mort. La possession. L'envoûtement. Le sacrifice humain. L'anthropophagie. Effets pratiques de la Magie dans la société africaine.

I. — Religion, Mythologie, Magie.

Jusqu'ici, nous nous sommes appliqués à rechercher ce qui, dans les populations négrilles et bantoues, par la croyance, la conduite et les pratiques rituelles, rattache l'homme au monde surnaturel et le lui fait reconnaître, pour lui rendre ses devoirs et lui demander son assistance. C'est là en effet la Religion : son but est de relier l'Homme à la Divinité.

Mais pour arriver à discerner ce triple caractère, dogmatique, moral et cultuel, en ce qu'il a de

proprement religieux, il a fallu sans cesse écarter d'autres éléments, souvent plus apparents, et formant à la Religion comme une sorte de revêtement parasite sous lequel elle disparaît presque, étouffée et déshonorée. Ces éléments, très complexes et souvent difficiles à séparer, tant ils sont mêlés aux autres, nous les avons déjà groupés sous les noms de Mythologie et de Magie.

« Tout a été pour nous confus dans cette matière, écrit le P. Lagrange, tant que nous n'avons pas distingué entre la Religion et la Mythologie [1]. »

Andrew Lang a constaté, de son côté, que « dans les conceptions les plus anciennes comme les plus récentes de la Divinité, il est possible de dégager deux éléments principaux qu'on peut étudier à part l'un de l'autre : l'élément mythologique et l'élément religieux coexistent chez les races les plus primitives comme chez les plus civilisées ». Et il ajoute : « Le facteur rationnel, ou du moins ce qui nous semble le facteur rationnel, apparaît dans la Religion ; l'élément déraisonnable prédomine dans le Mythe. A l'heure du danger, l'Australien, le Boschiman, comme le naturel des îles Salomon, se tournent vers les dieux, et tous ils ont dans le cœur l'idée d'un père et d'un ami. C'est là l'élément religieux. Mais ce même homme, alors qu'il cherchera la raison de certains phénomènes naturels ou qu'il se laissera aller à son imagination, abaissera ce père et cet ami spirituel au niveau des bêtes et en fera le héros d'aventures comiques ou repoussantes :

1. P. M. T. Lagrange, *Etudes sur les Religions sémitiques*, 1905, p. 2.

c'est là l'élément mythique ou irrationnel. La Religion, sous son aspect moral, peut toujours se ramener à la croyance en une puissance qui est bonne et qui travaille au règne de la justice. La Mythologie, au contraire, même dans Homère ou dans le Rig-Véda, laisse toujours retomber les dieux dans leurs vieilles aventures, immorales et absurdes [1]. »

***

Malheureusement, ce terme de « Mythologie » prête à confusion. Mieux vaut le réserver pour désigner l'ensemble des mythes et légendes qui racontent les origines ou les gestes merveilleux des dieux, des êtres et des choses. Or, ainsi considérée, « la signification religieuse de ces histoires a été absurdement exagérée ». Le mot est de W. Robertson Smith [2]. Et le célèbre professeur ajoute : « A parler strictement, cette mythologie n'était pas une partie essentielle de l'ancienne religion; car elle n'avait aucune sanction, aucune force obligatoire... La croyance en une certaine série de mythes n'a jamais été regardée comme nécessaire, et, en les *croyant*, l'homme n'a jamais été supposé acquérir un mérite religieux ou se concilier la faveur des dieux. Ce qui est obligatoire ou méritoire, c'est l'exact accomplissement de certaines pratiques sacrées, prescrites par la tradition religieuse. »

1. A. Lang, *Mythes, Cultes et Religions* (Trad. franç. de L. Marillier), 1896, p. 307.
2. V. Louis Jordan, *Comparative Religion*, 1905, p. 302.

Et le Professeur Jevons conclut de son côté que « la Mythologie est la science primitive, la philosophie primitive, l'histoire primitive (du moins pour une part importante), la source de la poésie primitive, mais *non* la religion primitive[1] ».

*
* *

Nous nous en tiendrons à ces jugements autorisés, et, laissant à la Mythologie son caractère propre, nous aurons dans l'expression Magie un terme plus précis, plus compréhensif et plus exact pour signifier ce qui, en réalité, est à la Religion ce que la fausse monnaie est à la bonne.

Nous entendons par Magie, avons-nous déjà dit, « l'art de réduire à son service, par certaines pratiques occultes et d'aspect plus ou moins religieux, les forces de la Nature, ou de capter les influences du Monde invisible ». Et nous avions conclu de cette définition que « la Magie est à la fois la perversion de la Science et de la Religion ».

Cette définition nous montre aussi que la Magie s'attache à la fois à la Nature et à la Surnature, et revêt de ce fait un double caractère.

II. — La Magie naturelle.

La Magie naturelle est, comme on le pense bien et comme nous l'avons du reste déjà fait entendre, très répandue au pays noir, quoiqu'il y ait, en cette matière aussi, de grandes différences entre tribus,

1. *Ibid.*, p. 303.

entre villages, entre individus. Partout, elle se pratique ouvertement, elle a ses spécialistes, ses cérémonies, ses initiations, etc. Et comme, en fait, elle se trouve mêlée à la Religion dans la plupart de ses manifestations, nous en avons déjà souvent parlé : par ses pratiques et ses superstitions multiples, elle la recouvre, comme en certains pays humides les mousses recouvrent les arbres vénérables.

Au fond, l'idée inspiratrice de cette Magie naturelle est qu'il y a autour de nous, à notre portée, certains produits dont les vertus cachées, protectrices ou curatives, peuvent satisfaire tous les besoins de la vie et en éloigner tous les maux. Le tout est de les trouver.

La pensée est peut-être juste, et, en tous cas, le mobile est bon.

Seulement, le manque de critique du Primitif, son esprit crédule, ses sentiments plus ou moins animistes, et cet irrésistible désir qu'il a de satisfaire sa passion — et qu'il partage avec toute l'Humanité —, l'ont jeté dans la fausse voie de la Magie : une fois qu'il y a été engagé, il ne s'est plus arrêté. C'est de là que viennent les amulettes, les talismans, les charmes, les philtres, les augures, les présages, l'art de la divination ou mantique, les fétiches, sans parler de nombreux interdits sacrés ou tabous.

***

Les amulettes et talismans varient à l'infini : il y en a contre tous les maux et pour tous les bonheurs.

La forme varie comme l'objet : ils se transmettent dans les familles, des pères aux fils, des mères aux filles, pendant de longues générations. Souvent, on emploie de petites cornes de gazelles — comme aussi de grandes cornes d'antilopes ou de chèvres —, dans lesquelles on introduit, suivant des formules savantes, de la poudre, des petits bâtonnets, des épines, des cendres, des os, des plumes, des griffes de léopards, des peaux de serpents, du noir de fumée, etc., etc. Parmi ces *gri-gri*, les uns rendent invulnérables à la guerre, d'autres charment le poisson, d'autres attirent la pluie, préservent les enfants de certaines maladies, éloignent les maléfices, appellent le gibier, procurent la fécondité.

Toutefois, il semble bien que la vertu de plusieurs de ces amulettes est simplement figurée par les objets matériels employés : la force véritable dont elles sont douées tient surtout à la consécration qui en est faite, aux formules employées, à l'art avec lequel elles sont préparées.

D'autres sont de véritables remèdes, généralement empruntés au règne végétal, mais recueillis, préparés et administrés en grand secret et selon des formules variables, suivant l'effet à obtenir.

On dispose de nombreux moyens pour « charmer » le poisson et attirer le gibier, comme aussi pour se rendre invisible, pour être invulnérable, etc.

Les devins sont en grand honneur : ils découvrent les choses volées ou perdues, dénoncent les voleurs, les jeteurs de sorts, les empoisonneurs, rendent les maléfices impuissants, annoncent l'avenir, rendent des oracles, etc.

D'autres spécialistes ont des moyens de faire tomber la pluie ou de l'arrêter.

Comme on le pense bien, les guérisseurs, charmeurs, devins et autres sorciers ne réussissent pas toujours — et alors ils disent pourquoi — ; mais il est incontestable qu'ils ont des résultats, les uns dus à l'efficacité réelle de leurs produits ou de leurs procédés, les autres provenant de leur habileté professionnelle, d'autres enfin qu'il faut mettre à l'actif d'un hasard heureux.

Mais enfin, tout cela n'est pas autre chose qu'une déviation d'idées originairement justes, un essai de conquête des forces naturelles, un effort de l'homme luttant contre l'inconnu et essayant d'asservir pour son usage les multiples influences dont il se sent entouré. A mesure que se développeront en lui l'expérience, le sens critique, l'intelligence des choses, ce domaine de la Magie naturelle diminuera d'autant, au profit de la Science. L'homme cherchera toujours à se préserver de la foudre : seulement, au lieu de porter au cou une corne d'antilope, il disposera sur sa maison un paratonnerre.

Mais ce progrès de lumières n'affectera en rien la Religion proprement dite, dont la sphère d'action est dans une autre direction, que la science expérimentale ne peut atteindre. Aussi quand le matéraliste Buchner a écrit que « la Foi et la Science ont deux domaines distincts, mais dont les frontières se déplacent constamment au profit de cette dernière », il a fait une confusion. Si l'assertion est juste de la foi en la Magie naturelle et en ce revêtement extérieur d'aspect plus ou moins religieux

que l'on confond trop souvent avec la Religion, elle ne l'est plus de la foi religieuse véritable. Celle-ci, en effet, loin d'être démolie par la raison, la prend pour base, et loin d'être anéantie par la Science, elle n'en peut être qu'éclairée et fortifiée[1].

***

Comme la Religion a pris chez les Primitifs la famille pour support, la Magie n'a pas manqué de la suivre dans cet asile qui paraissait pourtant devoir lui rester fermé, puis, de là, étendue au village et à la tribu, elle s'est emparée du gouvernement de ces sociétés rudimentaires.

Sans parler de multiples interdits, superstitions et prescriptions magiques dont la famille primitive se trouve chargée, nous devons rapporter à la même action l'institution singulière du totémisme ou pacte d'alliance avec le monde animal. Nous en avons déjà parlé longuement : nous n'y reviendrons pas.

Il en faut dire autant de l'initiation de l'adolescence, laquelle, en soi, a parfaitement sa raison d'être, qui peut être utilement sanctionnée par la Religion, mais que presque toujours la Magie accapare, complique et déforme.

***

Mais c'est surtout dans ce que nous appellerions aujourd'hui l'action politique et sociale que, par de très curieuses organisations, la Magie paraît avoir

1. Voir J. Guibert, *Les croyances religieuses, et les sciences de la nature*, Paris (Beauchesne), 1908.

dirigé ses efforts : son but visible et avoué est ici de s'emparer du gouvernement du village et de la tribu. Elle le fait au moyen de sociétés fermées ou secrètes. Ces sociétés ne sont cependant pas les mêmes partout, quoique partout elles aient un air de parenté indéniable : là, plus lâches, plus ouvertes, elles sont ici plus resserrées, plus mystérieuses, plus actives. En faisant connaître la constitution de quelques-unes d'entre elles, nous donnerons de toutes une idée suffisante.

***

Au Guiriyama (Afrique orientale), par exemple, cette association est parfaitement bien organisée et forme comme l'armature d'une constitution politique du pays, au sommet de laquelle une sélection savante et rigoureuse place ceux-là seuls qui ont l'initiation complète.

Le système entier comprend trois degrés, divisés eux-mêmes le premier en trois grades, le second en quatre et le troisième en deux, de sorte que le neuvième grade, dit de « l'hyène » (*fisi*), est le plus élevé. Ce dernier cercle intérieur n'est composé que d'hommes, que M. Taylor, à qui nous empruntons ces détails, appelle *very select*. Et il ajoute : « Les membres du cercle de l'Hyène inspirent une grande terreur comme étant les dépositaires des secrets et des charmes les plus puissants. C'est parmi eux que sont choisis les trois anciens qui gouvernent le Guiriyama, y exercent l'autorité et rendent la justice. Ils portent le nom d'*Enyé-tsi* ou « maîtres de la terre ».

Au Bas-Congo, l'initiation de l'adolescence, avec les cérémonies qu'elle comporte, est connue sous l'appellation de *Nkimba*, — c'est le nom du fétiche qui sert de ralliement aux initiés ou *Zi-nkimba*. Mais, à côté, il y a la société du *Ndembo*, qui paraît avoir pour but le recrutement et la formation des sorciers et des dignitaires de la tribu. L'initiation, qui dure plusieurs semaines et même plusieurs mois, se fait en dehors des villages, dans la forêt, et comporte diverses épreuves, l'enseignement d'une langue particulière, des danses rituelles, la connaissance de remèdes et de formules magiques. A la fin, quand l'initié rentre parmi les siens, il porte un nouveau nom, et il est censé revenir du monde des esprits : il recommence une autre vie [1].

Dans la région de Setté Cama et ailleurs, le *Bwiti* (*Bouiti*), qui est le « grand fétiche » du pays, a également ses initiés. Pour entrer dans la société, le postulant doit d'abord mâcher des racines et boire une décoction d'écorces d'un arbuste que les botanistes connaissent sous le nom de *Strychnos Ikaja :* il ne tarde pas à s'assoupir et à tomber dans un état de complète inconscience. On lui passe alors une liane au cou, et quand, trois jours après, il commence à revenir à lui, le sorcier l'invite à regarder dans un morceau de verre fixé au ventre du « Bouiti ». Il y verra certaines figures qu'il doit détailler : s'il dit juste, il est reçu ; sinon, c'est que le fétiche n'a pas voulu se montrer à lui...

Au Gabon, on trouve aussi plusieurs de ces sociétés

1. Ed. de Jonghe, *Les Sociétés secrètes au Bas-Congo*: 1907

secrètes, les unes uniquement composées d'hommes, comme le *Yasi ;* d'autres ne comprennent que des femmes, comme le *Ndjembé ;* d'autres sont mixtes. Initiation, épreuves, cérémonial de réception, enseignement, mots de passe, le tout est entouré d'un secret absolu, avec serments solennels et promesse, sous peine de mort, d'obéir à tout ordre provenant de l'esprit sous le patronage duquel la société est organisée.

Les initiés sont partagés en divers grades, rappelant d'une facon étrange notre franc-maçonnerie qui, elle aussi, dans nos sociétés civilisées, exerce, dit-on, un certain rôle sur nos affaires religieuses, politiques et sociales...

Le grand chef est généralement étranger au village et n'est connu de personne. Les cérémonies de réception ou autres se passent le soir ou dans la nuit, et revêtent un grand caractère de mystère. A l'appel du président, le Yasi sort de la forêt : c'est un être effrayant, tout couvert de feuilles, chargé d'ornements divers, marchant d'une façon étrange et parlant d'une voix caverneuse — au pays noir il y a des ventriloques habiles, — donnant des ordres et répondant aux questions qu'on lui fait. Naturellement ce masque est porté par un compère, mais c'est là un des grands secrets que personne ne doit savoir. Aussitôt que le Yasi est signalé dans un village, les cris des initiés s'élèvent, les danses s'organisent, et tous les profanes, à commencer par les enfants et les femmes, doivent disparaître...

Arrivé dans la case qui lui est réservée, le Yasi reçoit les aspirants, ordinairement des jeunes gens,

et rend ensuite ses oracles. Puis on fait un sacrifice, suivi d'un repas, on organise de nouvelles danses, et la fête prend fin.

Les initiés portent sur le bras un tatouage spécial, sur lequel ils portent la main, en jurant au nom de « Yasi » : c'est le grand serment du pays.

Le maître ou « vénérable » se distingue par une houppe de cheveux de forme triangulaire.

Pour se défendre, sans doute, des abus de pouvoir auxquels elles étaient exposées de la part des hommes, les femmes, avons-nous dit, ont aussi organisé leurs sociétés secrètes, tout aussi mystérieuses que les autres. Jusqu'à présent, aucun Européen n'a pu se flatter de savoir ce qui s'y passe. Tout ce qu'on sait, en dehors des initiations abominablement immorales qui y donnent accès, est qu'elles tiennent souvent les hommes en respect et qu'il s'y décide plus d'un empoisonnement.

*
* *

Quand on a dit que la Religion des peuples sauvages n'était inspiratrice d'aucune morale et que, bien au contraire, on n'y trouvait que de mauvaises inspirations, on faisait une confusion, d'ailleurs bien explicable : c'était encore de la Magie dont on voulait parler.

La morale magique, si l'on peut ainsi dire, est en effet purement et quelquefois brutalement utilitaire. Ce qui est bon, c'est ce qui sert et ce qui plaît. Tout y est sacrifié à l'intérêt personnel, et, dans cette atmosphère contaminée, l'égoïsme règne en

maître, souvent en tyran. *Væ victis* ! Et le vaincu, c'est le plus faible ; c'est l'esclave, c'est la femme, c'est l'enfant...

Voilà la morale barbare qui, trop souvent, cache l'autre au pays noir, et qui l'étouffe.

D'ailleurs, l'indigène africain, contrairement à ce qu'on pourrait croire, est très ambitieux, très désireux de monter au-dessus des autres, très pressé de s'enrichir. C'est cette disposition qui, exploitée par les négriers, a permis l'abominable traite des esclaves pendant si longtemps ; ce commerce fratricide n'a pu, en effet, exister, se maintenir et prospérer que par la complicité de chefs et de courtiers dénués de tout sens moral, mais intéressés à faire prendre leurs compatriotes et à les vendre à des étrangers.

Aussi, les procédés magiques destinés à procurer le succès et la richesse sont-ils particulièrement nombreux et appréciés. L'un d'eux, au Congo, comporte le meurtre d'un proche parent, une épouse, un fils, une fille... Il est fréquemment employé.

III. — La Magie surnaturelle.

A côté de cette Magie naturelle, il en est une autre qui prétend emprunter sa puissance et ses moyens d'action aux êtres du monde invisible, aux âmes désincorporées, aux mânes des hommes et même des animaux, aux esprits indépendants. Comme on l'a déjà remarqué, Dieu reste ici hors de cause : la Magie ne saurait l'atteindre.

Cette Anti-Religion a, comme la Religion, son

culte, ses incantations, ses évocations, ses rites, ses fétiches, ses offrandes, ses sacrifices, ses ministres, ses fêtes, ses lieux de réunion. Elle se pratique à côté de la Magie naturelle et à côté de la Religion, parallèlement à elles, mystérieuse, insaisissable, crainte, exécrée, poursuivie dans ses manifestations et ses représentants, et indestructible.

Nous avons déjà dit combien les mots français « féticheur » ou « sorcier » appliqués indistinctement à toutes sortes de personnages, sont impropres et fautifs. Les indigènes ne font pas de ces confusions.

Dans toute l'Afrique bantoue, le spécialiste en Magie naturelle porte un nom, *m-ganga*, *n-ganga*, *m-hanga*, *ganga*, *n-gan*, etc., suivant les langues, auquel correspondent un autre mot signifiant « remède », et un verbe de même racine dont le sens est « traiter, raccommoder, diagnostiquer... » Selon les régions, ce mot *m-ganga* possède plusieurs synonymes, qui tous affirment la haute considération dont jouit le médecin. Dans plusieurs pays, on lui donne un titre qui est l'équivalent de celui de « chef », *m-fumu*, *mu-fumu*, etc., « l'homme à la lance » (celui qui a la lance du commandement). Ailleurs, on l'appelle « guérisseur ». Parfois aussi sa fonction de « devin » ou « voyant » est attestée par des épithètes spéciales.

Quant au maléficier, c'est le *m-logi*, *m-rogi*, *m-lozi*, *mo-lo*, *mo-loki*, *m-loo*, *e-loroï*, etc., tous mots dérivés d'un verbe correspondant, dont le sens général est « ensorceler, jeter un sort ». Un autre verbe primitif, *-loa*, « prendre à l'hameçon, se rapproche de

celui-là. A ces noms correspond pour chaque langue un substantif abstrait « maléfice », *ulogo*, *bu-logi*, *u-lozi*, *etc.*

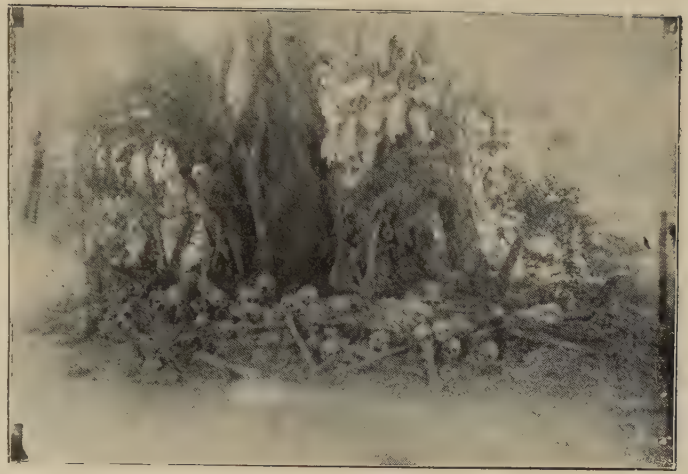
Ce mot de « maléficier » a des synonymes : *m-chawi*, litt. « le veilleur mauvais », *m-wanga*, « le rôdeur de nuit », *mo-lemba*, « l'empoisonneur ».

Donner un de ces noms à un indigène est plus qu'une insulte : c'est une grave imprudence.

***

Les sorciers et sorcières opèrent individuellement pour lancer leurs maléfices, mais souvent aussi ils sont organisés en sociétés particulièrement secrètes, qui ont leurs réunions et leurs conseils.

« Ces réunions se tiennent de préférence au fond des bois, à quelque distance des villages, pendant la nuit. On est persuadé que les sorciers laissent leur forme corporelle dormir dans leur case, et qu'ils s'en échappent sans être retenus par les murs, les toits ou tout autre obstacle matériel. Ils peuvent ainsi passer rapidement dans les airs, au-dessus des arbres. A leurs réunions, ils sont en communication avec les esprits mauvais, qu'ils voient, qu'ils entendent, et qu'ils touchent. Ceux-ci (souvent sous la forme d'animaux) partagent leurs fêtes et leurs festins. Le morceau de choix est le cœur de quelque être humain qui, en conséquence, tombe malade à ce moment même et ne tardera pas à mourir, à moins que le maléfice ne soit conjuré. Le premier chant du coq est le signal de leur dispersion : l'apparition de l'étoile du matin les force à



Reliefs d'un repas de chair humaine (Haut Oubangui).

se hâter pour rentrer dans leurs corps; si le soleil se lève sur eux avant qu'ils aient regagné leurs demeures, leurs plans échoueront et eux-mêmes tomberont malades [1]. »

Pendant qu'il se promène ainsi sous une forme ou sous une autre, globe de feu, oiseau de nuit, animal quelconque, si on le frappe, si on le perce d'un fer pointu, si on tire sur lui, le sorcier se trouve roué de coups dans sa case, si même il se réveille jamais : en atteignant son âme excorporée, on a frappé son corps. Nombre de faits et de noms nous sont cités par les indigènes à l'appui de ces dires.

La puissance mystérieuse des sorciers leur vient d'un pacte qu'ils ont fait avec les esprits dans les formes rituelles et secrètes, connues des seuls affiliés.

Souvent, pour accomplir leurs mauvais desseins et exercer leurs vengeances, ils se transforment en animaux et deviennent un objet de véritable terreur pour le pays. C'est ainsi qu'au Gabon, « l'homme tigre » est assez souvent signalé. Le soir, après le coucher du soleil, on l'aperçoit rôder autour des villages, dans les chemins isolés ou sur le bord des champs. Qu'un enfant ou une femme vienne à passer, il se jette dessus et l'égorge. On a vu ainsi dix, vingt et trente personnes disparaître à Bata dans l'espace de quelques mois. Ailleurs, c'est l'homme-chacal, l'homme-caïman, etc.

Ces meurtres sont réels et absolument constatés. D'où proviennent-ils? Parfois d'une bête véritable,

1. R. H. Nassau, *Fetishism in West Africa*, p. 123.

qui a pris le goût de la chair humaine et devient bientôt un redoutable fléau. Parfois aussi d'un homme qui se revêt de la peau d'un léopard ou d'un autre animal : les traces de ses pattes restent sur le sol et donnent l'illusion du passage de la bête. Cet homme, alors, obéissant à une sorte de diabolique impulsion, saisit les gens sans défense et les tue. La police européenne a pu saisir quelques-uns de ces hommes-tigres et les exécuter à leur tour dans divers centres de colonisation de la Côte d'Afrique. Parfois enfin ces séries de meurtres sont restées sans explication.

D'autres sorciers, sous une forme ou sous une autre, se contentent de causer des dommages matériels. C'est ainsi que pendant mon séjour au Gabon, je fus appelé un jour au Cap Estérias par toute une population dont les plantations de manioc étaient ravagées par une bande mystérieuse de sangliers commandés par une sorte de capitaine, sanglier lui-même. Ce fantastique animal était insensible aux balles, évitait tous les pièges, et n'était autre, d'après les découvertes qu'on avait faites, qu'une vieille sorcière qu'on me désigna, et qu'on voulait écharper. Ce ne fut pas sans peine que je lui sauvai la vie !

Mais à côté des pouvoirs étranges qui trop souvent leur sont gratuitement attribués, les sorciers en ont d'autres qui ne sont que trop réels : soit qu'ils opèrent pour leur compte, soit qu'ils travaillent à la requête de quelque client, ce sont des empoisonneurs souvent authentiques et dont il n'y a jamais lieu de plaisanter. Sans doute, les maléfices qu'ils

composent pour donner la maladie ou la mort, en les plaçant secrètement, par exemple, dans le chemin ou sous le pas de la porte de la personne visée, afin qu'elle le foule du pied, ces maléfices ou ces fétiches ne sont généralement mauvais que par la mauvaise intention qui leur est attachée; mais il en est d'autres, et ceux-là manquent rarement leur victime, de sorte que nous ne devons pas nous étonner si les Noirs redoutent les sorciers de ce genre, les recherchent, les dénoncent et, vrais ou faux, les exécutent sans pitié.

Malheureusement, les juges d'instruction du pays noir sont loin d'avoir l'impartialité, la prudence et la perspicacité que réclame la justice. Pour ne manquer aucun coupable, on exécute à peu près tous les accusés : c'est pourquoi on peut dire qu'il n'y a peut-être pas de village, en certains pays d'Afrique, qui n'ait eu de ces exécutions. Sur la Côte Orientale, les hommes ou femmes accusés de sorcellerie, dès qu'ils sont jugés et condamnés, sont en général brûlés sur un feu de bois d'ébène, en dehors des villages, au carrefour de deux sentiers. Là, quand on passe sur les chemins des caravanes, on rencontre souvent de petits tas de cendres, avec des débris d'ossements et quelques tisons noircis. Tout près, sur un arbre mort et dénudé, pendent en se balançant au vent quelques haillons misérables : la justice noire a passé par là.

*
* *

Ce qui contribue grandement à exciter la défiance des indigènes et augmente en proportion considé-

rable le nombre des victimes, c'est le mystère qui partout, au pays noir, entoure la maladie et la mort. Comme la vengeance est un devoir, lorsque nous perdons un parent, surtout un père ou une mère, surtout un chef de famille, notre première obligation, après lui avoir assuré de dignes funérailles, est de chercher qui l'a tué. On s'adresse donc à un devin ou voyant qui découvre la vérité par divers moyens, selon les pays. Trois causes peuvent donner la mort : Dieu, un esprit, un ennemi. Si la mort vient de Dieu, il n'y a rien à faire. Dieu est inaccessible à nos réclamations, et au surplus, ayant donné la vie, il a droit de la reprendre. Si la mort vient d'un esprit, c'est que, sciemment ou non, le défunt l'a offensé, à moins que cet esprit n'ait trouvé plaisir à le tuer. Alors il faut une offrande ou un sacrifice pour l'apaiser et l'arrêter dans ses exigences : c'est ce que l'on fait. Mais s'il est révélé que la mort vient d'un autre homme, il faut que cet homme meure. Autrement, la justice ne serait pas satisfaite, sans compter que l'esprit du défunt ne manquerait pas d'inquiéter la famille indifférente qui oublierait ou négligerait la poursuite du meurtrier.

Spontanément les indigènes sur lesquels peuvent planer des soupçons s'offrent à subir l'épreuve : absorption d'un poison végétal, eau bouillante, fer rouge, etc., et si les uns en sortent indemnes, il en est beaucoup qui y succombent. Eux-mêmes alors sont les premiers à s'avouer coupables, souvent, tout en disant qu'ils ont dû donner la mort sans s'en apercevoir et pendant leur sommeil.

A l'appui de cette croyance, nous l'avons déjà

dit, on ouvre fréquemment les entrailles des cadavres, et quand on y trouve quelque chose d'étrange, même une pièce anatomique qu'on ne s'explique pas, c'est la preuve que cet homme était vraiment sorcier...

***

Une autre manifestation très fréquente du monde des esprits est la possession. Parfois, l'esprit possesseur est d'origine humaine, mais le plus souvent c'est un de ces êtres malfaisants et pervers dont l'origine est mal connue, et qui n'a pour l'homme que jalousie, rancune et colère. La première chose à faire en pareil cas est d'appeler un spécialiste qui fera parler l'esprit et saura à quel exorciste s'adresser pour délivrer le malade. L'homme de l'art arrive, il demande à son tour à l'esprit qui il est, pourquoi il est entré là, ce qu'il exige, etc., puis, ces préliminaires étant accomplis, on se met en mesure de le satisfaire. Parfois, il ne veut rien dire, et le sorcier doit suppléer à ce mutisme; mais le plus souvent, il parle, et on lui obéit. Finalement, après des tams-tams, des danses rituelles et des cérémonies fort compliquées et fort longues, — elles peuvent durer plusieurs jours et plusieurs nuits, — un sacrifice est offert, le sacrifice demandé, le possédé boit le sang de la victime, les assistants s'associent à cette « communion », et l'esprit s'en va... quelquefois. S'il reste, tout est à recommencer, mais alors on fait appel à un autre sorcier.

Qu'en est-il de ces possessions ?

Plusieurs d'entr'elles sont facilement explicables :

ce sont des cas qui relèvent de la médecine ordinaire, et le meilleur des exorcismes, le moins coûteux aussi, est alors un purgatif énergique...

Mais il en est d'autres où l'esprit le plus sceptique doit s'avouer embarrassé, — quand, par exemple, la possédée, — car ce sont très souvent des femmes, — disparaît la nuit de sa case et se retrouve le lendemain au haut d'un grand arbre, liée à une branche par de fines lianes, quand elle glisse ensuite, comme un serpent, le long du tronc, jusqu'à terre, après que le sacrifice est offert et que les lianes qui la retenaient sont tombées, quand elle reste pendant plusieurs minutes élevée de terre, quand elle parle couramment une langue dont, auparavant, elle ne savait pas le premier mot, etc.

Et les Indigènes en disent bien d'autres, dont ils prétendent avoir été témoins.

Il serait fort intéressant de contrôler, avec toute la sévérité possible, ces faits et beaucoup d'autres; malheureusement, tout cela est caché avec le plus grand soin aux yeux de l'Européen, et si même celui-ci peut arriver jusqu'à une cérémonie de ce genre, ou bien on l'écharpera plutôt que de lui permettre d'y assister, ou bien on cessera tout, et l'on se dispersera...

*
* *

En parlant des fétiches, nous avons distingué les fétiches protecteurs et les fétiches vengeurs. Les uns et les autres peuvent avoir pour agents soit les mânes, soit les esprits indépendants.

Le Bwiti, par exemple, qui est très connu dans la

Un fétiche vengeur (Loango).

région du Gabon et du Loango, et est le centre d'une association secrète, consiste matériellement en un bâton grossièrement sculpté en figure humaine ; des éclats de verre figurent les yeux ; un autre morceau de miroir occupe la place du nombril : c'est là que le sorcier cherchera la vérité. Au-dessous, une peau de chat-tigre, quelques clochettes, des herbes, des lanières, etc. ; puis, dans un sac d'où sort ce bâton sculpté, une tête de mort remplie de poudres diverses, de sanie de cadavre, et d'os de serpent. Le fétiche est placé dans une niche plus ou moins ornée, au fond d'une petite case sans autre ouverture que la porte. Un feu qui, dit-on, ne doit jamais s'éteindre, est alimenté par trois fortes bûches que le sorcier est chargé de renouveler. De cette case part un petit sentier qui aboutit, dans la forêt voisine, à une clairière où se réunissent les initiés. Comme en toutes les cérémonies pareilles, les Noirs les plus doux, les plus simples, les plus accessibles, sont à ce moment méconnaissables : pendant des nuits entières ils battront le tam-tam, chanteront, danseront et se livreront à des sarabandes fantastiques. Impossible alors de les aborder.

A côté du Bwiti, le fétiche Mboyo a aussi ses fidèles.

Toujours dans cette même partie de l'Afrique (Loango), suivons maintenant la consécration d'un « fétiche vengeur » : celui-là est directement influencé par une âme vivante arrachée de force à un homme désigné et connu. En cette matière nous n'avons vraiment plus affaire à de vaines et risibles superstitoins. « Quand on entre dans un bois avec le

sorcier attaché au service d'un fétiche de la vengeance pour y couper l'arbre destiné à faire la statuette, il est d'abord défendu, en parlant d'une personne, de l'appeler par son nom. Si on le faisait, l'individu mourrait, et son âme (*Kulu*) entrerait aussitôt dans l'arbre et deviendrait l'esprit du fétiche en question. Mais celui qui l'y aurait ainsi appelée devrait régler cette affaire sur sa vie avec les parents de l'homme dont l'existence a été si légèrement sacrifiée. Aussi, en général, on commence par tenir un palabre secret dans lequel on décide quel *Kulu* doit être choisi pour entrer dans l'arbre *Muamba* et pour influencer le fétiche : on préfère un homme de courage éprouvé et particulièrement un grand et hardi chasseur. Le choix fait, on s'en va dans la forêt, et l'individu choisi est appelé par son nom. Alors le sorcier coupe l'arbre, et le sang, dit-on, jaillit aussitôt sous sa hache. Une poule est égorgée, et son sang est mêlé avec le sang qui coule de l'arbre. L'individu nommé meurt à ce moment ou du moins mourra certainement dans les dix jours. Sa vie a été sacrifiée pour un but que les sorciers considèrent être le bien du peuple. Ils affirment que la personne ainsi nommée ne manque jamais de mourir, et ils protestent contre toute idée d'empoisonnement ou d'autres moyens matériels au pouvoir de l'homme.

« Quand on veut user de ce fétiche, on passe devant lui en lui demandant de tuer ceux qui ont fait telle et telle chose que l'on dénonce. D'autres vont à lui et le somment de tuer d'une façon qu'ils indiquent celui qui leur a causé telle offense ou

porté tel préjudice, et au moment où ils font cette imprécation un clou est enfoncé dans le fétiche. L'affaire est faite. Le *Kulu* de l'homme dont la vie a été sacrifiée quand l'arbre fut coupé se charge du reste[1]. »

C'est, comme on le voit, le procédé classique de l'envoûtement, connu sous une forme ou sous une autre dans toute l'Afrique[2].

*
* *

Si le sacrifice nous apparaît partout comme le rite central de la Religion, il est également celui autour duquel converge la Magie, ou plutôt celui auquel elle aboutit : le sacrifice se trouve être ainsi, dans les deux cas, l'hommage rendu par l'homme soit à la Divinité véritable, soit à ce qui, homme, esprit ou démon, usurpe sa place.

Déjà, nous avons mentionné les meurtres rituels et l'anthropophagie. L'un peut aller sans l'autre et, de fait, il y a des tribus où l'on offre des sacrifices humains sans pratiquer le cannibalisme. Dans le delta du Niger, par exemple, jusqu'à ces dernières années, on offrait des victimes humaines aux crocodiles sacrés. Dans ces mêmes parages connus sous le nom de « Rivières d'huile », on faisait un sacrifice annuel d'une jeune fille aux esprits des eaux pour le succès du commerce. Et, rapportant ces faits, l'honnête Nassau ajoute : « Les récents traités

1. R. E. Dennett, *At the back of the Black Man's mind*, p. 93.
2. Envoûtement, de *en*, prépos., et *voult* (ancien français), visage, figure (de *vultus*).

avec les nations civilisées étrangères ont maintenant prohibé ce sacrifice, mais la femme n'a pas beaucoup gagné au change : au lieu d'une qui était sacrifiée à la brute-crocodile pour satisfaire l'esprit du négoce, ce sont aujourd'hui des centaines qui sont prostituées à d'autres brutes pour satisfaire les instincts dissolus des étrangers[1]. »

*
* *

L'anthropophagie a suivi de près le sacrifice humain. Primitivement, le but de cette communion sauvage était le même que celui de tout sacrifice communiel : renouveler l'alliance avec le monde surnaturel, participer à une nouvelle effluve de vie supérieure, s'approprier des influences mystérieuses et puissantes en s'incorporant la matière du sacrifice, consacrée à la divinité.

C'est encore là aujourd'hui, dans bien des cas, l'idée fondamentale de ce rite essentiel de toute religion et de toute magie. Mais on y trouve aussi la pensée que, ayant maîtrisé la victime en l'immolant, on s'assimile en partie son courage et ses autres qualités en absorbant les membres qui leur servaient d'organe.

Une autre idée encore se fait nettement jour chez les Fans. Celui qu'ils mangent, c'est leur ennemi ou, ce qui revient au même, l'ennemi de leur famille, celui qui leur a fait la guerre, celui qui a tué ou voulu tuer l'un des leurs. Or, par là, ils obtiennent ce double résultat : venger le défunt, et humilier

1. R. H. Nassau, *Op. cit.*, p. 93.

le meurtrier. Car, dans la pensée de ces philosophes, il n'y a pas d'outrage supérieur et plus beau à infliger à son ennemi que de le réduire à rien... après l'avoir fait passer en morceaux par l'une et l'autre extrémité du corps de l'homme où s'en va toute nourriture...

Cela fait, la vengeance est complète!

Enfin, chez les Bondjos de l'Oubangui, par exemple, il semble bien qu'on arrive à la dernière étape de la brutalité : l'anthropophagie pratiquée ouvertement et communément, passée à l'état d'habitude, presque sans cérémonial. Là, en effet, pendant que l'homme destiné à la boucherie est engraissé par son propriétaire, les clients viennent retenir les morceaux qui leur conviennent, celui-ci la poitrine, celui-là une épaule, cet autre une cuisse, etc. Ces morceaux sont aussitôt marqués à la craie, puis, quand tout est pris, les membres du malheureux sont fracturés et, pour rendre la chair plus tendre, mis à tremper dans l'eau : après quoi, il est tué, dépecé, partagé et mangé...

***

Le P. O. Allaire, fondateur de la mission de Liranga en 1889[1], nous donne sur la pratique de l'anthropophagie congolaise, à cette époque, des détails qu'il faut lire.

« Les sacrifices humains sont toujours en usage chez les peuplades sauvages parmi lesquelles nous

1. Liranga est au confluent de l'Oubangui et du Congo. Le P. Allaire y est mort.

habitons. Quand je suis arrivé à Liranga, mes voisins de Nyambé, Boutounou, Bousuidi et Irébou se permettaient quelquefois le luxe de deux ou trois sacrifices humains par semaine. Cette cérémonie servait de réjouissance publique. Tous les villages d'alentour y prenaient part. On chantait, on dansait, et d'immenses calebasses de vin de palme circulaient dans la foule en délire. Le ou les patients, solidement amarrés, étaient les témoins d'une joie que leur mort devait porter à son comble. Le moment venu, on délie la victime, on la fait asseoir sur un billot peu élevé, les bras pendant le long du corps, les mains fixées à terre à l'aide de bois fourchus dont les deux extrémités enfoncées dans le sol rendent tout mouvement impossible. Des fourches semblables fixent de même les jambes allongées par devant, tandis que le buste est immobilisé par une sorte de palissade qui monte jusqu'aux épaules. Derrière le patient, que tout cet appareil cloue littéralement au sol, à une distance d'environ deux mètres, est plantée une longue et solide perche dont l'extrémité flexible vient, à l'aide de lianes, prendre la tête de la victime, faisant ressort pour bien tendre le cou. Soudain la foule se tait : le féticheur a fait son apparition. Dans sa chevelure crépue, plus de deux cents plumes d'oiseaux de différentes couleurs, artistement arrangées, lui font une coiffure énorme; deux traits circulaires en blanc entourent les yeux, qui acquièrent ainsi un éclat extraordinaire. Sa mise est riche, quoique sommaire, mais fort décente pour le pays; sur son front et ses joues se dessinent des lignes rouges qui

ressortent très bien sur le fond noir de la peau ; les bras et les jambes nus laissent voir de grandes lignes jaunes et rouges. Il avance à petits pas en dandinant sa crinière de plumes, tenant dans ses mains nerveuses le terrible couteau d'exécution qui fait sauter les têtes d'un seul coup : soudain, il s'arrête, et salue le malheureux qu'il doit exécuter

« Puis, comme pris de délire, il se livre à des contorsions qu'aucune plume ne saurait décrire : il se démène comme un possédé, bondit, se replie sur lui-même, avance doucement, tel un reptile, sans que l'on puisse saisir le mouvement des pieds. La foule applaudit ; mais dès que le fatal couteau se lève, le silence se rétablit. Le sorcier commence alors un chant rythmé : c'est le chant de la mort. On y répond en répétant ses paroles sur le même air et en frappant des mains en cadence. Toujours gesticulant et chantant, il s'approche plusieurs fois de sa victime qui assiste, affolée, à ces préparatifs : il trace avec de la craie blanche une ligne circulaire autour du cou : c'est là qu'il frappera, le moment venu. Puis, deux fois, brandissant son couteau, il vient l'appliquer à la gorge du condamné. Le chant a pris fin : d'un bond, le féticheur, qui s'était reculé, se trouve près de sa victime ; deux fois encore, son bras fend l'air en un geste d'essai ; puis le couteau s'abat, et d'un seul coup tranche la tête, que la perche détendue envoie rouler au loin, pendant que la foule se précipite en hurlant sur le cadavre. C'est fini ; bientôt les sauvages rentrent joyeux dans leurs huttes.

. . . . . .

« J'ai appris dernièrement qu'une femme-chef très influente, nommée Komba-Kéka, que je connaissais très bien, venait de mourir. Savez-vous combien d'esclaves on a immolé pour l'accompagner dans la tombe ? Soixante-dix.

« A Bonga, tout près de Liranga, voici comment l'on opère : on garrotte la victime et on l'étend par terre. Puis on lui place un fort morceau de bois sur la gorge, et l'exécuteur, s'arc-boutant à l'aide de sa lance, appuie ses pieds sur les deux extrémités et étrangle le malheureux. Quand celui-ci a cessé de vivre, on l'enterre et on passe au suivant.

« Si un chef veut aller à la chasse, il réunit ses amis qui doivent l'accompagner : on boit, on chante ; mais avant de partir, il faut du sang pour le succès de l'expédition. On fait venir un petit esclave de dix à douze ans, amarré la veille dans un coin, et on lui coupe prosaïquement la tête, sans cérémonie, avec un mauvais couteau.

« Quelquefois on répand son sang dans l'eau du fleuve où l'on jette son corps ; puis l'on part, confiant dans l'entreprise.

« Les enfants, jusqu'à quinze ou seize ans, sont les victimes ordinaires désignées pour toutes ces horreurs, car ils sont les plus faibles, et, en Afrique, la faiblesse est un crime[1]... »

Passons sur ces horreurs, qui nous montrent pratiquement jusqu'où l'humanité peut tomber. Car, remarquons-le bien, encore une fois, les populations les plus livrées à l'anthropophagie, à l'infanticide,

1. Lettres du P. Olivier Allaire, C. S. Sp., miss. à l'Oubangui.

Un trophée de têtes humaines (Haut Oubangui).

aux empoisonnements et à toutes les plaies de la Magie, ne sont pas celles qui, matériellement, sont inférieures aux autres. Elles les dominent souvent, au contraire, par l'organisation politique, par un certain développement social, une certaine entente de l'industrie et du commerce, et c'est précisément alors qu'elles sont parvenues à ce degré plus haut de civilisation relative qu'on les trouve envahies par ces aberrations, dans lesquelles elles achèvent leur évolution en se suicidant elles-mêmes.

D'autres exemples — faut-il le dire ici? — nous montrent que ces débordements étranges et humiliants ne sont pas le privilège des Primitifs. Sans parler de ce qui se passe dans les bas-fonds de nos sociétés européennes, n'avons-nous pas vu, en ces derniers temps, nombre de représentants des races les plus policées, mêlés au monde africain dans l'œuvre de la colonisation, étonner les derniers des sauvages par les exagérations de leur perversité morale, de leur cruauté inutile, de leur sadisme éhonté? Tant il est vrai que l'homme est partout le même et que, n'étant ni ange, ni bête, selon le mot de Pascal, il est néanmoins capable de monter très haut vers l'un et de descendre très bas vers l'autre!

***

Les effets pratiques et sociaux de cette tyrannie de la Magie sur les populations africaines ne rentrent pas directement dans notre sujet : aussi, nous contenterons-nous de les signaler en quelques mots.

Le premier est l'oubli et la corruption de la

Religion, en même temps que la dépravation de la Morale. Inutile d'insister : ce que nous venons de dire établit suffisamment cette assertion.

Le second est la dépopulation. Plus que les guerres, plus que les maladies, plus que l'esclavage, le « Fétichisme » africain a fait des victimes au continent noir. C'est un Moloch dont l'appétit n'est jamais satisfait. Les sacrifices humains à la mort des grands chefs, comme autrefois dans l'Ouganda, dans les états du Haut-Congo, dans le bassin de l'Oubangui, au pays Achanti, au Dahomé, etc., les accusations de sorcellerie, les empoisonnements plus ou moins rituels, les épreuves judiciaires, etc., faisaient autrefois et font encore disparaître annuellement des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants.

L'Islam, où il s'est établi, a-t-il arrêté ces fléaux? — L'Islam, en bien des endroits, comme sur le Haut-Congo, aux environs du Tchad, au Soudan, a promené la dévastation et la ruine. Il a, ailleurs, enlevé, tué, vendu, jeté sur tous les chemins des caravanes, des milliers et des milliers d'esclaves. Et là où il s'est infiltré sans violence, des populations entières se sont syphilisées à son contact...

Mais enfin, voici la « Civilisation européenne » qui luit sur la malheureuse Afrique : ce sera peut-être la fin de ses maux! — Erreur. La « Civilisation européenne », comprise comme elle l'est trop souvent, fait fondre devant elle la famille africaine en la désorganisant, elle apporte l'alcool, elle propage le goût du luxe, elle déclasse le Noir, elle disperse partout des maladies redoutables, comme la maladie du sommeil, autrefois confinées sur certains points

de la Côte. Non, hélas ! la « Civilisation européenne » ne clôt pas l'ère des épreuves qui se sont abattues sur le monde noir ! Mais enfin, à tout prendre, elle a aussi ses avantages, et il nous reste du moins cet espoir que nous pouvons contribuer à la rendre meilleure et à faire d'elle un moyen de perfectionnement réel pour ceux qu'elle atteindra...

Avec les causes de dépopulation, la tyrannie des sociétés secrètes exerce sur la collectivité africaine une dépression lamentable. Aucune catégorie, aucun sexe n'y échappe. Elles développent singulièrement cette tendance à la dissimulation, à la suspicion, à la délation et à l'oppression, auxquelles la nature du Noir n'est en général que trop portée. Ces sociétés secrètes sont incontestablement à classer parmi les plaies de l'Afrique. Et où, d'ailleurs, sont-elles un bien ?

Enfin, cet ensemble d'institutions, d'usages, d'excès, d'abus de toutes sortes a répandu sur cette société comme une atmosphère de défiance générale, qui arrête tout progrès. « Il n'y a pas de lieu au monde, dit Wilson, où l'on se sente moins en sécurité. On doit veiller en compagnie de qui l'on va, en quel sentier l'on s'engage, dans la maison de qui l'on entre, sur quel siège on s'assied, où l'on s'endort. Là, l'homme ne sait à quel moment il peut mettre le pied ou la main sur quelque invisible maléfice, ni par quels moyens de mystérieuses semences de mort peuvent être inoculées dans son corps[1]. »

Par suite de ce manque de confiance, ajoute Nas-

1. L. Wilson, *Western Africa*, in R. H. Nassau, *Op. cit.*, p. 269.

sau, les affections naturelles et les devoirs des relations les plus chères se trouvent pervertis. Les femmes ont peur de leurs maris, et les maris de leurs femmes; les enfants ne sont pas rassurés sur les intentions de leurs parents, ni les parents sur celles de leurs enfants; le chef de village doute de ses gens; et la communauté entière, qui doit vivre, manger et travailler ensemble, vit, mange et travaille dans une secrète, constante et réciproque défiance.

C'est cette suspicion générale, alimentée de trop bonnes raisons, qui est la principale cause de la dispersion de la société africaine en tout petits villages, de l'éparpillement de tout ce pauvre monde, de sa faiblesse, par conséquent, en face des envahisseurs et des négriers, de son impuissance à s'élever, de son arrêt dans la civilisation.

Cette défiance est d'ailleurs génératrice d'une jalousie étrange, qui renforce encore la tyrannie morale dont souffrent ces sociétés primitives. Nul ne peut s'élever, s'enrichir, faire du nouveau, se distinguer du commun sans exciter l'envie et ses suites. Une maison mieux faite, un champ mieux planté, des habits plus soignés, etc., attirent l'attention et dénotent un ambitieux : le seul moyen que cet homme de progrès a de pouvoir se maintenir, c'est de se faire craindre. La peur de ses « fétiches » tiendra les curieux sur leurs gardes : autrement, c'est un homme perdu.

Et c'est ainsi que, pendant des siècles, en Afrique, s'est maintenue l'égalité dans la misère et dans la barbarie.

CHAPITRE VIII

LES RELIGIONS COMPARÉES DES PEUPLES PRIMITIFS

I. — Sur le terrain primitif élargi.
II. — Les Races humaines. — Division générale. La dispersion. Les Noirs; les Bruns; les Jaunes; les Blancs; les Rouges; la Religion.
III. — San, Négrilles et Négritos. — Leurs caractères communs. La Religion. La Morale.
IV. — Nigritiens et Hamites. — La Famille. Totems et tabous. Dieu. Encore les confusions de M. A. Réville.
V. — En Océanie, en Amérique, en Europe, en Asie.
VI. — Les Hommes quaternaires.
VII. — Les anciennes Civilisations. — Etrusques et Latins; Grecs; Phéniciens; Assyriens; Chinois; Aryas; Egyptiens. Plus anciens qu'eux tous sont nos Pygmées. La religion des uns éclaire celle des autres.
VIII. — Conclusions. — Partout la Religion. Partout la Famille support de la Religion. Partout la Magie corruption de la Religion.

I. — Sur le terrain primitif.

Telle est, dans son ensemble — en dehors de la Magie, — ce que nous pouvons appeler la Religion des Bantous et des populations associées à leur vie.

Sans doute — il faut le répéter — leurs croyances, leur morale, leur culte, leur organisation religieuse, ne forment pas un système cohérent, homogène et

savant, tel qu'on se figure généralement être une religion, tel qu'est le Bouddhisme ou l'Islam. Tous les éléments y apparaissent mêlés, confondus et plus ou moins disparates, mais perceptibles encore à l'œil attentif, surtout si l'on veut bien tenir compte de la manière dont les Noirs comprennent la vie et la civilisation; il ne faut pas leur demander autre chose que ce qu'ils peuvent donner.

Si imparfaite, cependant, que soit cette Religion, et si imparfaite que soit la connaissance que nous avons essayé d'en donner, l'une et l'autre peuvent quand même former une base suffisante pour l'étude que nous avons entreprise.

Nous partirons donc de là, maintenant, pour lui comparer, dans une marche rapide, les religions des peuples relativement primitifs qui vivent encore actuellement à la surface du globe. Cette méthode, répétons-le, outre l'intérêt qu'elle a pour nous, a le grand avantage de nous placer précisément sur le terrain choisi par la science spéciale qui s'attache aujourd'hui à rechercher l'origine des religions: ces Primitifs, c'est le « banc de calcaire » dont on nous a parlé, affleurant dans un pays d'alluvions et nous représentant le terrain ancien sur lequel nous avons nous-mêmes bâti...

II. — Les Races humaines.

La classification des races humaines n'a pas encore trouvé de formule qui s'impose. Mais comme nous n'avons pas à entrer, à ce sujet, dans des considérations qui seraient étrangères à notre étude,

nous nous contenterons de suivre simplement ici M. de Quatrefages et de nous abriter derrière la grande autorité qui s'attache à ses travaux. M. de Quatrefages partage l'Espèce humaine en trois types fondamentaux, tout en reconnaissant la part conventionnelle des noms qu'on leur donne:

Le type Blanc, comprenant des Aryens et des Sémites;

Le type Jaune, formé d'Asiatiques et d'Américains;

Le type Noir, fait de Nègres d'Afrique et de Mélanésiens d'Océanie[1].

Cette division est la plus populaire et la plus simple: ce n'est peut-être pas la moins juste.

Toujours au jugement de M. de Quatrefages — jugement qui n'a pas été infirmé par les études faites depuis la mort de ce judicieux savant, et qu'on nous permettra d'admettre au moins à titre provisoire —, ce serait l'Asie qui aurait vu se former ces trois types fondamentaux et la plupart des principaux types secondaires. « Elle est restée la grande patrie des Jaunes, et a, pour ainsi dire, distribué aux autres parties du monde les races enfantées par elle[2]. »

***

Le type nègre, par exemple, se serait caractérisé primitivement dans l'Asie méridionale d'où ses

1. A. de Quatrefages, *Introduction à l'étude des races humaines*, p. 335. Cf. Deniker, *Races et peuples de la terre;* Dr Weule, *Globus*, etc.

2. A. de Quatrefages, *Op. cit.* p. 335.

divers représentants auraient irradié en se portant les uns à l'Ouest, vers l'Afrique, et les autres à l'Est, vers l'Inde, l'Indo-Chine, et cette partie de l'Océanie qu'on nomme aujourd'hui la Mélanésie.

Ainsi, au-dessus des Sân et des Négrilles, et se mêlant à eux dans des proportions diverses, seraient venues se déposer, en Afrique, plusieurs couches ethniques où, pour ne donner qu'une division très générale, nous pouvons reconnaître d'abord : au sud, les Bantous, dont nous avons fait l'objet spécial de notre étude ; puis, de ce côté de l'Equateur, les Nigritiens, qui forment des tribus considérables et ont parfois su se constituer en véritables états : tels sont les Achantis, les Dahoméens et diverses populations des bassins du Tchad, du Niger et du Sénégal. Ils sont en général plus grands, plus forts et plus noirs que les Bantous.

Or, en même temps, se répandaient en Océanie les « Nègres » Australiens, les Papous, les Mélanésiens de la Nouvelle-Bretagne, des Nouvelles-Hébrides, de la Nouvelle-Calédonie, des Iles Fidji, etc.

L'Asie elle-même gardait quelques témoins, plus ou moins purs, de cette population ; tels sont, par exemple, les Veddahs, de Ceylan.

***

Sur ce fond noir, toujours à des dates qu'il est impossible de déterminer, serait venu se déposer un nouvel élément : l'élément dit Hamitique, dont la peau est plutôt brune que noire, et dont le type, sans être celui du Jaune ou du Blanc, n'est plus,

cependant, celui du Nègre[1]. Par un mouvement semblable à celui que nous venons de mentionner, cette population se répandait :

En Afrique, où elle occupe, sous le nom de Massaïs, Oromos, Peuls et Egyptiens antiques, les parties septentrionales, laissées plus ou moins libres par les Noirs qui s'étaient enfoncés dans le continent ;

En Océanie, où les Polynésiens présentent, avec ces derniers, d'extraordinaires affinités de type, de mœurs, de traditions, et même de langage[2] ;

Et en Asie, où elle a laissé, notamment dans l'Inde, des témoins nombreux.

***

Pendant que les Noirs et les Bruns se répandaient surtout vers les continents et les îles du Sud, la race jaune se multipliait de son côté de manière à couvrir une aire continue et immense qui s'étend, aujourd'hui, des côtes orientales de l'Asie jusqu'en Europe et même en Amérique, où, en dehors des populations civilisées de l'Indo-Chine, de la Chine, du Thibet, de la Mongolie, etc., d'autres, comme les Samoyèdes, les Kamchadales, les Innuits ou Esquimos, etc., peuvent être considérées comme des retardataires restés à l'état primitif.

***

Les Blancs, à leur tour, formaient divers rameaux

1. *'Hám*, de la rac. *'Hámam*, chaud, voisin de *'Húm*, noir. Ham, ancêtre de peuples foncés, mais non de nègres, ainsi que se le figure un préjugé trop répandu (d'après Fr. Lenormant, *Les Origines de l'Histoire, d'après la Bible*, Paris, 1882).

2. Wigwa Mitra, *Les Chamites*, Paris, Maisonneuve.

puissants. L'un a laissé des témoins en Asie, parmi les populations les plus primitives, comme les Aïnos du Japon et les Todas de l'Inde; l'autre a été refoulé jusque dans l'extrême nord avec les Finlandais et les Lapons; l'autre a fourni l'élément sémite, si important dans les études ethnographiques; et l'autre enfin est représenté par la grande famille Aryenne, qui domine aujourd'hui les destinées du monde.

***

Quant à l'Amérique, elle paraît avoir été peuplée, pour la plus grande part, d'émigrants se rattachant de plus ou moins près au tronc jaune; mais sur les divers points de ce grand continent, qui s'étend d'un pôle à l'autre, on peut dire que les trois types humains fondamentaux ont contribué dans des proportions inégales à former les tribus que l'Européen y a, depuis, rencontrées[1]. Cette population mixte se trouve, du reste, établie sur plusieurs autres points du globe, notamment à Madagascar et dans toute cette partie de l'Extrême-Orient à laquelle on a donné le nom de Malaisie.

***

Pour conclure cette revue rapide de la dispersion de l'homme sur la terre, répétons que la science est loin d'être fixée sur la classification des races. Ce que nous venons d'en dire n'a pas d'ailleurs pour but de montrer une préférence qui nous serait

1. v. de Quatrefages, *Op. cit.*, p. 550.

nécessaire pour asseoir une théorie. Pour le moment, nous continuons à chercher, sur la surface du globe, les populations noires, jaunes, blanches, pures ou métissées, qui se rapprochent le plus de ce que l'on nous dit être la condition primitive de l'humanité, dans l'intention de relever leurs croyances religieuses, de les comparer, et d'arriver enfin à constituer, si nous le pouvons, une sorte de symbole ou de *Credo* qui serait celui des premiers ancêtres du genre humain.

Cet examen pourrait prendre des volumes entiers, d'autant que les renseignements fournis par les relations de voyages, les études faites sur place et les divers travaux se rattachant à l'Anthropologie augmentent en quantité illimitée. Mais dès maintenant, et grâce précisément à cette surabondance de documents, nous pouvons faire les constatations suivantes :

1° Tous les peuples connus jusqu'aujourd'hui — et on peut dire qu'ils le sont tous — ont eu ou ont une religion, au sens très large que nous continuons à donner à ce mot;

2° Chez tous ces peuples, le fond de cette religion est substantiellement identique ;

3° En descendant des civilisations anciennes les plus élevées, comme celles des antiquités égyptiennes, chaldéennes, assyriennes, phéniciennes, indiennes, khmères, chinoises, mexicaines, péruviennes, etc., jusqu'aux formes sociales les plus humbles, on trouve les religions moins systématisées, moins compliquées, moins poétiques, moins riches de théogonies, de mythologies, d'organisations et de

détails divers. En d'autres termes, plus les populations sont d'aspect général primitif, plus les données religieuses y sont simples, élémentaires et moins chargées.

L'examen rapide que nous allons faire, après celui des Bantous, des principales populations primitives du monde, nous confirmera dans ces constatations, que nous devrons reprendre ultérieurement.

***

Revenons à l'Afrique.

Au-dessous des Hamites, des Nigritiens, des Bantous, des Hottentots eux-mêmes, à l'extrémité méridionale du continent, chassés de partout et errants en groupes dispersés dans les terres désertiques du Kalahari, voici de malheureux petits hommes qui se donnent le nom de *Sân* (au sing. *Sab*), mais que les colons hollandais ont désignés depuis longtemps sous celui de *Bosjesmannen* (en anglais on dirait *Bushmen*, et en français *Hommes de la brousse* ou *Broussards*). On les trouve aussi, semés en campements plus ou moins importants, parmi les Khoïkhoï ou Hottentots, évidemment plus élevés dans l'échelle de la civilisation humaine, mais ayant avec ces derniers de nombreuses ressemblances ethniques[1].

Sân et Khoïkoï habitent actuellement, avons-nous dit, le sud de l'Afrique, en deçà et au delà de l'Orange. Mais si, de ce point, nous remontons vers le Nord, nous trouvons, dans les Négrilles déjà

1. J. Deniker, *Les races et les peuples de la terre.*

Deux pygmées (Négrilles) :
L'un porte sur le dos des bâtonnets pour faire le feu, l'autre a des grains dans son linge.

signalés, une population sous beaucoup de rapports identique. Les voici dispersés, depuis l'Orange où nous avons laissé les Sân, jusque vers le Counène, dans l'Angola, autour des grands lacs de l'Afrique centrale, dans l'immense forêt équatoriale qui s'étend du Gabon jusqu'aux plus lointains affluents du Congo, puis du Kaméroun et du Niger au Kénia et à la vallée du Djouba. De là, nous touchons à l'Ethiopie et au bassin du Nil, où les anciens écrivains de la Grèce, avec Hérodote et Homère, nous les avaient autrefois signalés [1].

Or, si, maintenant, nous passons dans la partie du monde qui fait face à l'Afrique orientale, vers les terres baignées par l'Océan Indien, nous trouvons une race similaire dans les Négritos [2]. Les Négritos sont représentés en groupes relativement purs, aux Philippines, par les *Aétas* (du malais *Hitam*, noir), dans la presqu'île de Malacca par les Sakaï et les Sémang, et dans les îles Andaman par les Minkopis [3]. Mais M. de Quatrefages a pu dire, sans être démenti, qu'on trouve leurs traces sur une foule d'autres points dans les îles océaniennes. « Car, sans parler des petits groupes plus ou moins purs qui existent encore, (cette race) forme le fond commun de populations entières; et elle a laissé

1. V. Mgr Le Roy, *Les Pygmées* (Mame).

2. *Négrito* ou *petit nègre*, nom donné par les Espagnols des Philippines.

3. J. Deniker, *Les races et les peuples de la terre*, p. 556. — A remarquer en passant que ce mot de *Minkopi* est un nom étranger aux indigènes. Il est de formation européenne et paraît venir des mots : *Kemi kopi, restez ici*, entendus sans doute comme réponse à une question : *qui êtes-vous ?* Ces confusions sont fort communes. (A. de Quatrefages, *Les Pygmées*, p. 99.)

ses traces, au milieu des races victorieuses, depuis la Nouvelle-Guinée jusqu'au Golfe Persique, et des archipels malais au Japon[1] », sans parler de l'Inde, de Ceylan, du Beloutchistan, et de la Suziane.

Ainsi, en remontant du fond de l'Afrique comme du fond de l'Océanie — et peut-être aussi pourrait-on découvrir quelques témoins de son passage sur le continent européen[2] —, on se trouve reporté vers un centre commun, d'où se serait opérée l'antique et définitive dispersion.

Sur cette aire immense, cette race intéressante présente d'inévitables différences dues à nombre de causes : la date reculée de la séparation, les voyages, les conditions diverses de l'existence, la variété des régions occupées, l'action du milieu, et par-dessus tout le métissage, dans des proportions diverses, avec les tribus voisines. Mais partout, néanmoins, le type négrille et négrito se retrouve avec une étonnante fixité de caractères : petitesse de la taille, couleur foncée de la peau, aspect laineux de la chevelure, grosseur de la tête, existence vagabonde, préoccupation de passer inaperçu, habitations temporaires et misérables, dédain de toute culture et de tout élevage, souci voulu et conscient de ne demander l'entretien de la vie qu'à la libre production de la terre, idée enfin qu'ils ont et que les populations voisines ont d'eux, d'être les premiers venus sur la terre qu'ils occupent, les aborigènes, les « hommes ».

1. A. de Quatrefages, *Op. cit.*, p. 351.

2. On a trouvé des squelettes de vrais pygmées dans les antiques sépultures du Schweizernbold, en Suisse.

De plus, si, maintenant, nous cherchons à nous rendre compte de leurs croyances et de leurs pratiques religieuses, nous avons cette autre surprise de constater qu'elles se ressemblent à peu près partout, autant et plus, peut-être, que leurs autres caractères ethniques.

D'abord, partout, chez les Sân, les Négrilles et les Négritos, la famille est établie au point que, sauf dans les groupements importants, qui sont rares, le chef de famille est tout : père, chef et prêtre. Cette famille est monogame.

Un caractère commun et fort remarquable de leur religion est que, nulle part, elle ne paraît comporter ni temples, ni enceintes, ni cases, comme ces cases minuscules signalées chez les Bantous. Ils ne font pas, non plus, de fétiches : à peine, ici et là, portent-ils quelques amulettes très simples, ordinairement de petits bouts de bois, qui, dans leur esprit, sont surtout des « remèdes ».

Ils sont en mesure de composer des amulettes contre tous les maux et pour tous les besoins de vie, ils connaissent les meilleures recettes pour s emparer du gibier, ils peuvent se rendre invisibles... Que ne savent-ils pas ? Ce sont eux, aussi, qui ont appris les premiers, grâce, disent-ils, à des révélations surnaturelles qui leur furent faites, à extraire le fer et à le travailler. Mieux que personne, ils peuvent trouver l'eau, les fruits, le poisson, le gibier, et là où d'autres mourraient de faim, eux savent se nourrir abondamment.

Il ne semble pas que les Sân, non plus que les Négrilles et les Négritos, aient un culte pour les astres ;

mais ou trouve quelque chose de semblable chez les Khoïkhoï. Ceux-ci, dit-on, sacrifiaient des bestiaux à la lune et lui offraient de la chair et du lait : offrandes qui sont accompagnées de danses, de prosternations et de chants dans lesquels on salue son retour. On lui demande un temps favorable, des pâturages pour les troupeaux et beaucoup de lait. Le vieux voyageur Pierre Kolbe[1] nous a appris que la lune était regardée comme un dieu inférieur, image visible du dieu invisible.

Comme toutes les populations du Sud, les Hottentots rendent aussi une sorte d'hommage aux Pleïades, dont le retour coïncide avec la saison des pluies, impatiemment attendues par les peuples cultivateurs et pasteurs.

Pour les Minkopis, le soleil, la lune et les étoiles sont une famille, qui habite près du palais de Puluga (Dieu), sans y entrer jamais.

L'idée que les populations primitives se font du monde extérieur — domaine étranger dans lequel il est dangereux de pénétrer sans précaution — est surtout sensible chez cette petite race. Aussi, Sân, Négrilles et Négritos ont-ils de nombreux interdits ou tabous : ils sont particulièrement attentifs à ne pas user, sans en avoir demandé l'autorisation par des rites particuliers, offrandes et sacrifices, de ce que la Nature tient caché aux yeux de l'homme. C'est ainsi que les Sân, quand ils découvrent de l'eau sous terre, n'en voudraient pas user sans avoir offert un sacrifice préalable. Le même esprit guide

1. A. de Quatrefages, *Les Pygmées*, p. 278.

les Négrilles, dans l'offrande des prémices de la noix de *Nkula*.

Les Minkopis des îles Andaman donnent au premier homme créé par Puluga le nom de *Tomo*, dont les descendants directs sont appelés *Tomola*. A leur mort, ceux-ci furent transformés en diverses espèces (le Dr Man en compte 18) de mammifères, d'oiseaux, de reptiles et de crustacés, sans parler de nombreux poissons. Naturellement, tous ces animaux sont interdits.

***

Les Pygmées admettent, à l'évidence, la distinction de l'âme et du corps, et ils prennent grand soin que les restes mortels des leurs reçoivent des funérailles convenables, dont le double but paraît être de les cacher à tous les regards et d'empêcher leurs mânes de les suivre à titre de « revenants ». La croyance à la survivance de l'esprit de l'homme est démontrée, chez eux, par des faits nombreux : c'est ainsi que les Sân placent une sagaie à côté de leurs morts pour qu'ils puissent chasser et se défendre[1]. Selon M. Arbousset, qui a longtemps séjourné chez eux, un de leurs proverbes dit : « La mort n'est qu'un sommeil. »

Il en est de même des Hottentots, leurs voisins, que sir John Lubbock, sur la foi de Le Vaillant, nous avait autrefois représentés comme sans religion. C'est d'eux que Livingstone a pu dire : « Quelque dégradées que soient ces populations, il n'est pas

1. A. de Quatrefages, *Les Pygmées*, p. 294.

besoin de les entretenir de l'existence de Dieu, ni de leur parler de la vie future. Ces deux vérités sont universellement admises en Afrique. Tous les phénomènes que les Indigènes ne peuvent expliquer par une cause ordinaire, sont attribués à la divinité... Si vous leur parlez d'un mort, *il est allé près de Dieu*, vous répondent-ils[1]. »

Ils ont un culte domestique et un culte individuel. Le matin, aux premiers rayons de l'aube, ils quittent leur hutte et vont s'agenouiller derrière un buisson. Là, la face tournée vers l'Orient, ils adressent leur prière à Tsuni-Goam, le « père des pères[2] ».

Dans chaque famille, les mânes des ancêtres sont considérés comme des espèces de dieux lares, qu'on prie et auxquels on fait des offrandes. M. Hahn rapporte, à ce sujet, qu'ayant rencontré une troupe de Nama-Koa, conduits par une grande dame du pays qu'il connaissait, au delà des frontières du Kalahari, il lui demanda où elle allait. « Je vais, répondit-elle, au tombeau de mon père, prier et pleurer, car la sécheresse et les Boschimans nous ont ruinés. Il entendra ma voix et il donnera le succès à mon mari, qui est à la chasse des autruches, pour que nous ayons de quoi racheter des chèvres et des vaches, et que nos petits enfants puissent vivre. — Mais, répliqua le voyageur, votre père est mort; comment pourrait-il vous entendre? — Oui, répondit la Hottentote, il est mort; mais il dort seulement. Nous, les Khoïkhoï, quand nous sommes dans la peine, nous allons toujours prier sur

1. D. Livingstone, apud A. de Quatrefages, *Les Pygmées*, p. 292.
2. A. de Quatrefages, *Op. cit.*, p. 307.

les tombeaux de nos grands-parents et de nos ancêtres : c'est pour nous une vieille coutume [1]. »

Les Négrilles de l'Afrique équatoriale croient aussi à une autre vie. Ils déposent leurs morts debout, dans la fosse creusée dans le lit d'un ruisseau, le visage tourné vers le ciel : « Car, disent-ils, c'est au ciel que l'homme doit finir par monter [2] », au ciel, où ils retrouveront, pensent-ils, les grandes chasses et la vie libre dont ils ont vécu sur la terre.

Les Minkopis, de leur côté, pensent que tout homme possède en son corps *un esprit* et *une âme* qui se séparent à la mort, mais qui un jour se réuniront de nouveau. Quand un homme meurt, son esprit, après avoir hanté pendant quelques jours les environs de la tombe et du campement, arrive, sous la forme humaine, dans un séjour mystérieux où il retrouve ses habitudes terrestres, chassant des esprits de mammifères et d'oiseaux que Puluga leur envoie : Puluga, c'est le Dieu suprême [3].

Les Aétas ont aussi une grande vénération pour leurs morts. « Pendant plusieurs années, dit La Gironnière, ils vont sur les tombeaux déposer un peu de tabac et de bétel. L'arc et les flèches qui ont appartenu au défunt sont suspendus, le jour où il est mis en terre, au-dessus de sa tombe, et toutes les nuits, suivant la croyance de ses camarades, il en sort pour aller à la chasse [4]. »

1. A. de Quatrefages, *Op. cit.*, p. 333.
2. Mgr A. Le Roy, *Les Pygmées*, p. 203.
3. A. de Quatrefages, *Op. cit.*, p. 189.
4. La Gironnière, *Vingt années aux Philippines*. Apud Quatrefages, *Op. cit.*, p. 234.

Sân et Khoïkhoï, Négrilles et Négritos croient à des génies dont l'influence se manifeste fréquemment dans la marche du monde et le cours de la vie de l'homme. Ces génies sont-ils des esprits de leurs ancêtres, plus ou moins transformés, ou d'autres esprits d'origine indépendante ? On ne le voit pas bien. Mais, chez les Sân par exemple, un génie mâle, Goha, habite au-dessus de nous et s'occupe des phénomènes célestes, pendant qu'un autre génie femelle, Ko, demeure sous terre. Il y en a d'autres, et en particulier un génie méchant, Gauna ou Gaunale, redouté aussi des Khoïkhoï; il habite un ciel noir et est la cause de tous les maux[1].

Les Minkopis croient de même aux *chol*, qui descendent d'un ancêtre commun, *Maiachol :* ce sont les exécuteurs des vengeances de Puluga. On les aperçoit quelquefois sous la forme d'oiseaux à longues queues[2].

***

Ce qui est surtout remarquable, chez nos Pygmées, c'est la notion qu'ils ont d'un Etre supérieur, de Dieu, notion qui paraît plus claire chez eux que chez nombre de tribus auxquelles, sous tous les autres rapports, ils sont inférieurs.

Le Dr Hahn, qui vécut neuf ans parmi les Boschimans et les Hottentots, a consacré tout un ouvrage à la connaissance de Dieu parmi ces peuples : *Tsuni Goam, The suprem Being of the Koïkhoï* (Londres, 1881). Depuis, ses observations ont été

1. A. de Quatrefages, *Les Pygmées*, p. 323.
2. Id. *Ibid.*, p. 136.

confirmées. Les Sân disent donc qu'il y a au ciel un *Kaang*, ou chef, auquel ils donnent le titre de *Kue-Ahenteng*, le *Maître de toutes choses*. Ce kaang fait vivre et il fait mourir ; il donne ou refuse la pluie ; il envoie et retire le gibier. On le prie en temps de disette et avant d'aller à la guerre, en exécutant la danse du *mokoma* pendant une nuit entière : « Selon les expressions des Indigènes, ajoute M. Arbousset, on ne le voit point des yeux, mais on le connaît dans le cœur[1]. »

Les Hottentots croient aussi à un Dieu suprême *Gounia Tiquoia* (Dieu de tous les dieux), regardé par eux comme ayant créé le monde, ainsi que les êtres vivants, et comme gouvernant toutes choses[2].

Ce Dieu de Pierre Kolbe est assimilé assez souvent à *Tsuni Goam* (du Dr Hahn), en qui les Hottentots voient un père bienfaisant, tout-puissant et omniscient. Les sentiments que leur inspire cette croyance ressemblent singulièrement à ceux que les plus fermes Chrétiens puisent dans leurs convictions. M. Hahn ne le dit pas en propres termes ; il fait mieux, il le prouve par des exemples.

L'interjection *Tsuni Goatse* (Toi, ô Tsui-Goa) revient à notre « *Grand Dieu !* » — Frappé de quelque malheur qu'il juge immérité, le Hottentot s'écrie : « O Tsuni-Goam, qu'ai-je donc fait pour être si sévèrement puni ? » — Injustement accusé et ne pouvant prouver son innocence, il en appelle à son Dieu : « O Tsuni-Goam, toi seul connais que je ne suis pas coupable ! » — Exposé à quelque grave péril,

1. A. de Quatrefages, *Op. cit.*, p. 295.
2. Id., *Ibid.*, p. 301.

il compte sur le secours de Tsuni-Goam, et, le cas échéant, lui attribue sa délivrance[1].

Nous avons dit que les Hottentots n'ont ni temples, ni figures. Seulement on trouve fréquemment, chez eux et chez les Sân, certains lieux consacrés devant lesquels ils ne passent jamais sans y déposer quelque légère offrande, accompagnée d'invocation. A la fin, il s'y forme de petits amas sur lesquels on jette soit un morceau de linge, soit des fleurs, une branche d'arbre, un caillou, ce qui accroît d'autant le modeste monument. Parfois, on y apporte du miel ou de l'hydromel. C'est un hommage à Heitsi-Eibib, le grand-père des Nama-Koa. Nous avons vu la même pratique chez les Bantous.

Dans tous les campements des A-Koa et des Béku, dans la grande forêt gabonaise, j'ai trouvé cette croyance en Dieu parfaitement claire et vivante. C'est à Dieu qu'ils font chaque année leur curieux et touchant sacrifice de la noix de *Nkula*. Un jour, j'avais pu pénétrer chez les A-jongo du Fernan-Vaz, population de Négrilles métissés, mais qui prétendent avoir conservé les traditions primitives de leur race.

« Tu viens, dis-je à l'un d'eux qui me parlait volontiers depuis quelque temps, de prononcer le nom de *Nzambi;* qu'est-ce que Nzambi ? »

Il me répondit : « *Nzambi*, dans notre langue, c'est *Anyambié* dans la langue des Nkomis (c'est-à-dire Dieu).

— Bien, je comprends. Mais où demeure-t-il, que fait-il, qu'est-ce qu'on dit de lui ?

1. A. de Quatrefages, *Op. cit.*, p. 303.

— Nzambi? Nzambi demeure en haut, et c'est lui qui parle par le tonnerre pour dire aux hommes que la pluie va tomber. N'as-tu pas entendu? Il y a des jours et des nuits où toute la forêt en tremble... C'est le maître de tout, il a tout fait, tout arrangé, et devant lui nous sommes bien petits!

— C'est lui qui a fait vivre les hommes?

— Oui, et c'est lui qui les fait mourir.

— Mais, dis-je, quand un homme est mort, et qu'il a été méchant, qu'il a volé les autres, qu'il a tué, qu'il a empoisonné, qu'est-ce que *Nzambi* fait de lui? Dis-moi tout cela, je te dirai après ce que nous, nous croyons.

— Eh bien! écoute... »

Et mon sauvage prit un air de tristesse frappante, parlant à voix basse et comme pour ne pas être entendu de je ne sais quel esprit voisin :

— « Ecoute. Quand l'un de nous vient à mourir, son ombre s'enfonce en terre et plonge très bas, très bas... Puis, elle se relève peu à peu, remonte, remonte, remonte... jusque chez Dieu. Si l'homme a été bon, Dieu lui dit : « Reste là, tu auras de grands bois et tu ne manqueras de rien. » — Mais si l'homme a été méchant, s'il a volé les femmes des autres, s'il a tué, s'il a empoisonné, Dieu jette cette larve dans le feu.

— Dans le feu, dis-je, tout étonné. Où ce feu se trouve-t-il?

— En haut, répondit le sauvage.

— C'est bien, fis-je après quelques instants de silence. Qui t'a appris ces choses-là?

— C'est ce que nous disons tous, répondit-il. Nos

pères pensaient ainsi et nous pensons de même. Mais vous autres, Blancs, vous devez savoir encore autre chose[1]... »

Ces idées de récompense et de punition dans l'autre vie sont très remarquables, car je n'ai rien trouvé d'aussi net chez les populations bantoues voisines et en particulier chez les Nkomis.

Quoique voyageur de passage, le Major Powell-Cotton, dans la grande forêt de l'Ituri (Congo) a fait de bonnes observations sur les Pygmées qu'il a rencontrés. Il a vu, pendant un terrible orage, son guide (*head tracker*) invoquer l'aide d'un *Higher Power*. Un de ses hommes, également, a remarqué un groupe de Pygmées se préparant à changer de campement : ils célébraient une sorte de repas rituel, avec offrandes, pour demander à l'Etre Suprême de leur donner bonne chance sur leur nouveau terrain de chasse[2].

Passons de l'autre côté du continent, dans la forêt de Sokoké, qui s'étend au delà de Malindi (Zanguebar). Un jour que je m'y étais égaré, après avoir essayé de gagner la confiance d'un chef de Boni — un groupe de Négrilles —, nous parlâmes religion.

« Ecoute, me dit le vieux chef, puisque tu veux tout savoir. Quand je tue un buffle, j'en prends un petit morceau, le meilleur, je le mets sur le feu : une partie reste à brûler, et je mange l'autre avec mes enfants. Si je trouve du miel, je n'en emporte

1. Mgr A. Le Roy, *Les Pygmées*, pp. 179-180.
2. *Review of Reviews*, nov. 1907, p. 495.

point avant d'en avoir jeté un peu dans la forêt et vers le ciel.

Et quand j'ai du vin de palme, il faut d'abord en répandre un peu par terre... C'est cela que tu voulais savoir ?

— Oui... mais en faisant cela tu ne dis rien ?

— Si, je dis, par exemple, « *Waka*, tu m'as donné ce buffle, ce miel, ce vin. Voici ta part. Prête-moi encore la force et la vie, et qu'il n'arrive point de mal à mes enfants ! »

Waka est le nom galla de Dieu. Je le savais, mais il était mieux de faire l'ignorant et de permettre à cet étonnant sauvage de s'expliquer lui-même.

Waka ? dis-je, Qu'est-ce que Waka ?

— Tu ne connais pas Waka ? répondit-il. Mais c'est le Maître de tout, celui que les Swahilis appellent Mu-ungu. Il nous a donné ces terres, ces forêts, ces fleuves, tout ce que tu vois : nous en vivons. Mais il est sévère ; il en veut sa part, et nous la lui donnons.

— L'as-tu vu ?

— Vu Waka ? Qui jamais pourrait voir Waka ? Mais lui nous voit bien. Quelquefois il descend dans nos campements et fait mourir l'un de nous. Alors nous enterrons bien bas celui dont il a pris la vie, et ceux qui restent s'en vont plus loin : car il est dangereux de rester sous l'œil de Dieu [1]... »

Aux îles Andaman, E. H. Man [2], qui a fait des Indigènes l'étude la plus sérieuse, nous apprend

1. Mgr A. Le Roy, *Les Pygmées*, p. 176.

2. E. H. Man, *The Andaman Islands*, *Journal of the Anthropological Institute* (dans A. de Quatrefages).

qu'ils ont de Puluga, l'Etre suprême, une conception élevée et profondément spiritualiste, quoique l'esprit enfantin et grossier du sauvage reparaisse dans les idées qu'ils s'en font. Ainsi, Puluga habite dans le ciel une grande maison de pierre, il mange et il boit, il descend sur la terre pour faire ses provisions, qui consistent en certains fruits, racines et graines qu'il s'est réservés et auxquels il est défendu de toucher ; il dort enfin pendant la plus grande partie de la saison sèche. Mais c'est lui qui a donné aux hommes tout ce qui sert à les nourrir. Quand on l'offense, il sort de sa maison et envoie les rafales, le tonnerre et les éclairs.

De plus, et ici nous traduisons littéralement :

« 1° Quoiqu'il ressemble à du feu, il est invisible.

2° Il n'est jamais né; il est immortel.

3° Par lui ont été créés le monde, tous les objets animés et inanimés, excepté les puissances du mal.

4° Pendant le jour, il est omniscient et connaît jusqu'aux pensées des cœurs.

5° Il s'irrite quand on commet certains péchés; il est plein de pitié pour les malheureux et les misérables, et quelquefois il daigne les secourir.

6° C'est lui qui juge les âmes après la mort et prononce pour chacune d'elles la sentence (qui les envoie en paradis ou dans une sorte de purgatoire). L'espoir d'échapper aux tourments qu'on endure dans ce dernier lieu influe, dit-on, sur la conduite des insulaires[1]. »

Ils n'ont de culte ni pour les arbres, ni pour

1. Apud A. de Quatrefages, *Les Pygmées*, p. 183.

les rochers, ni pour les astres, quoique quelques-unes de leurs danses nocturnes paraissent avoir un certain caractère religieux. Mais ils ont des sacrifices et des prières destinés à apaiser Puluga : c'est ainsi que, au moment d'une violente tempête, ils brûlent des feuilles de *Mimusops indica* pour calmer sa colère.

Les Négritos de Malacca, de leur côté, pour se rendre Dieu favorable, lui adressent des invocations et brûlent du benjoin, dont le parfum le flatte et le réjouit.

Chez les Binua de la presqu'île de Malacca, J.-B. Logan nous raconte que, à sa grande surprise, — jusqu'à lui ils avaient été regardés comme athées —, il découvrit ce qu'il appelle une théologie simple et jusqu'à un certain point rationnelle. Ils croient à un Dieu, *Pirman*, qui a créé le monde, qui le maintient, qui est invisible et demeure au-dessus du ciel. Au-dessous de lui vaguent des esprits dont le plus puissant est *Jin Bumi*, l'esprit de la terre, à qui sont dues les maladies et les morts.

***

Les caractères moraux de tous ces petits hommes sont également fort remarquables. Les Indigènes des Andaman ont un mot « yubba » que M. Man traduit par *péché, mauvaise action*, et qui s'applique au mensonge, au vol, aux violences, au meurtre, à l'adultère. Tous ces actes sont regardés comme provoquant la colère de *Puluga*, le Créateur. La famille est respectée. Les crimes de rapt, de séduc-

tion, les vices contre nature, paraissent leur être inconnus, dit toujours M. Man. Le sentiment de la pudeur y est évident et universel.

Mais, outre les défauts, délits et crimes, qui sont réprouvés par le sentiment de la justice — qu'on retrouve partout vivant dans la conscience primitive —, il est d'autres actes qui blessent uniquement des idées religieuses et sont de vrais péchés dans l'acception stricte du mot : telle est, par exemple, l'action de jeter au feu de la cire d'abeille. Les fiancés sont également soumis à une période d'abstinence pendant laquelle ils ne peuvent manger ni tortues, ni porc, ni poisson, ni miel. Enfreindre cette défense est aussi un péché.

On peut en dire autant des Négrilles et des Sân. Eux aussi, en dehors de la loi morale, du sentiment de la justice et de la pudeur, auquel Stanley rend lui-même hommage à propos des rapports qu'il a eus avec un de leurs campements, dans la grande forêt équatoriale, eux aussi ont leurs interdits dont la transgression constitue autant de fautes religieuses, c'est-à-dire de péchés.

***

Cependant la race antique des Négrilles et des Négritos, si intéressante qu'elle soit, ne saurait être une base assez large, si elle était seule, pour nous permettre d'édifier la théorie de la religion primitive de l'humanité. Mais il se trouve que toutes les autres races, noires, jaunes et blanches, qui forment les types fondamentaux de l'Espèce

humaine, ont des notions religieuses singulièrement pareilles à celles de nos petits Primitifs, toutes les fois qu'on les rencontre sur un point quelconque du globe dans un état de civilisation plus ou moins rudimentaire.

D'abord nous trouvons partout la Famille établie, et partout la Religion servant à la maintenir, à la fortifier, à l'épurer par des interdits ou tabous, à la développer et à la protéger par des pactes totémiques, à la prolonger dans l'au-delà par le culte des mânes, à la préserver des accidents, des maladies et des divers malheurs qui la menacent en essayant d'écarter d'elle les influences néfastes. La Famille, sans doute, n'est pas la raison d'être de la Religion primitive, en ce sens que ce n'est pas la Famille qui a créé la Religion, mais dès maintenant nous pouvons dire que c'est la Religion qui a organisé la Famille, et que la Famille, à son tour, a gardé la Religion dans ses principaux éléments.

Centre de la croyance, elle a été le centre du culte qui, de là, s'est étendu au campement ou au village, au clan et à la tribu.

Cette famille est monogame, avons-nous dit, chez les populations qu'on regarde comme les plus antiques, les Sân, les Négrilles et les Négritos, sauf certaines exceptions qui s'expliquent aisément par l'exemple contagieux des tribus voisines.

Ailleurs, surtout parmi les populations noires, c'est la polygamie qui domine; mais partout c'est une polygamie organisée et disciplinée qui ne détruit pas la famille. La polyandrie elle-même, d'ailleurs très peu répandue, n'a régné dans de petites sociétés

âpres au gain que pour, il semble, retenir autour de la mère un *matrimoine* commun.

Et si, réellement, il y a eu des pays où « toutes les femmes appartenaient à tous les mâles de la tribu, indistinctement », et où « les enfants n'avaient d'autres pères que l'ensemble des guerriers[1] », nous ne voyons nulle part, ni par l'histoire, ni par la tradition, ni par les observations des peuples sauvages, que cette promiscuité ait été autre chose qu'un état tout à fait exceptionnel et anormal.

Partout, au contraire, le mariage est entouré de certaines prescriptions dont le caractère religieux est évident, soit que ces rites se fassent au moment même du mariage, soit qu'ils s'accomplissent antérieurement, par exemple à l'époque de la puberté et à l'occasion des initiations de l'adolescence. C'est à cette idée, on l'a vu, que nous avons rapporté la pratique de la circoncision, connue non seulement par de nombreuses populations noires d'Afrique, Bantoues et Nigritiennes, non seulement par les populations similaires de la Mélanésie, non seulement par les Hamites du nord de l'Afrique et les Polynésiens des îles océaniennes, mais encore par plusieurs tribus de l'Amérique elle-même. Cette pratique procéderait ainsi de l'idée que l'homme ne peut envahir un domaine réservé par le Maître mystérieux de la vie, sans procéder d'abord à un lever d'interdit et à un sacrifice, dont la circoncision serait l'expression. Avant que ce rite soit accompli, en effet, les relations matrimoniales sont

1. Elisée Reclus, *Les Primitifs*, p. 188.

sévèrement prohibées ; et il résulte de cette prescription que le foyer de la famille est plus sûr et plus respecté, que les rapports entre voisins sont plus sûrement garantis, que la morale publique enfin est mieux protégée.

C'est aussi dans ce but de protection morale, auquel les Primitifs sont beaucoup plus sensibles qu'on ne pense, qu'un autre interdit pèse sur les relations entre parents, et frappe sévèrement l'inceste.

Partout le jeune homme va prendre femme ailleurs que dans sa famille.

En bien des pays, enfin, la descendance maternelle règle la parenté comme les héritages. La raison est toujours la même : assurer, autant qu'on le peut, la pureté de la race, et donner le pouvoir, avec ses prérogatives, aux descendants qui portent véritablement en eux le sang de la famille, c'est-à-dire de la mère.

De plus, les hommes de tribus jugées inférieures ne sont jamais admis à prendre femme dans les tribus supérieures.

Sans doute, à la longue, il se produit des mélanges ; mais sur toute l'étendue du continent africain, comme ailleurs, les membres dispersés des tribus se maintiennent ainsi dans une pureté relative au milieu des autres populations. Elles adoptent souvent la même langue, mais elles gardent leurs croyances, leurs mœurs, leur manière de construire leurs cases, leurs armes, leurs parures, leurs marques distinctives, sur la peau, les dents, la chevelure, etc.

A cette nécessité, qu'ont ressentie les populations primitives, de se distinguer, famille par famille, tribu par tribu, s'est bientôt joint le désir naturel de s'embellir et de relever ses avantages corporels par la parure. De là, ces tatouages qui, en certains pays, la Polynésie, par exemple, ont été portés à la hauteur d'un art.

Ailleurs, les tribus ont tracé sur leurs boucliers un véritable blason.

Ailleurs encore, d'autres, en adoptant certaines mutilations ethniques, ont réussi à s'enlaidir, comme les Ba-Yanzi du Congo, les Boto-Cudos du Brésil, de la façon la plus étrange.

***

Nous avons longuement parlé du totémisme. Cette institution, qui s'est surtout maintenue dans l'Amérique du Nord, se rattache, elle aussi, au désir instinctif et religieux de maintenir la cohésion de la famille, d'assurer sa pureté, de respecter son sang, tout en étendant ses relations dans un autre monde, par un pacte avec des êtres étrangers à l'espèce humaine, et en la mettant sous la protection continue des esprits invisibles agissant par le totem.

Le totémisme a une autre répercussion. L'animal, la plante ou l'objet totem, ayant un caractère sacré, devient naturellement *tabou* et se rattache aux nombreux interdits qui ont pour but d'entourer la famille d'une sorte de ceinture protectrice.

Parmi ces interdits, en effet, s'il en est de puérils,

s'il en est de ridicules, s'il en est d'inconvenants, il en est de hautement moraux et de socialement nécessaires. Telles sont, par exemple, certaines prohibitions qui créent, comme naturellement, ce sentiment de la pudeur, et qu'on retrouve chez les populations les plus déprimées.

*
* *

Ces diverses réflexions s'appliquent à toute l'Afrique Noire. Parlant des races de la Guinée Française, dans un récent et remarquable ouvrage, M. André Arcin écrit : « La société noire est patriarcale... » D'ailleurs la famille « ne comprend pas seulement le père, la mère et les enfants, mais tous les descendants d'un même ancêtre. Voilà pourquoi les Noirs se disent frères de même village, quoiqu'ils n'aient ni père ni mère communs[1]. »

Ainsi, la réunion de plusieurs familles, au sens strict que nous donnons à ce mot, forme la famille nègre, à la tête de laquelle se trouve un patriarche.

Ce groupement, lorsqu'il est agnatique (parenté en ligne paternelle) correspond exactement à la *Gens romana*.

Le totem, connu en Guinée sous le nom soso de *ntené*, ancêtre mythologique du clan, lui sert d'emblème et lui donne son nom, quoique cette institution primitive ait aujourd'hui perdu une partie de sa signification[2].

Plus loin M. Arcin ajoute : « Le culte privé ou

1. A. Arcin, *La Guinée française*, p. 244.
2. Id., *Ibid.*, p. 246.

familial est à la base même de l'organisation sociale. Le père de famille, patriarche ou chef secondaire, en est le prêtre. Les honneurs, les sacrifices, les offrandes qu'il fait s'adressent aux mânes des ancêtres de sa famille, et plus spécialement au fondateur de cette famille ou à celui de la tribu dont elle est issue[1]. »

Mêmes idées et même organisation dans toutes les tribus nigritiennes de la vallée du Niger et du Soudan.

Au Dahomé, toute la constitution politique d'autrefois reposait sur les relations du roi avec ses ancêtres. C'était au point que chaque fois qu'il se passait un fait extraordinaire, le monarque devait en faire porter la nouvelle dans l'autre monde en sacrifiant un ou plusieurs courriers.

C'est ainsi que, dans toute l'Afrique, on passe naturellement de la famille constituée en ce monde à la famille se survivant dans l'au-delà. Partout, à côté des influences mystérieuses de la nature — influences parfois localisées dans des fétiches, comme à la côte de Bénin, au Niger, au Dahomé, etc. —, nous trouvons la croyance aux mânes. Puis viennent les esprits, dont les uns ne paraissent être que des âmes transfigurées, et dont les autres ont une origine extra-humaine, et enfin, l'Être Suprême, dont la notion devient de plus en plus distincte, à mesure qu'on se rapproche des régions du Nord.

Chez les Yorubas, par exemple, Dieu est communément appelé « Olorun », c'est-à-dire « le Maître

1. A. Arcin, *Op. cit.*, p. 422.

des cieux[1]». Mais on vénère aussi un grand nombre d'autres divinités — 401 suivant les uns, 600 suivant les autres —, partagées en deux catégories, 200 « du côté droit » et 400 « du côté gauche » : ce sont les « Orishas » qui président à l'atmosphère, au feu, au commerce, à la naissance, à la mer, à la guerre à la chasse, à l'agriculture, etc.

N'oublions pas les dieux du foyer, les *Egun*, représentés par les esprits des ancêtres. — Il faut dire que les Yorubas enterrent les morts dans leurs maisons et croient que leurs esprits continuent à s'intéresser à la partie survivante de leurs familles. On leur laisse une place, communément marquée par des dessins en couleur, sur le mur ou sur le plancher, ce qui n'empêche pas d'ailleurs d'assigner un autre endroit de culte à *Esu*, esprit mauvais dont l'image est souvent placée à gauche en entrant, dans l'enclos familial, pendant qu'un autre endroit est désigné pour *Esi*, sur la place publique.

Les féticheurs ou *Babalawo* jouent ici un grand rôle, spécialement pour les rapports avec les morts, pour les nombreux sacrifices qui sont offerts, et pour la divination et l'interprétation des présages.

Les Yorubas, également, ont un véritable système de morale religieuse, ordonnant le respect pour les dieux, l'obéissance aux parents et à l'autorité, la fidélité dans le mariage, l'exercice de l'hospitalité, et défendant le meurtre, le vol, la magie, l'adultère, le suicide, etc. : le tout basé sur une Providence immanente qui récompense le bien et punit le mal[2].

1. *Yoruba Heathenism*, by *Right Rev.* James Johnson.
2. R. E. Dennett, *At the back of the Black Man's mind*, p. 267.

Dans son très remarquable ouvrage sur les tribus du Bas-Niger, le Major Arthur Glynn Leonard, que nous avons déjà souvent cité, nous donne de semblables détails. Et après avoir établi son étude sur des faits nombreux, il conclut en disant que la religion des indigènes embrasse l'ensemble de la nature, matérielle et immatérielle ; que la croyance essentielle et primaire s'attache aux esprits humains ou ancestraux qui s'occupent non seulement de la direction des phénomènes naturels, mais qui continuent à gouverner leurs foyers; que cette croyance dans la transmigration des esprits sous des enveloppes matérielles a donné naissance au totémisme, au fétichisme, à l'idolâtrie et à la sorcellerie ; que les esprits sont de deux sortes : les uns ayant la double énergie du bien et du mal, les autres — ceux qui n'ont jamais eu de corps — n'étant capables que de mal faire [1].

Et il ajoute : « Il est parfaitement évident que, en premier lieu, ces indigènes croient en un principe divin, Dieu créateur ou suprême, dont l'existence est reconnue par tous et chacun de ces peuples, indépendamment des tribus ou des localités... Oui, quelque étrange que cela puisse paraître au théologien ou à l'homme de science, et quoique ces indigènes croient à l'animisme de la nature et pratiquent la magie démoniaque, ils croient également, aussi fermement que peut le faire un chrétien, qu'il est, soit au firmament, soit quelque part ailleurs, un Grand Etre, qui vit, et qui est le Père et le Maître de toutes choses [2]. »

1. A. G. Leonard, *The Lower Niger*, p. 475.
2. Id., *Ibid.*, p. 469.

Chez les populations de famille Hamitique, qui s'adonnent surtout à la vie pastorale, comme les Massaï, les Gallas, les Peuls, etc., l'organisation familiale est peut-être encore plus fidèlement gardée que chez les Nigritiens et les Bantous. Ces peuples pasteurs vivent en campements transhumant avec leurs troupeaux; et les familles, réunies autour du chef, ne se séparent que lorsqu'elles se sont trop multipliées pour rester ensemble. Dans ces conditions, le culte est nécessairement et essentiellement familial.

Ces Massaï constituent un peuple d'une haute originalité, à la stature magnifique, au type apollonien, aux mœurs pastorales et guerrières, resté jusqu'en ces derniers temps inaccessible au contact non seulement des Européens et des Arabes, mais des populations bantoues et nigritiennes, sur les confins desquelles il campe depuis des siècles, avec ses immenses troupeaux de bœufs.

Les Massaï ne connaissent ni temples, ni images, ni fétiches, ni amulettes; mais on peut dire qu'ils ont perpétuellement à la bouche le nom de Dieu, *En-Ngaï*.

Qu'est-ce que Dieu, dans leur pensée? Il est assez difficile de le spécifier d'une manière précise. En-Ngaï, c'est le ciel, c'est la nature animée, c'est l'ensemble de l'univers, c'est la force et la vie partout répandues, c'est la lumière, c'est tout; mais beaucoup plus justement, c'est l'Etre immense qu'on ne voit nulle part, qu'on ne peut saisir, qu'on ne peut atteindre, mais qui est partout et qui se manifeste particulièrement sur certains points de

la création : au ciel, d'où il envoie la pluie et où il la retient, sur le sommet du Kibo, au Kilima-Njaro, où il aime à résider, en certains hommes aussi dans la personne desquels son intelligence apparaît. Lorsque, missionnaires sur la côte orientale d'Afrique, nous visitâmes pour la première fois un campement Massaï, dès que nous fûmes annoncés, le chef, qui était l'ancien et le prêtre du lieu, s'avança vers nous avec quelques-uns de ses enfants. Puis, ayant cueilli quelques brins d'herbe, il nous les présenta en disant : « Recevez cette offrande, car en vous nous voyons Dieu qui vient nous visiter. C'est lui qui nous a donné ces plaines : il est juste qu'il en reprenne aujourd'hui possession. » Sans doute, ce n'était là qu'une manière de parler; mais cette façon de recevoir « les fils de Dieu » n'avait-elle pas son charme et sa grandeur?

Les femmes massaï prient généralement deux fois par jour, le matin et le soir, ainsi que dans les circonstances exceptionnelles, par exemple pendant que les guerriers livrent combat. Les hommes et les enfants, eux, ne prient guère qu'en temps de sécheresse ou quand une maladie frappe le bétail. Les sacrifices sanglants sont assez communs, surtout au moment des guerres, des maladies et des deuils. Ils croient à l'existence de l'âme humaine, assez indépendante du corps pour l'abandonner temporairement. Aussi, quand quelqu'un dort, doit-on se garder de l'éveiller brusquement; on s'exposerait, en effet, à le sortir de son sommeil pendant que son âme est absente, et ce serait sa mort.

On ne craint pas les esprits, mais il y en a dans l'air, rôdant autour de nous, et ce sont eux que voit le bétail lorsqu'un troupeau s'arrête, regardant fixement un point dans l'espace.

Quand un enfant meurt, ou un jeune homme non marié, ou une femme, le cadavre est traîné loin du campement, et son nom est enseveli avec lui, c'est-à-dire qu'il ne doit plus être mentionné par sa famille. Ainsi abandonnés, les gens du commun sont déposés dans un bosquet, avec les os d'un jeune bœuf qu'on a sacrifié à cette occasion et dont la chair a été mangée dans un repas funèbre. Les hyènes, bientôt attirées par les restes du festin, dévorent le cadavre, et il n'en est plus question. Mais quand il s'agit d'un voyant, d'un ancien, d'un homme riche, d'un grand guerrier ou d'un grand chef, on commence par égorger un bœuf ou un mouton; de sa graisse, on frotte le cadavre; après quoi, on l'ensevelit dans une peau de bœuf et on le dépose en une sorte de petite tranchée, sous un arbre. Au-dessus, on place des pierres, auxquelles, dans la suite, tout passant ajoute un caillou. L'âme de ces grands hommes revit dans un serpent que l'on voit de temps à autre passer au kraal de ses enfants pour veiller sur eux. Aussi les Massaï se gardent-ils de tuer les serpents sacrés, et si une femme en voit un dans sa tente, elle s'empresse de répandre sur le sol un peu de lait, qu'il boit; après quoi, il s'en va. Chaque clan a ainsi son serpent « sacré ».

D'autres grands chefs religieux, comme *Mbatyan*, vont directement au ciel après leur mort[1].

1. A. C. Hollis, *Massai, The Language and Folklore*, 1905.

Avec les Gallas ou Oromo, nous arrivons à des notions religieuses plus claires encore et à une organisation mieux définie. En langage oromo, Dieu se dit « Waka ». Lorsque les indigènes l'invoquent, — ce qui arrive souvent — ils y ajoutent l'expression d'une tendre confiance : *Waka-yo*, « ô bon Dieu », *Waka-yo-ko*, « ô mon bon Dieu ! » Il faut ajouter que si les voix s'élèvent sans cesse vers lui, pour lui demander secours, c'est aussi souvent pour l'intéresser à un mauvais coup ; mais le Galla ne blasphème jamais, non plus que le Massaï. Il prie beaucoup sous forme de litanies et de chants, toujours comme le Massaï, et il y a dans ces chants sacrés auxquels répond un refrain, une expression religieuse et des pensées parfois très touchantes, très hautes et très belles. Ce qui fait écrire à un de leurs missionnaires, le P. Martial de Salviac : « On peut dire que les Gallas respirent l'idée et le nom de Dieu, tellement Waka, le ciel et les anges émaillent leurs conversations et leurs discours[1]. »

Au-dessous et aux ordres de Waka, en effet, la religion oromo place les bons esprits, « Aoulia », c'est-à-dire « les bienheureux ».

Ils n'élèvent aucun temple. Le temple de Waka, c'est la voûte étoilée du ciel ; son autel, c'est la surface de la terre ; les victimes auxquelles il a droit, ce sont les prémices des champs et des troupeaux. Aussi l'Oromo lui offre sa farine, son lait et son miel, en en jetant aux quatre vents une faible portion ; il répand le sang des victimes à terre et met à part

1. R. C. Martial de Salviac, *Les Gallas*, p. 130.

un morceau de viande qu'un vautour ne tarde pas à emporter vers le ciel pour le présenter, disent les Arushi, à Waka et aux âmes de nos morts.

L'acte principal de la religion galla est le Wadadja ou cérémonie de l'alliance (de *Wada*, alliance). Il est familial, régional ou national, suivant les cas : c'est un repas sacré, présidé par un officiant appelé *rabsa*. Avant de commencer, on verse quelques gouttes de boisson sur le sol et l'on jette des parcelles d'aliments dans quatre directions, devant soi, derrière soi, à gauche, et à droite. Puis l'officiant, debout, entonne une prière, à laquelle répondent tous les assistants. Vers la fin de la cérémonie, on introduit les enfants pour recevoir la bénédiction, symbolisée par une pluie de fine salive que le père, la mère, le *rabsa*, font tomber sur leurs têtes en formulant d'heureux souhaits[1].

***

En terminant son exposé des religions indigènes de l'Afrique, M. A. Réville écrit que « nulle part sur ce continent, la religion comme la société n'est arrivée à quelque chose de bien constitué, de définitif et de complet... L'incohérence et l'imagination indisciplinée du Nègre, la sécheresse ignorante et raisonneuse du Cafre, l'imbécillité du Hottentot et du Boschman, n'ont pas permis à la religion de la nature de s'épanouir en mythes poétiques et dramatiques, analogues à ceux de l'Inde ou de la Grèce ». Ce qui est juste. Mais il ajoute : « Le

1. P. Martial de Salviac, *Les Gallas*, pp. 138 et suiv.

Naturisme, le culte des objets naturels personnifiés, ciel, soleil, lune, montagnes, cours d'eau, etc., est général sur la terre africaine. Il n'est pas un seul des peuples dont nous avons parlé, où ce culte d'un ou de plusieurs phénomènes naturels ne soit fondamental... » Puis : « L'Animisme, le culte des esprits détachés de la nature et sans lien nécessaire avec des phénomènes naturels déterminés, a pris une place prépondérante, et pour ainsi dire absorbante. » De là le fétichisme du Nègre, un fétichisme qui s'élève peu à peu à l'idolâtrie, la croyance en la sorcellerie, où l'on discerne çà et là des rudiments de sacerdoce régulier, la confiance dans les amulettes, et enfin le culte des morts ou des esprits défunts, qui se trouvent assimilés aux esprits originaires de la nature et interviennent avec eux dans le cours de la destinée. »

Tout ce que M. A. Réville peut accorder, comme on l'a vu précédemment, c'est que « l'indigène d'Afrique n'est pas revêche à l'idée d'un seul Dieu tout-puissant... L'esprit en chef de la plupart de ces religions grossières aurait peu à faire pour devenir quelque chose comme Yaveh ou Allah. Le Njongmo de la côte de Guinée, le Waka des Gallas, le dieu-justicier des sociétés secrètes, l'Ounkoulounkoulou des Cafres, le Heitsi-Eibib des Hottentots, se prêteraient fort aisément à cette transformation[1]. »

Le distingué fondateur de la chaire d'Histoire des Religions, au Collège de France, s'est livré à un travail considérable pour rechercher les croyances

1. A. Réville, *Religion des peuples non civilisés*, I, pp. 188-190.

et les pratiques des Noirs. Hélas! N'y aurait-il rien compris?

Son excuse est que, n'ayant jamais vécu parmi ces populations, il a dû commencer par se créer à lui-même leur mentalité religieuse et il a marché constamment guidé par cette fausse lumière. Il faut dire aussi que depuis 1883, date de ses études, les populations africaines sont beaucoup mieux connues. Cependant, des hommes comme Livingstone et Wilson, par exemple, n'étaient pas des témoins à mépriser; et l'on se demande pourquoi M. Réville oublie toujours de les citer quand leur témoignage ne concorde pas avec ses propres théories... Il ne nous dit rien non plus ou à peu près rien des Nigritiens et des Hamites, qui pourtant sont si intéressants. Visiblement, l'esprit du savant a été égaré par un système préconçu. En vertu du dogme de l'évolution religieuse, que nous ne songeons pas le moins du monde à récuser en bloc, puisque nous l'invoquerons nous-même, mais qu'il est dangereux d'appliquer aveuglément et à tout, il fallait que l'homme, sortant de l'animalité, fût d'abord naturiste, puis animiste, puis fétichiste, puis idolâtre, puis théiste. Trouver la connaissance d'un Dieu vivant et personnel chez les populations les plus primitives, c'était le renversement de la théorie : aussi M. Réville, non plus que nombre de savants de la même école, n'a pas cru pouvoir relever la notion de Dieu, en Afrique, même chez les Gallas!

En critiquant l'un de ses plus illustres devanciers, Herbert Spencer, qui a présenté le culte des morts comme le point de départ générateur de toute

l'histoire des religions[1], M. Réville écrit : « La méthode employée par le philosophe anglais pour démontrer sa théorie, laquelle consiste à glaner dans les innombrables récits de voyageurs et de missionnaires qu'il a pu lire les détails qui lui sont favorables, et en négligeant systématiquement les données contraires..., cette méthode peut faire illusion au lecteur qui ignore l'énorme quantité d'ouvrages, bien divers de compétence et de mérite, qui roulent sur la vie, les mœurs et les idées des non-civilisés. Ce n'est cependant qu'un trompe-l'œil et une manière d'argumenter pouvant servir à toutes sortes de thèses contraires. »

M. A. Réville a certainement raison dans cette critique contre Herbert Spencer. Mais combien aussi il a raison contre lui-même!

***

Après l'Afrique, il nous resterait à passer en revue les populations primitives de l'Océanie, de l'Amérique et même de l'Asie et de l'Europe. Cette revue peut être très rapide : partout, en effet, nous aurons à constater, avec des différences notables, dont plusieurs sont visiblement imputables aux caractères ethniques, aux circonstances, aux milieux, le même fond de croyances et de pratiques religieuses.

***

Les Australiens, par exemple, qui ont longtemps

1. Herbert Spencer, *Principes de Sociologie*, trad. Cazelles, 2 vol.

passé pour n'avoir aucune religion, n'en paraissent pas plus dépourvus que nos Primitifs africains. « Ils ont l'idée d'un Etre tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, qu'ils appellent *Motogon*. » C'est un être très fort, très sage et d'aspect noirâtre. Lorsqu'il créa le ciel, la terre, l'eau, les plantes, les kangourous, il souffla et dit : « Ciel, terre, plantes, arbres, kangourous, sortez. » Et ils sortirent[1].

Les Australiens ont aussi l'idée d'un esprit mauvais qu'ils appellent *Cienga*. C'est lui qui excite les tempêtes, envoie les grandes pluies des équinoxes, et fait mourir les petits enfants en desséchant leur chair. Il demeure au centre de la terre. Mais les sauvages ne rendent pas plus un culte à Motogon qu'à Cienga.

Ils croient aussi à la survivance de l'âme, qui aime à passer dans le corps d'un oiseau ou de quelque autre animal.

Naturellement, ils ont nombre de pratiques superstitieuses et attribuent souvent la mort à l'influence des sorciers, qui peuvent tuer à distance. Ce pouvoir réside dans une espèce de pierre que le sorcier a dans son estomac, et dont il lui suffit de lancer un fragment contre quelqu'un pour le perdre. Chose curieuse! une croyance à peu près semblable existe en Afrique, parmi les populations bantoues de la Côte occidentale. Les parents du mort ont, là aussi, l'étroite obligation de le venger.

1. R. P. Dom T. Bérengier, *La Nouvelle Nursie*, p. 182. — Voir aussi A. Lang, *The Making of Religion*.

Ajoutons qu'ils sont toujours groupés par familles, et que chaque famille est entièrement indépendante.

Pour marquer leur deuil, les femmes, comme en Afrique, font entendre de grandes lamentations et se peignent le visage avec une terre blanche. Le cadavre est enterré dans une fosse, purifiée au préalable par un feu qu'on y allume : on met à ses côtés les restes de son dernier repas avec ses armes brisées. Puis on construit près de là une cabane, et sur la tombe on allume un grand feu, autour duquel on chante les exploits du défunt. Ce feu est entretenu pendant quelques mois, et tous les parents qui passent se font un devoir pieux de ne pas le laisser s'éteindre. Les Australiens, avant l'envahissement des colons, faisaient de leurs sépultures comme le centre de leurs terres [1].

***

Les Mélanésiens, Papous, Fidjiens, Néo-Calédoniens, ont ou avaient sensiblement les mêmes croyances religieuses, les mêmes superstitions, les mêmes pratiques abominables, comme l'infanticide légal, les sacrifices humains, l'anthropophagie.

***

L'idée du *tabou*, provenant de la persuasion que ce qui est *sacré* doit être préservé de tout contact humain, sous peine de sacrilège et de malheur, est universelle en Océanie, mais c'est surtout en

1. Dom T. Bérengier, *Op. cit.*, p. 267.

Polynésie qu'elle s'est développée. C'est de là, du reste, que le terme est venu s'imposer à la littérature européenne. Nulle part cette institution ne s'est étendue autant et ne tient une place aussi absorbante dans la vie. C'est que, le principe une fois admis qu'on ne peut prendre ou toucher une chose sacrée par la religion, les chefs politiques ou religieux ne se sont pas fait faute d'en user au profit de leurs ambitions, de leurs intérêts et même de leurs vengeances. On en était arrivé à classer toutes choses en deux catégories : ce qui était permis (*noa*), et ce qui était interdit (*tabu*).

Heureusement l'interdit, en Océanie comme partout ailleurs, pouvait être levé; seulement il y fallait des règles, des cérémonies, des ablutions, des sacrifices.

Répétons enfin qu'il y a des interdits nécessaires, et que cette institution, en soi, n'a rien que de très légitime : ce n'est pas autre chose, si elle ne dépasse pas les bornes, qu'une loi morale, souvent devenue loi civile, basée sur un principe religieux et portant avec elle sa sanction.

Une autre habitude particulièrement répandue en Polynésie, plus recherchée, plus artistique que partout ailleurs, était celle du tatouage. Cette opération était confiée au chef religieux et se faisait d'ordinaire à l'âge de la nubilité : toujours comme en Afrique, où les cérémonies de l'initiation de l'adolescence sont générales. Au fond, c'était originairement la marque permanente destinée à rappeler, par son image et les dessins qui l'entouraient, l'alliance faite avec l'animal protecteur ou totem,

en polynésien *tiki*. Aussi y avait-il des tatouages héréditaires tenant lieu de blason. Nous avons du reste déjà signalé ces coutumes, ainsi que l'usage de porter certaines parures, de s'arranger les cheveux de façon à ressembler à l'animal allié, de s'adapter, aux oreilles, au nez, aux lèvres, etc. divers ornements ou symboles, de se limer les dents, etc.

L'une des mutilations les plus étranges et les plus répandues, est celle de s'enlever une phalange du petit doigt à l'occasion d'un deuil. Cette pratique était autrefois très connue en Océanie, notamment aux îles Fidji [1] : aux funérailles d'un grand chef, ses femmes se disputaient l'honneur d'être jetées dans sa fosse; les parents, de leur côté, subissaient l'amputation d'une phalange, et c'est par centaines que, à certains enterrements, les doigts tombaient sous la hache redoutable. Les petits enfants à la mamelle n'étaient même pas épargnés.

Cette même coutume se retrouve, en Afrique, chez les Sân et parfois les Négrilles de la forêt équatoriale. C'est un sacrifice. On veut signifier au mort qu'on l'accompagne dans l'autre monde par une partie de soi-même. Ou bien, et c'est plutôt le cas en Afrique, on demande à l'auteur de la mort de se contenter de celui qu'il enlève et, en lui abandonnant une partie de son corps, on rachète le reste.

Quant à Dieu, sa notion existe partout en Océanie

***

1. R. P. Piolet, *Missions Catholiques*, IV, Océanie, p. 199.

Passons à l'Amérique. D'un bout à l'autre de cet immense continent, qui relie le pôle nord au pôle sud, les navigateurs européens qui s'y sont succédé depuis Christophe Colomb, ont trouvé des tribus bien différentes d'aspect, de langues, de mœurs et de civilisation. Aussi les anthropologistes modernes s'accordent-ils à dire que le peuplement anté-européen des deux Amériques est dû aux trois races fondamentales, la jaune, la noire, et la blanche, mêlées dans des proportions diverses.

Aujourd'hui, nous voyons à côté l'un de l'autre, et parfois dans les mêmes écoles, le Peau-Rouge d'Amérique et le descendant du Nègre africain : la différence de caractère est frappante. Autant le premier est taciturne, réservé, fier, mélancolique et dédaigneux, autant l'autre est expansif, vaniteux et jovial.

Mais au point de vue religieux, nous retrouvons là, à peu près, ce que nous avons vu partout : l'idée d'un Grand Esprit qui domine le monde ; des esprits inférieurs qui se manifestent dans les phénomènes cosmiques, les astres, les eaux, les forêts, les animaux, les plantes, et paraissent plus nettement dégagés de la forme humaine qu'en Afrique ; enfin, les âmes des hommes survivant à la destruction du corps, souvent punies ou récompensées, souvent disparaissant dans l'inconnu, souvent encore revenant parmi les vivants et se réincarnant soit dans l'enfant qui porte sur ses traits mêmes l'image d'un parent défunt, soit dans l'animal, la plante ou l'objet totem.

Si, en effet, nous avons constaté des traces de

totémisme en Afrique et en Océanie, si cette institution a des survivances en Asie et en Europe [1], c'est en Amérique qu'elle a pris ou gardé le plus de développement.

Les totems individuels, notamment, abondent dans l'Amérique du Nord. Ils dépendent en général du rêve qu'un jeune homme fait au cours de son initiation, en voyant, par exemple, tel animal, ou tel objet. C'est un signe que c'est là son totem, c'est-à-dire son allié. Car la cérémonie de l'initiation de l'adolescence est, en Amérique aussi, très connue.

*
* *

Les mêmes croyances en un monde supérieur, avec un culte et une morale appropriés, ont été constatées chez les populations primitives du Nord de l'Asie et de l'Europe. « Dans toute cette aire, chez toutes les nations sur lesquelles on a pu recueillir des renseignements précis, on a trouvé, à côté des divinités secondaires, ou mieux des esprits plus ou moins déifiés, un Dieu suprême, créateur et conversateur de l'univers. C'est le *Jubmel* des Lapons, le *Num* des Samoyèdes, le *Jumman* des Votiaks, le *Yuma* des Tchérémises, l'*Artoyon*, *Schugotoyon* ou *Tangara* des Yakoutes, etc. Toutes ces grandes divinités sont évidemment le *Dieu*

1. Dans Homère, Virgile et Ovide, les héros portent diverses figures sur leurs boucliers, par où les guerriers sont distingués et reconnus. Alexandre le Grand se réserva le droit de donner aux soldats qu'il voulait honorer certaines figures à porter sur leurs armures et leurs étendards. Plutarque (*Vie de Marius*) observe que les Teutons et les Cimbres avaient comme emblèmes des figures d'animaux féroces ou d'oiseaux sur leurs boucliers.

unique et *éternel* dont Mangou parlait à Rubruquis, bien qu'il fût entouré de Chamans dont le chef logeait à côté du Grand Khan. Bien loin d'être incompatible avec une conception religieuse très élevée et très spiritualiste, le Chamanisme se montre donc associé avec elle, dans les contrées qui lui appartiennent le plus incontestablement. Là, comme sur bien d'autres points du globe, les pratiques grossières, les superstitions absurdes ou puériles ont trop souvent masqué et fait oublier par les Européens, les notions supérieures existant chez ces populations sauvages[1]. »

Les Yakoutes déclarent que leur *Tangara* est invisible, mais ils lui adressent des prières et célèbrent des fêtes spéciales en son honneur, ainsi que les Votiaks, les Tchérémises, etc. Ce sont, en somme, conclut M. de Quatrefages, les croyances religieuses des anciens Chinois qui, eux aussi, adressaient un culte au *Souverain suprême du Ciel* et à des esprits subordonnés.

*
* *

Que ne pouvons-nous invoquer ici le témoignage des hommes dont on retrouve, ici et là, les restes dispersés dans les terrains quaternaires? Après les nôtres, ces vrais Primitifs eussent été bien intéressants à entendre.

Malheureusement, lorsqu'il s'agit des races dont l'existence ne se révèle à nous que par des restes retrouvés dans les alluvions, nous devons renoncer à reconstituer leurs croyances. Ils ne nous en ont

1 A. de Quatrefages, *Les Pygmées*, pp. 203-204.

pas laissé de trace, non plus que n'en laissent après eux les Négrilles et les Négritos actuels, qui pourtant ont des idées religieuses nettement définies. De sorte que cette absence de preuves matérielles n'atteste qu'une chose : c'est que ces premiers hommes, s'ils avaient des croyances religieuses, n'étaient pas encore tombés dans le fétichisme.

Lorsque, cependant, des restes d'hommes préhistoriques se révèlent à nous dans des sépultures suffisamment conservées, nous pouvons remarquer qu'on laissait aux morts, adultes et enfants, tout ce qui servait à la parure. On déposait auprès d'eux des objets que l'on pensait pouvoir leur être utiles ou agréables dans une autre vie; on peignait en rouge le corps des hommes faits (tribu de Menton[1]), absolument comme le font encore aujourd'hui nombre de tribus de l'Afrique Occidentale.

Dans plusieurs stations préhistoriques de France et de Belgique, on a trouvé de nombreux objets que Broca lui-même n'a pas hésité à regarder comme des amulettes.

Plus tard, « la religiosité des hommes de la pierre polie n'a été mise en doute par personne. La croyance à une autre vie s'accuse chez toutes les tribus néolithiques, par les soins remarquables donnés aux sépultures... Quelle que soit la nature des tombeaux, toujours on y trouve des offrandes mortuaires, devenues pour nous des trésors ethnographiques. C'est de là qu'ont été tirés la plupart des outils, des vases, des parures, des armes, qui

1. A. de Quatrefages, *Introduction à l'étude des races humaines*, p. 278.

devaient servir aux défunts dans leur nouvelle existence et qui ont enrichi nos musées.

« On a trouvé, dans les tombeaux néolithiques, de nombreuses amulettes, ajoute M. de Quatrefages, et je n'ai pas à revenir sur la signification de ce fait. Mais il est bon de faire remarquer que les idoles et les fétiches y font presque aussi complètement défaut que dans les sépultures de l'époque précédente[1]. »

***

Si nos terres de l'Europe occidentale gardent, avec la poussière de leurs ossements, le secret des croyances religieuses des premiers hommes qui s'y aventurèrent, nous pouvons du moins recueillir des données plus étendues et plus précises, en un passé de plus en plus reculé, à mesure que nous nous rapprochons de cet Orient où la tradition constante de l'Humanité a placé son propre berceau

Déjà, dans la presqu'île italique, nous remontons jusqu'au VIII^e^ et même au XI^e^ siècle avant notre ère avec les Etrusques et les premiers Latins, et nous constatons que leur civilisation, dont les restes nous étonnent, était aussi basée sur l'organisation sévère de la famille, qui elle-même était le centre du culte et de la religion.

Vers la même époque, et sur les mêmes bases, les tribus pélasgiques constituaient peu à peu ce qui devait donner la brillante civilisation grecque, dont la répercussion se fait encore sentir parmi nous.

1. A. de Quatrefages, *Op. cit.*, p. 281.

Avec Carthage, comptoir de Sidon, et Utique, colonie de Tyr, nous voici arrivés vers le XII^e siècle.

Sidon, « la mère des cités phéniciennes », était elle-même un centre de rayonnement commercial, intellectuel et religieux très actif, avec des cités, des royaumes et des empires plus anciens, comme l'Assyrie, la Chaldée, l'Elam, — autant de noms qui nous reportent à plus de 3.000 ans avant Jésus-Christ.

Bien loin de là, dans l'Extrême-Orient, un autre type de civilisation se développait dans le même temps avec une autre race. Et si l'apparition du législateur chinois Fu-Hi ne peut être maintenue à la date reculée qu'on lui a parfois assignée, c'est-à-dire l'an 3.000, c'est du moins sept à huit siècles plus tard avec Yu ou Ya-o que paraît le premier empereur de la dynastie des Hia et que l'ère historique commence pour ce grand peuple. Celui-là aussi nous fournit la preuve — une preuve cinquante fois séculaire — de la puissance de cohésion et de conservation sociale que peut avoir la forte constitution de la famille basée sur la religion: car c'est là tout le secret de la longue existence de l'empire chinois.

Dans l'Inde, la langue aryaque est constituée dès 2.500 ou 2.000 avant l'ère chrétienne. A cette époque, les premiers chants védiques nous montrent une organisation complète du culte, avec la prière et le sacrifice pour centre, la survivance de l'âme et la rétribution future pour sanction.

Mais c'est vers l'Egypte qu'il faut se retourner pour arriver aux monuments de la plus haute antiquité qui ait été reconnue jusqu'ici. C'est, en effet,

à 5 ou 6.000 ans avant Jésus-Christ que les savants font remonter les vestiges des premières civilisations de ce peuple étonnant, qui semble n'avoir voulu représenter que « ce qui est éternel : la vie future et les dieux[1] ».

***

Cependant, si loin que les monuments égyptiens nous reportent dans le passé, les peuples qui les ont élevés et qu'on rattache à la race berbère plus ou moins métissée, avaient trouvé d'autres hommes qui les avaient précédés dans la vallée du Nil, et qui appartenaient à la pure famille hamitique.

Ceux-ci avaient dû, auparavant, refouler les Nègres ou Nigritiens.

Les Nigritiens eux-mêmes avaient chassé devant eux les Bantous.

Et les Bantous avaient aperçu, ici et là, errant en groupes nomades, sans villes ni villages, sans cultures, sans élevage, sans industrie, sans rien de ce qui nous semble nécessaire à la constitution d'une société humaine, vraiment sauvages et vraiment primitifs, ces mystérieux petits hommes, qui nous réapparaissent aujourd'hui, exactement dans le même état, semble-t-il, où les Bantous les trouvèrent, tels que plus tard les artistes égyptiens les figurèrent sur leurs obélisques, tels enfin que leurs représentants, captifs des Pharaons, passèrent devant le grand Sphinx de Memphis, au sourire éternel...

1. G. Le Bon, *Op. cit.*, p. 11.

Plus vieux que le Sphinx, plus vieux que les Pyramides, plus vieux que tous les texte : recueillis sur les papyrus, les os de chameau, le bronze, la brique et la pierre, sont donc ces Pygmées Africains dont nous avons recueilli le témoignage et qui, plus exactement que ne pourraient le faire les hiéroglyphes, nous ont livré leurs pensées vivantes.

Si, en effet, un continent comme l'Afrique, qui n'est accessible que par le mince couloir le reliant à la terre asiatique, avait été peuplé avant l'arrivée de nos petits hommes, comment ceux-ci auraient-ils pu y pénétrer? Jamais il ne leur eût été possible de se frayer un passage à travers toutes les populations de cet immense pays, pour aller occuper les divers points sur lesquels on les retrouve aujourd'hui. On s'explique au contraire fort bien que, étant arrivés seuls, avec le seul animal domestique qu'ils aient encore, leur malheureux petit chien, et n'ayant trouvé personne devant eux, ils se soient établis et multipliés sur les points les plus favorables à leur existence, jusqu'au jour où, les flots d'autres populations arrivant, ils ont été, les uns dispersés en petits groupements dans les forêts des régions équatoriales, les autres refoulés jusqu'au bout du continent, les autres enfin absorbés par les diverses tribus dont ils ont contribué à former le type actuel.

Ce qui vient d'être dit de l'Afrique peut l'être de l'Asie et de l'Océanie. En sorte que — et c'est aujourd'hui, semble-t-il, le sentiment commun des anthropologues — la première couche ethnique de tous ces pays serait constituée par cette petite race

Jeune Négrille (Forêt gabonaise).

qui a laissé derrière elle nombre de témoins, et dont les principaux caractères se sont maintenus jusque aujourd'hui dans un certain nombre de représentants.

Et, chose curieuse, partout où on l'a retrouvée, elle prétend être la propriétaire, autant qu'en peut l'être l'homme, de la terre qu'elle parcourt. C'est à elle que Dieu, affirme-t-elle, a donné les forêts, les plaines, les eaux, les fruits, le gibier. Les autres ne font qu'envahir son domaine, et c'est pourquoi eux, les « hommes », estiment avoir le droit strict de percevoir sur le produit de la culture et de l'élevage de ces espèces de fermiers, leurs voisins, ce qui leur est nécessaire pour vivre : ces prélèvements compensent en quelque façon le tort que leur font « les étrangers », en défrichant « leurs forêts » et en dispersant « leur gibier ». Cette curieuse théorie m'a été expliquée tout au long et aussi clairement que je la donne, dans divers campements de Négrilles, et en particulier chez les Bonis de la forêt de Sokoké (près de Malindi).

Au sud de l'Afrique, les Sân se regardent également comme les premiers occupants du sol et n'ont pas d'autre conception de la vie que leurs cousins du Nord.

Au Gabon, les Négrilles ont la même persuasion, et l'on peut en dire autant des Négritos. Il y a plus. Toutes les populations africaines au milieu desquelles sont disséminés ces petits hommes, qui les ont dispersés, qui les traquent, qui leur ont imposé le surnom de Wa-twa, Ba-twa, Aba-twa, etc., c'est-à-dire « les vagabonds » (du verbe *-ta*, chasser, pour-

suivre, etc., passif *-twa*), ces populations reconnaissent unanimement la priorité d'occupation des Négrilles.

Au Gabon, quand on va à la chasse en forêt, il est défendu de prononcer leur nom d'A-kôa; on doit prendre une circonlocution et dire, par exemple, « les hommes courts » ou « la Grande Race ». Il est également recommandé, si l'on trouve quelqu'un d'eux, et si l'on veut conserver sa « veine » à la chasse, de lui offrir une part de la bête abattue : c'est, avec un acte de justice, un hommage au propriétaire et une reconnaissance de ses droits.

*
* *

Mais une question se pose. Pourquoi, depuis des siècles qu'ils errent ainsi, enfants de la Nature, n'ont-ils jamais progressé dans la voie où tous les autres hommes, avec plus ou moins de suite et de succès, se sont engagés ? Sont-ils condamnés, comme les animaux, à cette *fixité psychique* dont nous parle Ch. Richet ? Sont-ils incapables ? Sont-ils inaptes ?

Assurément, l'atavisme séculaire, qui pèse aujourd'hui sur eux, ne les dispose guère au progrès tel que nous l'entendons. Mais ce qu'ils sont, aujourd'hui ils le sont parce qu'ils *veulent* l'être ; et ils veulent l'être par cette double raison — tous me l'ont donnée — d'abord que Dieu les a faits ainsi, que c'est là leur « manière », et qu'ils n'en sauraient changer sans disparaître, pas plus que les singes ne pourraient cesser de grimper dans les

arbres, les oiseaux de voler dans l'air, les poissons de vivre dans l'eau. Et puis, ajoutent-ils, n'ayant besoin ni de maisons, ni de cultures, ni de troupeaux, n'excitant par leurs richesses la jalousie de personne, libres dans la forêt sans fin, vivant sans travail, connaissant tous les secrets des choses, ils auraient, finalement, le meilleur sort qui puisse être fait à l'homme, si, de temps à autre, Dieu ne descendait parmi eux pour visiter leurs campements et frapper quelqu'un des leurs...

***

Poursuivons. En relevant les croyances et les pratiques religieuses de cette petite race et des populations qui lui sont plus unies par l'ensemble de leurs conceptions, nous avons donc remonté aussi loin qu'il est possible de le faire, dans les conditions où se présente actuellement l'Humanité. Comparés à nos Sauvages, les Latins, les Grecs, les Chaldéens, les Aryas, les Chinois, les Egyptiens eux-mêmes nous apparaissent avec une civilisation plus travaillée et plus jeune, avec des théogonies plus compliquées à mesure qu'ils avancent, avec des mythes qui semblent croître comme des forêts, avec des systèmes échafaudés par leur raison, avec des inventions plus ou moins poétiques où s'alimentent leurs imaginations en travail, avec des organisations sacerdotales savamment hiérarchisées, avec aussi des pratiques magiques qui renversent les données religieuses, les corrompent et les font oublier.

Mais en même temps, rien n'éclaire mieux les religions de ces premières civilisations que leur comparaison avec les religions de nos Primitifs actuels. Tout se retrouve, en quelque sorte, dans les unes et dans les autres, et les unes font comprendre les autres.

Les Chinois de l'époque la plus reculée, par exemple, adorent un Dieu suprême auxquels ils donnent le nom de *Chang-Ti* (c'est-à-dire: *Chang*, supérieur; *Ti*, maître). C'est le *Mwiny'ezi* (l'Ayant-Puissance) des Bantous. Plus tard cet Etre tout-puissant et tout grand semble se confondre avec le ciel (*Tien*), dont il est l'âme vivante et consciente. Même processus en Afrique. En plusieurs pays on répugne à nommer Dieu par son nom — sentiment de crainte plutôt que de respect —, et c'est pourquoi on a été amené à dire : *Celui du ciel*, *Celui d'en haut*, *Celui de la lumière* (*Mu-ungu*, *Mu-anga*, etc.), et ailleurs simplement le *Ciel*, avec un préfixe et un accord qui le personnifient.

En Egypte, M. Maspero nous dit, avec beaucoup d'instance, que chaque nome ou district avait un dieu — et un dieu en trois personnes — dont les monuments les plus anciens constatent l'existence et qu'ils appellent le *dieu*, le *dieu un*, le *dieu unique*. « Mais, ajoute-t-il, ce dieu un n'était jamais *dieu* tout court. Le dieu unique est le dieu unique Amon, le dieu unique Phtah, le dieu unique Osiris, c'est-à-dire un être déterminé ayant une personnalité, un nom, des attributs, etc... La conception de son unité est donc géographique et politique au moins autant que religieuse : *Rà*, dieu unique à

Héliopolis, n'est pas le même qu'*Amon*, dieu unique à Thèbes[1]. »

Or, nous avons une conception exactement semblable aujourd'hui sur plusieurs points de l'Afrique, et notamment dans le Delta du Niger. Là, d'abord, Dieu apparaît aussi comme une triade, qui semble basée sur la constitution de la famille humaine, image de la famille céleste[2]. Mais si le Dieu suprême, Créateur, Auteur, Maître et Propriétaire de tout ce qui vit [3], est *Tsi*, cependant chaque district habité par un clan distinct lui donne un nom spécial : c'est *son* Dieu. En d'autres termes, pour ces peuples, le nom spécialise la personne, et il leur semblerait que s'ils appelaient Dieu du nom que lui donne tout le monde, il serait moins à eux. Et comme le père de la famille a un nom, comme le père de la tribu en a un, il faut que le père de leurs pères, qui est Dieu, en ait un qui le range, pour ainsi dire, parmi eux et à leur tête. C'est ce qu'a, d'ailleurs, fort bien compris M. Pierret en prenant pour épigraphe de son essai de mythologie égyptienne ces mots : *Numina nomina*. Le Dieu de la religion égyptienne primitive était donc bien l'Etre unique, infini, éternel, « seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré, le père des pères, la mère des mères [4]. »

Le soleil (*Râ*), qui est la créature la plus brillante

1. G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 33.
A. G. Leonard, *Op. cit.*, p. 416.
3. *Ibid.*
4. Mgr de Harlez (*Dict. apologétique de la foi catholique*, de Jaugey Art. *Religions*).

du Tout-Puissant et comme le corps vivant de la Divinité, lui est souvent assimilé : c'est aussi ce qu'on remarque chez nombre de tribus nigritiennes, chez les Massaï, quelques Bantous, les Hottentots, les Polynésiens, etc. Mais, dans leur esprit, Dieu n'est pourtant pas le soleil, et le soleil n'est pas Dieu : les accords spéciaux qui différencient l'un et l'autre de ces mots dans les langues Bantoues le montrent suffisamment, et les autres tribus prouvent également cette distinction en attribuant à Dieu des faits et gestes qui, de toute évidence, ne peuvent convenir au soleil, par exemple, chez les Massaï, l'habitat sur le Kibo.

Avant la constitution des royaumes de Babylone et de Ninive, les Accadiens et les Sumériens qui, au jugement de la plupart des assyriologues, précédèrent les populations sémitiques sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, avaient une religion dont la base était la croyance à d'innombrables esprits bons et mauvais qu'ils avaient préposés aux phénomènes de la Nature, aux mouvements des astres, à la végétation, à la conservation de la vie, aux maladies et à la mort. La pratique de la magie était fort en honneur, avec les incantations, les prières conjuratoires, les talismans, les amulettes, les exorcismes, les envoûtements, etc. — Mêmes constatations dans tout l'ancien monde ; et mêmes constatations aussi dans le monde actuel des Primitifs, en Afrique, en Océanie, en Amérique, partout.

La conception de l'âme en Egypte, explique, sur le même sujet, les idées éparses et confuses, mais perceptibles encore, de plusieurs populations noires.

Cette âme leur apparaît, en effet, comme composée de plusieurs enveloppes : une animale, qui disparaît avec le corps, une intellectuelle, qui va rejoindre la région des esprits, une consciente, qui doit répondre de la vie de l'homme. — Cette âme excorporée est d'ailleurs constamment à la recherche d'un support matériel, et sa famille a le devoir de le lui fournir.

Les prêtres égyptiens employaient certains animaux comme symboles, et, fréquemment, pour représenter ces symboles, on donnait la tête des animaux symboliques à des corps humains. De plus, pour frapper davantage l'imagination du peuple, certains animaux étaient représentés comme porteurs de la divinité qui se cachait en eux et qui, de cette cachette, surveillait les humains[1]. — Or ce symbolisme est très connu dans l'Afrique Noire, et M. R. E. Dennett nous l'a dernièrement révélé, avec de très curieux détails, pour la région du Loango. Là aussi, comme autrefois en Egypte, on a des animaux « fétiches » et par conséquent vénérés, en dehors de toute idée totémiste. Là encore, dans les cérémonies d'initiation, les danses rituelles, etc., les « féticheurs » apparaissent avec un masque représentant une tête d'animal — l'animal symbole — et sont supposés être ainsi les porteurs de l'esprit qui se cache en eux et parle par leur organe.

De pareilles comparaisons pourraient être faites avec le même succès entre les éléments primitifs des religions chinoise, aryenne, mazdéenne, grec-

1. Mgr de Harlez (*Dict. apolog.* Jaugey, Art. *Religions*).

que, romaine, etc. et les croyances actuelles de nos Noirs africains. La Grèce, par exemple, à l'époque pélasgique, n'avait point de sacerdoce : « Les pères de famille, les chefs des peuples offraient les sacrifices et les prières. Plus tard, ces chefs eurent des prêtres attachés à leur personne, auxquels ils faisaient accomplir les cérémonies du culte. Seuls, les lieux où se rendaient les oracles possédaient des corps sacerdotaux appliqués à l'étude des volontés des dieux et de leur expression. Quand il s'éleva des temples, des sanctuaires, ils eurent naturellement leurs desservants. La Grèce eut alors deux corps principaux, les prêtres et les devins.

« Les temples grecs étaient généralement élevés sur les hauteurs. Quelques-uns furent d'une grande magnificence. On choisissait pour les construire l'ombre des bois, une riante vallée, un mont élevé, le bord d'un fleuve, un emplacement spécialement majestueux, mystérieux ou riant...

« Les premières idoles n'étaient que des pierres ou des images informes ; elles devinrent avec le temps des objets d'art. Temples et autels devaient être consacrés, par des offrandes, prières, cérémonies et surtout par des onctions d'huile. On consacrait aussi aux dieux des enceintes, des champs dont les prêtres percevaient les produits...

« Les actes du culte consistaient en sacrifices, prières et offrandes, libations, encens allumé. Les sacrifices sanglants ne s'introduisirent, dit-on, que tardivement[1]. »

1. *Dict. apolog.* Jaugey, p. 27, 58 (Art. *Religions*).

Une grande partie de l'Afrique ne connaît ni les temples, ni les statues, ni les fétiches. Il en était de même dans la Rome primitive. Le Latin adorait ses « dieux » dans les bois, dans les champs, sans en faire aucune représentation. Il y en avait plusieurs classes : les « dieux » du ciel ou supérieurs, à la tête desquels régnait l'auteur de la vie, le maître de l'empyrée et du soleil, le *divûm deus;* les « dieux » terrestres, génies protecteurs et vengeurs ; les « dieux » de l'homme, consistant en âmes excorporées et comprenant les *lares* et les *pénates*, attachés à la garde des familles, des chemins, des carrefours, des quartiers, les *mânes* ou esprits bienveillants des morts purifiés par les cérémonies funèbres, les *larves* et *lémuries*, esprits méchants, irrités, et réapparaissant sous forme de fantômes, de spectres et de revenants. — Tout cela encore, c'est l'Afrique, c'est le monde religieux des Noirs !

***

Il faut conclure.

Partout et toujours, les hommes se montrent à nous rassemblés en familles, et ces familles nous apparaissent reliées par une religion. A la base des civilisations antiques, comme dans les sociétés à forme primitive qui se sont maintenues jusqu'à nous, sur différents points de la terre, les éléments principaux de cette religion sont identiques. Les différences sont dans le revêtement extérieur et adventice que, suivant son génie, sa nature particulière, son degré de culture, la richesse, la poésie,

ou l'âpreté de son imagination, les dévergondages de son esprit ou la discipline de son organisation, chaque peuple a su donner à ce fond commun ; dans la pureté relative où il l'a pu garder ; dans l'oubli où il en a laissé tomber certaines parties ; dans la prédominance qu'il a donnée à tels éléments sur tels autres, à la Magie, par exemple, sur la Religion ; dans l'altération que, volontairement ou non, il a fait subir au cours des âges, des migrations et des révolutions ou évolutions sociales, à un lot primitif de croyances et de pratiques déterminées.

***

Et c'est ce qui nous explique ce fait, déconcertant au premier abord, mais parfaitement compréhensible pour nous, maintenant, que les Romains et les Grecs nous apparaissent avec une religion plus chargée, mais moins pure, que les Assyro-Chaldéens, ceux-ci avec des croyances moins élevées que les Egyptiens, ceux-ci avec des pratiques plus multipliées et des systèmes plus complexes mais un ensemble moins facile à pénétrer que celui des tribus hamitiques, nigritiennes ou bantoues, et ces dernières, enfin, avec des données religieuses plus complètes, mais plus diffuses, que nos humbles petits Pygmées, dont la pauvre imagination n'a rien trouvé pour enrichir le fond dogmatique et moral qu'ils emportent dans leur vie errante et qui les a maintenus, quand même, à travers la longue série des siècles passés.

***

A des degrés divers, la Famille humaine se pré-

sente donc aux yeux de l'observateur impartial comme une famille religieuse et morale, d'une religion et d'une morale à base universelle : et c'est ce qui la sépare, par un infranchissable fossé, de cette autre famille d'à côté, la Famille animale, où elle a pu chercher des alliances, mais avec laquelle elle ne s'est jamais confondue. Ainsi compris et maintenu, le rôle de la Famille a été fondamental pour la Religion. Une doctrine ne peut vivre, en effet, qu'à la condition d'être mise en société ou socialisée. C'est la Famille primitive, avec sa double force de conservation et d'expansion, qui a gardé la Religion primitive, mais la Religion lui a rendu le même service, à son tour, en la gardant et en lui permettant de se répandre, par les croyances, les pratiques et les institutions sans lesquelles elle aurait vraisemblablement disparu.

Nul, pensons-nous, n'a mieux compris ce rôle de la Famille et ne l'a mieux fait ressortir que M. Fustel de Coulanges. Son témoignage est à citer ici : « Si nous nous transportons par la pensée au milieu de ces anciennes générations d'hommes, écrit-il dans *La Cité antique*[1], nous trouvons dans chaque maison un autel, et autour de cet autel la famille rassemblée. Elle se réunit chaque matin pour adresser au foyer ses premières prières, chaque soir pour l'invoquer une dernière fois. Dans le courant du jour elle se réunit encore auprès de lui pour le repas qu'elle se partage pieusement après la prière et la libation. Dans tous ses actes religieux, elle

1. *La Cité antique*, p. 40-41.

chante en commun des hymnes que ses pères lui ont légués.

« Hors de la maison, tout près, dans le champ voisin, il y a un tombeau. C'est la seconde demeure de cette famille. Là reposent en commun plusieurs générations d'ancêtres ; la mort ne les a pas séparés. Ils restent groupés dans la seconde existence et continuent à former une famille indissoluble. Entre la partie vivante et la partie morte de la famille il n'y a que cette distance de quelques pas qui sépare la maison du tombeau. A certains jours, qui sont déterminés pour chacun par sa religion domestique, les vivants se réunissent auprès des ancêtres. Ils leur portent le repas funèbre, leur versent le lait et le vin, déposent les gâteaux et les fruits, ou brûlent pour eux les chairs d'une victime. En échange de ces offrandes ils réclament leur protection ; ils les appellent leurs dieux, et leur demandent de rendre leur champ fertile, la maison prospère, les cœurs vertueux... »

Et un peu plus loin : « Ce qui unit les membres de la famille antique c'est quelque chose de plus puissant que la naissance, que le sentiment, que la force physique ; c'est la religion du foyer et des ancêtres. Elle fait que la famille forme un corps dans cette vie et dans l'autre. La famille antique est une association religieuse plus encore qu'une association de nature... Ce n'est sans doute pas la religion qui crée la famille, mais c'est elle assurément qui lui a donné ses règles, et de là est venu que la famille antique a reçu une constitution si différente de celle qu'elle aurait eue, si les sentiments naturels avaient été seuls à la former. »

Enfin, qu'on étudie les peuples sauvages ou les nations civilisées, qu'on passe d'Afrique en Asie, d'Océanie en Amérique ou en Europe, qu'on remonte de l'époque actuelle aussi loin qu'on pourra dans le cours des siècles, partout, nous trouvons les éléments purs de la Religion envahis, dans des proportions variables mais toujours appréciables, par des croyances et des pratiques qui lui sont étrangères et même opposées, qui la détournent de son but, qui la déforment, qui la compromettent : c'est ce que nous avons désigné sous le nom de *Magie naturelle* et de *Magie surnaturelle*.

Comme ces mystérieux vampires des légendes germaniques, la Magie, sous mille formes diverses, sort des dessous de la Nature et de la Surnature pour s'attacher à tout ce que la Religion a mission de sanctifier : à la Famille, à la Société, à la Morale, à la Croyance, à la Prière, au Sacrifice...

Cette distinction, en la matière qui nous occupe, est capitale, et c'est pour ne l'avoir pas faite que tant d'historiens des religions, d'anthropologues, de philosophes et de sociologues ont commis et commettent tant de confusions et d'erreurs.

Faut-il le dire enfin ? — Si, des Primitifs et des Anciens, nous reportons nos regards sur le monde actuel, nous n'aurons pas de peine à retrouver, en Chine et au Japon, dans l'Inde, en Arabie, en Amérique et en Europe, dans les grandes religions bouddhiste, shintoïste, taoïste, musulmane, et même aux flancs du Christianisme, des traces vivantes de ce dualisme étrange et séculaire. Dans nos grandes capitales du xx^e^ siècle, à Paris, à

Londres, à Berlin, à New-York, la Magie naturelle et surnaturelle a ses représentants et ses fidèles, on y fait des fétiches, et des amulettes, et des talismans, on y lance des sorts, on y a des relations avec les puissances de l'autre monde, il y a des sorciers et des sorcières, il y a des sociétés secrètes, il y a le spiritisme, l'occultisme, les initiations maçonniques et gnostiques... La Religion et la Magie sont inséparables.

Bien plus. Là même où la Religion semble absente, la superstition pousse avec une vigueur singulière. A Berlin, on annonçait dernièrement la création d'une école de pythonisses. A Paris, il n'y a pas de journal « libre-penseur » qui n'ait ses annonces pour recommander des sibylles, des cartomancienes, des « voyantes », des médiums, des talismans, des tarots, « des secrets géorgiens pour réussir en tout », « non seulement *pour maux donnés*, mais pour tout ce qui peut intéresser la vie, brouilles, réconciliations, intimités de cœur, gains aux loteries et aux tirages d'obligations[1] ». Et voici « Argine », statuette-fétiche sous le patronage de laquelle « un joueur ou une joueuse doivent se placer pour avoir la chance au bridge, le trèfle d'Argine étant à quatre feuilles ». Argine « peut aussi faire un délicieux cachet qui portera bonheur à ceux qui écrivent et à ceux qui reçoivent la lettre ».

Argine se fabrique à Paris, et se vend 100 francs!

1. Annonces extraites du journal *Le Matin*, où le chroniqueur de chaque jour déclare professer un matérialisme absolu!

Jeune femme de tribu fan (Forêt gabonaise).

CONCLUSIONS

I. — La fin d'une enquête. Deux objections : Nos Primitifs sont-ils des « primitifs »? Sont-ils des dégénérés? Questions finales auxquelles il faut répondre.

II. — Le caractère du Phénomène religieux. Universalité, permanence et identité fondamentale. Le besoin religieux essentiel à la nature humaine. Illusion impossible.

III. — La nécessité de la Religion. La Morale ne peut être remplacée par la Loi. La Croyance ne peut être remplacée par la Science. Confusions : ce qu'est la Religion et ce qu'elle n'est pas.

IV. — La Religion des Primitifs. Quel nom lui donner? Eliminations nécessaires : Mythologie, Superstition, Magie. Est-ce l'Idolâtrie; le Fétichisme; le Naturisme; le Totémisme; l'Animisme; le Mânisme? Une division générale et provisoire des Religions : déistes, animo-déistes.

V. — De la Religion des Primitifs a la Religion primitive. La théorie matérialiste de l'Evolution en Religion : sa critique. Les éléments généraux et primaires de la Religion et de la Magie. Produit spontané de l'Esprit humain ou intervention surnaturelle? Notre liberté en face du problème. La thèse naturaliste : ses raisons. La thèse surnaturaliste : comment l'entendre. Conclusion.

VI. — Le Christianisme en face des religions humaines. Un Accusé qui répond. La Religion catholique se confond avec la Religion primitive. Evolution régulière, évolutions manquées. Le Catholicisme, religion universelle, triomphe de cette enquête. La vraie division des Religions. Le Soleil sur le monde...

I. — La fin d'une enquête.

On nous avait dit : « Voulez-vous avoir l'explication des Religions, de leurs enseignements, de leurs

rites, de leurs préceptes, remontez aux origines. Les origines, vous ne les trouverez pas dans ces religions telles qu'elles se racontent elles-mêmes; vous ne pourrez non plus les découvrir dans les monuments provenant des civilisations antiques, celles-ci ne représentant déjà plus les premiers états de l'humanité; vous n'êtes pas pleinement autorisés à les établir par le raisonnement sur des données fournies par les sciences naturelles ou la philosophie.

Vous avez mieux : les populations sauvages actuelles, arrêtées dans un degré d'évolution sociale et religieuse inférieur, vous représentent à peu près ce qu'a été toute l'Humanité primitive.

Si donc vous pouvez surprendre en ces natures incultes l'explication de leurs conceptions religieuses et de ce qui s'y rattache, vous aurez du même coup l'explication des religions qui se présentent aujourd'hui à nous comme les plus perfectionnées. Le Christianisme, par exemple, dans sa forme présente la plus complète et la plus nettement définie, — qui est le Catholicisme —, le Christianisme sort, par le travail d'une évolution insensible et séculaire, de ces humbles formes religieuses qui ont emmailloté l'humanité à son berceau et dont elle tend à se débarrasser à mesure qu'elle grandit...

A ces époques reculées, en effet, la Religion se trouvait mêlée à tout, étant « l'expression du besoin qu'ont les hommes de s'unir pour vivre les mêmes sentiments et exalter l'âme collective[1] ». Puis, à

1. F.·. Lahy, *Manuel d'histoire des religions*, p. 32, projet présenté au convent maçonnique de 1907 et approuvé sur rapport du F.·. Sembat.

mesure que chacun des faits sociaux se détachait de l'ensemble pour se développer seul, la Religion s'est constitué un domaine à part, de plus en plus étroit[1]. C'est ainsi que, à l'heure actuelle, la Morale s'en sépare et tend à faire corps avec la Loi civile, dont les codes sont l'expression : en sorte que le *mal*, c'est ce que le gouvernement défend, et le *bien*, c'est tout le reste... Les « mythes », à leur tour, « les mythes par lesquels la Religion expliquait l'univers », sont remplacés par la Science... Reste l'organisation des Eglises, construction qui ne répond plus à rien, puisqu'il n'y a rien dedans, mais qui peut subsister encore plus ou moins longtemps comme une survivance d'un long passé.

Ces conclusions, qui résument l'histoire des religions, ajoute-t-on, vous les trouverez dans l'étude des Primitifs. Allez aux Primitifs.

*
* *

Nous y sommes allés. Et pour que notre enquête fût conduite dans des conditions irréprochables, nous avons d'abord choisi comme champ d'étude ceux des « Primitifs » qu'une longue fréquentation personnelle nous permettait de mieux connaître, nous n'avons accepté que les faits et les appréciations d'hommes connus pour leur compétence et leur impartialité, nous avons négligé volontairement les jugements *a priori* et les thèses tendancieuses pour demander aux indigènes eux-mêmes, à

1. La thèse est empruntée à M. E. Durkheim et à M. S. Reinach; celui-ci la développe au long dans *Cultes, Mythes et Religions*.

leurs langues, à leurs pratiques, ce qu'ils pensent, ce qu'ils croient, ce qu'ils sont.

Puis, partant de là, nous avons comparé les données recueillies ainsi avec celles qui ont été relevées chez les autres populations similaires du globe, celles même que nous fournit la préhistoire, celles enfin que nous pouvons aujourd'hui recueillir dans les plus anciens monuments des civilisations antiques.

Et c'est dans ces conditions que, à notre tour, nous nous présentons pour conclure...

*
* *

— Oui, nous dira-t-on peut-être. Mais vos « Primitifs », tels que vous nous les avez montrés, ne sont pas du tout les Primitifs qu'il nous faut. Les nôtres, à nous, sont à peine dégagés de l'animalité, ils n'ont pas l'idée d'un Dieu personnel, pas de notion morale, pas de pudeur, ils ne distingnent guère l'animé de l'inanimé, ils sont naturistes et adorent n'importe quoi...

Et nous répondons : « Sans doute. Seulement, ces primitifs ou ces sauvages qu'il vous faut n'existent nulle part, et peut-être même n'ont-ils jamais existé : impossible, en tout cas, de les découvrir tels dans le monde actuel aussi bien que dans le passé.

En réalité, le portrait du sauvage qui nous a été fait trop souvent est un portrait fantaisiste : le sauvage est un homme comme tout le monde, ayant sa conception de la vie, ses manières d'être confor-

mes à son milieu, sa civilisation, sa philosophie.

Et, somme toute, s'il pouvait se dégager de la tyrannie de certaines pratiques ou coutumes le plus souvent inspirées par la Magie, ce Primitif, en réduisant ses besoins au minimun, aurait trouvé le moyen d'être aussi heureux, souvent plus heureux, que les membres de nos sociétés européennes les plus civilisées. Ainsi en fut-il, sans doute, de l'homme quaternaire. Cessons de le plaindre : il fut moins délicat que tel ou tel de ses descendants, mais combien plus vigoureux, plus fort et plus libre !

Autre question, venant, celle-là, d'un camp opposé : ces Primitifs ou prétendus tels ne seraient ils pas des dégénérés, et alors quelle valeur aurait leur témoignage ?

Il est certain que les populations sauvages encore répandues sur le globe n'ont pas toujours été identiquement ce qu'elles sont aujourd'hui : elles ont voyagé, elles ont changé de pays et de mœurs, peut-être de langage, peut-être de religion, elles ont pu connaître la prospérité, puis le malheur et la dispersion... Nous savons, par exemple, que lorsque les navigateurs portugais du XVI^e^ siècle descendirent la Côte occidentale d'Afrique, ils trouvèrent en plusieurs endroits des « royaumes » organisés qu'aujourd'hui on chercherait en vain. Dans le bassin du Zambèze, les extraordinaires ruines de Zimbawè nous font également supposer que, là aussi, il y eut autrefois, au moins, une colonie puissante et de civilisation déjà développée. Enfin, certaines tribus sont manifestement en décadence, tandis que

d'autres montrent une vitalité et une puissance d'expansion remarquables.

Il en est de même en Océanie où, dans la plupart des îles, les indigènes sont les premiers à confesser que leurs ancêtres leur étaient de beaucoup supérieurs ; et cette constatation ressort aussi de quelques vestiges de civilisation plus haute trouvés en Polynésie.

En Amérique, on peut citer les Incas du Pérou et les Astèques du Mexique qui étaient arrivés, au moment des découvertes européennes, à un degré de culture imposant.

Mais, dans l'ensemble, on peut dire que les populations qui se présentent aujourd'hui à nous comme « non civilisées » ont toujours été telles, ou à peu près. En Afrique, par exemple, sauf dans l'antique colonie de Zimbawè et sur certains points de la Côte Orientale, on ne trouve aucun vestige de monuments, aucune trace d'écriture, aucune tradition même qui permette de supposer une civilisation ancienne. Ce que le Noir est aujourd'hui il semble qu'il l'ait toujours été. Ainsi du moins était-il figuré sur des monuments égyptiens qui remontent à 2000 ans avant notre ère. Et Ctésias (v^e^ siècle avant J.-C.) donne des Pygmées une description aussi exacte que celle qu'en a pu faire Stanley, lorsqu'il les a retrouvés dans la grande forêt de l'Itouri. Il faut donc admettre que si les Primitifs d'aujourd'hui ne nous représentent plus les Primitifs des temps préhistoriques de la grande dispersion, ni quant au type ni quant à l'état social, ni quant aux idées religieuses et morales, ils sont cependant ceux de tous

ces hommes qui nous en donnent actuellement la plus fidèle image.

***

Acceptons donc franchement les nombreux renseignements que, dociles aux invitations traîtresses qui nous étaient faites, nous sommes allés chercher près d'eux, précisons les questions qui les résument et tirons en les conclusions qu'ils contiennent.

1° Quel est, au point de vue spécial qui nous occupe, le caractère du « Phénomène religieux », et quelle est la place qu'il occupe dans l'Humanité?

2° A quoi répond-il, et, à mesure que le progrès s'affirme dans les groupements humains, la Religion ne peut-elle pas, ne doit-elle pas être peu à peu remplacée, en ce qu'elle a de moral par la Loi, et en ce qu'elle a de dogmatique par la Science?

3° En quoi, finalement, consiste la Religion des Primitifs, qu'est-elle, et que n'est-elle pas?

4° Par la Religion des Primitifs pouvons-nous reconstituer la Religion primitive; quels rapports peut avoir cette Religion avec les religions actuelles; et dans cet immense océan religieux où se meut l'Humanité entière, est-il possible de discerner un courant de doctrine suivie, cohérente, invariable dans son essence, mais susceptible d'évoluer en intensité, en étendue et en profondeur, qui serait la Religion une et universelle, c'est-à-dire la Religion véritable?

Au point où nous en sommes arrivés de cette étude, la réponse à ces questions ne peut être que fort brève, mais de quel intérêt et de quelle importance !

II. — Le caractère du « Phénomène religieux ».

La première constatation qui ressort de notre enquête, c'est l'universalité, la permanence et l'identité fondamentale des religions.

Ce fait considérable n'est plus, d'ailleurs, aujourd'hui contesté par personne : il est de ceux dont on peut dire qu'ils sont « définitivement acquis ».

« L'assertion d'après laquelle il y aurait des peuples ou des tribus sans religion, écrit M. Tiele[1], repose soit sur des observations inexactes, soit sur une confusion d'idées. On n'a jamais encore rencontré de tribu ou de nation qui ne crût à des êtres supérieurs, et les voyageurs qui ont avancé cette opinion ont été plus tard contredits par les faits. On a donc le droit d'appeler la Religion, prise dans son sens le plus large, un phénomène propre à l'ensemble de l'humanité. »

« Sans doute, peut-on ajouter avec M. de Quatrefages, cette religion pourra être rudimentaire, souvent puérile ou bizarre aux yeux de l'Européen éclairé; sans doute on pourra y relever des absurdités et des contradictions, mais elle ne perd pas pour cela son caractère essentiel, pas plus qu'une fonction physiologique, la respiration par exemple, ne perd le sien pour s'accomplir chez les animaux inférieurs autrement et d'une façon plus obscure que chez les vertébrés. Toute religion repose sur la croyance à certaines divinités. Les idées que les

1. Tiele, *Manuel de l'histoire des religions*, trad. par M. Vernes, p. 12.

divers peuples se sont faites de ces êtres qu'ils vénèrent ou qu'ils redoutent ne pouvaient évidemment être les mêmes. Pour le sauvage comme pour le mahométan, le juif ou le chrétien, l'être auquel il s'adresse est le maître de ses destinées, et il le prie, comme eux, dans l'espoir d'obtenir le bien ou d'écarter le mal. A se tenir sur le terrain des faits, cet être est bien un *Dieu* pour lui, et nous devons l'accepter comme tel[1]. »

Enregistrons donc ce résultat à l'actif de notre nouvelle science. Les enquêtes provoquées par elle, comme par l'Histoire, l'Anthropologie, l'Archéologie, etc., démontrent, contre Lubbock, Herbert Spencer et tous leurs disciples, par des témoignages innombrables, authentiques, irrécusables, que la Religion est un fait universel.

Mais cette constatation nous inspire tout de suite d'autres remarques importantes.

* * *

En effet, si tous les hommes de tous les pays et de tous les temps, quelle que soit la diversité de leur aspect, de leur couleur, de leurs habitudes, de leurs langues, ont la même nature physique et la même nature morale, si tous ont la même intelligence raisonnable et perfectible, la même volonté libre, le même sens de la moralité en ce qu'elle a de fondamental, si tous éprouvent le même besoin religieux et l'ont réalisé d'une manière essentiellement

1. A. de Quatrefages, *L'Espèce humaine*, p. 255 et 256.

identique, comment ne pas admettre qu'ils ont une origine commune?

Supposons que les hommes actuellement présents sur la terre aient fait leur apparition dans différentes planètes et que, tout à coup, ils se trouvent réunis sur un point de l'Univers en une assemblée générale. En constatant leur ressemblance absolue, au triple point de vue physique, intellectuel et moral, s'ils cherchent à se rendre compte de leur origine, ils ne trouveront aucune explication qui les satisfasse en dehors de celle qui leur assignera un Auteur commun. A plus forte raison, cette conclusion s'imposera-t-elle, comme plus évidente encore, si tous ont apparu, avec une physionomie identique, sur ce même petit point de l'immense espace qu'est notre terre.

C'est en d'autres termes et pour d'autres raisons, ce qu'établit le grand savant dont, si souvent déjà, nous avons invoqué l'autorité : « L'application des lois physiologiques à l'Anthropologie, a dit M. de Quatrefages, conduit immédiatement à reconnaître l'unité de l'Espèce humaine. » Mais nous ne nous arrêtons pas à cette question, qui ne rentre qu'indirectement dans l'objet de notre étude.

***

Une autre conséquence à tirer de la constatation ci-dessus établie est celle-ci. Si l'universalité du genre humain a senti le besoin religieux, c'est donc que la Religion est un besoin essentiel à sa nature; et si la Religion est un besoin essentiel à la nature de

l'homme, c'est donc que ce besoin doit être satisfait, c'est donc qu'il correspond à quelque chose d'objectif et de réel, c'est donc enfin qu'il existe quelque part une Religion vraie. Ainsi, en voyant l'aiguille aimantée s'agiter sur son pivot jusqu'à ce qu'elle ait trouvé le nord, nous jugeons que pour s'orienter de la sorte invariablement, il faut qu'il existe un pôle qui l'attire. Il en est de même de l'âme humaine.

C'est, avec la même comparaison, la même observation que fait, quoique à un autre point de vue, M. Albert Réville dans une des meilleures pages de son œuvre; et nous avons eu si souvent occasion de le citer pour le contredire, que nous ne pouvons résister au désir, cette fois, de lui demander un appui. « A travers toutes ses aberrations, écrit-il, l'esprit humain s'est toujours dirigé vers la Divinité. On a de temps en temps essayé de lui imprimer la direction contraire. Il a toujours regimbé et repris dès qu'il a pu sa direction constante. Lui aussi — comme l'aiguille aimantée — pourrait nous dire : C'est ma nature ! »

Aussi bien, « l'histoire religieuse n'a pas à enregistrer seulement des superstitions, des folies, des laideurs. Elle renferme aussi de nobles et splendides choses. On y rencontre des conceptions grandioses et des élans sublimes. On y entend des accents d'une pureté, d'une justesse, d'un charme si mystérieux et si puissant qu'on est involontairement porté à croire que cela vient de plus haut que la terre. L'inspiration religieuse, à ses grandes heures, ne le cède à aucune autre en hardiesse et en

fécondité. La Morale a pu souffrir de la Religion; elle en a aussi énormément profité, et encore aujourd'hui c'est son seul appui sérieux dans la conscience de l'immense majorité. L'Art lui a dû longtemps ses plus belles œuvres, et ce n'est rien dire de trop que d'affirmer que sans elle la Philosophie ne serait jamais née [1]. »

***

Dira-t-on qu'il n'y a là qu'illusion et déception? Et, avec l'un de nos adversaires, que la pensée de l'homme est atteinte d'une infirmité incurable, que l'histoire des Religions n'est que l'histoire des erreurs nécessaires de l'Humanité ?...

Mais, alors, de tous les êtres connus, l'homme serait donc le plus mal réussi, puisque seul il aspirerait à un bien qu'il regarde comme sa raison d'être, comme le but de sa vie, comme sa fin, que ce bien ne serait qu'une illusion, qu'il n'y tendrait qu'en se trompant lui-même, et que, à travers tous les siècles de son existence déjà longue, l'Humanité aurait ainsi constamment marché vers le néant!

Etrange mystère, et plus lourd à porter que tous les mystères proposés par la Religion!

Il n'en saurait être ainsi. Et si la Religion est non seulement un phénomène psychologique, mais une nécessité psychique, résultant d'une activité mentale uniforme et tenant vraisemblablement au sentiment que le monde expérimental est incomplet, si elle apparaît comme un élément essentiel et un

1. A. Réville, *Prolégomènes de l'Histoire des Religions*, p. 90.

irrésistible penchant, c'est que la nature humaine a été constituée telle en vue d'un but supérieur, d'un autre monde, « qui seul contient ce que l'homme peut désirer, c'est-à-dire la pleine satisfaction de l'intelligence par la vérité, de la conscience par la sainteté, du cœur par la béatitude.

« La vraie religion n'est pas autre chose que le vrai moyen d'atteindre ce monde supérieur : elle est la route qui conduit l'homme à sa fin [1]. »

Et c'est vers cette fin, que tend à s'orienter l'Humanité, avec les incertitudes, les tâtonnements et les faiblesses d'une nature mal équilibrée, mais avec un ensemble vraiment impressionnant et une persistance invincible...

Ce point est encore un de ceux, ajouterons-nous, que cette nouvelle branche d'études aura éclairé d'une lumière plus vive. En faisant la même constatation dans son récent et remarquable ouvrage, M. Louis H. Jordan, de l'Université de Chicago, dit même que « ce serait simplement une folie, aujourd'hui, d'essayer d'écrire une Philosophie de la Religion sans s'être d'abord familiarisé avec ces tendances mentales et ces faits mystérieux dont traite la Psychologie nouvelle... » De plus, « il n'y a pas d'exagération à affirmer, avec le Professeur Paterson, que le Matérialisme et l'Agnosticisme du XIX^e^ siècle sont maintenant complètement en ruines, et que la philosophie dominante du jour est celle qui trouve dans l'Esprit la réalité ultime... Le monde des penseurs est de plus en plus convaincu que

1. Abbé A. de Broglie, *Problèmes et conclusions de l'Histoire des Religions*, p. 383.

l'intelligence est la clef de la vie, et que la marche de l'univers révèle une Pensée et une Foi rationnelle [1]. »

C'est dans le même esprit que l'un des plus grands savants dont s'est honorée l'Angleterre en ces dernières années, Lord Kelvin, écrivait en 1903 :... « Si une disposition fortuite d'atomes peut, à la rigueur, expliquer la formation d'un cristal, il est parfaitement absurde (*utterly absurd*) d'apporter la même explication dans l'appel à l'existence, ou la croissance, ou le maintien des combinaisons moléculaires formant le corps des êtres vivants. De sorte que l'esprit scientifique est obligé d'accepter l'idée d'une Puissance créatrice. Il y a 40 ans, me promenant avec Liebig à la campagne, je lui demandai s'il croyait que l'herbe et les fleurs que nous voyions autour de nous fussent le produit de forces purement chimiques. Il répondit : « Non, pas plus que je ne puis admettre qu'un livre de botanique, qui les décrit, n'est le produit de forces purement chimiques. »

« Tout acte de libre volonté humaine est un miracle pour la science physique, chimique et mathématique [2]. »

Avec une intuition moins raisonnée, mais avec une tendance pareille, l'Humanité, dans ses plus humbles comme dans ses plus distingués représentants, sauf de rares exceptions, s'est toujours orientée vers la Divinité, comme vers l'objet, le but et la fin de toute religion.

1. Louis H. Jordan, *Comparative Religion*, 1905, p. 291.
2. Cité par L. H. Jordan, *Ibid.*, p. 490.

III. — La nécessité de la Religion.

Sans nier cette attraction étonnante, en la constatant plutôt, puisque, aussi bien, il n'est plus possible de la révoquer en doute, il en est qui prétendent qu'elle ne représente cependant qu'une phase de l'Humanité. Un jour viendra, dont l'aube paraît déjà, où la Morale sera remplacée par la Loi, et le Dogme par la Science. Ce qu'ils accordent — et il faut les en remercier — c'est qu'il y a lieu de traiter avec quelques ménagements ces deux grandes forces, qui sont deux grandes fictions, pour les services qu'elles ont pu rendre à l'Humanité dans son enfance.

A l'origine, assure-t-on, il y aurait donc eu confusion de choses diverses et diversement fondées en raison : ordonnances morales et ordonnances religieuses. Mais à mesure que les sociétés s'organisaient, il se serait fait un travail de sélection et de spécialisation. De sorte que, « parmi les prescriptions ou proscriptions dont la négligence est considérée à l'origine comme un crime..., l'expérience montre bientôt que quelques-unes répondent aux besoins d'ordre et de sécurité qui sont essentiels à tout organisme, par suite à toute société humaine ; d'autres, au contraire, apparaissent de plus en plus avec le caractère d'inutilité sociale, qui est la marque des tabous purement religieux[1] ». De ces derniers, on se défait à la longue, et il ne reste que les autres, transformés en des lois reposant sur l'ins-

1. Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, II, p. 7.

tinct de solidarité, base éternelle de toute morale. « Car la Morale est sociale, ou elle n'est qu'une apparence. Il ne peut être question d'une discipline de mœurs que pour l'homme qui vit en société ; donc, c'est de ce fait de la vie sociale, et non d'un ordre arbitraire attribué à la divinité, que doivent dériver les obligations morales[1]. » Et donc, aussi, toute morale a son expression dans la Loi.

***

Avec quel art ou quelle inadvertance ces choses nous sont contées, et sur quelles confusions elles reposent!

1° Que, souvent, autrefois et aujourd'hui, les lois religieuses, morales et sociales se soient trouvées confondues, c'est exact, puisque la Morale a toujours été unie, d'une manière ou d'une autre, à la Religion. Que certaines de ces prescriptions, qui sont des prescriptions légales, puissent et doivent même être séparées et distinguées de la Religion et même de la Morale, dans des sociétés plus parfaites, c'est chose également juste. Mais que *toutes* les prescriptions religieuses, dans toutes les religions, doivent disparaître comme autant de « tabous inutiles », pour ne laisser subsister que les « tabous » civils, seuls nécessaires, parce que seuls sociaux, c'est là précisément ce qu'il faudrait démontrer, en prouvant d'abord que toutes les religions sont également fausses, et que toutes les prescriptions de toutes ces

1. *Ibid.*, p. 8.

religions sont « inutiles » comme support de la Morale. Et c'est ce que l'on ne prouve pas, et pour cause!

2° Si nous comprenons bien, la Morale qui n'est pas sociale n'est qu'une apparence : en sorte que la Morale individuelle pourra être ce que chacun voudra, pourvu que la Morale sociale demeure, c'est-à-dire pourvu que la Loi soit respectée...

Extraordinaire théorie, en vérité! Evidemment, la Morale doit avoir une portée sociale, mais elle n'aura cet effet que si elle s'impose, d'abord, à la conscience individuelle, et c'est précisément ce que voulait établir saint Paul dans le passage de son Epître aux Romains auquel se reporte M. S. Reinach : « Ne devez rien à personne si ce n'est de vous aimer les uns les autres, car celui qui aime les autres a accompli la Loi. En effet, les commandements : *Tu ne commettras point d'adultère; tu ne tueras point; tu ne déroberas point; tu ne diras pas de faux témoignage; tu ne convoiteras point,* et tout autre commandement, cela se résume dans cette parole : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même. L'amour ne fait point de mal au prochain; l'amour est donc l'accomplissement de la Loi.* » Tous ces préceptes, dans la pensée de saint Paul, doivent être acceptés par la conscience individuelle, d'abord, et c'est à cette condition seulement qu'ils seront respectés dans la Loi.

3° Mais enfin, acceptons la mise en pratique de la théorie : les « prescriptions et proscriptions religieuses » ont disparu comme inutiles, et les « tabous » anciens, et les vains « scrupules », et les

« pudeurs » inexpliquées. L'homme reste seul, l'homme *sine verecundia,* avec la Loi seule...

Cette Loi, supposons-la parfaite, juste, égale pour tous, prévoyant tout, s'appliquant à tout.

Supposons aussi qu'elle est mise en pratique avec toute l'intelligence et toute l'impartialité désirables.

Supposons enfin qu'elle est acceptée avec un ensemble complet et que, n'ayant plus qu'elle pour toute Morale et pour toute Religion, tous les citoyens, devenus raisonnables, quoique sans pudeurs, ni scrupules, ni superstitions, soient disposés à l'observer exactement, sous l'œil vigilant du gendarme, remplaçant l'œil de la Conscience et l'œil de Dieu.

Ne voit-on pas que, en dehors de la Loi, dans un domaine qui lui est étranger et qu'elle ne pourra jamais atteindre, il y a place encore à l'exercice de toutes les mauvaises passions de l'homme, de toutes les bassesses, de toutes les lâchetés, de toutes les trahisons, de tous les égoïsmes, de tous les vices? Quelle loi, par exemple, empêchera le citoyen d'être orgueilleux, jaloux, rancunier, avare, envieux, gourmand, débauché? Qui domptera en lui la bête humaine? Quelle garantie cet homme donnera-t-il à la patrie et à la société? Et quel espoir y a-t-il de faire une bonne organisation sociale avec des individualités qui, en dehors de la Loi, c'est-à-dire, en pratique, de la force, ne reconnaîtront plus aucun frein?

Non. La Loi humaine ne suffit pas à discipliner l'homme, à le maintenir, à l'élever, à le civiliser. Il lui faut encore une Morale. Et pour que cette Morale tienne, il lui faut une Religion pour base.

*
* *

On peut en dire autant de la Science. « La Science, proclament d'aucuns, est destinée à nous expliquer l'univers, à remplacer tous les mythes, et à faire disparaître toutes les religions. »

Ici, les mêmes confusions se retrouvent.

1° D'abord, ce n'est vraiment rien connaître de la Religion que de la représenter comme chargée de nous expliquer l'Univers et essayant de le faire au moyen de mythes variés, plus ou moins enfantins, qui disparaissent les uns après les autres, pareils à autant de vapeurs inconsistantes, devant le soleil de la Science qui monte à l'horizon.

Que des légendes, des essais de cosmogonie, des mythes, se rattachant aux origines des choses, des hommes et des « dieux », fassent partie du domaine religieux des peuples sauvages ou civilisés[1], c'est un fait qui n'est pas contestable et que nul ne songe à contester. Mais c'est se méprendre absolument — comme d'aucuns l'ont fait — que de faire consister en cela la Religion : ce n'en est que la parure, parure qui a parfois la prétention de l'enrichir, de l'orner, de la transfigurer, et qui, le plus souvent, a pour effet de la dissimuler, de la cacher, de la compromettre et de l'enlaidir.

La *Religion* a pour but de *relier* les hommes au

1. Pour ce qui concerne en particulier le Christianisme, lire à ce sujet : J. Guibert, *Les Croyances religieuses et les Sciences de la Nature* (Paris, Beauchesne, 1908). On y verra que si les auteurs de la Bible ont parlé sciences conformément aux apparences et dans le langage scientifique de leur temps, ils ont été simplement raisonnables. « Ni la sincérité religieuse ni la vérité scientifique ne sont, dans cette hypothèse, mises en échec. » P. 259.

monde invisible, et non d'expliquer les secrets du monde visible : elle les relie par la foi qu'elle propose au croyant, par la morale qu'elle impose, par le culte qu'elle organise. Elle reste ainsi dans une sphère inaccessible à la Science expérimentale, qui, de son côté, peut travailler en toute liberté à l'exploration méthodique de son vaste domaine, et n'a qu'à perdre à en sortir.

Sans doute, la Religion s'est souvent trompée, ou plutôt les hommes se sont souvent trompés en Religion ; c'est un point qu'elle a du moins de commun avec la Science. Mais la Religion et la Science, qui, sur les frontières de leurs champs d'action, parfois se rencontrent, parfois s'entr'aident, et parfois se heurtent, en échangeant les impolitesses dont elles disposent, répondent à deux besoins distincts où elles ne peuvent se remplacer ; mais elles n'ont rien qui s'oppose, finalement, à une définitive et cordiale entente.

Ces principes généraux, cependant, ne peuvent s'appliquer qu'à ce qui est vrai en Religion et vrai en Science. Mais cela seul importe : tout le reste peut disparaître, et le plus tôt sera le mieux...

Que si, de ces hauteurs, on veut descendre aux applications particulières, nous n'en serons pas plus gênés : « Quoique la Foi soit au-dessus de la Raison, dit le Concile du Vatican, il ne peut cependant jamais exister de véritable désaccord entre la Foi et la Raison, puisque c'est le même Dieu qui révèle les mystères et communique la Foi, et qui donne à l'âme humaine la lumière de la Raison. Or Dieu ne peut pas se nier lui-même, et le vrai ne

peut pas être en contradiction avec le vrai. La vaine apparence d'une contradiction de ce genre vient principalement de ce que les dogmes de la Foi ne sont pas compris et exposés selon le sentiment de l'Eglise, ou de ce que des écarts d'opinion sont pris pour des enseignements certains de la Raison[1]. »

Aussi, en mathématiques, en astronomie, en zoologie, en physique, en chimie, en biologie, en linguistique, et dans les diverses connaissances humaines, les savants catholiques, qu'on trouve dans toutes ces branches, peuvent se mouvoir à l'aise, à la recherche passionnée de la vérité : la Religion ne réclame que le droit de renvoyer à l'examen, non la Science, mais celles des opinions particulières et des hypothèses provisoires qu'elle trouverait contraires à sa Foi.

Et c'est pourquoi, à l'abri de ces éclaircissements et de ces réserves, nous pouvons souscrire — et nous le faisons volontiers — aux déclarations qui terminent les *Prolégomènes de l'Histoire des Religions* de M. A. Réville :

« A la condition d'être bien comprises, la Religion en soi et la Science indépendante ne devraient jamais être hostiles, parce qu'en fait elles ne répondent pas aux mêmes besoins et ne sauraient se substituer l'une à l'autre. Si la Science provient du besoin intellectuel de connaître le réel et le vrai en toutes choses, la Religion vient au devant d'aspirations d'un autre genre qui ne sont pas moins naturelles, moins inhérentes à l'esprit humain. La Science procède méthodiquement, n'usant de l'hypothèse que

1. Constit. dogm. *Dei Filius*, cap. IV. *De Fide et Ratione.*

par provision, toujours soumise à l'expérience. Elle est, par essence, analytique, et c'est pour cela qu'elle ne saurait aboutir à la synthèse universelle, que pourtant l'esprit réclame aussi. Non, quand même il n'y aurait plus rien de caché pour elle dans les faits dont elle s'occupe, quand même elle pourrait passer sans un moment d'incertitude de la formation des nébuleuses à celle des derniers infusoires, ce ne serait jamais qu'une somme, après tout, qu'elle aurait obtenue, et l'Univers est plus qu'une somme, c'est l'Infini. Comment donc la Science ferait-elle pour dégager expérimentalement l'Unité reliant la totalité des êtres? Comment déterminerait-elle le cours entier d'un fleuve dont la source et l'embouchure lui échappent également? La Science, souveraine maîtresse, dans le domaine du fini ne peut le dépasser sans se contredire. Il arrive parfois à ses représentants les mieux qualifiés, dominés qu'ils sont par leurs habitudes de pensée exclusivement analytique, de s'imaginer qu'ils ont fait la synthèse uniquement parce qu'ils ont soigneusement énuméré tous les faits, petits et grands, dont la série constitue un objet d'études. Vous avez, je suppose, démontré qu'il n'y a dans le corps vivant que des lois mécaniques, physiques et chimiques en action, et qu'on rêvait autrefois quand on parlait de force vitale ou d'esprits animaux; vous avez étiqueté toutes les cases et circonvolutions du cerveau humain et déterminé avec précision le rôle de chacune d'elles dans les opérations mentales. C'est à merveille, mais pensez-vous que par là vous ayez donné l'ombre d'une explication de la vie et de la pensée? Et

la convergence, et la cause directrice, et la source d'harmonie, de coordination permanente, où est-elle? Elle y est pourtant, et elle vous échappe. Ce serait bien autre chose s'il s'agissait de la synthèse de l'Univers !

« C'est alors que la Religion, non pas dans une seulement de ses formes traditionnelles, mais dans sa prétention fondamentale et persistante, reçoit son tour de parole. « Ce que vous ne pouvez faire, dit-elle, je le fais ; ce que vous n'osez prononcer, je le proclame ; le vide immense que laisseront toujours vos plus belles recherches, je le remplis. Je suis l'aspiration indestructible du cœur humain. Je suis la voix des profondeurs de l'âme. Je suis le lien qui unis la poussière humaine à la pensée absolue, et dans cet abîme insondable au bord duquel, en vertu même de vos procédés, vous arrivez fatalement, je pressens la réalité souveraine, celle qui vraiment est ; je perçois dans le gouffre sans fond une voix qui m'appelle, je discerne une lumière qui m'attire. Oh! je me trompe peut-être dans les idées que je m'en fais. Il se peut fort bien que je ne possède que des à-peu-près, des symboles, des reflets.

« Qu'importe? Etes-vous bien sûrs, hommes de science, de connaître exactement la nature du soleil, et cela vous empêche-t-il de vous éclairer à sa lumière, de vivre de sa chaleur ? De même, j'ose affirmer la réalité de mon objet, indépendamment des idées que je tâche de m'en faire, et cela me suffit. Continuez vos utiles, vos admirables travaux. Vous adorez l'Eternel en cherchant sa face de vérité :

laissez-moi chercher en lui l'idéal complet dont le pressentiment m'enlève à la terre, dont la prévision me procure d'ineffables délices, et vivons en paix ! »

Avec plus de précision encore, et en visant spécialement le Christianisme, Brunetière disait dans le même sens : « La Science et la Religion sont des domaines séparés[1], a écrit Claude Bernard, dans lesquels chaque chose doit rester à sa place. » Et il ajoutait : « C'est la seule manière d'éviter la confusion, et d'assurer le progrès dans l'ordre physique, intellectuel, politique et moral. » C'est aux « intellectuels » et contre eux qu'il s'agit de montrer que, pas plus que la Science n'a supprimé le mystère, pas plus l'immutabilité des lois de la nature n'a fermé le monde à l'action du Surnaturel. Il s'agit de leur montrer que, bien loin de s'opposer au développement du progrès religieux, l'immutabilité du dogme en est la condition ; que cette immutabilité du dogme est l'unique fondement de la Morale, s'il n'y a pas de Morale sans un *impératif* qui la commande, et sans une sanction qui l'assure ; que cette Morale, la Morale du Décalogue et du Sermon sur la Montagne, est le bien commun, indivisible, universel, inaliénable, de l'Humanité tout entière ; que le vrai progrès, le seul peut-être qui soit digne de ce nom, serait de réussir à graver dans tous les cœurs les prescriptions de cette Morale ; et que, enfin, ce progrès, le Christianisme est seul capable de le préparer et de le consolider — j'entends le Christia-

1. L'expression « domaines distincts » serait plus juste.

nisme épuré de tout esprit de parti et rendu, pour ainsi dire, à son universalité[1].

IV. — La Religion des Primitifs.

Revenons à nos Primitifs.

S'ils ont une religion — et nous croyons avoir prouvé qu'ils en ont une —, quel nom lui donner ? En quoi consiste-t-elle ? Quelle est son origine ? Par cette origine peut-on conjecturer vraisemblablement l'origine de toutes les religions ? Et enfin quelle est la position du Christianisme au regard de la Religion primitive?

*
* *

Pour répondre à ces diverses questions, il nous faut d'abord éliminer la Mythologie, la Superstition et la Magie. — Par le fait même, nous débarrassons la Religion de ce qui, aux yeux de plusieurs, la constitue pour une part, et, en réalité, la charge comme d'une végétation parasite, la cache, l'anémie, la discrédite et la compromet.

La Mythologie, en effet, ensemble de légendes se rapportant aux dieux, aux origines du monde et de ce qu'il renferme, aux premières histoires de la tribu, aux merveilles de la nature, etc., la Mythologie peut passer pour un ornement d'aspect religieux, où l'on trouve sans doute des enseignements, des réminiscences, des allusions, des données intéres-

1. F. Brunetière, *Discours de combat* (nouvelle série, p. 119-120). Cité dans la *Revue d'Apologétique*, 1er mars 1908.

santes et curieuses, mais elle n'est pas la Religion, pas plus qu'elle n'est l'Histoire.

La Superstition non plus. La Superstition, faite de vaines observances, est une aberration ou une déviation du sentiment religieux. Fruit de l'ignorance, de la crédulité, de l'imagination, du désir ardent d'arriver à certains effets, elle pousse également, comme un parasite, sur toutes les religions et même en dehors de toutes les religions, avec cette différence que les unes travaillent perpétuellement à s'en défaire, que les autres la tolèrent, et que les autres la nourrissent...

Quant à la Magie, qui comprend les incantations, les conjurations, les charmes, les maléfices, les envoûtements, les sorcelleries de toute nature, avec son appui constant des sociétés secrètes, on la retrouve aussi partout, et partout à peu près la même : dans les tribus sauvages actuellement existantes des diverses parties du monde, dans les grandes civilisations antiques de la Chaldée, de l'Egypte, de la Grèce, de Rome, etc., chez les peuples développés de l'Inde, de la Chine, du Japon, ainsi que dans nos sociétés européennes et américaines les plus cultivées. C'est un fait.

Non seulement la Magie n'est pas la Religion, mais elle en est la contre-façon consciente et l'ennemie décidée. Sa prétention avouée et universelle, en effet, est d'arriver, *malgré la Religion*, à ses fins, de forcer le monde invisible à mettre à sa disposition ses secrets et son action, de s'en servir et de le servir contre Dieu.

Deux ethnologues allemands, Preuss et dernière-

ment Vierkandt, placent la Magie à l'origine de la Religion. Précédemment, J. H. King [1] avait soutenu la même thèse, et, dans une certaine mesure, J. G. Frazer [2]. On remarque une tendance pareille, en France [3], dans MM. H. Hubert et M. Mauss, ainsi que dans M. A. van Gennep [4]. Peut-être, en effet, l'une et l'autre ont-elle fait leur apparition presque en même temps dans le monde; mais, en se plaçant au point de vue purement historique, on ne peut dire que l'une soit à proprement parler l'origine de l'autre. Ce qui paraît établi c'est que, partout, la Magie — naturelle ou surnaturelle — s'est attachée aux flancs de la Religion pour la détourner de son objet. En étudiant les croyances et les pratiques des populations sauvages ou civilisées, leurs mythologies, leur histoire, il est nécessaire, si l'on ne veut s'exposer à de nombreuses et regrettables méprises, d'avoir constamment l'esprit en éveil sur cette distinction fondamentale.

La Religion des Primitifs doit donc être, aussi nettement que possible, séparée de la Magie, de la Mythologie et de la Superstition. Dès lors, on peut la faire consister dans la reconnaissance des Mânes, des Esprits tutélaires et d'un Etre souverain, maître de la Nature et père des hommes, avec observances morales, et pratiques de la prière, de l'offrande et du sacrifice.

1. J. H. King, *The Supernatural; its origine, nature and evolution*. London, Edinburg, New-York, 1892.
2. J.-G. Frazer, *Golden Bough*, London, 1890.
3. Dans l'*Année sociologique*. Paris. 1904 (VII[e] année, p. 1-146).
4. *Revue des Traditions populaires*, XIX, 1904, p. 553.

Cette Religion n'est donc pas l'Idolâtrie. L'Idolâtrie, au sens strict du mot, consistant dans l'*adoration d'images données comme la représentation d'une divinité*, ne paraît pas dans les religions primitives : on ne la discerne que plus tard, chez des peuples déjà cultivés, aux dispositions plus ou moins artistiques, et qui paraissent avoir été amenés peu à peu à confondre l'esprit avec la matière, l'élément avec son symbole, le dieu avec son image. Qu'on maintienne ce nom, si l'on veut, pour désigner la religion des Romains et des Grecs : il ne convient pas à nos Primitifs.

***

Leur religion n'est pas non plus le Fétichisme, en ce sens du moins que le *Fétichisme n'est pas toute leur religion*, mais un élément de la Religion chez quelques-uns de leurs représentants : on ne le trouve pas, par exemple, chez les plus primitifs des sauvages, les Sân, les Négrilles, les Négritos ; on ne le trouve pas dans toute l'Afrique, ni dans toute l'Océanie, ni dans toute l'Amérique. De plus, le fétiche comportant l'existence et l'action d'un esprit sous l'enveloppe matérielle où il a été appelé, le Fétichisme, par le fait même, suppose un Animisme antérieur. Ce n'est donc pas un fait primaire, « lors même que tout permet de croire qu'il est extrêmement ancien[1] ». Et l'on voit par là « combien peu de rigueur scientifique préside aux catégories successives que l'école de Comte applique au

1. A. Réville, *Prolég. de l'Hist. des Religions*, p. 80.

développement religieux ». La réflexion est d'A. Réville, et ne laisse pas que de surprendre sous la plume d'un auteur qui, lui non plus, ne s'est pas fait faute d'établir des « catégories successives » que les faits n'ont pas justifiées.

***

C'est ainsi — nous l'avons déjà vu — que cet auteur croit pouvoir indiquer, sous le nom de Naturisme, le « culte de la Nature visible » comme ayant précédé tous les autres. A ce sentiment se rattachent d'ailleurs plusieurs autres ethnologues, les uns donnant comme objet des premières adorations les astres, les autres les animaux ou les plantes, d'autres tous les objets : tels sont, en Belgique, Goblet d'Alviella, en Hollande Tiele, en Amérique S. W. Powell, en Allemagne Frobenius, Usener, Siebeck [1], etc. D'après Frobenius, « l'animalisme » serait une période où l'homme n'aurait pas encore saisi la différence qui le sépare de la bête [2]. Pour M. Siebeck, tout au commencement, il y aurait eu une période dans laquelle « il n'y a pas de différence bien nette entre ce qui est personnel et ce qui est naturel, entre le vivant et le non vivant, entre le psychique et le corporel [3] ». — En réalité, toutes ces assertions sont des hypothèses parfaitement indémontrables : ce qu'on en peut dire de plus certain, c'est que l'examen le plus attentif des popula-

1. P. W. Schmidt, *L'origine de l'Idée de Dieu* (dans *Anthropos*, p. 12 et suiv., fasc. I, 1908).
2. *Ibid.*, p. 250.
3. *Ibid.*, p. 252.

tions sauvages actuelles prouve que ce prétendu Naturisme, dans le sens qu'on lui donne ici, n'existe pas et que rien ne fait supposer qu'il ait jamais existé. Inutile de revenir à ce sujet, sur nos considérations précédentes.

***

Du Totémisme, mis en honneur en Angleterre par J. G. Frazer, F. S. Jevons, W. Robertson Smith, et en France surtout par M. Salomon Reinach, nous avons fait une étude particulière. C'est simplement un pacte, de nature plus ou moins magique, qui se rattache à l'organisation de la Famille et qui doit être fort ancien : mais il suppose de toute évidence une croyance et, si l'on veut, une religion préexistante.

***

Cette religion doit être l'Animisme, au sentiment de Tylor, que nous avons eu si souvent occasion de citer. Assurément, cette expression peut sembler heureuse pour désigner la Religion des Primitifs, et, dans l'ensemble, elle conviendrait assez bien : mais le sens précis que lui ont donné Tylor, Tiele et leur école, sens que nous ne saurions admettre dans tous ses détails, est de nature à le faire abandonner, si l'on ne veut tomber dans de fâcheuses équivoques. D'après ce système, en effet, qui repose sur l'évolution religieuse entendue en ce sens que les idées les plus grossières se seraient peu à peu élevées et perfectionnées, la conception d'un Dieu

supérieur, personnel, auteur et maître du monde, ne serait née que dans des religions déjà avancées, chez des peuples cultivés, au sein de civilisations plus ou moins travaillées[1]. Or, comment se fait-il que la Chine d'aujourd'hui, par exemple, a une connaissance de Dieu moins précise que ne l'eut la Chine antique? Comment expliquer le même phénomène dans l'Inde? D'où vient que les Romains et les Grecs, avec une mythologie beaucoup plus touffue, plus riche, plus poétique, ont, au fond, une religion moins pure que les Nègres d'Afrique? Et que devient enfin la théorie quand on constate que ces Nègres d'Afrique sont religieusement et moralement au-dessous des Pygmées et des Négritos, qui, du reste, sont bien les derniers des hommes?

Du reste, comme l'a fait remarquer D. G. Brinton, ce postulat universel de l'origine psychique de toute croyance religieuse, est l'acceptation ou la supposition « de ce principe qu'une volonté consciente est la cause dernière de toute force... et que l'homme est en relation avec elle[2] ». Or, cette volonté consciente, c'est précisément l'Etre que nous appelons Dieu. Le système de Tylor se retourne donc contre son auteur, et, en se servant des mêmes faits, on peut légitimement mettre à la base de son édifice l'Esprit qu'il réserve pour son couronnement.

L'Animisme, s'il doit garder le sens restreint et systématique qui lui est communément donné, n'est donc pas encore la religion des Primitifs.

1. Qu'il y ait eu une « évolution » religieuse, nous le tenons pour certain, mais non dans le sens ici indiqué. Voir la suite de cette étude.

2. D. G. Brinton, *Religion of primitive Man*, New-York, 1897.

Le Mânisme, expression plus juste à certains égards, paraît, finalement, avoir une signification trop étroite.

***

Continuons. Etant donné que les religions les plus pures reposent avant tout sur la croyance en Dieu et l'hommage qui lui est dû, et que, dans toutes les autres, ce premier plan est occupé par le culte des morts et des esprits, l'idée de Dieu n'étant cependant jamais complètement absente, il semble que l'on pourrait grouper la totalité des croyances en deux grandes classes, sous cette double dénomination :

Religions déistes, comprenant le Christianisme, le Judaïsme, l'Islam;

Religions animo-déistes, qui seraient le Paganisme des peuples incultes, avec les religions nationales des Chinois, des Japonais, des Hindous, etc.

Mais en proposant ces noms et cette division, nous avouons n'y attacher qu'une importance relative et purement provisoire; car, d'un côté, il paraît bien difficile d'enfermer dans des appellations précises un ensemble aussi complexe que celui des croyances religieuses de l'Humanité, et, d'autre part, la suite de cette étude nous permettra peut-être de proposer une division plus juste...

V. — De la Religion des Primitifs à la Religion primitive.

Les noms et les systèmes qui viennent d'être mentionnés ne sont pas les seuls qui aient été ima-

ginés dans ces dernières années pour donner l'explication du « Phénomène religieux ». Leur multiplicité même prouve leur fragilité, et c'est simplement constater un fait que de dire de tous qu'aucun ne donne complètement satisfaction aux esprits les plus désireux d'être convaincus.

Ce n'est pas cependant, répétons-le, que tout y soit erroné. Il peut y avoir en chacun d'eux, il y a certainement en plusieurs des observations exactes, des aperçus très justes, des remarques fort ingénieuses, des théories partielles incontestables, il y a surtout nombre de faits qu'on peut regarder comme acquis; il y en a dans Tylor, il y en a dans Frazer, il y en a dans W. R. Smith, il y en a même dans des ouvrages aussi franchement doctrinaires, aussi aveuglément matérialistes que ceux de Girard de Rialle, d'A. Lefèvre et du Dr Letourneau. Où la théorie perd sa valeur, c'est quand elle prétend s'ériger en système universel et englober le développement religieux du genre humain, dans les temps passés, présents et futurs.

***

Mais quels que soient les systèmes particuliers et variés par lesquels on essaye d'expliquer la genèse et le développement des Religions, on en revient toujours à la théorie de l'évolution, qui les domine et qui les règle.

Nous en avons déjà parlé au commencement de cette étude (ch. II, II): il faut y revenir. D'une façon générale, la doctrine de l'évolution donne tout ce

qui existe comme le résultat d'un processus autonome et nécessaire, passant du simple au composé. En matière religieuse, par exemple, l'évolution, au sens matérialiste qui lui est communément donné, se fait fort de montrer la Religion naissant et se développant elle-même dans l'esprit de l'homme, et créant successivement tous les objets de la croyance, depuis la nature matérielle personnifiée ou animée des religions les plus rudimentaires jusqu'au Dieu souverainement parfait des religions les plus hautes.

L'exposition de cette doctrine se présente d'ordinaire avec un air de vraisemblance qui étonne et séduit. Mais quand on l'examine de plus près, ses points faibles se révèlent nombreux, et déjà beaucoup de dissidents l'abandonnent. Aux objections générales déjà formulées[1] contentons-nous d'ajouter ici quelques réflexions.

1° D'abord, selon la remarque de M. John Morley, « l'évolution n'est pas une force, c'est un plan; elle n'est pas une cause, mais une loi[2] ». Or, la Religion, comme la Civilisation, étant une organisation vivante, il ne faut pas demander à l'évolution de l'avoir créée, mais d'avoir présidé à son développement: ce que nous admettons volontiers, avec saint Vincent de Lérins et toute l'Ecole catholique. Les deux plus grands représentants anglais de cette Ecole, Charles Darwin et John Fiske, sont eux-mêmes arrivés graduellement à cette conviction qu'il existe « une Intelligence Suprême et Infinie » derrière les forces de la nature, et que l'existence et l'activité de

1. Voir chap. II, II (*Evolution et Religion*).
2. John Morley, *On compromise*, London, 1874.

cet Etre doivent être franchement reconnues comme base de tout sytème tendant à expliquer le plan de l'Univers [1]. L'évolution ne remplace donc pas Dieu : elle le suppose, comme un loi suppose un législateur.

2° Nous avons déjà dit que l'Ecole évolutioniste, en établissant à l'origine des religions des idées très grossières, fait *a priori* une confusion. Que ces premières notions aient dû être très simples, très peu compliquées, très peu nombreuses, nous le croyons, et tout semble l'indiquer en effet. Mais ce qui est *simple* n'est pas nécessairement *grossier*, informe et misérable. Le concept d'une substance distincte de la matière, qui raisonne en nous, comme celui d'un Etre souverain, auteur et maître du monde, n'a rien que de très naturel, très raisonnable, en même temps que de très simple: la preuve, c'est que nos pauvres Négrilles ont ces notions, parfaitement distinctes. La Religion, au lieu d'arriver progressivement à ces concepts, a donc parfaitement bien pu en partir.

3° En outre, il reste toujours divers poirrts obscurs que l'évolution n'arrive pas à éclairer. Pourquoi, par exemple, l'être humain se montre-t-il religieux au point que la Religion est pour lui une nécessité psychologique, tandis que l'animal, dans aucun de ses représentants, ne manifeste pareille tendance? Si la Religion n'est en l'homme que le simple produit d'une évolution, comment se fait-il que cette évolution ne fasse pas sortir au moins les premiers

1. L. H. Jordan, *Comparative Religion*, Edinburgh, 1905 (p. 231).

germes de cette disposition religieuse et morale dans les animaux les plus voisins de notre espèce ?

L'étude des Religions comparées nous montre que l'ensemble des hommes a toujours eu quelque connaissance de l'Invisible et de l'Infini : ce qui implique un besoin de nature. L'évolution ne donne pas d'explication de cette nécessité psychologique.

Elle n'explique pas l'idée de Dieu dans les races les plus primitives, les moins avancées, les plus voisines — si l'on peut ainsi dire — de l'animalité : et, chose remarquable, idée d'autant plus claire, plus simple, plus dégagée de conceptions mythiques, que l'on remonte plus haut dans l'histoire des peuples — comme chez les Indiens et les Chinois —, ou que l'on descend plus bas dans l'échelle des civilisations, comme chez les Pygmées.

Elle n'explique pas les innombrables cas de régression religieuse, aussi fréquents — pour ne rien dire de plus — que les cas de progrès, dans l'Univers entier. S'il est un fait acquis, en effet, c'est la perpétuelle tendance des peuples, même des peuples sémitiques, au Polythéisme, au Fétichisme, à l'Idolâtrie : ce qui est tout le contraire d'une marche évolutive vers le plus parfait.

Elle n'explique pas la présence dans l'homme de l'instinct religieux, pas plus que celle de la conscience morale. Et comme le biologiste se voit obligé de rapporter l'origine de la vie à un pouvoir qui dépasse totalement les limites où s'exerce son examen, l'évolutioniste est de même forcé de supposer préexistant à l'action de sa doctrine ces deux bases fondamentales de toute religion et de toute morale

Pour tout dire, comme l'écrit encore L. H. Jordan, « l'évolution n'est plus maintenant tenue comme productrice de la Religion ; c'est assez lui donner que de la regarder comme ayant donné à la Religion déjà existante sa forme, son impulsion et sa direction [1] ». Ce qui reste à établir et ce que nous examinerons plus loin, c'est la part de la Nature et du Surnaturel dans cette direction elle-même.

***

D'où vient donc la Religion, et d'où vient la Magie ?

Laissons pour le moment le Christianisme : nous y reviendrons. En dehors de là, après avoir constaté que le genre humain, actuellement et dans son passé, obéit à diverses institutions de nature spéciale dénommées « religions », si nous éliminons successivement ce qui fait la caractéristique de chacune d'elles, nous arriverons à toucher une base commune où toutes se rencontrent : première constatation intéressante et précieuse.

Enlevons par exemple, à l'Islam, la plus récente des grandes religions, ce qui lui est propre, ce qui le distingue et le spécifie. Faisons de même pour le Judaïsme actuel, pour le Mazdéisme, pour le Bouddhisme, le Brahmanisme, le Taoïsme, le Confucianisme.

Passons de là, en suivant le même procédé, aux civilisations antiques de Rome, de la Grèce, de la Phénicie, de la Chaldée, de l'Assyrie, de l'Egypte, etc.

1. L. H. Jordan, *Op. cit.*, p. 338.

Et arrivons, toujours en éliminant ce qui les distingue, aux religions rudimentaires des populations plus ou moins primitives appartenant aux races blanches, jaunes, noires, brunes, rouges, ou métissées, des différentes parties du monde...

Que trouverons-nous au-dessous de toutes ces couches religieuses qui, à la manière des dépôts géologiques, se sont superposées, fort inégalement, mais constamment, dans la suite des âges, sur la surface nue de l'Ame humaine?

Un petit nombre de croyances, de préceptes, de pratiques, d'institutions, qui, étant à la base de tout le reste, peuvent être raisonnablement considérés comme les éléments primaires de la Religion et de sa contre-partie la Magie. Ces éléments, qui se trouvent partout, ici plus effacés, là plus distincts, sont à peu près les suivants :

RELIGION	MAGIE
1° Distinction entre le monde visible et le monde invisible.	1° Distinction reconnue.
2° Sentiment de dépendance de l'homme par rapport à ce monde supérieur, particulièrement dans l'usage de la nature.	2° Dépendance non acceptée.
3° Croyance en un Pouvoir suprême, organisateur et maître du monde, en même temps que père des hommes.	3° Croyance, mais non reconnaissance pratique : la Magie laisse Dieu à la Religion.
4° Croyance en des Esprits indépendants, les uns tutélaires, les autres hostiles.	4° Même croyance, avec but spécial de capter l'influence et l'action des Esprits.
5° Croyance en l'Ame humaine, distincte du corps, consciente, survivant à la mort.	5° Même croyance, avec le même but d'en utiliser et d'en forcer les services.
6° Croyance en un monde de l'Au-delà, où vivent les Esprits, où les Ames survivent.	6° Même croyance, avec le même but que ci-dessus.

7° Sens moral universel, basé sur la distinction du bien et du mal : sentiment de la pudeur, de la justice, de la responsabilité, de la liberté, du devoir ; reconnaissance explicite ou implicite de la conscience.	7° Reste en dehors des préoccupations de la Magie, qui ne vise qu'à l'utilisation des forces invisibles.
8° Prescriptions et proscriptions en vue d'un but moral ou réputé tel ; notion du péché, avec sanction appliquée par l'autorité du monde invisible ou de ses représentants.	8° Prescriptions et proscriptions en vue du but utilitaire à atteindre.
9° Organisation cultuelle : prière, offrande, sacrifice, rites, cérémonies, symboles, etc. comme expression de soumission, de reconnaissance, ou de supplication.	9° Organisation magique, avec pratiques à caractère cultuel, généralement occultes, bizarres, immorales ou cruelles.
10° Sacerdoce, d'abord représenté pàr le chef de la famille, puis par des anciens ou des prêtres spécialement chargés des fonctions sacrées, puis par des corps organisés.	10° Magiciens ou sorciers isolés ; sociétés secrètes organisées, avec initiation, épreuves, cérémonial, rites occultes, grades, etc.
11° Distinction entre le Profane et le Sacré, et affectant les personnes, les lieux, les objets, les paroles, etc.	11° Même distinction, mais se rapportant seulement aux choses de la Magie.
12° Etablissement et organisation de la famille, comme centre religieux et social, cherchant à conserver la pureté de son sang, s'imposant des lois, se distinguant par des marques spéciales, et se fortifiant par des alliances.	12° L'individu, initié en secret aux croyances et aux pratiques magiques. Alliances totémiques, se rattachant à la famille.

Peut-être ce tableau pourrait-il être allongé de quelques articles ; mais il ne semble pas qu'on soit fondé à en retrancher. Tous ces éléments, en effet,

sont communs à toutes les religions et à toutes les magies, de tous les temps et de tous les peuples.

Aucun des nombreux chercheurs qui ont traité des choses religieuses primitives, n'a eu la pensée, à notre connaissance du moins, de les grouper ainsi; mais nous les trouvons chez tous à l'état de dispersion, signalées, notées, reconnues, et nous ne pensons pas qu'aucun puisse les contester sérieusement.

La même question se pose donc à nous de nouveau, mais cette fois plus précise et plus nettement circonscrite : d'où proviennent, dans l'humanité primitive, ces éléments essentiels et fondamentaux ?

***

Quelles que soient les explications fournies sur l'origine des religions, il faut bien arriver à l'une de ces réponses que ces éléments primaires, constatés dans l'humanité antérieurement à toute histoire, ou bien lui ont été révélés par une intervention surnaturelle, ou bien sont le produit spontané de l'esprit humain, qui, étant le même partout, s'est fait partout des conceptions religieuses identiques. A moins encore que, ces deux forces naturelle et surnaturelle étant admises, on ne les fasse coopérer ensemble de telle sorte que, bien loin de s'exclure, elles s'unissent merveilleusement dans un accord nécessaire : l'esprit humain agissant dans la plénitude des facultés qui lui ont été données, et la Providence divine l'éclairant, le fortifiant, le soutenant et le dirigeant, au cours des âges, directement ou indirectement, malgré toutes les causes de troubles, d'erreurs et de perversion qui l'entourent...

Les Matérialistes, et, avec eux, tous ceux qui répugnent à rencontrer le surnaturel sur leur chemin, sont obligatoirement liés à la deuxième hypothèse.

Les Spiritualistes ont plus de liberté, et, avec les Spiritualistes, les Chrétiens : car aucune des trois hypothèses indiquées ne leur est interdite, pas même celle qui ne tient aucun compte de la Révélation divine. D'après la Bible, en effet, qu'on voudrait mettre en cause dans cette question, le premier couple humain a été surnaturellement éclairé au sujet de ses devoirs, et les premiers enfants qui en sont sortis ont eu vraisemblablement leur part de cette Révélation. Or, nous sommes informés par la même Autorité que la chute originelle a obscurci, avec leur intelligence et leur conscience, l'intelligence et la conscience de leurs descendants ; nous savons que ceux-ci se sont dispersés par le monde devenu hostile à leur labeur ; nous pouvons supposer que leurs premiers groupements, et cela pendant de longs siècles sans doute, n'ont pas été plus élevés en civilisation que les hommes les plus primitifs d'aujourd'hui : et c'est de ces antiques et humbles couches humaines, dont quelques traces sont de temps à autre mises à jour, que l'évolution religieuse a dû partir.

Il y a plus. L'Ecole traditionaliste et fidéïste, qui restreignait la puissance de la raison humaine dans la conquête de la vérité et qui finit par placer la certitude uniquement dans la parole de Dieu révélée, a été condamnée par l'Eglise, qu'elle prétendait servir.

Le Catholique le plus orthodoxe a donc ici le champ libre devant lui, et c'est sous le bénéfice de cette

liberté que l'abbé A. Bros, dans son livre déjà souvent cité, a cru devoir demander à la psychologie seule l'explication de l'origine de « la Religion des peuples non civilisés ».

*
* *

« A part la Religion révélée dont l'origine, rapportée dans nos livres sacrés, est tout autre, écrit-il, toutes les formes d'activité religieuse, imparfaites ou cohérentes, sont le produit d'émotions, de sentiments collectifs ou individuels, d'états sociaux qui les expliquent et dont on peut faire l'histoire : toutes sont la manière que l'humanité, abandonnée à ses propres forces, et plus ou moins habile, dans des circonstances diverses de temps, de lieu et de culture, a trouvée pour répondre à l'insatiable aspiration vers le divin qu'elle sent au fond d'elle-même toujours vivante[1]. »

Et, développant ces idées, l'abbé Bros ajoute, à la fin de son intéressant ouvrage, les considérations suivantes, qui les fortifient.

Le sauvage, doué de raison, prend conscience du besoin de vivre, en même temps qu'il a connaissance des obstacles qui viennent en entraver la satisfaction. La mort, avec son signe précurseur, la douleur, se rencontre à chaque pas qu'il fait dans ce monde, dont le mystère, la force écrasante et l'immensité visible l'emplit de terreur.

Mais l'homme a l'instinct profond qu'il peut faire quelque chose pour se sauver, et la conception qu'il

1. Abbé A. Bros, *Op. cit.*, p. 11.

se fait du monde donne à ce *vouloir-vivre* une orientation toute religieuse. En considérant les êtres et les choses, il projette sur eux sa propre personnalité, il anime ainsi toutes les forces de la nature, et tout pour lui devient vivant.

Mais si ces êtres sont semblables aux hommes, ils sont donc comme eux accessibles aux cadeaux, aux dons en nourriture et vêtements, aux attentions délicates, à la prière. La Religion est née. La nécessité de vivre en s'unissant à la conception anthropomorphique de l'univers, l'a engendrée entièrement. L'homme avait besoin d'écarter les douleurs et la mort, d'acquérir ensuite les biens utiles. La Religion lui donne la certitude d'atteindre ces deux fins.

Cependant, le sauvage ne vit pas isolé : son instinct social le pousse à mettre en commun ses dangers et ses espérances, ses émotions et ses habitudes, et par conséquent sa religion, qui en devient mieux organisée, plus durable et plus intense, et prend ainsi le caractère d'une institution sociale.

Enfin la raison, avec son besoin d'expliquer et d'ordonner, se fait sentir, non moins que l'instinct de sociabilité, et influe à son tour sur le développement de la Religion. D'où vient la mort? Quelle est l'origine du monde? Où va l'esprit du défunt? D'où proviennent les dieux? A ces questions le sauvage répond par des histoires religieuses et crée les mythes...

Ainsi, « nécessité de vivre, conception anthropomorphique de l'univers, instinct social, besoin d'expliquer et d'ordonner, tels sont les éléments psy-

chologiques dont est faite la religion des sauvages. Sous forme de mythes, de culte ou de sentiments, les conséquences de ces principes se sont diversifiées dans le temps et dans l'espace. S'adaptant au milieu, s'incorporant à une race, progressant avec le temps, ces divers instincts ont produit ici et là des manifestations différentes. Chacun d'eux n'a pas toujours eu la même importance relative dans un pays ou à un moment précis du temps. Mais partout ils ont existé, et c'est en tenant compte du progrès de l'ensemble, comme du développement proportionnel ou relatif de chacun d'eux, que l'on peut seulement expliquer la religion de sauvages déterminés [1]. »

Ainsi, comme l'écrit de son côté M. A. Réville, le seul facteur qui pourrait très bien expliquer la genèse des religions et la plupart de leurs traits communs, sinon tous, ce serait « l'unité de l'esprit humain s'appliquant à résoudre les mêmes questions avec les mêmes éléments de solution [2] ».

***

A ces raisons, il faut ajouter les difficultés qui s'opposent à prendre la Révélation primitive comme point de départ.

« Cette explication est aujourd'hui ordinairement écartée, dit encore l'abbé A. Bros, d'abord à cause de l'invraisemblable fidélité de mémoire qu'elle attribue à ces races déchues. On sait que les Noirs du Congo constituèrent au XVI[e] siècle une chrétienté

1. A. Bros, *Op. cit.*, p. 313.
2. A. Réville, *Prolégomènes de l'Histoire des Religions*, p. 71

de 10 millions d'âmes ; or l'on constate qu'il n'est rien resté des croyances catholiques chez les indigènes actuels ; on ne peut s'empêcher de conclure qu'ils n'ont pas dû être moins oublieux d'enseignements plus anciens [1]. D'autre part, s'il existe des analogies entre certaines de nos croyances et celles des peuples sauvages, elles sont peu nombreuses et peu importantes ; souvent, quelques-unes de leurs légendes ressemblent par quelque côté à certains récits qui nous sont chers, mais ne serait-ce pas là simple coïncidence, création spontanée de l'esprit humain ? Et si on voyait dans la conservation de ces souvenirs une attention de la Providence, on ne serait pas moins embarrassé. On ne comprendrait pas bien pourquoi, par exemple, le récit du déluge aurait seul survécu dans la mémoire des hommes, alors que son importance et sa signification dogmatique ne leur apparaissent nullement et sont l'objet de discussions pour les exégètes catholiques. Par contre, les institutions essentielles que les sauvages ont en commun n'ont guère de rapport avec la Religion primitive. Le totémisme, par exemple, qui est bien la plus répandue des coutumes religieuses chez les peuples sauvages, ne peut avoir aucune origine biblique ; force nous est donc

1. A noter simplement ici que ce chiffre de 10 millions a toujours passé pour singulièrement exagéré. De plus, la plupart de ces Chrétiens n'étaient tels que par le baptême : comme ils n'avaient aucune instruction, il leur était facile de l'oublier. Enfin, le nombre relativement restreint des vrais Chrétiens s'est au contraire maintenu, sans prêtres, jusqu'aujourd'hui, notamment à Ambaca (derrière Loanda), où les Noirs se sont transmis l'enseignement religieux et l'écriture.

de poser sur un autre terrain le problème, et de demander d'autres explications de ces analogies [1]. »

De son côté, le P. Prat a écrit à ce propos : « Le fait de la Révélation primitive, si raisonnable en soi et que nous admettons sans hésiter sur la foi de nos livres saints, est maintenant bien éloigné de nous ; peut-être est-il obscurci et oblitéré ; il est douteux qu'il ait laissé dans ce monde, plus vieux qu'on n'est disposé à le croire, des traces encore visibles ; et s'il en restait des vestiges, comment les discerner aujourd'hui des produits spontanés de l'esprit humain [2] ? »

En présence de ces déclarations, si M. A. Réville vivait encore, peut-être hésiterait-il à écrire, comme il l'a fait, que si les Catholiques se basent en cette matière sur la réalité d'une Révélation primitive, c'est que, « guidés par un intérêt théologique très visible, ils espèrent jeter ainsi la pierre de fondation sur laquelle s'élèvera plus tard le dogme de l'infaillibilité de l'Eglise [3]. » — Notons en passant que le dogme de l'infallibilité de l'Eglise n'a rien à voir ici. — Pour M. Réville, s'il ne peut se résoudre à accepter l'hypothèse en question, c'est à cause de son invraisemblance, quand on la met en regard de tout ce que nous savons du passé lointain de notre espèce et de l'état misérable dans lequel elle a vécu, sans compter, dit-il, que la Genèse ne s'occupe que des traditions du groupe de peuples assez res-

1. Abbé A. Bros, *Op. cit.*, p. 7.
2. R. P. Prat, S. J., *La science de la religion et la science du langage*, d'après M. Müller, p. 8.
3. A. Réville, *Prolégomènes*, etc., p. 51.

treint (Genèse, x) qui peuvent rattacher leurs origines aux trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet[1].

*
* *

Faut-il admettre ces conclusions comme définitives, comme seules « scientifiques », seules raisonnables, seules avouables ?

Plusieurs trouveront que, en tout cas, après les arguments dont on se sert pour les appuyer et que nous avons reproduits de notre mieux, la discussion ne saurait être close.

1° Commençons par répondre à la principale préoccupation de M. Réville. « L'hypothèse d'une Révélation primitive de la vérité religieuse, nous dit-il, jure avec l'ensemble de tout ce que l'on sait sur l'état extrêmement inculte et misérable de l'humanité antérieure à l'histoire[2]. » — Il y a là une illusion, commune du reste à tous ceux qui font de l'évolution, et de l'évolution entendue à leur manière, un dogme dont l'autorité doit régir toutes les questions et dans tous leurs détails. D'après ce principe, le développement religieux d'un peuple doit être nécessairement parallèle à son développement social, politique, littéraire, artistique, etc... Si donc les hommes, à un moment donné —, un moment qui peut compter plusieurs siècles —, ont

1. A. Réville, *Op. cit.*, p. 67. — A cette occasion, disons que, de fait, la tradition vulgaire qui fait de Cham le père de la race noire, n'est nulle part enseignée dans la Bible. Les peuples Hamitiques, dont il est question au chapitre x de la Genèse, ne sont pas des Nègres.

2. A. Réville, *Prolégomènes*, etc., p. 57.

été dans un état de civilisation extérieure misérable, misérable aussi a dû être leur religion.

La réponse est sous nos yeux.

La misère des premiers hommes ne paraît pas avoir été inférieure — si profonde qu'on la suppose — à celle de nos Pygmées actuels. Or il est prouvé que ces pauvres gens, dans un état social très bas, ont des idées religieuses et morales relativement pures, fort simples sans doute, mais dégagées de beaucoup d'encombrements superstitieux, et se trouvent être, par là, religieusement et moralement supérieurs non seulement aux populations noires au milieu desquelles ils sont dispersés, mais encore, si invraisemblable que puisse être l'assertion, aux Grecs et aux Romains des « meilleures époques ». En réalité, autre chose est la Religion et la Morale, autre chose la richesse, l'industrie, l'art, la science, et ce qu'on est convenu d'appeler la « Civilisation ». Et les simples mais purs éléments religieux que nous avons trouvés comme constituant le fonds universel et commun peuvent parfaitement se concevoir en des hommes dépourvus des perfectionnements matériels que le progrès a plus tard apportés à la vie[1].

2° Pour l'abbé Bros, ce qui l'arrête, c'est l'invraisemblable fidélité de mémoire qu'il aurait fallu à de pauvres sauvages pour retenir pendant un nombre illimité de siècles les leçons de la Révélation divine. — Sans doute. Mais n'est-ce pas tomber

1. La même observation peut se faire en ce qui concerne le peuple juif, supérieur à tous les autres au point de vue religieux, inférieur à beaucoup à tous les autres points de vue.

aussi dans un invraisemblable anthropomorphisme que de se représenter ainsi la Révélation ? On dirait que Dieu, pour instruire les premiers hommes, a dû venir leur faire une série de conférences sous les bananiers de l'Eden, puis, la leçon finie, est rentré au ciel, son catéchisme sous le bras...

Soyons sérieux. Saint Paul nous raconte autrement les choses : MULTIFARIAM MULTISQUE MODIS *olim Deus loquens patribus in Prophetis, novissime, diebus istis, locutus est nobis in Filio* (Hebr., 1. 1). C'est donc en plusieurs parties, par nombreux fragments, et de « bien des manières » —, pouvant comporter des paroles articulées, des visions, des songes, des inspirations, des illuminations intérieures, des lumières naturelles fortifiées et dirigées —, que la Révélation ou plutôt les Révélations ont pu être faites, et non seulement aux ancêtres directs du peuple hébreu, mais à tous les fils d'Adam et d'Eve qui avaient une âme à sauver, de manière à ce que tous eussent au moins les moyens nécessaires pour arriver au salut : car il est certain que Dieu veut le salut de tous les hommes.

Il faut ajouter d'ailleurs que parmi les données élémentaires de la Religion et de la Morale primitives, aucune ne paraît en elle-même inaccessible à la raison et à la conscience humaines. Il a donc suffi que cette raison et cette conscience aient été maintenues et dirigées par un secours surnaturel ordinaire, en tout « homme de bonne volonté ».

Par ailleurs, il ne saurait être ici question de leçons transmises par une tradition fidèle et ininterrompue. La vérité est que ces éléments primaires

de la Religion et de la Morale paraissent avoir été, dès le principe, comme déposés, et pour ainsi dire, socialisés dans une Institution si générale, si simple, si nécessaire, si naturelle, que le genre humain n'existe vraiment que par elle : je veux dire la Famille. La Famille primitive, recueillant ces éléments, se les a assimilés au point que, il semble, elle n'aurait pas pu se maintenir sans eux et qu'ils n'auraient pu se maintenir sans elle. Ces éléments sont comme sa sève intérieure. Et partout où elle a envoyé de ses rejetons, partout cette sève les a fait vivre et se multiplier jusqu'aujourd'hui. Sans doute, des parasites sont venus qui ont couvert la plante humaine de leurs pousses, de leurs feuilles et de leurs fleurs, qui l'ont cachée aux regards du passant, qui l'ont épuisée, qui l'ont presque étouffée sous leur poids : les totems sont de ces parasites, et beaucoup de tabous, et beaucoup d'initiations, et beaucoup de superstitions, et beaucoup de mythes, tout, en un mot, ce qui se rapporte à la Mythologie, à la Magie et à leurs inspirations. Mais l'arbre primitif est toujours là, vivant quand même de sa sève appauvrie, et c'est lui que nous avons essayé de mettre à jour.

3° On ajoute que « s'il existe des analogies entre certaines de nos croyances et celles des peuples sauvages, elles sont peu nombreuses et peu importantes ». — Peu nombreuses? Nous en avons relevé douze, et sans doute il serait possible d'en signaler davantage. Peu importantes? Ce sont les bases mêmes de toutes les morales, et de toutes les religions existantes... L'état de confusion dans le-

quel se présentent les religions des peuples incultes, peut-être le manque de connaissances théologiques précises des auteurs qui les ont étudiés, comme H. Spencer, Tylor, Frazer, G. de Rialle, et tant d'autres, peut-être même le but visé par eux, tout cela a fait qu'on a pris généralement pour la Religion de ces populations leurs mythes, leurs légendes, leurs superstitions, leurs procédés magiques, c'est-à-dire ce qui, au fond, n'en est que l'apparence ou la déformation. Qu'on fasse de cela, si l'on veut, le produit spontané de l'esprit humain, qui, en effet, s'est trop souvent égaré en des divagations bizarres, en des conceptions extravagantes, en des pratiques ridicules, obscènes ou cruelles! Mais derrière, il y a des données très pures et très belles, qui sont partout répandues, que nous avons relevées, et qui constituent la Religion.

4° L'abbé A. Bros nous confie « qu'il se sentirait embarrassé pour attribuer à une attention spéciale de la Providence la conservation de ces souvenirs dont l'importance et la signification dogmatique n'apparaissent nullement ». Et il cite comme exemple le récit du Déluge, dont, en effet, on trouve des réminiscences en beaucoup de pays. — Nous sommes pleinement de cet avis en ce qui concerne le Déluge et les traditions de ce genre : aucun intérêt spécial pour le salut de l'homme ne s'attache à leur conservation. Mais il sera le premier à convenir, nous en sommes convaincus, qu'on n'en saurait dire autant des éléments primaires que nous avons cités. Au fond, l'erreur vient de ce qu'on s'est trop docilement fié aux savants déjà cités pour se

faire une idée exacte et complète des croyances religieuses primitives. Sans doute, ces savants ont longuement et brillamment disserté sur les mythes, les tabous, les totems, le naturisme, le fétichisme, l'animisme et les historiettes qu'il a inspirées, toutes choses secondaires. Mais, ce faisant, ils ont complètement oublié de mettre en relief ce qui constitue précisément les institutions essentielles : l'organisation générale de la Famille, la croyance en Dieu, les fondements de la Morale, la survivance de l'Ame humaine, l'idée de l'Au-delà, le Culte par la prière et le sacrifice. Et ces institutions ont tellement de rapport avec la Religion primitive et avec toutes les religions qu'elles en forment comme la base nécessaire.

*
* *

En résumé, aucune des objections faites contre « l'hypothèse de la Révélation » ne tient contre les faits, faits certains et d'ailleurs facilement vérifiables.

Assurément — et il faut se hâter de le dire — la faiblesse de ces raisons ne saurait être transformée en preuves positives, et nous n'avons aucunement l'idée d'ajouter que, par la seule histoire des Religions, la réalité de la Révélation est désormais *historiquement* démontrée. Nous nous garderons de tomber dans cet autre genre d'excès. Elle l'est autrement et par d'autres moyens : la théologie catholique a là-dessus tout un traité, qui forme la base de son enseignement[1].

1. Voir Ad. Tanquerey, *De Vera Religione*. L'auteur donne une abondante bibliographie. (Edit. de 1901, p. 19.)

Tout ce que nous voulons dire, c'est que, peut-être, on s'est trop hâté de reprocher aux missionnaires« d'avoir voulu faire des rapprochement factices entre les grandes religions modernes et les conceptions du sauvage ».

Si peu vaine au contraire nous paraît cette recherche qu'un intérêt véritable s'attache à sa poursuite, prudente et attentive.

La légitimité de cette enquête sera-t-elle contestée sous prétexte que ses conclusions concorderaient avec la Tradition chrétienne, et serait-ce en cela que nous ne serions pas « scientifiques » ? Nous pensons au contraire que l'esprit humain a le droit de chercher la vérité, dût-il offenser le sectarisme de la dénégation, partout où la vérité est susceptible de surgir.

*
* *

Continuons notre examen.

1° C'est un fait acquis que jamais l'Humanité, autant du moins qu'on la peut connaître, n'a été sans religion ni morale. Or, s'il était vrai que toute religion et toute morale, fût-ce en dehors du Christianisme, soient sorties du seul travail de l'esprit, c'est donc qu'il y aurait eu une époque où, sur les divers points qu'elle habite, l'Espèce humaine eût été dépourvue de toute idée religieuse et morale, c'est-à-dire de ce qui fait précisément que l'homme est homme. Il paraît au moins difficile d'admettre que cet état d'« areligion » et d'« amoralité » ait été général dans l'Humanité à une époque donnée de son histoire; en tous cas, rien ne prouve qu'il en ait

été ainsi, et tout nous porte à croire au contraire qu'il en fut autrement.

2° De plus, dans cette supposition, il faudrait admettre que, sur les points les plus divers et les plus éloignés du globe, tous les groupements humains, par un effort naturel de leur esprit, se seraient rencontrés sur ce qui constitue les éléments primaires et essentiels de toute religion et de toute morale.

Cet accord extraordinaire, s'il est dû au hasard, montre que le hasard est parfois tellement intelligent qu'il conviendrait — n'est-il pas vrai ? — de l'appeler d'un autre nom...

A supposer en effet, que des hommes, des philosophes, des érudits, des sages se soient réunis au commencement des temps en une sorte d'assemblée plénière pour jeter les bases des civilisations futures, on peut facilement conjecturer, à l'aspect des Assemblées délibérantes actuelles, qu'ils se seraient difficilement entendus sur les douze points essentiels que nous avons signalés. Combien plus extraordinaire est l'entente tacite de groupements humains dont les uns sont restés sur les bords de l'Euphrate, et dont les autres vaguent dans les forêts de l'Afrique équatoriale, les autres errent au pied des Andes, les autres, montés sur leurs frêles pirogues, abordent l'une après l'autre les îles océaniennes !

3° S'il est vrai qu'aucune des données primaires de la Religion ne dépasse la portée de la raison de l'homme, l'expérience néanmoins nous apprend qu'il lui est bien difficile d'arriver à trouver un

ensemble de vérités suffisamment cohérentes pour servir de base durable à la Famille, à la Société, à la Religion, à la Morale et à tout ce qui s'y rattache : en ces choses essentielles, nous avons besoin d'être aidés. Du reste, si Dieu a fait les premiers hommes, il semble étrange qu'il n'ait pas été leur initiateur, et que, leur ayant donné la faculté religieuse, il ne l'ait pas mise en mouvement. Ainsi du moins ont pensé tous les sages antiques, depuis Hérodote, Sophocle et Platon jusqu'à Cicéron et Virgile, depuis les chantres des Védas jusqu'aux premiers philosophes de la Chine[1]. La Révélation divine aurait ainsi complété et garanti la Religion naturelle et la Loi naturelle, celles que l'homme peut se créer à lui-même par les seules forces de son esprit, mais que, à vrai dire, il lui est singulièrement difficile d'établir dans le détail et de conserver sans mélanges impurs.

4° L'expérience nous enseigne en outre que « la croyance, comme la vie, se transmet du vivant au vivant[2] », et quoique nous ne trouvions pas d'enseignement systématique organisé parmi les populations sauvages, cet enseignement se communique néanmoins par les institutions, les cérémonies et les faits. Or cela même suppose un commencement... Et toujours il en faut revenir à la nécessité d'un enseignement primitif, entretenu d'une façon ou d'une autre dans la longue série des siècles passés et dans les conditions extrêmement variées qu'ont dû subir les groupements humains.

1. Abbé Victor Rondet, *Les Initiations : la Religion*. Paris, 1907.
2. *Ibid.*

5° Cette idée en amène naturellement une autre, idée qu'il nous paraît essentiel de signaler, dussions-nous être accusé de nous écarter du seul terrain sur lequel cette étude s'est poursuivie jusqu'ici.

Malgré le besoin religieux qui anime l'homme malgré les efforts de sa raison, malgré même la vraisemblance d'une Révélation primitive, il semble que tout le lot des croyances religieuses des peuples aurait plus ou moins vite et plus ou moins totalement disparu devant l'indifférence croissante, les nécessités de la vie, l'ardeur des jouissances terrestres et les préoccupations de toutes sortes, si, de temps à autre, des manifestations extraordinaires, merveilleuses, surnaturelles, n'étaient venues réveiller la foi et l'alimenter.

Sans aucun doute, l'illusion et la supercherie ont une part énorme dans l'interprétation des faits plus ou moins étranges dont les populations primitives ou civilisées sont fréquemment appelées à être les témoins. Ce n'est pas une raison cependant pour, de parti pris et une fois pour toutes, refuser de porter son examen sur les faits de ce genre qui surgissent à notre portée; rien n'est moins raisonnable que l'incrédulité systématique.

Je suppose donc qu'il y ait un lieu où, sous une action que l'on prétend surnaturelle, on constate ceci : « Os brisés qui se rejoignent et se soudent instantanément, os cariés dont la carie s'arrête et disparaît, poumons blessés qui deviennent sains subitement et pour toujours, lupus de la face qui se cicatrise; trous béants qui se ferment; des enfants, des jeunes filles, des femmes, des hommes jeunes

des hommes mûrs, ouvriers et bourgeois, malades pauvres et malades dans l'aisance, toutes les conditions, tous les âges, toutes les maladies relevant[1] » de cette action prodigieuse, incontestablement, les foules, voyant ces merveilles de leurs yeux et les touchant de leurs mains, en sentiront leurs croyances exaltées. Or, c'est ce que l'on a vu, et c'est ce que l'on peut voir encore.

D'autre part, les phénomènes de la télépathie et du spiritisme, les évocations des morts, la lévitation, les envoûtements, les maléfices, les possessions, les mystères de la sorcellerie et de la magie—qu'on leur donne l'explication qu'on voudra — ne sont plus sérieusement contestés par personne. On les constate en Europe et en Amérique, au XX^e^ siècle, et parmi les populations les plus éclairées, sous le contrôle de savants connus, comme dans l'Inde et en Chine, comme au fond de l'Afrique la plus sauvage, comme jadis en Egypte, en Chaldée et dans tout l'ancien monde. Donnons à la naïveté humaine, à l'imagination et à la jonglerie toute la part possible : il restera toujours vrai que nombre de phénomènes authentiques demeurent, auxquels nulle explication naturelle n'a pu jusqu'ici être fournie. Et ce sont ces manifestations qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'aujourd'hui, se reproduisant sous les yeux des Primitifs et par l'action de leurs sorciers, entretiennent leur foi dans la Magie et ses mystères. En une histoire des Religions,

1. Abbé G. Bertrin, *Histoire critique de Lourdes*. Paris, Lecoffre, 1907.

il faut, sous peine d'être volontairement incomplet, tenir compte de ce facteur[1].

*
* *

Nous arrivons donc ainsi, finalement, à cette conclusion générale que, dans cette grande question, *tout se présente à nous comme si l'Espèce humaine, irradiant d'un point commun sur lequel elle aurait apparu, à une époque que la Science est impuissante à fixer d'une façon précise, avait été mise en possession d'un fond de Vérités religieuses et morales, avec les éléments d'un Culte, le tout prenant racine dans la nature même de l'homme, s'y conservant avec la Famille, s'y développant avec la Société, et donnant peu à peu —, suivant les mentalités particulières à chaque race, sa portée intellectuelle, les conditions spéciales de sa vie —, ces formes à surfaces variées mais fondamentalement identiques que nous appelons les Religions — Religions auxquelles, partout et dès le principe, se seraient attachés les Mythes, les Superstitions et les Magies, qui les vicient et les défigurent, en les détournant de leur objet.*

VI. — Le Christianisme en face des religions humaines.

Jusqu'ici, conformément à notre programme et à

1. Cette idée est développée avec courage et esprit par Andrew Lang, dans son ouvrage *The Making of Religion*, 1900. L'autorité de ce savant est universellement reconnue ; mais comme ses remarques étaient fort gênantes, on a fait le silence sur son livre. Voir aussi : L. Bertrand, *L'Occultisme ancien et moderne* (Bloud, Paris, 1900); Ch. Godard, *L'Occultisme contemporain ibid.)*. Etc.

notre promesse, nous nous sommes tenu sur le terrain des faits, en évitant de faire intervenir, sinon occasionnellement, la Religion chrétienne et catholique. C'était contre elle, pourtant, de l'aveu hautement proclamé de ses adversaires, que cette enquête devait tourner. L'étude des religions primitives était appelée à nous montrer que le Christianisme y trouverait son origine et son explication : il nous apparaîtrait comme une répétition de ces antiques formules, organisée, systématisée, perfectionnée et disciplinée, pour être adaptée à la civilisation plus haute des peuples qu'il a conquis et qui en vivent.

Le moment est venu de donner enfin la parole à l'Accusé, et de lui demander s'il a quelque chose à répondre.

Oui, il répondra.

Car il se trouve que cette enquête, qui devait le confondre, le sert merveilleusement.

*
* *

La Religion chrétienne, en effet, ou — pour parler de façon plus précise — la Religion catholique, c'est-à-dire *universelle*, s'appelle de ce nom, précisément, non seulement parce qu'elle s'adresse à tous les hommes actuellement présents sur la terre, non seulement parce qu'elle compte jeter son appel à tous ceux qui s'y succéderont jusqu'à la fin, mais encore parce qu'elle reporte la date de sa naissance à la naissance même du genre humain. Ainsi, tout en affirmant que le premier homme fut « catholique », elle espère que le dernier le sera...

Cette conception n'est pas nouvelle. Nous la trouvons dans un des plus anciens écrivains catholiques, Hermas, qui, dans son livre du « Pasteur », nous représente l'Eglise comme une femme vieillie et déjà couverte de rides, parce qu'elle a l'âge même du monde, et que sur sa tête pèsent tous les siècles de la vie de l'Humanité[1].

Saint Augustin le dit fort bien dans un texte connu : « Ce qui s'appelle maintenant la Religion chrétienne se trouvait chez les Anciens. Elle n'a pas manqué à l'origine du genre humain et s'est maintenue jusqu'à ce que le Christ lui-même nous apparût dans sa chair : et c'est de là que la vraie religion, qui existait déjà, a commencé d'être appelée chrétienne[2]. »

« Dès l'origine du genre humain, écrit à son tour saint Thomas d'Aquin, toutes les vérités que nous devions connaître par la Révélation étaient contenues en substance dans les dogmes communiqués par le Créateur à l'homme. En effet, ajoute le saint Docteur expliquant sa pensée, toutes les vérités chrétiennes sont originairement renfermées dans quelques principes premiers, qui furent toujours l'objet de la foi, par exemple qu'il y a un Dieu, que sa Providence s'étend sur nous... Dans la notion de l'existence divine, sont contenues implicitement toutes les vérités éternelles qui doivent faire notre béatitude, et dans la foi à la Providence est renfer-

1. Abbé Prunier, *Evolution et immutabilité de la doctrine religieuse dans l'Eglise*. Paris, Bloud, 1904.

2. S. Thomas, *Summa theol.* $2^a, 2^x$, q. 1^a, a. 7.

mée la connaissance des desseins et de l'action de Dieu pour nous conduire à notre fin dernière. »

C'est pourquoi, M. Ad. Tanquerey, dans son traité de Théologie catholique si universellement apprécié, ne manque pas de résumer cette doctrine par ces mots : « *Primæva Religio à Christiana substantialiter non differt*[1]. »

Et se plaçant à un tout autre point de vue, sur le seul terrain de l'étude comparative des religions, Max Müller conclut de son côté : « Il faut dire de la Religion ce qu'on a dit du langage. En elle aussi tout ce qui est nouveau est ancien, et tout ce qui est ancien est nouveau : si bien que, depuis l'origine de l'histoire, il n'y a eu qu'une *seule Religion*[2]. »

***

La Religion, en effet, est essentiellement un « lien » entre Dieu et l'Homme, entre le Ciel et la Terre, entre la Surnature et la Nature. Or, si l'Humanité a un intérêt vital au maintien de ces relations mystiques, Dieu, de son côté, ne peut les abandonner sans mentir à sa Providence.

Dès le commencement, les ancêtres du genre humain ont donc eu la connaissance de la Divinité et des moyens à prendre pour entretenir avec elle les communications nécessaires : ces croyances et ces pratiques élémentaires peuvent, dans leur ensemble, équivaloir à celles que nous avons rap-

1. A. Tanquerey, I. *De vera Religione*, p. 281. (La Religion primitive ne diffère pas substantiellement de la Religion chrétienne).
2. Max Muller, *Essays*, I, préf., p. VIII.

portées. Mais comme la Magie a toujours guetté la Religion pour la détourner de son objet, celle-ci, surveillée pour ainsi dire d'en Haut pour être gardée dans sa pureté originelle, a été finalement confiée en dépôt à une famille, qui deviendra une tribu et un peuple, jusqu'au jour où le Verbe, agissant dans le monde comme le régulateur de la Vérité, Λόγος σπερματικὸς, comme dit saint Justin, s'incarnera parmi nous et la fixera lui-même dans une Institution spéciale et permanente.

C'est ainsi que, dès le temps d'Abraham et dans sa famille, nous voyons «El» prendre ou reprendre l'aspect d'un Dieu unique, puissant, juste et souverainement moral[1]. L'homme est son esclave : il lui doit un culte, dont le sacrifice est le centre. Les fonctions sacrées sont exercées alors par le chef de famille ou le chef de tribu. La loi ou la coutume est donnée comme l'expression de la volonté divine ; la notion des choses pures ou impures, c'est-à-dire permises ou interdites, tient une grande place dans les esprits. Le péché appelle une sanction.

Pourquoi le sacrifice a-t-il cette importance? — C'est qu'il est considéré comme le moyen naturel et indispensable de communiquer avec Dieu, soit pour reconnaître sa maîtrise suprême, soit pour demander et obtenir pardon des fautes commises, soit pour remercier des faveurs obtenues, soit pour demander des grâces nouvelles. Il implique aussi l'idée de conclusion ou de renouvellement d'une alliance.

1. Voir A. Dufourcq, *Histoire comparée des Religions païennes et de la Religion juive*, Paris, Bloud, 1908.

Parallèlement, nous distinguons des traces de pratiques magiques qui s'infiltrent dans cette Religion primitive, provenant sans doute d'une ambiance plus ou moins viciée : c'est le taureau, image — par sa force — de la Divinité ; ce sont des pratiques totémiques, qui font descendre l'alliance divine à l'alliance animiste par le moyen des animaux vivants ; ce sont les *teraphim*, qui paraissent être des « fétiches » domestiques à forme humaine, etc.

On le voit, tout cela c'est ce que nous avons relevé, à des degrés plus ou moins apparents, chez nos Primitifs : eux ne sont pas sortis de là. Mais, comme il est bien naturel, les notions pures, élevées et morales se sont affaiblies chez eux, au point, parfois, de disparaître presque, tandis que l'invasion des croyances et des pratiques magiques s'est de plus en plus accusée.

Avec Moïse, la Tradition d'Abraham, toujours exposée aux influences délétères de la Chaldée, de l'Egypte et de Canaan, se précise et se développe. La figure de Dieu se dégage, simple et grandiose, et Iaveh devient dès lors le maître et le patron d'un peuple choisi : « C'est là, pour Israël, non seulement le soutien de sa foi et le fondement de sa confiance, mais encore la garantie de son salut futur[1]. » La loi naturelle est codifiée dans le Décalogue. Les vieilles pratiques cultuelles, ablutions, fumigations, libations, processions, sont purifiées et sanctifiées par le fait qu'elles sont rapportées au culte de Dieu

1. Valeton (dans Chantepie de la Saussaye, p. 202).

seul : un esprit nouveau les transfigure. Il en est de même de la circoncision, levée d'interdit en vue du mariage et terme de l'initiation de l'adolescence : ce sera désormais la marque par laquelle chaque fils d'Israël sera consacré à Dieu et transmettra la vie dans des conditions pures. De même pour le sabbat : en Babylonie c'était un jour néfaste, en Judée ce sera le jour consacré à Dieu par la prière et le repos.

Pour empêcher l'idolâtrie toujours menaçante de réapparaître dans la tribu, et répondre cependant à la préoccupation constante d'avoir Dieu chez soi, l'Arche sainte est construite, où la présence de Javeh se manifestera. Autour de ce sanctuaire mobile, s'organise le Culte, avec le Sacerdoce.

A leur tour, les Juges, les Rois et les Prophètes maintiennent, développent, restaurent la Tradition mosaïque, soutiennent le peuple dans ses épreuves, punissent ses égarements, lui rappellent ses devoirs, le défendent contre la contagion de l'idolâtrie, de la magie et de l'immoralité. Le Culte reçoit à Jérusalem, la ville sainte, une ampleur solennelle, et, plus on avance, plus la majestueuse transcendance de Dieu apparaît.

Enfin l'on arrive aux temps où le Verbe, qui présidait à cette évolution, en la défendant contre les éléments impurs, vient la fixer dans ce qui s'est appelé le Christianisme, confié désormais non plus à la famille, non plus à la tribu, non plus au chef du peuple, non plus même au corps sacerdotal organisé ici et là, mais à cette Société spéciale, vivante, conquérante et universelle, qui s'appelle l'Eglise catholique...

Malheureusement, cette évolution n'a pas entraîné après elle la totalité des éléments religieux. A une époque que rien ne peut préciser, un double courant s'est établi. Pendant que les croyances primordiales vivaient et se développaient, pour ainsi dire en ligne droite, sous l'action d'une illumination surnaturelle et progressive, ces mêmes éléments, dispersés avec les fragments de plus en plus nombreux de la famille humaine, subissaient une déformation et recevaient des surcharges sous lesquelles ils disparaissaient presque. Ainsi, « chez les peuples où la religion primitive s'est déformée, écrit l'abbé de Broglie, les instincts religieux ont créé d'une manière naturelle et spontanée des formes et des institutions adaptées aux besoins de l'humanité, satisfaisant imparfaitement à quelques aspirations élevées, et se prêtant à la satisfation des passions. De grands hommes ont paru qui, sentant l'insuffisance et la corruption des cultes existants, en ont créé de nouveaux, se servant pour cela des anciennes traditions, mais s'appuyant aussi sur la raison et la conscience de l'homme, et sur ses instincts religieux que leur génie avait devinés. Ces œuvres imparfaites ont toujours été plus ou moins mêlées d'imposture, la communication avec le ciel étant le seul moyen d'obtenir la confiance des hommes en matière religieuse. Elles ont contenu un mélange de bien et de mal. Quelquefois on y voit l'ébauche grossière de ce que Dieu devait faire plus tard ; mais ces éléments d'une vraie religion se trouvent isolés, dispersés, en opposition les uns avec les autres, impuissants pour le bien, sans force

et sans stabilité. Les notions les plus sublimes se transforment tout d'un coup en grossières superstitions : l'idéal le plus élevé devient souvent, par une sorte de fermentation mystique, une doctrine basse et sensuelle [1] ».

*
* *

« Il n'y a de véritable religion, a dit Napoléon avec son génial bon sens, que celle qui commence avec le monde et se continue dans la suite des siècles. »

La Religion *vraie* ne peut être en effet qu'universelle. C'est donc la Religion universelle que, dans l'ensemble des croyances de tous les temps, il faut chercher à dégager.

C'est ce travail que nous avons essayé de faire. Or, nous avons vu que les premiers éléments religieux retrouvés aux origines mêmes de l'Humanité se développant ou, si l'on veut, évoluant régulièrement et toujours dans la même direction, *in eodem scilicet dogmate, eodem sensu, eadem sententia*, malgré les causes innombrables qui pouvaient les faire dévier, depuis les temps les plus reculés jusqu'à Jésus-Christ, et depuis Jésus-Christ jusqu'à ce jour, se confondent, sur toute l'étendue de ce long parcours, avec la seule Religion catholique, c'est-à-dire avec la seule Religion universelle, c'est-à-dire avec la seule religion véritable...

A côté d'elle, à mesure que les familles humaines se dispersaient sur la terre habitable, les notions

1. Abbé de Broglie, *Histoire des Religions*, pp. 310, 311.

religieuses primitives s'attachaient à leurs organisations rudimentaires, en se chargeant de créations adventices, de légendes, de mythes, de superstitions, de pratiques magiques, où l'on reconnaît le travail de l'imagination humaine, peut-être guidée, parfois, par ces puissances occultes auxquelles on a toujours cru, et qui constituent les divers états du Naturisme, de l'Animisme, du Fétichisme et du Shamanisme des populations plus ou moins sauvages.

Quand, à des époques diverses, les grandes civilisations antiques se sont épanouies, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, sur le Nil, sur le Gange, sur le Fleuve Bleu ou sur le Tibre, à la base les mêmes traditions se retrouvent, mais recouvertes d'éléments nouveaux et d'autant plus touffus que l'imagination des peuples était plus cultivée et plus active.

Entre temps, du sein de ces civilisations en travail, s'élèvent comme autant de produits d'une « fermentation mystique, » ces hommes extraordinaires auxquels l'histoire a donné le nom de « fondateurs » de religions. Mais, en réalité, la Religion n'a pas de « fondateurs » parmi les hommes. Tous ceux qui portent ce titre ont travaillé sur des éléments préexistants; ce sont des réformateurs, des réorganisateurs, ou même des fauteurs de schismes, et eux-mêmes, les premiers, attestent que la Religion leur est antérieure. Tels furent, pour le Mazdéisme, Zarat-houstra ou Zoroastre, pour le Bouddhisme Çakia-Mouni, pour le Taoïsme Lao-Tseu, pour la vieille religion chinoise réformée ou défor-

mée, Khoung-Fou-Tseu, ou Confucius, pour l'Islam, Mohammed, etc.

Toutes ces religions, à des degrés divers, ont une part de la Vérité primitive, et c'est en quoi elles sont « catholiques ». Mais, seule la Religion catholique témoigne de cette vitalité à la fois immuable et progressive, s'étendant à tous les temps et à tous les lieux, et c'est pourquoi l'œil du croyant y voit l'action directrice de l'Esprit qui vit en elle, qui la garde et qui la sanctifie... Ce qui distingue les autres religions leur appartient en propre, mais le reste est son bien. C'est l'héritage commun qu'elle tient en totalité du Père céleste et dont elle retrouve avec bonheur des lambeaux dispersés sous toutes les latitudes, dans tous les âges, dans toutes les civilisations, dans toutes les races.

On lui a reproché souvent cette parole « orgueilleuse et intolérante » : « Hors de l'Eglise, point de salut. »

Elle répond : C'est juste... Mais où sont les bornes de l'Église, et quel homme pourra les fixer? Dieu seul les distingue dans les profondeurs de l'Ame humaine, et c'est pourquoi SEUL il peut être son juge...

***

En résumé, la Religion catholique triomphe de cette enquête.

Seule, elle peut donner raison de tous les problèmes qui surgisent dans l'histoire des Religions comparées, et là où, faute de documents, la preuve est impossible à fournir, ses solutions apparaissent aux

esprits non prévenus comme les plus simples, les plus raisonnables, les plus vraisemblables.

Loin d'être pour elle un embarras, comme bien souvent on l'a dit, les ressemblances constatées entre les croyances, les morales, les cultes et les organisations religieuses constituent en sa faveur, au contraire, un titre de plus.

Et pour finir par une conclusion générale, il semble qu'on peut formuler cette alternative, basée sur l'étude rapide que nous venons d'esquisser :

Ou l'Espèce humaine a reçu en dépôt, par une intervention surnaturelle, les bases fondamentales de la Religion universelle;

Ou, par un irrésistible penchant qui lui est, dès lors, connaturel, l'Espèce humaine est insensiblement ramenée vers ces bases fondamentales.

Dans les deux cas, l'Espèce humaine, dans son ensemble, est essentiellement *religieuse* et fondamentalement *catholique*...

***

Cette conclusion nous permet de revenir sur la division provisoire que nous avons cru précédemment pouvoir proposer. En répartissant les Religions en deux groupes — Religions déistes et Religions animo-déistes —, nous avons voulu marquer la prépondérance attribuée dans les unes, à l'idée et au culte de Dieu, et dans les autres à l'idée et, au culte des Esprits ou des Mânes.

Mais nous possédons maintenant des données qui nous permettent, il semble, de proposer une division plus précise et plus juste.

En réalité, il n'y a qu'une Religion, il n'y en a

jamais eu qu'une, il n'y en aura jamais qu'une, il ne peut y en avoir qu'une...

Ses éléments comprennent tout ce qui est vrai, juste et bon dans les diverses formes religieuses du monde, à l'exclusion de tous les alliages magiques, mythologiques, superstitieux ou simplement inutiles. Seule, elle a son origine à l'origine de l'Humanité. Des autres on peut à peu près sûrement retrouver la formation soit dans l'action d'un homme, philosophe, prophète, réformateur, soit dans celle d'une époque, d'un groupe politique ou sacerdotal, d'une école, ou même d'une race ; celle-ci remonte aussi haut et aussi loin que l'Espèce humaine elle-même.

Seule, depuis les temps les plus reculés jusqu'aujourd'hui, cette Religion a résisté à toutes les causes de désagrégation et de ruine, à tous les contrôles de la critique et de la science, à toutes les indifférences, à toutes les passions, à toutes les attaques, à toutes les haines, à toutes les tyrannies, à toutes les corruptions.

Seule, cette Religion a pu s'adapter aux civilisations les plus diverses, aux plus humbles comme aux plus hautes, à tous les pays, à tous les climats, à toutes les races, à toutes les formes politiques, à toutes les intelligences, à toutes les consciences.

Seule, cette Religion répond pleinement aux besoins du cœur et de l'esprit, en donnant à l'homme une ligne de conduite, un but, une destinée qui rend la vie explicable et vraiment digne d'être vécue.

Dira-t-on que sa démonstration n'est pas faite?

ous répondrons avec Pascal : cette démonstration se présente assez claire pour satisfaire la raison dans ses légitimes exigences, mais elle reste assez voilée pour rendre la foi méritoire. Au fond, il n'en peut être autrement d'une Religion qui, venant de Dieu, s'adresse à l'homme libre, obligé de coopérer à son propre salut.

Or, cette Religion, qui a la Religion naturelle pour base, est nécessairement *universelle* ou *catholique* et se confond, en fait, avec le CHRISTIANISME intégral.

Et c'est pourquoi, finalement, l'exacte division à proposer serait, selon nous, celle-ci :

1° LA RELIGION UNIVERSELLE OU CATHOLIQUE;

2° LES RELIGIONS PARTICULIÈRES, qui peuvent emprunter leur nom soit à leur fondateur, comme le Bouddhisme, soit à leur caractéristique spéciale, comme l'Islam, soit au pays ou au peuple où elles se sont surtout répandues, comme les religions chaldéenne, grecque, étrusque ou latine.

*
* *

Sous l'Equateur africain, il arrive souvent que le soleil, surgissant à l'horizon comme par un bond subit, illumine de son éclat toute l'étendue, au ciel et sur terre. Puis, à mesure qu'il monte, des brumes, en longues traînées, s'élèvent lentement des marais, longent les grands cours d'eau, se suspendent aux forêts, couvrent les plaines. L'astre cependant, continuant sa course, éclaire toujours le sommet de la montagne où le voyageur est assis...

Maintenant, voici que s'étend devant lui comme une immense nappe de brouillard, pareille à la surface

grise et tranquille d'un Océan sans limites. Ici et là, émergent, en îles et îlots, des groupes d'arbres et des têtes de collines, pendant que, ailleurs, des fonds de vallées reposent dans une obscurité plus épaisse.

Aucun de ces points n'est cependant dans la nuit : il fait jour sur le monde.

Dispersés partout, dans la pleine lumière, dans la pénombre, dans le brouillard épais, les insectes et les oiseaux se tournent d'instinct vers le soleil, les uns baignés de sa clarté, les autres le distinguant à peine, d'autres soupçonnant seulement sa présence, chacun se guidant de son mieux, et attendant...

Il en est ainsi du grand Soleil de la Vérité religieuse.

Quand il se leva sur notre horizon, au premier matin, tout fut éclairé de sa lumière...

Hélas! les brouillards sont venus, et c'est souvent comme à tâtons que les générations d'hommes ont dû chercher leur chemin. Le Soleil, cependant, n'a jamais cessé de briller sur la montagne où l'Eglise catholique est assise depuis le commencement des siècles. C'est de là qu'il disperse ses rayons dans l'immense étendue : on ne le voit pas distinctement de partout, mais on peut dire néanmoins qu'il n'est absent nulle part. Peu à peu, le brouillard se fond, et la lumière s'étend.

Attendons, espérons, travaillons. Un jour viendra peut-être où les hommes alors vivants, dégagés des vapeurs trompeuses dans lesquelles leurs pères ont cheminé péniblement et tristement, pourront enfin lever la tête vers un ciel sans nuages, et le Soleil luira pour tous !...

DIEU dans les langues bantoues (Afrique Equatoriale)

Le tableau ci-dessous, dressé sur les données du R. P. Ch. Sacleux, C. S. Sp., montre :

1° Le sens originel et identique du nom de Dieu dans un très grand nombre de langues bantoues ;

2° La large diffusion de ce mot, puisqu'il s'étend de Zanzibar à Fernando Poo, du Victoria Nyanza au pays Herero, du Natal au Gabon.

Se rappeler que, dans les langues bantoues, le nom est composé d'un radical invariable, et d'un préfixe variable qui en détermine le sens et l'accord. A. L. R.

Des mots primitifs

ULU (Kamba), haut, élevé, ciel, et ILU (Mbundu), ciel; IYU (Swahili d'Amu), en haut, et YU (Cf. Fan YO), même sens

SONT SORTIS LES DÉRIVÉS SUIVANTS :

M- ulu	(Bemba)	ciel	Jyiu	(Swahili D. Gunya)	en haut
Mu-uro	(Lunda)	ciel	Dyu, Dyuu	(Swahili)	en haut
Li- ulu	(Kimbundu)	ciel	Dyo	(Fan)	ciel
I- ulu	(Kusu)	en haut	Dzu	(Nzuani)	en haut
E- ulu	(Kwanyama)	ciel	Dzuu	(Pokomo)	en haut
Di- ulu	(Luba)	ciel	Ku-dzuru	(Nyungwé)	en haut
Lu- ulu	(Nywéma)	en haut	Dzulu	(Nyika)	ciel, en haut
Li- ilu	(Kotché)	ciel	Ndzulu	(Sena)	en l'air
W- ilu	(Luyi)	ciel	U- dzulu	(Makua)	en haut

L- ilu	(Ngaugéla)	ciel
Y- ulu	(Tégé)	ciel
I-dj-ulu	(Tonga)	ciel
E- yuru	(Héréro)	ciel
I- yulu	(Subiya)	ciel
E- gulu	(Ganda)	en haut, ciel
N- guru	(Nyungwé)	firmament
I- gulu	(Karagwé)	ciel, en haut
Lu-gulu	(Sumbwa)	en haut
Dji-kulu	(Kota)	ciel... Etc.

	(Tusi)	en haut
	(Kongo)	ciel
I- Zulu	(Tébélé)	ciel
Di-zulu	(Sorongo)	ciel
I- yu (b) u	(Réga)	ciel
Ru-(w) e (h) u	(Tchaga)	ciel
I- gu-lya	(Nyamwézi)	en haut
Lu-guu	(Teita)	en haut, le haut
U- (w) i (n) gu	(Swahili)	ciel
Yu-(w) i (n) gu	(Pokomo)	ciel

d'où :

Mu-gulu	(Tabwa)	Dieu, Litt. Mu celui Gulu (du Ciel
Mu-kuru	(Héréro)	» Litt. celui d'en Haut
Kuru	(Temné)	» » Le Haut
Goru	(Bubi)	» » »
U-Nkulu-Nkulu	(Zulu)	» Litt. Le Très-Haut
Mnuug-ul-ul	(Inhambane)	»

M- ngu	(Swahili dialectal)	Dieu
M- ungu	(Swahili, etc.)	Litt. le Céleste
Mu-ungu	(Pokomo)	celui du ciel
N- ungu	(Rumbi)	celui d'en haut
Mu-lungu	(Swahili, etc., etc.)	
M- lungu	(Teita, etc., etc.)	
Mu-Rungu	(Rundi. etc., etc.)	
M- pungu	(Guha)	
Mu-luku, M-luko	(Makua)	
Huku	(Nyanéka)	
Suku	(Mbundu)	

APPENDICE

Au sujet du mot MU-LUNGU, DIEU

Quelques difficultés ayant été soulevées au sujet de la dérivation et de la signification du mot *Mulungu, Mu-ungu, M-ngu*, Dieu, le R. P. Ch. Sacleux m'a remis une note qui éclaire la question et que je crois devoir publier intégralement.

La dérivation Tabwa *Mu-gulu* de la racine *ulu* s'est faite par l'intermédiaire (*y*)*ulu* (Tégé, Héréro, Subiya), dans lequel l'épenthèse *y* est due à la tendance, commune en bantou, à combler l'hiatus par *y*, *w*, *r*, *l*, ou *n*. L'évolution propre de l'*y* de (*y*)*ulu* a amené les formes successives (*dj*)*ulu*, (*g*)*ulu*, (*k*)*ulu* ou (*k*)*uru*. Le zulu *u*-(*Nk*)*ulu*-(*Nk*)*ulu* est une forme réduplicative. Le premier élément du redoublement précédent a subi l'aphérèse dans l'Inhambane *Mulu*-(*ng*)*ulu*, dont l'évolution a été continuée par les autres formes orientales *Mu*-(*l*)*u*(*ng*)*u*, *M*-*u*(*ng*)*u*, *M*-*u*(*ng*)*u*.

A l'étymologie proposée pour le mot Dieu, Tabwa

Mu-gulu « Celui d'en haut », on objecte que le même mot en Héréro, sous la forme *mukuru*, désigne proprement un ancêtre, surtout un ancêtre défunt. D'après Irle, l'attribution de ce terme à Dieu, en Héréro, serait le fait des missionnaires : « Le choix n'aurait pas été heureux, puisque l'expression tend à confondre le culte de l'Être suprême avec celui d'un simple ancêtre. »

L'évolution sémantique est un fait vulgaire. Un terme connu d'abord dans un sens très spécial, voit peu à peu sa signification s'étendre et s'élargir; si bien qu'après un certain temps on arrive à l'appliquer à des objets très divers, qui n'ont plus de rapports que sur un ou plusieurs points. Le *feu*, outre son objet direct, désigne encore le foyer en tant qu'habitation (hameaux de 15 feux) ; une douleur, l'ardeur de l'âme, la passion. Il y a le *chef* d'une personne, le chef de famille, le chef d'accusation. Il y a le *cœur*, organe du corps, le cœur d'un chou, le cœur d'une affaire, etc. *Mukuru*, désignant à la fois en Héréro l'ancêtre et l'Être suprême, rentre dans ce cas. Cette double signification ne contredit pas la dérivation, qui fait remonter le nom ou l'adjectif *Kuu*, *Kulu* ou *Kuru* « grand, haut » avec le verbe correspondant *Kua*, *Kula* ou *Kura* « être grand, grandir » à un primitif *uu* ou *ulu* « ce qui est en haut, ciel ». Le sens qu'a généralement *Kuu*, dans l'ensemble des langues bantoues, est bien celui de « grand, très grand, le plus grand, le plus élevé au propre et au figuré, auguste, suprême, supérieur ». L'application à l'ancêtre, en Héréro, est une extension de l'idée première : « C'est l'ancêtre en tant

que personnage du premier rang, celui qui est au dessus. »

Que ce double emploi en Héréro ait ses inconvénients, cela est compréhensible; mais le fait peut s'expliquer. Les langues bantoues du sud-ouest, le Héréro principalement, sont de tous les idiomes occidentaux, ceux qui ont les affinités les plus étroites avec les parlers de l'Afrique orientale, de l'Equateur au Cap. Cette observation, et le fait que l'application du mot *Mukuru* à l'Être suprême, au sens chrétien et universel, s'est accompli sans protestation de la part des néophytes, semblent indiquer la préexistence mais aussi la convergence sur un même point ethnique des deux significations.

Dans cette hypothèse, qui est appuyée par maints exemples de fusions en une seule de tribus africaines, la famille Héréro résulterait du mélange de deux autres. L'une, alliée aux Kwanyama, aux Ngangéla et aux Ndonga, se servait du mot *mukuru* pour désigner l'ancêtre, et d'un autre vocable pour Dieu; l'autre, originaire de l'est, employait le même terme, sous la même forme ou sous une forme voisine, avec le sens spécial et exclusif de Dieu : la fusion des familles amena le partage en commun de *mukuru* et de ses sens. L'autre terme Héréro pour Dieu a dû être *Ka-Runga* « Le Créateur », que la tribu a conservé comme synonyme de *Mukuru* « Dieu ». Ce qui l'indique, c'est que les Héréro, les Kwanyama, les Ngangéla et les Ndonga possèdent en commun ce vocable *Ka-Runga* ou *Ka-Lunga*, du verbe *tunga* « bâtir, faire » des mêmes langnes, par l'aboutissement *t*>*r* initial ou médial, phénomène phonéti

que aussi commun en bantou, que l'est celui de $s(z) > r$ ailleurs (latin *flos* « fleur », génitif *floris* pour *flosis*). *Ka-Runga* est le correspondant du ganda *Ka-Tonda* « Le Créateur », du verbe ganda *tonda* « faire, créer ».

Ch. S.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Adultère, 244.
Afrique. Sa population, 363, 368.
Agonie, 145, 148. V. Mort.
Allaire (O.), 353.
Allemagne. L'Hist. des Religions en —, 7, 12, 13.
Ame. Ame des choses, 83; — humaine, 136; ce qu'en disent les langues bantoues, 138; comparaison avec le concept des anciens Egyptiens, 140; origine de la notion d'—, 143; l'âme désincarnée, 145 (V. Mânes); la survivance de l'—, 158; l'immortalité, 161; rémunération, 161, 253.
Amérique, 129, 366, 405.
Amulette, 272, 332.
Angleterre. L'Hist. des Religions en —, 7.
Animisme. La théorie, 33; critique de Brinton, 35; phase de l' —, 66; hypothèses de Tylor, 81; en quoi les Primitifs sont animistes, 82; confusions, 268; l'— n'est pas la religion des Primitifs, 169, 456.
Anthropologie, 8.
Anthropophagie et sépulture, 151; mode de vengeance, 253; chez les Bondjos (Oubangui), 255; sacrifice et —, 316, 351 et suiv.
Asie, 363, 406.
Athéisme, 9, 22. V. Dieu.
Australiens, 400.
Bantous. Le nom, le type, l'habitat, 40; leur étude, 53; leur langue et la Nature, 78; la famille, la tribu, 92; les croyances, 135; la Morale des —, 215; le Culte, 262; la Magie chez les —, 328; les Bantous comparés aux autres Primitifs, 361; leur arrivée en Afrique, 411.
Belgique. L'Hist. des Religions en —, 8.
Bénédiction (par la salive), 100, 304.

Bible. Est hors de cause en ces questions, 68, 445, 467.
Blanc (type), 365.
Bosquets sacrés, 292.
Broglie (Abbé de), 14, 47, 439, 491.
Bros (Abbé A.). Son ouvrage *Religion des peuples non civilisés*, 16; sa théorie animiste, 81; l'idée de Dieu chez les Noirs, 179; la Morale, 212; le Naturisme, 265; le sacrifice, 322; sur l'origine des religions, 468 et suiv.
Brosses (Président Ch. de), 4.
Catholique (Religion). V. Christianisme.
Cérémonies.— funéraires, 146; organisation et raison d'être, 295; rites, liturgie, prières, etc., 297; danses, 301; marques symboliques (tatouage, mutilations, etc.), 303; bénédictions, 304; aspersions et purifications, 305; offrandes, sacrifices (V. ces mots).
Chantepie de la Saussaye. Son hommage à Max Müller, 6; son *Histoire des Religions*, 17.
Charmeurs, 334.
Chef politique et religieux, 280.
Chine, 410, 416.
Christianisme. Pour et contre le —, 18; la bonne manière de le combattre, 27; religion inconnue, 28; notre attitude en face du —, 54; ses frontières circonscrites, 57; le — et les religions du monde, 484; il triomphe de cette enquête, 494.
Cimetière, 289.
Circoncision. Sa pratique, 234; sa raison d'être, 235, 386.
Clan, 106.
Communion. Complément du sacrifice, 306, 318; sa raison d'être, 326; — et anthropophagie, 352.
Comte (Auguste), 5, 31.
Conclusions générales de l'Hist. des Religions, 484.
Confession, 247.
Coutumes. Nom général des religions chez les Primitifs, 59.
Croyances des Primitifs, 135, 197. V. Religion.
Culte. Elément constitutif de la Religion, 51; définition, 262; objet, 264; confusions au sujet du — de la Nature, 264; des esprits, 268; des fétiches, 270; ministres du —, 275; lieux de —, 288; chez les Négrilles, 371. V. Religion.
Danses, 301.
Dennett (R. E.). Au Loango, 83, 97, 113, 140, 182, 237, 243, 305, 351. Dieu chez les Yorubas, 391.
Dépopulation (en Afrique), 358.
Deuil, 151. V. Mort.
Devins, 333.

Dieu. Sa notion chez les Noirs, 170; son nom chez les Bantous, 172; erreurs de Lubbock, de Réville, etc. au sujet de l'idée de Dieu, 178; connaissance diffuse, 180; a dû être précise, 181 Dieu étranger à la Magie, 182; n'est pas représentable, 182, 294; n'est pas blasphémé, 183; l'habitat de —, 184; sa nature, 185; fausses théories, 187; notion de — plus nette chez les plus primitifs, 188; ce que — n'est pas, 189; ce qu'il est, 190; peu de pratiques apparentes de culte envers —, 193; témoignages de Nassau et de Wilson, 196; devoirs envers —, 217; offrandes à —, 293, 307; reste quand même à l'arrière-plan, 294; Dieu chez les Pygmées, 376.
Divorce, 102.
Dogmes, Dogmatique, élément constitutif de la Religion, 50.
Durkheim (E.), 11, 107, 115, 129, 429.
Egypte, Egyptiens, 140, 410, 416.
Enfant. Protégé par divers tabous, 231.
Envoûtement, 351.
Epreuve judiciaire. V. Ordalie.
Esclavage, 245.
Esprits. Caractère général des —, 162; — tutélaires, 163; l'*Ombwiri*, 163; Nature des — (d'après le sens des langues bantoues), 164; — mauvais, 165; pas de prince des esprits chez les Noirs, 168; les génies, 168; offrandes et sacrifices aux —, 307.
Ethnographie, Ethnologie, 8.
Europe, 406.
Evolution. « Loi des études sur l'humanité », 23; en religion, 23; théorie évolutioniste explicative du « Phénomène religieux », 53; éclaircissements et réponses, 60, 64; 459 et suiv. L'évolution religieuse véritable, 484 et suiv.
Exogamie. Sa nature, 106; ses raisons, 107.
Famille. Le Primitif et la —, 93; tout se rattache à la —, 94, l'état social des Primitifs la rend nécessaire, 95; monogamie, 101, 385; polygamie, 101, 385; polyandrie, 102; divorce, 102; patriarcat et matriarcat, 103; la — absorbe souvent l'individu, 104; exogamie (V. ce mot); totémisme (V. ce mot); disposition du Primitif à fortifier la — par des alliances, 120, et à se distinguer des autres, 126; rôle du totem dans la —, 132; la famille primitive support de la Religion, 134, 422; la — chez les Négrilles, les Sân, les Négritos, 371, 385; en Guinée, 389.
Femme. V. Famille, Mariage.
Fêtes. Leur organisation, 295.
Fétichisme. A la base de l'évolution religieuse, 31; phases du —, 66; ce qu'est le —, 270; fétiches familiaux, 290; — de génies

tutélaires, 292; — vivants, 293; — vengeurs, 349. Le — n'est pas la religion des Primitifs, 169, 454.
Foi et Science, 334. V. Science.
France. L'Hist. des Religions en —, 8, 14.
Frazer (J. G.), 7; l'art de grouper les faits, 24; théorie sur l'origine des religions, 32; le totémisme, 110, 114; les tabous, 218; la Magie et la Religion, 453.
Funérailles, V. Mort.
Fustel de Coulanges, 423.
Gallas, 393, 396.
Génies, 168. V. Esprits.
Guérisseurs, 334.
Guimet (Musée), 11.
Hamites, 40, 365, 393, 399.
Harlez (Mgr de), 14, 417 et suiv.
Histoire des Religions. Son but, 3; ses précurseurs, 3; ses fondateurs, 6; premières chaires, 6; revues et documents, 7; son esprit, 11; les Protestants et l' —, 12; les Catholiques, 13; partis pris, 17, 19; incompétences, 17, 27; notre méthode, 36; sources d'information, 43; plan d'étude, 53. Ses conclusions, 484.
Hottentots. V. Sân et Khoïkhoï.
Hymnes et chants, 301.
Idolâtrie. Phase de l' —, 66; n'existe pas chez les Noirs, 182, 454.
Inde, 410.
Infanticide, 209, 231.
Initiation de l'adolescence, 233, 337; — des jeunes filles, 237; — des sociétés secrètes, 336.
Interdit sacré ou tabou. Son principe, 88; totem et —, 111; définition, 218; objet, cause et portée du tabou, d'après S. Reinach, 220; l'explication vraisemblable : la crainte du Maître, 223; sa notion postérieure à la Religion, 227; coexiste avec le sentiment moral, 228; étranger à l'animal, 228; ses abus, 229; sert les intérêts familiaux et sociaux, 230; le tabou n'est pas la Morale, 258; en Océanie, 402.
Jaune (type), 365.
Jordan (L.), 13, 439, 463.
Justice, base de la Morale, 205.
Kelvin (Lord), 440.
Krapf (L.), 159, 184, 294, 300, 310.
Lagrange (M. J.), 14; Religion et Morale, 213; le Sacrifice, 323; la Mythologie et la Religion, 329.
Lang (Andrew). Ses ouvrages, 7, 13; son impartialité, 25; le

mot « esprit », 185; *The Making of Religion*, 188; Religion et Mythologie, 329.
Langues. Par leurs langues, les Bantous montrent les conceptions qu'ils se font de la nature, 78; de l'âme, 138; des esprits, 164; de Dieu, 172.
Lares, 163. V. Esprits.
Larves, 159.
Le Bon (G.), 64, 94, 203, 211.
Lémures, 159.
Leonard (A. G.). Les tribus du Niger, 137, 171, 276, 287, 392, 417.
Lichtenberger (A.), 11.
Liturgie, 297.
Loi naturelle, 216; — positive, 216; — morale, 263.
Lubbock (Sir John), 7, 36, 178, 188.
Magie. Contrefaçon de la Religion, 49; son caractère, 52; Religion, Science et —, 89; Culte et —, 264; Religion, Mythologie et —, 323, 331; — naturelle, 331; dans la famille, 335; dans la société, 335; — et Morale, 339; — surnaturelle, 340; sacrifices magiques, 351; effets sociaux de la —, 357; partout s'attache à la Religion, 425; n'est pas la Religion, 452; éléments primaires de la —, 464.
Maléfices, 342.
Mânes, Mânisme. Le mot, 136; croyance aux Mânes chez les Primitifs : le Mânisme, 31, 136, 452; ce que sont les — chez les Bantous, 153; le Mânisme n'est pas toute la religion des Primitifs, 169; mais occupe la partie principale du Culte, 275; offrande aux —, 308; chez les Pygmées, 373.
Mariage, 100, 104, 386. L'initiation préparatoire au —, 238, 386; interdits et prescriptions du —, 239; — et divorce, 240. V. Famille.
Marques ethniques, 126, 387, 388.
Maspero (G.), 9, 141, 416 et suiv.
Massaï, 365, 393.
Matérialiste (École), 22.
Matriarcat, 103. V. Famille.
Médecin, 277.
Mère. La — chez les Noirs, 99.
Missions (catholiques). Champ d'expérience, 256.
Monogamie. V. Famille.
Morale, élément constitutif de la Religion, 50; dans la famille, 107; la — des Primitifs, 199; définition, 199; — et Religion, 200; « pas de Morale universelle », 203; c'est une erreur, 204; a pour base le sentiment de la Justice, 205; les Primitifs en font des applications erronées, 208; les facteurs de

la — 209, 211; la part de la Religion dans la —, 212; la — des Bantous, 215; les interdits (V. ce mot); les fautes morales (V. péché); résumé, 254; — et Magie, 339; la Religion base de la —, 441.
Mort. La — aux yeux des Primitifs, 144; cérémonies funéraires, 146; sépulture, 151; deuil, 151; anniversaire, 152; but et sens de ces cérémonies, 153; interdits et prescriptions, 240; la vengeance après la mort, 346.
Müller (F. Max), 6, 7, 32.
Mutilations ethniques, 303, 388, 404.
Mythe, Mythologie. L'image mythique est-elle l'origine des religions, 32; Mythologie astrale, 32; mythes et légendes, 45; élément incertain d'information, 46, 59; personnifie les objets inanimés, 76; Mythologie et Religion, 328, 331; la Mythologie n'est pas la Religion, 451.
Nassau (R. H.), Son témoignage sur les Noirs de la Côte occidentale d'Afrique, 105, 163, 167, 193, 343.
Nature. La — dans la conception des Primitifs, 72-78 (V. Naturisme); en quoi les Primitifs sont naturistes, 82-92; le Maître de la —, 85; Science, Religion et Magie dans la —, 89; croyances sur la — visible et la — invisible, 197.
Naturisme. Le — à la base de l'évolution religieuse, 31; serait la première religion de l'homme, 65; petit et grand —, 65; n'est pas la religion des Primitifs, 169, 455; erreur d'A. Réville sur le — des Noirs, 264.
Nègres, Nigritiens, 40, 363, 411; en Guinée, 389; au Dahomé, 390; au Soudan, 390; au Yoruba, 390; en Nigeria, 392.
Négrilles. Types des Primitifs, 39; leur étude, 53; monogamie, 101; pas ou peu de fétiches, 274; leur culte, 274; ministres du culte chez les —, 276; sacrifices, 313; constituent le fond du type nègre, 364.
Negritos, 31, 39, 369 et suiv.
Nicolay (F.), 15.
Nigritiens. V. Nègres.
Océanie, 363, 365, 402.
Offrande, 306; — à Dieu, 307; aux génies, 307; aux mânes, 308, raisons de l' —, 326.
Ordalie, 252.
Orient (peuples d'), 409.
Patriarcat, 103. V. Famille.
Pays-Bas. L'Hist. des Religions aux —, 6.
Péché. Reconnu comme tel, 241; les classes de — au Loango 243; entraîne souillure et punition, 245; la rémission du — 247; la pénitence, 250.

Pénate, 163.
Polyandrie, 102. V. Famille.
Polygamie, 101. V. Famille.
Polynésie, 403.
Polythéisme. Phase du —, 66.
Possession, 347.
Primitifs. Portraits de convention, 30; Négrilles et Negritos, 39; Bantous, 40; ce qu'on entend par —, 41; leur témoignage, 44; leur étude, 53; psychologie du —, 69; le — et la famille, 93; les croyances des —, 135; ce que montre l'étude des —, 427; la religion des —, 451.
Prière, 297; avec offrande, 306; pour la pluie, 310 et suiv.
Préhistoriques (Races), 407.
Promiscuité. Théorie de la — primitive, 93; n'existe pas, 95.
Puberté, 233.
Pudeur, 107, 242.
Pygmées, 39, 40, 373. V. Négrilles, Sân, Negritos. Leur ancienneté, 411.
Quatrefages (A. de), 8; sa classification des races humaines, 363; Sân, Négrilles et Negritos, 369; races préhistoriques, 408; universalité de la Religion, 434; unité de l'Espèce humaine, 436.
Races humaines, 362; — préhistoriques, 407.
Rationaliste (Ecole), 22, 27.
Reinach (S.). *Cultes, Mythes et Religions*, 9; l'évolution en Religion, 23; la bonne manière de combattre le Christianisme 27; si l'apologétique catholique roule sur un cercle vicieux, 29; théorie sur le totémisme, 32; 111, 115; étude du sauvage, 37, 38, 42; exogamie, 107; Religion et Morale, 214, 220, 227; à propos du sacrifice, 306, 322; transformation des religions 441.
Religion et religions. Histoire des — (V. ce mot). But visé dans l'étude comparée des —, 19; les — inventions des prêtres, terreur de l'inconnu, 20; fait social, 21; s'expliquerait par la psychologie, 21; les *à priori* en —, 21; définitions, 46-49; — et Magie, 49; éléments constitutifs de la — : dogme, morale, culte, 50; ce que n'est pas la —, 51; plan d'étude du « phénomène religieux », 53; — des Primitifs mêlée à tout, 57; flottement des croyances, 51; évolution et —, 60; —, Science et Magie, 89; la — des Primitifs n'est purement ni le Naturisme, ni le Totémisme, ni le Mânisme, ni l'Animisme, ni le Fétichisme, 169; Religion et Morale, 209; force obligatoire de la —, 216; élément social essentiel, 259; — et Culte, 262; — comparées des Primitifs, 361 et suiv.; éléments identi-

ques, 421; universalité, permanence et identité des —, 434; besoin essentiel, 436; nécessité de la —, 441; classification provisoire des —, 458; éléments primaires de la — et de la Magie, 464; origines des —, 466, 484; le Christianisme en face des —, 484; il n'y a qu'une seule Religion, 495.
Rémunération dans l'au-delà, 161, 253.
Révélation primitive, 470 et suiv. V. Bible.
Réville (A.). Inaugure à Paris la chaire d'Hist. des Religions 10; Les *a priori* de l'Hist. des Religions, 21; sa théorie naturiste, 31; le mythe, 45; les totems, 129; erreur au sujet de l'idée de Dieu, 178, 188; Religion et Morale, 258; encore le Naturisme, 65, 264; Dieu chez les Gallas, 397; critique de H. Spencer, 400; Religion, besoin essentiel, 437; Science et Religion, 447; le Fétichisme, 456; la Révélation, 473.
Rite, 297.
Robertson Smith (W.), 7; sur le totémisme, 32; ses idées sur le sacrifice, 322; Religion et Mythologie, 330.
Sacerdoce, ministère du Culte, 51; organisation du —, 275; le ministre du Culte chez les Primitifs, 276.
Sacleux (Ch.). Le témoignage des langues bantoues, 122, 138, 165, 173, 307.
Sacré. Le — et le profane, 226; en Océanie, 402.
Sacrifice. Principe du —, 88; centre du culte, 306; — sanglant, 311; — des Négrilles, 313; autres —, 314; — humain, 316, 352; — aux mânes, 318; aux esprits, 319; à Dieu, 320; origine et but du —, 321; le — dans la Magie, 351.
Salive. V. Bénédiction.
Sân et Khoïkoï, 368 et suiv.
Sauvage. Son étude base d'information religieuse, 37; les Négrilles et les Négritos répondent à ce desideratum, 39.
Schmidt (W.), signale l'athéisme de l'Ecole française, 9; l'*Anthropos*, 13; son exposé de la théorie animiste, 33.
Science. La science de l'Hist. des Religions, 3; son esprit d'après A. Réville, 21, S. Reinach, 23, A. Lang, 25, Lubbock, 36; la Magie perversion de la —, 52; ses défaillances, 55; —, Religion et Magie, 89; — et Foi, 334; — et Religion, 445.
Sépulture, 151. V. Mort.
Sociale (Organisation) des Primitifs, 97.
Sociétés secrètes, associations politiques et magiques, 283, 335; leur tyrannie, 359.
Sorcellerie. La — est défendue, 245; diverses catégories de —, 281, 285; la conviction des sorciers, 285; Magie naturelle, 331; Magie surnaturelle, 341; maléfices, 342; possessions, 347.

Spencer (H.), 7; l'art de grouper les faits, 24; théories erronées, 188; sa critique par A. Réville, 399.
Statues et statuettes funéraires, 290.
Suicide, 245.
Superstition. S'attache partout à la Religion, 425; n'est pas la Religion, 51. 452.
Surnaturel. La peur du —, 22; le monde —, élément nécessaire de la Religion, 48; le — au sens de la théologie catholique, 48 (note); notre attitude en face du —, 54; phénomènes surnaturels, 482.
Survivance, 160. V. Ame.
Tabou. V. Interdit.
Talisman, 244, 332.
Tatouage, 388, 403.
Taylor (W. E.), Sur les Wa-nyika (Est-Africain), 166, 184, 191, 310.
Temple, 288, 291.
Tiele (C. P.). Publie le premier manuel d'Hist. des Religions, 6; sa théorie animiste, 33, 81; l'idée de Dieu d'après —, 188; la Religion partout, 434; le culte de la Nature, 455.
Tombeau, 289. V. Mort.
Totem, Totémisme, 32, 109; définition, 110; totem et tabou, 111; totem et fétiche, 111; totem des A-koa, des Sân, des Fans, 112; des Loangos, des Wa-nyika, des Zoulous, 113; hypothèses de Frazer, de W. R. Smith, de S. Reinach, de Durkheim, 114, 115; autre explication, 118-123; extension du totémisme, 123; les faits confirment l'explication donnée, 124; origine, raison d'être et philosophie du —, 130, 388; le — ne crée ni la conscience religieuse, ni la morale, ni le culte, ni la famille, 132; le — en Guinée, 389; — et sacrifice, 322; — et tatouage, 403; le — en Amérique, 406; le — n'est pas la religion des Primitifs, 169, 258, 456.
Trilles (H.), Son témoignage sur les Fans, 77, 113, 149, 198, 316.
Tylor (Ed. B.), 7; sa manière de grouper les faits, 24; sa théorie animiste, 33, 81; Dieu d'après —, 188; la Morale, 211; si l'Animisme est la religion des Primitifs, 456.
Van der Burgt (J. M.), Les Wa-rundi, 102, 150, 156, 164, 278, 288, 292, 316.
Van Gennep (A.), 11, 453.
Village. Amour du —, 98; fétiches du —, 292
Virchow, 61.
Wallace (A. R.), 62.
Wilson (L.). Son témoignage sur la religion des Noirs, 99, 163, 197, 351, 359.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

LA SCIENCE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS APPLIQUÉE AUX PRIMITIFS

Pages

I — La science de l'Histoire des Religions. Son but : vérifier et expliquer le « phénomène religieux ». Ses précurseurs et ses fondateurs. Les découvertes du XIXe siècle. En Angleterre, en Allemagne, en France. Contre et pour le Christianisme..... 3-17

II. — Ses tendances actuelles. 1° Parti pris en matière de religion. Avant tout pas de surnaturel ! Appel à l'évolution. La nouvelle manière. 2° Les incompétences : sauvages de convention, théories et illusions.. 17-36

III. — Notre méthode. Pas d'*a priori*. Sur le terrain des adversaires. Les « Primitifs » : Négrilles et Bantous. La valeur de leur témoignage. Nos sources d'information..... 36-46

IV. — Religion et Magie. 1° Définition de la Religion. Ses éléments : la croyance, la morale, le culte. 2° Superstition, mythologie et magie..... 46-52

V. — Plan et esprit de cette étude..... 53-55

CHAPITRE II

LE PRIMITIF EN FACE DE LA NATURE

I. — Une Remarque préliminaire. Pas de vérité obligatoire, pas de libre pensée agressive, pas d'instruction religieuse..... 56-59

Pages

II. — Evolution et Religion. Quelques objections.... 60-64
III. — Naturisme et Animisme. Une construction théorique. La Bible hors de cause..... 64-69
IV. — La Psychologie du Primitif. L'Homme-Enfant. Nature et Surnature 69-72
V. — Nature et Surnature. Les vertus des choses. Les être animés et inanimés. Ce que dit la langue. Les fausses interprétations..... 72-82
VI. — Ce que voit le Primitif. Les âmes des choses. Le monde des invisibles Le Maître mystérieux et souverain 82-89
VII. — Le Fond primitif. Science, Religion, Magie. En face de la Nature vierge..... 89-92

CHAPITRE III

LE PRIMITIF ET LA FAMILLE

I. — La Théorie de la promiscuité primitive et la réponse des faits. *Væ soli!* La Famille bantoue. L'amour du village. La mère au pays noir. Le mariage : monogamie, polygamie, polyandrie. Le divorce. Patriarcat et matriarcat. L'autorité familiale. 93-106
II. — L'Exogamie. Ce qu'elle est. Les théories en cours et les raisons des Primitifs : la moralité de la Famille, le respect du totem, l'intérêt du chef de maison, la nécessité des alliances..... 106-109
III. — Le Totémisme. Ce qu'est le totem. Le totem chez les Négrilles, les Sân, les Bantous. Son importance, comme forme initiale de la Religion. Un éclaircissement. Ce qu'est le totem. L'interprétation proposée s'applique à toutes les manifestations totémiques. Le besoin de s'allier et le besoin de se distinguer. Extension et transmission du totem. Ce qu'est le totémisme : un pacte magique familial et social..... 109-132
Conclusion. — La Famille a gardé et transmis la Religion en se l'incorporant..... 132-134

CHAPITRE IV

LA CROYANCE : LE MONDE INVISIBLE, L'AME, LES MANES, LES ESPRITS, DIEU

Pages

Les trois plans du monde invisible. I. — L'Ame humaine. La nature de l'âme. Ce que disent les langues bantoues. Quelques rapprochements. Les différentes formes de l'âme. L'extériorisation. D'où vient l'idée de l'âme? La mort et les funérailles : leur enseignement. 135-153

II. — Les Manes. Où vont les âmes désincarnées? L'Ombre. Le *Mzimou*. Vers les régions supérieures. Les Revenants. La survivance..... 153-162

III. — Les Esprits. Les esprits tutélaires. Ce qu'enseigne la langue. Esprits mauvais. Pas de « prince du mal ». Les génies. Nouvel examen du Naturisme et de l'Animisme 162-170

IV. — Dieu. La croyance en Dieu démontrée par son nom. Nouvel appel aux langues bantoues. Quelques méprises. Un signe de régression. Autres remarques. 170-184

Où est Dieu? Qu'est-il? D'où vient-il? Réponse des savants; réponse des Primitifs. Quels sont ses attributs? Deux témoignages compétents. La foi religieuse des Bantous..... 184-198

CHAPITRE V

LA MORALE

I. — Qu'est-ce que la Morale. Définition. Division. 199-202

II. — La base de la Morale. Relativité et variabilité : confusions. La distinction du Bien et du Mal. Idée fondamentale de la Justice : base de la Morale des Primitifs. Principe et applications..... 202-209

III. — Religion et Morale. « La Morale est indépendante de la Religion. » Réponse et éclaircissements. 209-215

IV. — La Morale des Bantous. Le but de la Vie. Loi naturelle et Loi positive. Les devoirs envers le Monde

Pages

invisible. En face de la Nature : l'interdit sacré ou tabou. L'opinion de M. Salomon Reinach sur l'origine et l'évolution de la Morale. La conception du Primitif et le principe du tabou. Le profane et le sacré : Religion, Morale et Conscience. Extension et abus du du tabou. La Morale de la famille : l'Enfance, l'Initiation, la Circoncision, le Mariage, la Vie, la Mort. La Morale sociale. La Morale individuelle. Un Code de Morale (Loango). Le péché. La rémission du péché : la confession ! La sanction de la Morale. Les sanctions du Monde invisible. — Résumé..... 215-261

CHAPITRE VI

LE CULTE

I. — Ce qu'est le Culte. Culte religieux ; culte magique..... 262-264

II. — Objet du Culte La Nature. Nouvel examen du Naturisme : ce qu'il n'est pas ; ce qu'il est. Encore l'Animisme. Le Fétichisme. Fétiches, amulettes et talismans. Différences entre les populations. Le Mânisme..... 264-275

III. — L'organisation du culte. Le « prêtre » chez les Primitifs, c'est le chef de Famille. Le médecin, le voyant, le sorcier, le maléficier. Les sociétés secrètes. Dictinctions nécessaires. Supercherie ou conviction ? La transmission des pouvoirs..... 275-288

IV. — Les Manifestations extérieures du Culte. Caractère familial du culte primitif. La maison et la tombe. Le village et le cimetière. Sanctuaires, enceintes et bosquets sacrés. Statuettes et fétiches. Le Culte des Mânes, des Esprits tutélaires, de Dieu. Jours sacrés. Symboles, rites et liturgie. La prière. Les chants. Les marques symboliques. Les couleurs. Les bénédictions. L'Offrande. Le Sacrifice. La Communion. Sacrifice humain et anthropophagie. Diverses espèces de sacrifices. La raison et l'origine du Sacrifice et de la Communion : théories et conclusions 288-327

CHAPITRE VII

LA MAGIE

Pages

I. — Religion, Mythologie et Magie. Coexistence et différence. Ce qu'est la Religion; ce qu'est la Mythologie; ce qu'est la Magie..... 328-331

II. — La Magie naturelle. Son idée inspiratrice. Ses effets. Amulettes, talismans, charmes, etc. La Magie naturelle et la Science. La Magie dans la famille et la tribu. Les sociétés secrètes. Quelques exemples. La Magie et la Morale..... 331-340

III. — La magie surnaturelle. Son caractère : c'est une contre-religion. Sorciers et sorcières. La maladie et la mort. La possession. L'envoûtement. Le sacrifice humain. L'anthropophagie. Effets pratiques de la Magie dans la société africaine..... 340-360

CHAPITRE VIII

LES RELIGIONS COMPARÉES DES PEUPLES PRIMITIFS

I. — Sur le terrain primitif élargi..... 361-362

II. — Les Races humaines. Division générale. La dispersion. Les Noirs; les Bruns; les Jaunes; les Blancs; les Rouges; la Religion..... 362-368

III. — San, Négrilles et Négritos. Leurs caractères communs. La Religion. La Morale..... 368-384

V. — Nigritiens et Hamites. La Famille. Totems et tabous. Dieu. Encore les confusions de M. A. Réville 384-400

V. — En Océanie, en Amérique, en Europe, en Asie. 400-407

VI. — Les Hommes quaternaires..... 407-409

VII. — Les Anciennes Civilisations. Etrusques et Latins. Grecs. Phéniciens. Assyriens. Chinois. Aryas. Egyptiens. Plus anciens qu'eux tous sont nos Pygmées. La Religion des uns éclaire celle des autres.. 409-421

VIII — Conclusions. Partout la Religion. Partout la Famille support de la Religion. Partout la Magie corruption de la Religion..... 421-426

CONCLUSIONS

Pages

I. — La Fin d'une enquête. Deux objections : Nos Primitifs sont-ils des « Primitifs »? Sont-ils des dégénérés? Questions finales auxquelles il faut répondre... 427-434

II. — Le Caractère du Phénomène religieux. Universalité, permanence et identité fondamentale. Le besoin religieux essentiel à la nature humaine. Illusion impossible..... 434-440

III. — La Nécessité de la Religion. La Morale ne peut être remplacée par la Loi. La Croyance religieuse ne peut être remplacée par la Science. Confusions : ce qu'est la Religion et ce qu'elle n'est pas... 441-450

IV. — La Religion des Primitifs. Quel nom lui donner? Eliminations nécessaires : Mythologie, Superstition, Magie. Est-ce l'Idolâtrie; le Fétichisme; le Naturisme; le Totémisme; l'Animisme; le Mânisme? Une divis on générale des Religions : déistes, animo-deistes..... 451-458

V. — De la Religion des Primitifs a la Religion primitive. La théorie matérialiste de l'Evolution en Religion : sa critique. Les éléments généraux et primaires de la Religion et de la Magie. Produit spontané de l'Esprit humain ou intervention surnaturelle? Notre liberté en face du problème. La thèse naturaliste : ses raisons. La thèse surnaturaliste : comment l'entendre. Conclusion..... 458-484

VI. — Le Christianisme en face des Religions humaines. Un Accusé qui répond. La Religion catholique se confond avec la Religion primitive. Evolution régulière, évolutions manquées. Le Catholicisme, religion universelle, triomphe de cette enquête. Le Soleil sur le monde..... 484-498

Appendice. Dieu dans les langues bantoues..... 500

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
QUINZE AVRIL MCMXXV
PAR LA SOCIÉTÉ D'IMPRI-
MERIE A SENS POUR GA-
BRIEL BEAUCHESNE A PARIS.

2416